# HISTOIRE

## PHILOSOPHIQUE

# DE LA MÉDECINE.

*Tome II.*

# HISTOIRE
## PHILOSOPHIQUE
# DE LA MÉDECINE,
### DEPUIS SON ORIGINE
### JUSQU'AU COMMENCEMENT DU 18.e SIÈCLE;

PAR ÉTIENNE TOURTELLE,

Ancien Professeur à l'université de Besançon, Professeur à l'École de médecine de Strasbourg, et Membre de plusieurs sociétés savantes.

Opinionum commenta delet dies,
naturæ judicia confirmat.

TOME SECOND.

PARIS,
CHEZ LEVRAULT, SCHOELL ET COMPAGN.E;
STRASBOURG, DE L'IMPR. DE F. G. LEVRAULT.
AN XII (1804).

# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DE LA MÉDECINE.

## SUITE DU PREMIER AGE.

### CELSE.

THÉMISON était déjà avancé en âge, lorsqu'il jeta les fondemens de sa méthode; elle fut dans la suite corrigée et augmentée par Thessalus, médecin de Néron. Mais l'ordre chronologique exige que nous parlions auparavant d'un écrivain qui fleurit à Rome peu de temps après Thémison, et qui fut aussi redoutable par ses écrits philosophiques aux théologiens du christianisme, qui l'ont calomnié parce qu'il les écrasait sous le poids de ses raisonnemens, que célèbre par ses ouvrages de médecine.

La métropole du monde renfermait déjà à cette époque un grand nombre de savans et d'artistes en tout genre; les Romains avaient pris le goût des sciences et des arts que leur avaient apportés les Grecs, avec les vices et les maux qui en sont la suite. Les philosophes, les médecins, les rhéteurs, les comédiens, les musiciens et les cuisiniers, s'étaient dès-lors

prodigieusement multipliés chez un peuple qui, peu auparavant, ne ressentait que le plus profond mépris pour eux. Le règne d'Auguste en accrut encore le nombre par la protection et les encouragemens qu'il accorda aux lettres. Cet habile usurpateur fit oublier par là ses barbaries et ses crimes; les Virgile et les Horace l'immortalisèrent, en lui prodiguant l'encens de l'adulation; et c'est en grande partie aux vers de ces deux poëtes qu'il doit l'oubli des plus infâmes débauches, et des cruautés affreuses dont il se rendit coupable.

Celse vécut sous Auguste. On croit qu'il a écrit sur la fin de son règne, ou, au plus tard, au commencement de celui de Tibère. Il était romain, selon quelques-uns, et de Vérone, selon d'autres. Il fut tout à la fois philosophe, rhéteur, et médecin: ses ouvrages sont écrits dans un style pur et élégant; ils renferment les meilleurs préceptes, et on l'a appelé, à juste titre, le Ciceron de la médecine. Il a écrit, au rapport de Quintilien, sur la poësie, la rhétorique, l'art militaire, et l'agriculture; il n'y a que ses ouvrages sur la médecine qui nous soient parvenus.

## *Médecine de Celse.*

Toute la médecine de Celse est contenue en huit livres, *de re medicâ*, dont les quatre premiers traitent des maladies internes, et principalement de celles qui se guérissent par la diète; le cinquième et le sixième, des maladies externes : on y rencontre aussi des formules de médicamens. Le septième et le huitième comprennent la chirurgie.

Les écrits d'Hippocrate, d'Asclépiade et de Thémison, sont les principales sources où Celse a puisé; il a néanmoins pris dans ceux des médecins de son temps. Il a adopté en grande partie les règles d'hygiène, les pronostics et la chirurgie d'Hippocrate : pour le reste, il s'est beaucoup plus attaché à la doctrine d'Asclépiade et de Thémison; ce qui l'a fait regarder par quelques médecins comme un partisan de la *méthode*, quoiqu'il ne l'ait adoptée qu'en partie.

## *Hygiène de Celse.*

Celse a prescrit d'excellentes règles concernant la conservation de la santé; il expose, 1.° celles que doivent suivre les personnes robustes; 2.° la manière dont doivent se comporter celles qui sont délicates et les valétudinaires; 3.° il traite des incidens imprévus; et 4.°, en-

fin, des diverses précautions relatives aux âges, aux saisons, et aux différentes infirmités.

*Règles diététiques concernant les personnes saines et robustes.*

L'homme robuste, et qui jouit de la santé, ne doit s'assujettir à aucun régime. La médecine lui est absolument inutile, et sa vie doit être très-variée. Il est utile qu'il soit tantôt à la ville, et tantôt à la campagne, et qu'il mange indistinctement de tout; qu'il prenne différens exercices; qu'il chasse, qu'il navigue; qu'il soit tantôt en mouvement, et tantôt en repos; qu'il fréquente quelquefois les festins, et que d'autres fois il les évite; que par fois il mange et boive plus que de coutume, mais que plus souvent il ne prenne que ce qui lui est nécessaire; qu'il mange plutôt deux fois par jour qu'une, et pas au-delà de ce que l'estomac peut digérer.

Il ne faut pas qu'il évite trop le commerce des femmes, ni qu'il le recherche avec trop d'ardeur. Les plaisirs de l'amour, pris rarement et modérément, fortifient; ils abattent et causent l'énervation, quand on en use fréquemment ou avec excès. Néanmoins on doit en régler l'usage, d'après le tempérament, l'âge et les forces. En général, les plaisirs de ce genre ne sont point nuisibles lorsqu'ils ne

sont pas suivis de faiblesse, de fatigue ou de douleur. « Telles sont, dit Celse, les règles « que doivent observer les personnes robustes : « il faut qu'elles prennent garde, dans la santé, « de ne pas détruire par des excès cette « vigueur de constitution qui doit les soute- « nir dans les maladies. »[1]

### *Règles diététiques pour les personnes délicates et infirmes.*

Les personnes délicates, du nombre desquelles sont les citadins pour la plupart, et surtout les hommes adonnés à la culture des lettres, doivent prendre plus de précautions que ceux qui sont forts et robustes. Elles sont dans le cas de mener une vie bien plus régulière. La plus légère cause les dérange ; un mauvais air, et trop d'application à l'étude, leur sont extrêmement nuisibles.

Ces sortes de personnes doivent habiter des maisons bien éclairées, dans des sites rians, exposées au vent, en été, et au soleil, en hiver. Le sommeil après midi leur est contraire, de même que le froid du matin et du soir, et les vapeurs de toute espèce.

Les gens de lettres s'abstiendront de se livrer

---

1. *Lib.* I, *cap.* 1.

à l'étude immédiatement après le repas. Les hommes d'affaires eux-mêmes, et les politiques, prendront tous les jours quelques heures de délassement, et des exercices avant le repas, comme la promenade, l'équitation, le jeu de paume[1]; mais ils les cesseront dès qu'ils commenceront à se fatiguer ou à suer.

Il convient que les personnes délicates évi-

---

1. Les Grecs avaient quatre sortes de paumes, la grande, la petite, la vide ou ballon, et le *corycus*. Cette dernière était une espèce de sac qu'on suspendait au plancher, rempli de sable ou de farine, selon que les joueurs étaient plus ou moins robustes ou faibles, et qu'ils poussaient plus ou moins fortement.

Les Romains avaient aussi quatre sortes de paumes. La première était le *follis* ou ballon, qui était une balle faite de peau, et remplie d'air. Suétone, dans la vie d'Auguste, dit que ce jeu était un des amusemens favoris de ce prince; et, d'après Martial, il était celui des personnes de tout âge.

*Folle decet pueros ludere, folle senes.* Lib. XVI, pag. 7.

La seconde espèce était la paume appelée *trigonalis*. C'était une petite balle ainsi nommée du mot *trigon*, parce qu'il fallait être trois pour y jouer. Celse en parle comme d'un exercice très-utile, et Mercurialis conjecture qu'elle approchait de notre jeu de paume ordinaire.

La paume de village, appelée *paganica*, était la troisième espèce; elle faisait principalement le jeu des paysans. La balle dont on se servait, était remplie de plumes, plus grande que le *trigon*, et plus dure que le ballon.

Enfin l'autre espèce de paume était l'*harpastum*, petite paume qui rebondissait dessus le terrain, et qu'on jouait à cinq personnes.

MERCURIAL. *de re gymnast. lib.* II, *cap.* 5.

tent les grands repas, et surtout les ragoûts et les compotes; 1.° parce que ces mets, en excitant l'appétit, portent à en prendre trop; et 2.° parce qu'on ne les digère qu'avec peine, même quand on n'en use pas immodérément.

*Règles concernant les incidens imprévus.*

Il est dangereux de passer sans précaution d'un lieu où l'air est sain, dans un autre insalubre. Lorsqu'on y est forcé, il faut choisir, pour le faire, le commencement de l'hiver.

Il n'est pas moins préjudiciable à la santé de passer tout à coup d'une vie très-active à un état d'inaction habituelle; ce n'est jamais que peu à peu, et par degrés presqu'insensibles, qu'il faut aller d'un extrême à l'autre.

Rien n'est plus pernicieux à une personne qui sue, que de boire de l'eau froide; cela n'est pas même convenable quand on est fatigué après un voyage, dès que la sueur est passée.

Le changement de travaux diminue la lassitude. Quand on est fatigué d'un travail auquel on n'était point habitué, on se rafraîchit et on se délasse en reprenant ses occupations ordinaires.

Rien n'est plus propre à dissiper la lassitude, que de se reposer dans son lit. Un lit auquel

on n'est pas habitué, ne rafraîchit, ni ne délasse autant que celui dans lequel on couche ordinairement.

*Règles concernant les tempéramens et les âges.*

Une des choses les plus essentielles, et dont on doit acquérir la connaissance, c'est la constitution particulière de chaque individu. Il est des personnes maigres, et d'autres qui ont de l'embonpoint; il y a des tempéramens chauds, et des tempéramens froids; les uns sont pituiteux, et les autres bilieux; quelques-uns ont le ventre libre et relâché, et d'autres sont habituellement constipés. Or il faut tenter, autant qu'il est possible, de rectifier ces extrêmes, et de corriger par degrés toutes ces dispositions habituelles, afin d'entretenir la santé.

Un homme maigre prendra de l'embonpoint en faisant des exercices modérés et interrompus par de longs intervalles de repos; il faut qu'il couche dans un lit doux, et qu'il dorme longtemps. Il est utile aussi que son ame soit calme, qu'il use de nourritures grasses et succulentes, qu'il mange fréquemment et autant qu'il peut digérer, et qu'il évite tout ce qui est capable de relâcher le ventre.

Un homme qui a de l'embonpoint, maigrira

en usant des bains chauds, en prenant de violens exercices, en couchant sur la dure, et en se procurant des évacuations convenables. Il convient qu'il use des acides, et qu'il ne fasse qu'un seul repas par jour.

Les hommes d'une constitution chaude doivent se rafraîchir en buvant beaucoup d'eau et des acides.

Ceux qui sont, au contraire, d'un tempérament froid, doivent user de gibier, de viandes salées, et de vin fort.

Les personnes d'un tempérament sec, doivent peu travailler, manger davantage que les autres, boire beaucoup, et prendre les bains froids et de l'exercice. Il est bon aussi qu'elles prennent un peu de repos avant le repas.

Ceux qui ont le ventre habituellement relâché, doivent prendre beaucoup d'exercice, ne faire qu'un repas par jour, boire peu et seulement après avoir mangé, et rester tranquilles quelque temps après avoir quitté la table. Ceux qui sont au contraire resserrés, se trouvent bien de se lâcher le ventre, en mangeant plus que de coutume, en buvant beaucoup dans le repas, et en se promenant peu de temps après.

### *Règles concernant les saisons.*

Les repas doivent être plus petits, mais plus fréquens, en été qu'en hiver : le bain froid convient aussi davantage.

Il ne faut pas s'exposer à l'air, en automne, avec des habits trop légers et des souliers bien minces.

### *Des faiblesses habituelles dans quelques parties du corps.*

Ceux qui ont la tête faible, doivent la laver, chaque matin, avec de l'eau froide. Il convient qu'ils mangent modérément, et qu'ils n'usent que d'alimens d'une digestion aisée ; qu'ils boivent du vin mêlé avec l'eau ; mais quand ils souffrent à la tête, qu'ils ne prennent pour toute boisson que de l'eau pure. Il faut aussi qu'ils s'abstiennent de lire, d'écrire, de déclamer, et de se livrer à de profondes méditations, surtout après le repas.

L'usage de l'eau froide est utile à ceux qui sont sujets aux maux d'yeux et de gorge. Les premiers doivent s'en laver, et les autres s'en servir fréquemment comme gargarisme.

Ceux qui ont le ventre trop libre, retirent beaucoup d'avantages du jeu de la paume, et généralement de tous les exercices qui donnent

beaucoup de mouvement aux parties supérieures. Il est bon que leurs mets ne soient pas variés, ni bien succulens ; l'usage des légumes et des herbes leur est très-utile, ainsi que celui des petits vins, ou des vins doux : il leur est utile de rester dans l'inaction, et de ne s'appliquer à rien pendant tout le temps de la digestion.

Les personnes sujettes aux coliques, ne doivent rien manger ni boire de froid ; il faut qu'elles évitent aussi les choses qui causent des flatuosités.

Ceux qui ont l'estomac faible, sont ordinairement pâles et maigres, sujets aux dégoûts, aux vomissemens et aux maux de tête, surtout lorsqu'ils sont à jeun. Ils ne doivent user que d'alimens faciles à digérer, boire des vins austères, et même froids, s'ils peuvent les supporter. L'exercice qui met en mouvement les parties supérieures du corps, leur est très-avantageux.

Ceux qui sont sujets à la goutte, soit des pieds, soit des mains, feront bien de prendre, hors les accès, le plus d'exercice qu'ils pourront, dans les parties affectées, afin de les fortifier et les endurcir. Mais quand ils éprouvent des douleurs, il faut qu'ils gardent le repos. Le coït leur est extrêmement préjudiciable.

A quelque infirmité qu'on soit exposé, il est

essentiel de se procurer de bonnes digestions : rien n'est surtout plus utile aux goutteux.

## *Médecine curatrice de Celse.*

Celse rejetait les jours critiques dans les maladies ; il les dérivait des nombres mystérieux des Pythagoriciens. Il avait abandonné Hippocrate en bien d'autres points, et notamment par rapport à la saignée, dont il faisait un usage plus universel, et indistinctement dans tous les âges. Il la prescrivait toutes les fois que « la fièvre était forte, le corps rouge et les « veines tuméfiées. » Il la recommandait dans la pleurésie, surtout dans le principe, et lorsque la douleur était vive ; mais il ne la pratiquait dans la péripneumonie que lorsque le malade avait des forces : dans le cas contraire, il se bornait à l'application des ventouses sèches.

Ce médecin regardait comme nécessaire la saignée, dans la plupart des maladies des viscères, et principalement dans la paralysie, les convulsions, l'orthopnée, dans la privation subite de la voix, et dans l'apoplexie. Il remarque, par rapport à cette dernière, que la saignée la guérit quelquefois, et que d'autres fois elle précipite la fin des malades. Il pratiquait cette opération dans les grandes douleurs, dans les contusions internes, dans le crachement et le

vomissement de sang, et la réitérait selon les circonstances. En un mot il la conseillait dans toutes les maladies, même dans la cachexie, dès qu'il jugeait que les malades avaient trop de sang, ou que les veines étaient remplies de mauvaises humeurs.

Quant au temps convenable à la saignée, il ne voulait pas qu'on la fît tant qu'il y avait de la *crudité* ou de *l'indigestion* : c'est pourquoi il prescrivait ordinairement d'attendre le second ou le troisième jour de la maladie, à moins qu'il n'y eût urgence. Il défendait aussi de la faire après le quatrième jour, pour ne pas affaiblir trop, ni lors du frisson ou du redoublement. Il faisait fermer la veine dès qu'il s'apercevait que le sang était beau et vermeil. Il rejetait les fortes saignées, et surtout celles portées jusqu'à la défaillance ; il préférait deux petites saignées à une grande.

Celse employait fréquemment les ventouses, et beaucoup plus qu'Hippocrate. Il recommande l'application des ventouses scarifiées, dans les maladies aiguës qui exigent une évacuation de sang que les forces ne permettent pas de faire en ouvrant la veine. Ce moyen est le plus sûr, et n'est jamais dangereux, même dans le temps de la crudité et de la plus grande violence de la fièvre. C'est pour-

quoi, dit-il, quand il convient de tirer du sang, et que la saignée n'est pas sans danger, ou que le vice est dans quelque partie noble du corps, il faut plutôt employer les ventouses; mais il faut remarquer que, si ce moyen est plus sûr, il est d'un plus faible secours, et qu'on ne peut remédier à un grand mal que par un remède énergique. Ces préceptes de Celse sont parfaitement d'accord avec l'expérience. Les saignées locales sont préférables aux autres, dans les cas qu'il indique, comme le prouve l'observation journalière des médecins. Il mettait souvent aussi en usage le feu. Il le prescrivait entr'autres dans les morsures des animaux enragés, de même que les corrodans, mais après avoir attiré au dehors le virus par le moyen des ventouses. Cette méthode a été renouvelée des Latins, dans ce siècle, par Leroux, chirurgien de Dijon. Il ne paraît pas que Celse se soit servi des sangsues, car il n'en parle dans aucun endroit de son ouvrage; il rejetait aussi les préceptes d'Hippocrate sur les purgations, et faisait, ainsi qu'Asclépiade, un fréquent usage des frictions et de la gestation.

Quant à ce qui concerne la diète, il recommandait, dans le principe des maladies, une abstinence totale des alimens et des boissons; et dans la suite il permettait une bonne nour-

riture, mais prise modérément. Il se réglait, pour la durée de l'abstinence, sur la maladie, le pays, la saison, la force et l'habitude des malades; il ne donne point de règles générales sur cette matière, vu que ce sont ces circonstances qui doivent déterminer. Il plaçait la nourriture dans les rémissions; et vers la fin de l'accès, quand la sueur commençait à paraître, il faisait boire de l'eau chaude, et faisait bien couvrir les malades.

Celse traite encore, dans les quatre premiers livres, des bains, des fomentations, des moyens de provoquer les sueurs, et des alimens.

Il paraît avoir pris dans toutes les sectes les remèdes qu'il prescrit, et tout son ouvrage n'est qu'une compilation extraite des auteurs Grecs. Sa maxime générale, et qui lui servait de base dans le traitement de toutes les fièvres, « c'est qu'elles se dissipent d'elles-mêmes lors« qu'on ne donne rien aux malades qui puisse « les reproduire. » C'est pourquoi il n'administrait que bien rarement les purgatifs et les lavemens, et s'en tenait le plus souvent au régime. « La nourriture donnée à propos, disait« il, est le meilleur médicament. » *Optimum medicamentum est opportunè cibus datus.*

Il regardait la boisson comme nuisible dans le principe et la violence de la fièvre, vu

qu'elle ne fait que l'augmenter, avec la soif. Il la défendait aux malades durant le premier jour, à moins qu'ils ne fussent dans une faiblesse qui déterminât à leur donner des alimens ; mais il permettait de boire, dès le second jour, dans les cas même où il n'accordait pas de nourriture.

Il ne jugeait pas de la fièvre par le pouls, ni par la chaleur : il regardait même ces signes comme capables d'induire en erreur, vu que l'âge, le sexe, le tempérament, les passions, le dérangement de l'estomac, les douleurs et même la présence du médecin, font éprouver aux artères des modifications diverses par rapport à la force et à la fréquence. Il faisait une attention particulière aux yeux, à la respiration, à la position et à l'état de la peau des malades. Pour traiter convenablement la fièvre, il faut s'assurer, dit Celse, si elle dépend du *strictum* ou du *laxum ;* c'est cela seul qui doit fixer l'attention. Dans le premier cas, il y a suffocation, et dans le second, épuisement. Il faut nécessairement relâcher le ventre, dans celui-là ; provoquer les urines et les sueurs, même quelquefois tirer du sang ; secouer vivement le corps ; exposer les malades à la lumière, et leur faire supporter la faim, la soif et les veilles. Il faut ensuite les baigner et les

oindre ; en même temps il convient de leur donner quelque nourriture, mais qui soit simple, liquide et chaude. On doit préférer le régime végétal, comme la patience, l'ortie, la manne, etc., ou les bouillons de moules, de langoustes, ou un peu de viande bouillie. Il est nécessaire qu'ils boivent copieusement avant et après le repas, et en mangeant. On peut leur faire avaler un bouillon de viande après le bain, et même du vin doux, et quelquefois du vin grec salé.

Dans le cas de relâchement, il faut agir d'une manière contraire, prescrire le repos dans des lieux peu éclairés, laisser dormir, et ne permettre que des exercices légers.

Il pensait qu'il ne fallait mettre en usage dans les fièvres pestilentielles, c'est-à-dire, malignes, ni l'abstinence ni les purgatifs, pas même les substances qui lâchent doucement le ventre. Quand les forces étaient suffisantes, et surtout lorsque la fièvre était ardente, il tirait du sang. Mais si le malade n'était pas bien fort, et pouvait néanmoins supporter un vomitif, quand la fièvre venait à diminuer, il le faisait vomir. Il commençait le traitement de ces fièvres par les bains, puis il faisait boire du vin chaud et trempé, et manger des viandes gluantes. On voit que, dans ce cas, la pratique

de Celse était on ne peut pas mieux raisonnée; il cherchait à rappeler dans l'intérieur les forces qui se portent avec excès vers l'organe extérieur, et à rétablir ainsi l'équilibre entre le centre et la circonférence. Chez les enfans qui étaient très-faibles, et qui avaient une fièvre violente, il remplaçait la saignée par les ventouses, les lavemens et les alimens légers, et les faisait vomir dans le déclin de la fièvre.

Il proscrivait entièrement les purgatifs dans la fièvre ardente. Son traitement avait pour but principal de rafraîchir: c'est pourquoi il faisait laver les malades avec de l'huile et de l'eau mêlées, et les plaçait, avec des couvertures légères, dans des chambres vastes, bien aérées. Il leur appliquait, dans la même vue, sur l'estomac, des feuilles de vignes trempées dans l'eau; mais il ne laissait pas souffrir long-temps la soif dans cette fièvre, et commençait à leur donner de la nourriture plus tôt que dans les autres maladies, après les avoir fait laver, comme je l'ai dit tout à l'heure. Quand il y avait de la pituite stagnante dans l'estomac, il faisait vomir sur la fin du redoublement, et permettait de manger ensuite des herbes rafraîchissantes ou une pomme. Lorsqu'il avait débarrassé ainsi les premières voies, il prescrivait la tisane ou l'*alica*, auquel on ajoutait un peu de graisse récente.

Quand la maladie était parvenue à son apogée, ou au plus tôt après le quatrième jour, il laissait les malades éprouver d'abord la soif, et leur faisait boire ensuite de l'eau froide en grande quantité et au-delà du besoin, puis il les faisait vomir; après quoi il les surchargeait de couvertures, et leur recommandait de s'abandonner au sommeil, qui venait d'autant plus aisément qu'ils avaient éprouvé la longue durée de la soif, des veilles, l'action des vomitifs, et ensuite la réplétion; en sorte qu'après tant de fatigues, ils dormaient, pour l'ordinaire, d'un sommeil profond et tranquille, durant lequel il se manifestait des sueurs copieuses. Néanmoins il rejetait cette méthode perturbatrice, lorsqu'il y avait douleur en quelque partie, élévation des hypocondres, diarrhée, défaillance, ou affection des poumons, de la gorge, ou abcès ou ulcère.

L'hémitritée, dit Celse, est une fièvre dont les accès durent vingt-quatre, et quelquefois trente-six heures, en sorte qu'il ne reste entre eux que bien peu d'intervalles de libres. La plus grande attention du médecin doit se porter, selon lui, sur le temps où il convient de donner de la nourriture au malade : l'instant le plus favorable est vers la fin de l'accès. Il prescrit la saignée dans cette fièvre dès le principe.

Les fièvres lentes n'exigent ni remède, ni règle particulière pour la nourriture. Le médecin doit uniquement s'appliquer à faire changer la maladie d'espèce, pour la guérir plus aisément. Celse conseille, dans cette vue, de laver souvent le malade avec de l'eau froide à laquelle on a mêlé de l'huile. Ce moyen décide des frissons, qui sont le prélude d'un mouvement de fièvre plus violent qu'à l'ordinaire, et qui se termine par le relâchement. On peut frotter aussi le corps, dit le même, dans la fièvre lente, avec l'huile et le sel; mais si le froid et l'engourdissement que ces remèdes produisent, se soutiennent trop long-temps, il faut faire avaler au malade trois ou quatre verres de *mulsum*, c'est-à-dire, de vin miellé, ou bien lui donner de la nourriture et du vin trempé. Par ces moyens, la maladie cesse ou change de nature; dans ce dernier cas, on a lieu d'espérer qu'elle aura des rémissions ou des intermissions, durant lesquelles on peut faire les remèdes convenables. Il ajoute que cette méthode n'est pas nouvelle: « on guérit « souvent par témérité des malades qu'on n'a « pu rétablir en les traitant dans les formes. « Il est quelquefois de la prudence du méde- « cin, de faire revivre ou de rendre plus in- « tense la maladie, pour en prévenir une autre « plus grave. »

La quotidienne exige pour sa guérison l'abstinence pendant les trois premiers jours, après lesquels il faisait prendre des alimens, de deux jours l'un. Quand elle dure trop long-temps, il recommande de baigner le malade après l'accès, et de lui donner du vin, surtout s'il n'y a point de frisson dans le début de l'accès.

La fièvre tierce et la double tierce se guérissent par les promenades, les exercices et les onctions qu'on fait dans les jours libres. Il faut donner un vomitif au troisième jour, un lavement au cinquième, et du vin au septième, mais après l'accès. Si la fièvre ne cesse pas au bout de ce temps, il est nécessaire que le malade garde le lit le jour de la fièvre, qu'on le frotte à la fin de l'accès, et qu'il prenne ensuite des alimens et de l'eau. Il doit s'abstenir, le jour suivant, de la nourriture, des exercices et des onctions, mais seulement boire un peu d'eau. S'il est faible, il peut boire un peu de vin après l'accès, et prendre de la nourriture le jour suivant.

Le traitement de la fièvre quarte n'est pas différent ; mais si elle ne se dissipe pas de bonne heure, et si elle devient opiniâtre, il faut suivre une autre marche. Lorsqu'elle est précédée des frissons, le malade ne doit rien prendre le jour de l'accès, dès même que ce-

lui-ci est fini, que de l'eau chaude. Au second et au troisième jour, il faut qu'il fasse une entière abstinence, et qu'il ne boive pas même de l'eau; et, si la fièvre revient au quatrième jour avec des frissons, il convient de provoquer le vomissement avec de l'eau tiède salée ou non salée, prise en grande quantité après l'accès, et ensuite lui donner un peu de nourriture avec du vin trempé des trois quarts d'eau; il doit faire abstinence les deux jours suivans, et, s'il a soif, ne boire qu'un peu d'eau chaude. Au septième jour, dans lequel tombe le troisième accès, on prévient les frissons par le bain chaud, qu'on fait prendre avant le paroxisme, par le repos et l'abstinence. On continue le bain les neuvième et dixième jours; et si, malgré cela, l'accès revient, on fait prendre un lavement, et après l'avoir rendu, on emploie les onctions et on frotte fortement : on donne un peu de nourriture et du vin; mais on s'abstient de ce dernier les deux jours suivans, durant lesquels on use encore des frictions. Le malade reprend le bain au treizième jour; et, si la fièvre revient, il faut continuer les onctions, les frictions, et boire plus de vin que les jours précédens. La maladie cesse, pour l'ordinaire, par l'usage de ces moyens : mais si elle persiste, ce qui arrive quelquefois, il faut

traiter tout différemment; et comme la maladie est longue, ce n'est pas le cas de la méthode d'Héraclide de Tarente, qui prescrivait dans ce cas une abstinence de sept jours; il faut, au contraire, soutenir les forces du malade. Ainsi Celse recommande, quand la fièvre se prolonge au-delà du treizième jour, de ne se baigner ni avant ni après l'accès, mais seulement quelquefois, lorsque le froid fébrile a cessé, et ensuite d'oindre et de frotter fortement. Il veut que le malade prenne une nourriture forte, et boive plus de vin qu'auparavant; que le jour suivant il fasse de l'exercice, des onctions et des frictions; qu'il prenne des alimens sans boire de vin, et qu'il fasse abstinence le troisième jour. Le malade doit quitter le lit et rester levé le jour de l'accès, et s'exercer dans le temps même que l'accès a coutume de revenir; souvent ce moyen le dissipe totalement; mais s'il continue, il faut discontinuer l'exercice. Ainsi, lorsque la fièvre n'est pas guérie après le treizième jour, les moyens curatifs principaux que Celse conseille, sont les onctions, les frictions, le mouvement, les alimens, le vin et, dans le cas de resserrement du ventre, les relâchans.

La gestation tiendra lieu d'exercice à ceux qui sont faibles, et on supplée même à la première

par les frictions; lorsque la faiblesse est extrême, et si le malade ne peut supporter les frictions, il faut s'en tenir aux onctions, au repos et à une bonne nourriture, éviter surtout celle qui peut causer des indigestions, ce qui pourrait convertir la fièvre quarte en quotidienne; « car « la quarte, dit-il, ne tue personne; mais si « elle devient quotidienne, celle-ci est très- « dangereuse. »

Il arrive quelquefois que la fièvre quarte se change en double quarte; dans ce cas, il n'est pas possible de faire prendre des exercices aux malades. Il faut donc, ou se reposer entièrement, ou se promener doucement et s'asseoir de temps à autre, ayant soin de se tenir les pieds et la tête bien couverts. Il convient de prendre un peu de nourriture et du vin, avant et après l'accès, mais de faire abstinence tout le reste du temps, à moins que les forces ne soient épuisées. Quand il ne reste que peu d'intervalle entre les deux accès, il faut en profiter pour prendre quelques alimens, un peu s'exercer, et pratiquer des onctions.

Lorsque les fièvres quartes sont longues, elles ne se guérissent rarement qu'au printemps; il convient, dans ce cas, de ne rien faire, mais seulement de changer fréquemment de régime, tantôt n'user pour toute boisson que

d'eau, et tantôt de vin; passer de l'usage des viandes douces à celles qui sont âcres, et de celles-ci aux premières; manger des raiforts, ensuite vomir; entretenir le ventre libre avec l'eau de poulet, et mêler des substances échauffantes à l'huile que l'on emploie pour faire les onctions. Il faut boire, avant l'accès, deux verres de vinaigre, ou un de moutarde avec trois verres de vin grec salé; ou bien une potion faite avec de l'eau, et le poivre, le castoreum, la myrrhe et le laserpitium, à portions égales : ces remèdes changent et modifient le corps. Lorsque la fièvre quarte quitte entièrement, il faut éviter, pendant long-temps, les jours que l'accès revenait, le froid et le chaud, s'abstenir d'alimens crus, et ne point se fatiguer par trop d'exercice; car elle revient aisément, si celui qui en a été guéri ne se tient soigneusement sur ses gardes encore quelque temps.

Enfin, si la quarte devient quotidienne, dès le commencement, il convient de faire jeûner le malade deux jours de suite, le frotter le soir, et de lui donner de l'eau pour sa boisson. On parvient souvent par ce moyen à dissiper la fièvre au troisième jour. Il convient de faire manger de l'ail avant l'accès, pour que le malade n'éprouve pas de frisson, et de lui

donner des alimens après l'accès. Si, malgré tous ces moyens, il revient encore, il faut faire une entière abstinence et des frictions pendant les deux jours suivans.

Il employait, dans la paralysie, l'urtication et les sinapismes, qu'il laissait jusqu'à ce qu'ils eussent rougi la partie, et il appliquait ensuite les ventouses sèches.

Celse faisait tirer du sang, et appliquait des ventouses sur le côté, dans la péripneumonie; il donnait pour boisson dans cette maladie, une décoction d'hysope et de figues, ou une infusion d'hysope miellée; et quand la maladie était dans son état, il mettait le malade à l'abri du froid, et voulait que les fenêtres de son appartement restassent closes. Il saignait dans la pleurésie, et appliquait sur le côté douloureux des sinapismes ou des ventouses scarifiées, ou des fomentations, ou un cérat avec du sel pulvérisé, pour corroder la peau, et attirer au dehors la matière qui offense les poumons.

Il pratiquait aussi la saignée dans l'esquinancie, et lâchait le ventre; il appliquait les ventouses sur le cou, et fomentait cette partie avec de l'huile chaude, ou l'échauffait avec des sachets remplis de sel chaud. Il recommandait aussi les gargarismes; et, quand le mal était

violent, il saignait les veines ranines, et scarifiait la luette, les amygdales, le palais, le cou, et les angles de la mâchoire inférieure. Il voulait qu'avant tout on tentât la résolution des parotides; et dès qu'il en paraissait une, il prescrivait les discussifs et les répercussifs. Ce n'était que dans le cas où elle était critique, qu'il employait les maturatifs, et même alors il en faisait l'ouverture de bonne heure.

Il recommandait dans la phthisie de ne point faire usage des bains, d'éviter le froid et toutes les causes qui peuvent occasioner le rhume, les excès dans les alimens et les boissons, et les plaisirs de l'amour. Il conseillait le régime végétal, le lait, quelquefois un peu de poisson, et des bouillies faites de graisse et de farine. Il donnait le suc de plantain, ou le marrube cuit avec le miel, à la dose d'une cuillerée. Il faisait préparer quelquefois aussi un éclegme composé de beurre, de miel et de térébenthine, cuits ensemble. Il pratiquait après cela des ulcères artificiels, au moyen d'un fer chaud qu'il appliquait sur le côté et entre les épaules, et il en entretenait la suppuration jusqu'à ce que la toux fût entièrement dissipée. Les malades devaient faire chaque jour de l'exercice, soit en se promenant, soit en voiture, ou en naviguant. Mais les voyages étaient

un des moyens qu'il regardait comme les plus efficaces pour guérir cette maladie. « Si les « forces du malade, dit-il [1], le permettent, il « doit entreprendre un voyage de long cours, « et passer d'un air rare dans un autre plus « dense; car rien n'est plus salutaire qu'un « semblable changement. Il convient que ceux « qui tombent malades en Italie, aillent par « mer à Alexandrie; et dans le cas où ils ne « pourraient s'embarquer, on les transportera « dans leurs lits ou de quelque autre manière. « Ils doivent aussi renoncer à toute sorte d'af- « faires et à toutes inquiétudes, et se livrer « au sommeil le plus long-temps possible. » Il était encore persuadé que le choix de l'air était un point très-important dans le traitement de la phthisie. « Les phthisiques, dit-il, gué- « rissent plutôt à la campagne qu'à la ville, « parce que l'air de la première purge leurs « poumons, et contribue davantage à leur « guérison qu'aucun autre moyen. »

Celse saignait dans l'asthme, et appliquait des fomentations sur la poitrine et les côtés, et quelquefois des ventouses. Il administrait une composition de térébenthine, de galbanum et de miel, dont il fallait tenir dans la bouche la

1. *Lib.* III, *cap.* 22.

grosseur d'une fève, pour qu'elle s'y fondît lentement. Il conseillait aussi l'ail, le cresson, l'infusion d'hysope miellée, l'exercice, les frictions, en un mot, tout ce qui peut provoquer les urines et entretenir la liberté du ventre.

L'épilepsie, dit Celse, est souvent guérie par la révolution de la puberté, après avoir éludé tous les efforts de l'art. Pour la guérir, il faisait raser la tête, et la faisait laver ou frotter avec un mélange d'huile et de vinaigre, ou avec du vinaigre nitré. Il saignait le jour où l'on attendait l'accès; il purgeait quelquefois, ou faisait vomir avec l'ellébore. Il prescrivait la promenade, et faisait ensuite de fortes frictions dans un appartement chaud; après quoi on versait de l'eau froide sur la tête. Si ces moyens n'étaient pas suivis d'un heureux succès, il appliquait des ventouses scarifiées à l'occiput, et pratiquait avec le feu deux ulcères à la nuque. Il conseillait d'éviter la chaleur, le froid, la fatigue, le vin, les plaisirs vénériens, les fortes passions, les soucis et les inquiétudes.

Dans les maux de tête chroniques et opiniâtres, il faisait raser la tête, et ensuite laver avec de l'eau chaude de mer, ou avec une décoction de lauriers, quand ils étaient occasionés par le froid; mais s'ils reconnaissaient pour cause la

chaleur, il faisait verser de l'eau froide. Il employait les sternutatoires et les sialagogues, et faisait chaque jour des frictions aux extrémités inférieures; il appliquait des ventouses aux tempes et derrière la tête, et des sinapismes sur le lieu de la douleur, et même la brûlure, quand la douleur était violente. Il faisait usage de cette même méthode de traitement dans la léthargie.

Il prescrivait quelquefois les bains chauds, et notamment les eaux minérales de Baies, ville d'Italie, dont la terre exhalait des vapeurs chaudes. C'était surtout dans l'hydropisie qu'il conseillait l'usage de ces eaux. Il recommandait particulièrement les bains dans quelques affections nerveuses, dans la vue de dépurer la masse humorale par les sueurs, et de changer l'état du corps.

Il faut, dans l'éléphantiase, dit Celse, saigner deux jours de suite, dès le principe de la maladie, et relâcher le ventre avec l'ellébore noir; faire abstinence autant de temps qu'on peut la supporter, rétablir ensuite insensiblement les forces, continuer d'entretenir la liberté du ventre; prendre de l'exercice, et surtout celui de la course, quand le ventre est relâché; se servir de ce moyen pour provoquer la sueur, et recourir ensuite à la chaleur sèche; faire

usage des frictions, et rarement des bains; entretenir cependant les forces, s'abstenir des alimens gras, glutineux et flatulens; accorder du vin dès les premiers jours, et frotter le corps avec du plantain réduit en onguent.

Il a décrit obscurément l'hydrocéphale, et recommande de recourir à l'instrument tranchant, si la maladie persiste, après avoir appliqué le sinapisme.

Celse mesurait tous les jours le ventre dans l'ascite, et faisait attention à la quantité de boisson que prenaient les malades, et à celle de l'urine qu'ils rendaient, pour s'assurer de l'effet des remèdes. Il recommandait, dans toutes les espèces d'hydropisie, la promenade et les frictions des extrémités; il voulait qu'on ne bût que ce qui était absolument nécessaire au soutien de la vie, qu'on n'usât que d'alimens solides, et surtout des viandes et d'un peu de vin âpre. Il conseillait l'usage des étuves ou du sable chaud, pour décider des sueurs, ou, ce qui vaut encore mieux, selon lui, des vapeurs qui s'exhalent de la terre dans certains endroits de l'Italie. Il entretenait la liberté du ventre par les alimens relâchans, plutôt que par des médicamens. Enfin il pratiquait pour dernière ressource la paracentèse. Il se servait à cet effet d'une ca-

nule de plomb ou de cuivre, dont l'extrémité était large et évasée, pour qu'elle ne tombât pas dans la cavité de l'abdomen; après avoir évacué la plus grande partie des eaux, il la laissait encore, pour que le reste s'évacuât insensiblement.

« Érasistrate, dit Celse, n'approuvait pas « cette opération, parce qu'il regardait comme « inutile l'évacuation des eaux par cette mé- « thode, vu que la maladie, qui a son siége « dans le foie, ne tarde pas à donner lieu à un « nouvel épanchement; mais l'ascite, continue « Celse, ne dépend pas uniquement du foie, « car la rate est affectée et toute l'habitude « du corps est mauvaise. D'ailleurs, si on né- « glige d'évacuer les eaux, le foie et d'autres « parties peuvent en être endommagés. On se « propose de guérir, s'il est possible; mais, « quoiqu'il soit vrai de dire à la rigueur que « cette évacuation ne hâte pas la guérison, on « ne peut nier au moins qu'elle ne prépare à « l'action des remèdes, qui ne seraient pas « efficaces sans elle. J'avoue cependant que « cette opération n'est pas praticable dans tous « les cas, et qu'on ne peut espérer du succès « que lorsque les malades sont jeunes, robus- « tes et sans fièvre, ou lorsque celle-ci a de « longues intermissions; car, si les fonctions

« de l'estomac sont lésées, si le mal provient « d'une bile noire surabondante, et si l'habi- « tude de tout le corps est dépravée, il faut « recourir à d'autres moyens. »

Celse recommande dans l'anasarque et la leucophlegmatie, de faire des frictions douces pendant l'espace d'une heure, deux fois par jour, avec de l'eau à laquelle on a mêlé de l'huile, du sel et du nitre. Il prescrit encore des scarifications aux jambes, au-dessus des malléoles, pour donner issue aux eaux.

Dans les affections chroniques de l'estomac, décidées par la pituite qui y abonde, il prescrit les vomitifs, les exercices, et surtout la navigation, les alimens et les boissons chaudes, et l'abstinence des substances qui engendrent la pituite. Lorsque l'estomac souffre à l'occasion des saburres bilieuses, il conseille les vomitifs, les purgatifs, les exercices, la navigation, l'infusion d'absinthe, le vin âpre, et les alimens faciles à digérer. Dans les affections gastriques, qui sont le produit de l'atonie des organes digestifs, il conseille les exercices, et surtout ceux des extrémités supérieures; il faut lire à haute voix, user de frictions, et verser de l'eau froide sur tout le corps, ou seulement sur la région de l'estomac, manger et boire froid, et prendre du vin âpre.

Il favorisait le vomissement avec l'eau tiède dans le *cholera*, et donnait, immédiatement après que les évacuations étaient faites, du vin mêlé d'eau, pour réparer les forces. Il augmentait la dose du vin quand le vomissement continuait; et lorsque le mal augmentant s'accompagnait de défaillances et de crampes aux extrémités, il appliquait des ventouses et des sinapismes à la région de l'estomac, et des fomentations chaudes aux extrémités, qu'il frottait aussi d'huile.

Il purgeait dans la jaunisse, après avoir prescrit la diète. Asclépiade, dit-il, évacuait dans ce cas avec de l'eau salée. Il recommande l'exercice, les frictions, les bains chauds en hiver, et la natation dans les rivières et les fleuves, en été; l'usage d'un peu de vin, et les amusemens.

La suppression des hémorroïdes, dit Celse, produit souvent des affections dangereuses. Quand l'anus est enflammé, il recommande les insessions sur l'eau chaude, et l'application de quelques topiques, pour diminuer les douleurs. Quand on est contraint de les supprimer, il conseille les grands exercices, et, de temps à autre, les saignées du bras.

On lui reproche, avec raison, d'avoir employé de trop bonne heure les astringens dans la dys-

senterie. Pour calmer l'irritation intestinale, il faisait prendre des lavemens émolliens, et laver l'anus avec l'eau chaude, toutes les fois que le malade était allé à la garde-robe. Il recommandait, dans les diarrhées chroniques, l'équitation, comme un moyen puissant de remédier à l'atonie des intestins.

Dans la manie, il faisait lier les malades ; il les saignait, quand ils étaient forts et robustes ; puis, après leur avoir fait raser la tête, il y appliquait des fomentations ou des ventouses scarifiées, et ensuite purgeait. Il provoquait le sommeil par les frictions, la décoction de pavots, les lits suspendus, et par une cascade d'eau établie près du malade. Il prescrivait quelquefois des sternutatoires, et voulait qu'on fît la plus grande attention aux passions qui agitent les maniaques, pour s'y prêter ou les combattre. Il conseillait de placer dans des lieux peu éclairés ceux qui se plaisent dans l'obscurité, et de tenir dans des endroits éclairés ceux qui désirent la lumière. La nourriture doit être légère et en petite quantité.

Dans la mélancolie, il faut saigner dès le principe, puis donner l'ellébore noir comme purgatif, et enfin faire vomir avec l'ellébore blanc. Il recommande, après avoir rasé la tête des malades, d'y appliquer les ventouses, et

quelquefois d'y verser de l'eau froide, ou de laver tout le corps avec de l'eau et de l'huile. Tous ces moyens procureront le sommeil si nécessaire dans cette affection. Il est très-utile d'employer toutes les ressources possibles pour distraire les malades des idées qui les occupent, et porter leur attention sur d'autres objets. La surprise et la frayeur ont quelquefois guéri. Il recommande enfin l'exercice, la diète et le changement de climat, ainsi que les voyages durant une année encore après la guérison.

Pour prévenir la rage chez les personnes qui avaient été mordues par des animaux affectés de cette maladie, il conseillait la cautérisation; et quand elle s'était déclarée, il faisait plonger brusquement les malades dans l'eau froide ou dans la mer.

Il traitait la sciatique par les frictions locales fréquemment répétées, les cataplasmes âcres et les ventouses; et, quand cette méthode était infructueuse, il avait recours à la brûlure.

Celse a très-bien traité de la partie chirurgicale; ce qu'il en dit est une collection de toutes les découvertes faites dans cet art, depuis Hippocrate jusqu'à lui. Un célèbre chirurgien parmi les modernes, Fabrice d'Aquapendente, conseillait aux hommes de l'art, de lire Celse nuit et jour:

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Dans les fractures du crâne, il faisait une incision cruciale à la peau, en forme d'X; il en enlevait les angles, et y appliquait le trépan. Il remarque que, dans certains cas, le cerveau a éprouvé une commotion qui a donné lieu à la rupture de ses vaisseaux sanguins, quoique les os du crâne n'aient reçu aucune lésion. Après la trépanation il appliquait du vinaigre sur la tête, et faisait observer une diète sévère.

Il prescrivait la saignée et l'abstinence dans les fractures des côtes, et recommandait d'éviter les cris, les mouvemens, et toutes les choses qui peuvent exciter la toux ou l'éternument. Il appliquait sur la partie fracturée un mélange de vin et d'huile rosat, ou d'autres topiques analogues.

Les fractures, dit Celse, sont plus ou moins graves, suivant qu'elles sont composées ou simples, c'est-à-dire, avec ou sans lésion des chairs, et plus ou moins éloignées des articulations. Il faisait faire par des aides l'extension, et opérait de ses mains la réduction des membres fracturés. Les bandages qu'il appliquait ensuite, et qui étaient différens selon les circonstances, étaient trempés dans un mélange de vin et d'huile. Il ne levait le premier appareil qu'au bout de trois jours, et exposait le

membre fracturé à la vapeur de l'eau chaude, surtout dans le temps de l'inflammation. Il employait aussi les attelles, lorsqu'il les jugeait nécessaires pour contenir les os dans leur situation naturelle. Il faisait porter le bras en écharpe, quand il était fracturé, et il plaçait la jambe dans une espèce de boîte, qui venait au-dessus du jarret, et qu'il assujettissait par un support du côté du pied, et par des courroies latérales pour la tenir ferme. Dans la fracture du fémur, cette boîte s'étendait depuis la tête de cet os jusqu'au pied, de manière qu'elle embrassait la hanche.

Celse a traité des fractures composées, et des moyens d'extraire les dards et les esquilles osseuses. Il a décrit plusieurs manières de réduire la luxation de l'épaule. Une de ces manières, et qui est prise d'Hippocrate, consiste à suspendre le malade par le bras, en plaçant l'aisselle sur une porte coupée, sur une échelle, ou sur une traverse supportée par deux montans, et assez élevée pour que le malade fût contraint de se tenir sur la pointe des pieds. Une autre manière de réduire, était de coucher le malade sur le dos; un aide, assis derrière sa tête, tenait le corps dans une position fixe, tandis qu'un autre tirait le bras dans une direction opposée; le chirurgien faisait, durant ce temps, la réduction.

Il employait les saignées du bras, plus ou moins répétées, dans les plaies qui s'accompagnaient de l'inflammation. Pour arrêter les hémorragies, il appliquait sur la plaie une éponge trempée dans le vinaigre; il pratiquait aussi la ligature autour des vaisseaux ouverts, ou il en brûlait les orifices avec la pointe d'un fer chaud, et il ne faisait le pansement qu'au bout de trois jours. Il dilatait dans les petites blessuresaccompagnées de grandes contusions, lors, toutes fois, qu'il n'y avait ni nerfs ni vaisseaux intéressés. Dans tous ces cas il prescrivait l'abstinence ou la diète ténue, et l'application de linges trempés dans le vinaigre ou d'autres substances sur la partie enflammée; il n'employait jamais sur les pláies récentes de topiques composés. Hippocrate se servait dans ce cas d'une éponge sèche, et jamais de substances grasses.

Celse recommande, dans la gangrène, de couper jusqu'au vif, ou d'amputer le membre, si, malgré tous les efforts de l'art, la mortification continue de faire des progrès. Après avoir coupé jusqu'à l'os, il sciait celui-ci sous la partie saine de la peau, de manière qu'il restât assez de chair pour recouvrir ensuite l'extrémité de l'os.

Il a fort bien décrit cette maladie grave

connue sous le nom de *charbon*. « C'est une « rougeur, dit-il, sur laquelle il se forme des « pustules qui ne sont pas fort élevées, et qui, « pour l'ordinaire, sont très-noires, livides ou « pâles. Elles paraissent remplies de sanie, et « leur fond est noir. Leur consistance est « sèche et dure, et elles sont entourées d'une « croûte dont le contour est enflammé. La « peau ne peut se lever dans cet endroit, et « adhère fortement à la chair qui est dessus. [1] » Il conseillait dans cette maladie de consumer incessamment la partie gangrénée par le moyen des caustiques.

Pour favoriser la suppuration des abcès, il appliquait des cataplasmes de farine d'orge, de mauve, de graine de lin ou de fenu-grec. Il conseillait « de ne jamais ouvrir, autant qu'il « était possible, les dépôts qui viennent aux « aînes ou sous les aisselles, dès que le pus « était entièrement formé ; il donne le même « précepte pour ceux qui sont d'une grosseur « modérée, superficiels, ou logés dans les « chairs, à moins que la faiblesse du malade « n'oblige à faire le contraire. »

Il employait aussi les topiques répercussifs. Il appliquait, dans l'érysipèle, la céruse mêlée avec le suc de solanum.

1. *Lib.* V, *cap.* 28.

Dans les maladies des yeux il presorivait l'abstinence ou la diète ténue, le repos et l'obscurité ; lorsqu'il y avait une forte inflammation avec de vives douleurs, il ordonnait la saignée et les purgatifs. Il faisait appliquer au front un emplâtre avec la fleur de farine, le safran et le blanc d'œuf, pour empêcher le flux de la pituite, et aux yeux, la mie de pain blanc trempée dans le vin. Il se servait encore dans ses collyres du suc de pavot, de roses, etc. Dans les fluxions chroniques des yeux, il appliquait des topiques astringens, des ventouses aux tempes, et en brûlait les veines, ainsi que celles du front. Il opérait la cataracte, en abaissant le cristallin au fond de l'orbite.

Il conseillait, d'après Hippocrate, d'attacher les dents déchaussées à celles qui les avoisinent des deux côtés, par un fil d'or. Avant que de faire l'extraction d'une dent, il coupait la gencive qui entoure son cou, et, si elle était cave, il remplissait le trou avec du plomb, afin qu'on ne la cassât pas en l'arrachant.

Dans les hernies, après la réduction de l'intestin dans l'abdomen, il appliquait une forte compresse à la partie par laquelle il était sorti, et l'assujettissait par un bandage autour des lombes. Quelquefois, après avoir fait la réduc-

tion, il emportait avec le fer une partie de la peau, pour que la cicatrice, étant plus ferme, résistât davantage à la sortie de l'intestin.

Il a fort bien traité du calcul, et de la méthode de sonder les malades. De son temps, la lithotomie consistait à introduire deux doigts dans l'anus, à pousser la pierre vers le périnée, et à l'extraire avec une espèce de crochet, par une incision faite à la vessie. Hippocrate avait incisé même les reins, soit pour donner issue au pus des abcès qui s'y étaient formés, soit pour extraire des calculs.

Celse employait les corrosifs dans le traitement des fistules; et quand ils étaient insuffisans, il les ouvrait jusqu'au fond, avec un scalpel, qu'il dirigeait sur une sonde cannelée.

Pour guérir les vieux ulcères, il les changeait en plaies récentes, soit en emportant par le scalpel les bords calleux, soit en les corrodant par le vert de gris, la chaux vive, l'alun, etc.

Dans la carie des os, il les mettait à découvert, les perçait de plusieurs trous, les brûlait, ou les ratissait, pour favoriser l'exfoliation de la partie corrompue. Il se servait de l'orpiment dans le cancer, et traitait les veines variqueuses par la brûlure ou l'incision.

Les cinquième et sixième livres de Celse comprennent la préparation des médicamens:

on y en trouve très-peu pour l'usage interne; ceux-ci se réduisent à deux ou trois compositions, tant pour procurer le sommeil, calmer les douleurs, la toux et la colique, que pour provoquer les urines, et faciliter l'accouchement. Il y a de plus trois antidotes universels, dont le premier est sans nom; le second est appelé *ambrosia*, que Celse dit être de l'invention de Zopire, médecin d'un Ptolomée; et le troisième est celui de Mithritade. Il donne encore quelques antidotes particuliers contre certains animaux venimeux, et certains poisons. Quant aux topiques, tels que les emplâtres, les linimens, les collyres, les cataplasmes, etc., ils y sont en très-grand nombre, et même en quantité superflue.

Quant à l'anatomie de Celse, elle consiste dans une briève description des viscères, des os et des articulations. L'ostéologie est la partie la mieux traitée.

## *Antoine Musa.*

Celse eut pour contemporains plusieurs médecins illustres, du nombre desquels fut Antoine Musa, sectateur de Thémison, et médecin d'Octave Auguste. Cet empereur eut, à l'âge de trente ans, une maladie de nerfs qui le conduisit aux portes du tombeau, et que

les médecins faisaient empirer en le tenant dans les bains chauds. Musa conçut l'idée d'employer un traitement entièrement opposé; il lui prescrivit en conséquence un régime et des bains froids, et le guérit en peu de temps. Il en fut noblement récompensé, et obtint le droit de porter l'anneau d'or, qui était alors la marque distinctive de la noblesse; et on lui érigea, par un décret du sénat, une statue de bronze, à côté de celle d'Esculape. Tous les médecins furent dès-lors honorés de l'anneau d'or, et exempts de toute espèce de taxes et d'impositions. Il y avait à Rome une école de médecine, dans cette partie de la ville nommée *Esquilia*, qui acquit beaucoup de considération; les honneurs et les richesses suivirent de toutes parts les maîtres et les disciples.

Antoine Musa est un des premiers médecins qui ait prescrit l'usage intérieur de la chair des vipères, dans le traitement des maladies; Pline assure qu'il guérissait par ce moyen des ulcères qu'on regardait comme incurables. Il est très-probable qu'il avait appris la vertu dont jouissaient ces reptiles, de Cratérus, médecin Grec, dont il est si souvent parlé dans les lettres de Cicéron à Atticus : ce médecin, au rapport de Porphyre, guérit un malheureux esclave, dont les chairs se détachaient des os;

en lui donnant pour aliment des vipères apprêtées comme le poisson. Je remarque à cette occasion, que Lopez, dans ses relations du royaume de Congo, en Afrique, dit que les Nègres sont très-avides de vipères rôties, et qu'ils les estiment un mets délicieux. Dampierre rapporte aussi que les habitans de Tonquin, dans les Indes orientales, régalent leurs amis avec de l'*areca*, dans lequel on a fait infuser des serpens et des scorpions, et qu'ils regardent cette boisson comme un excellent cordial, et un antidote efficace contre la lèpre, de même que contre toutes sortes de poisons.

## *Æmilius Macer.*

Il florissait en même temps un fameux poëte, Æmilius Macer, originaire de Vérone, et qui, par la matière de son poëme, mérite une place parmi les auteurs de médecine. Il a écrit sur les poisons et les antidotes. C'est de lui que l'auteur des distiques de Caton a dit :

Herbarum vires, Macer, mihi carmine dicet.

Ses ouvrages ont été perdus, et ceux qui portent son nom, sont supposés. On prétend qu'ils ont été faits par un certain Odobonus.

## *Scribonius Largus.*

Scribonius Largus, médecin, vécut sous les empereurs Tibère et Claude. Il était de la fa-

mille *Scribonia*. Il a écrit un livre latin, qui traite de la composition des médicamens, et qui est souvent cité par Galien. On croit qu'il était contemporain de Sextus Empyricus, philosophe Pyrronien, et aussi grand médecin que mathématicien. Galien parle de ce dernier d'une manière très-avantageuse.

## *Archiatres.*

Le titre d'*archiatres* qu'ont porté quelques médecins de Rome, a été un objet de dispute parmi les savans. Il est très-probable qu'il n'était pas uniquement affecté aux médecins attachés à la personne de l'empereur, mais qu'on le donnait encore à ceux qui étaient chargés d'avoir soin des malades indigens dans les différens districts de Rome, ainsi que dans les différentes villes et villages de l'empire. Les *archiatres* étaient rétribués largement par le trésor public; étaient exempts de toute espèce d'impôts, et jouissaient de beaucoup d'autres priviléges honorifiques et utiles. Ce fut sous les empereurs qu'on fonda à Rome des hôpitaux, une école de médecine, et un collége d'*archiatres* chargés d'examiner les candidats avant que de les admettre à l'exercice de l'art.

## *Andromaque.*

Andromaque de Crète, médecin de Néron, est le premier qu'on trouve décoré du titre honorable d'*archiatre.* Il a donné la description d'un grand nombre de médicamens, qui étaient en partie de son invention, mais sans exposer leurs vertus. Il est l'auteur d'une thériaque qui porte son nom, et qui ne diffère essentiellement de celle de Mithridate, que par l'addition des vipères qu'il fit entrer dans la sienne. Il composa un poëme grec en vers élégiaques, dans lequel il enseigne la manière de préparer cet antidote, et les maladies dans lesquelles il convient de l'employer. Ce poëme fut mis dans la suite en prose, par son fils. Les empereurs donnèrent beaucoup d'importance et de vogue à cette thériaque, en la faisant préparer dans leurs palais, avec les précautions les plus minutieuses. L'empereur Antonin en prenait, dit-on, chaque jour à jeun, gros comme une fève, pour se préserver des maladies.

Cette composition est un assemblage monstrueux de toutes sortes de drogues. Il y entre de la chair de vipère, de l'opium, et plus de cinquante ingrédiens, soit aromatiques, soit gommeux, soit résineux, soit balsamiques, avec le miel et le vin. Andromaque mit à contri-

bution toutes les formules des empyriques, pour faire ce mélange, qui est encore en usage, et qui le sera toujours, malgré les raisonnemens et les systèmes. La thériaque, en effet, console la nature, et la remet dans tous les cas de langueur, de faiblesse, de tristesse; elle réveille le jeu de l'estomac, toujours dérangé dans les maladies; elle excite dans l'économie animale un tumulte d'ivresse, souvent nécessaire pour rétablir l'ordre et la régularité des fonctions. Elle réussit dans un grand nombre de cas qui semblent opposés, parce qu'elle a mille côtés favorables à la santé; elle réunit, en quelque sorte, tout ce qui est nécessaire pour satisfaire tous les goûts possibles de tous les estomacs.

Tous les volumineux éloges qu'on a donnés à l'eau pure et aux autres moyens débilitans, et le grand nombre de guérisons qu'on leur a attribuées, n'ont pu détourner l'instinct des malades de la propension qu'ils ont à recourir aux cordiaux; et la médecine *sthénique* triomphera toujours des vaines théories de l'école boërhaavienne. Il est cependant vrai que les aqueux et les asthéniques sont, dans quelques cas, les vrais cordiaux qui conviennent; mais on en a singulièrement abusé, au grand préjudice des malades, en ne voyant dans toutes

les maladies que des inflammations, des engorgemens sanguins : heureusement que de nos jours on commence à mieux voir, et qu'on revient à la médecine d'observation, depuis qu'on a apprécié à sa juste valeur la doctrine des mécaniciens.

## *Marmis.*

Marmis, médecin originaire de Marseille, vécut à Rome, sous le même empereur. Il était tellement vain et orgueilleux, qu'il accusait d'ignorance tous ses prédécesseurs, et condamnait hautement leur méthode et entr'autres l'usage des bains chauds, auxquels il préférait les bains froids, même dans le fort de l'hiver. Tel était le principal moyen qu'il employait dans le traitement des maladies, mais qui n'était pas nouveau, puisque Musa, et Euphorbus son frère, l'avaient prescrit avant lui. Marmis accrédita tellement les bains froids, « qu'il « y eut, dit Pline, des vieillards consulaires, « qui se faisaient gloire d'être vus tout roides « de froid, au sortir de l'eau. »[1] Ce médecin

[1] *Hi regebant fata, cum repentè civitatem Marmis ex eâdem Massiliâ invasit, damnatis non solùm prioribus medicis, verùm et balneis, frigidaque, etiam hybernis algoribus lavari persuasit. . . . . . Mersit ægros in lacus; videbamus senes consulares, usque in ostentationem rigentes.*

fit une grande fortune ; il exigea, au rapport de Pline, d'un malade deux cents grands sesterces, ou vingt mille de nos livres. Il a inventé un antidote qui ressemble assez à la thériaque, auquel il a donné son nom, et dont on trouve la composition dans Galien.

## *Dioscoride.*

La matière médicale était déjà très-cultivée dans ce temps. Dioscoride d'Anazarbe, ville de Cilicie, qui vécut sous Néron et Vespasien, ne contribua pas peu à avancer les progrès de cette branche de la médecine, en donnant un recueil de tous les médicamens qui étaient en usage de son temps. Il divise la matière médicale en trois classes : les végétaux, les animaux et les minéraux ; mais c'est particulièrement sur les premiers qu'il a écrit. Il indique les endroits où ils se trouvent, la manière de les préparer et de les conserver, ainsi que leurs vertus médicales. Malheureusement celles qu'on attribue encore de nos jours à la plupart, ne sont pas réelles, et nous aurions besoin d'une grande réforme : la matière médicale est la seule partie de la médecine dans laquelle la philosophie n'a pas porté son flambeau. Son ouvrage est divisé en cinq livres. Théophraste, qui vivait, dit-on, environ quatre cents ans avant Dioscoride,

n'avait décrit le peu de plantes connues de son temps, et qui se montaient à cinq ou six cens espèces, que comme naturaliste, et sans parler de leurs propriétés médicinales, au lieu que le dernier a traité des végétaux et des minéraux, sous le rapport médical, quoique d'une manière vague et indéterminée. C'est ainsi, par exemple, qu'en parlant d'une plante, il dit qu'elle provoque l'urine, sans faire attention à la maladie et aux circonstances qui doivent en déterminer l'usage. Il est très-souvent difficile aussi, d'après la description très-superficielle qu'il fait d'une plante, de la reconnaître. Cette difficulté est encore augmentée par les changemens des noms des plantes, qui ont eu lieu dans la suite, ainsi que par la multitude des noms que porte souvent la même plante. Le commentaire de J. Bauhin, ou celui de Fabius Columna, ne contribue pas peu à éclaircir beaucoup de ces difficultés. Saumaise a fait aussi une bonne critique de ce qui concerne la matière médicale. Malgré tout cela, Dioscoride, de l'aveu de Galien, a mieux traité la matière médicale qu'aucun de ses prédécesseurs. Il a écrit en grec; sa diction n'est pas bien pure.

Il y avait déjà chez les anciens un certain nombre de substances métalliques employées comme topiques, telles que la céruse, la litharge,

le vert-de-gris, l'antimoine et le cinnabre. Le mercure était regardé comme un poison. Ils ne se servaient intérieurement que d'un très-petit nombre de terres, et de quelques sels fossiles. Au temps de Dioscoride, on employait intérieurement le fer, et on en prescrivait la rouille dans les obstructions; on faisait aussi un très-fréquent usage des eaux minérales, soit en boissons, soit en bains, de même que de la chair et du sel de vipère. On employait cet animal dans les ulcères, la gale, les dartres et les autres maladies cutanées.

## *Thessalus.*

Ce fut encore au même siècle que fleurit Thessalus, originaire de Tralles en Lydie, un des méthodiques les plus célèbres, et qui augmenta et corrigea la méthode. Personne, si l'on excepte Paracelse, ne montra autant d'orgueil et d'impudence. Il poussa l'immodestie et l'impudeur jusqu'à se dire l'inventeur de la méthode, et à publier qu'Hippocrate n'avait donné que des préceptes faux et dangereux. « J'ai fondé, « disait-il, [1] une nouvelle secte, et qui est « la seule vraie. Je m'y suis vu contraint parce « qu'aucun des médecins qui m'ont précédé,

1. *Galen. Method. medendi, lib.* I, *cap.* II.

« n'a rien écrit d'utile, soit pour la conserva-
« tion de la santé, soit pour la guérison des
« maladies ; Hippocrate même n'a débité que
« des préceptes nuisibles et dangereux. » Cet excès de vanité et d'arrogance ne l'abandonna point durant toute la vie ; il se fit même ériger un tombeau qui portait cette inscription, *le vainqueur des médecins*, titre dont il s'était toujours libéralement gratifié. Ce tombeau existait encore du vivant de Pline, dans la voie *Appienne.*

Thessalus jouit d'une grande réputation à Rome. Il n'était parvenu, dit Galien, à gagner la confiance et à acquérir de la renommée, que par l'assiduité et la complaisance qu'il avait pour ses malades, et les basses flatteries qu'il prodiguait aux grands. Il ne paraissait en public qu'au milieu d'un nombreux cortége, et avec le brillant attirail de l'orgueilleux charlatanisme.

Thessalus paraît avoir réuni les deux systèmes d'Asclépiade et de Thémison. On ne sait pas précisément en quoi il différait de ce dernier, et les médecins méthodiques, au rapport de Galien, n'étaient pas d'accord entre eux sur tous les points de la méthode.

Thessalus fut, dit-on, l'auteur de la *Métasyncrise*, qui veut dire changement dans tout

le corps ou dans quelques-unes de ses parties. Il faut, pour saisir le vrai sens de ce mot, se rappeler quelle était l'opinion d'Asclépiade sur les corps des animaux, qu'il prétendait avoir été formés, ainsi que tous les autres êtres de l'univers, par la rencontre et le concours des atômes; c'est pourquoi il donnait à tous les corps le nom de *Syncrimata* ou *Syncriscis*, *confusions*, *assemblages*, parce qu'ils étaient le résultat du mélange et de la combinaison des atômes ou corpuscules. Asclépiade se servait encore des termes de *Syncrinesthai* et *Diacrinesthai*, *se mêler* et *se séparer*; le premier terme indiquait l'union des atômes dans la formation des corps, et le second, leur désunion : mais il fallait imaginer un autre mot qui désignât le changement qui a lieu quand ces mêmes corps, après s'être désunis, se réunissent de nouveau et reprennent leur état antérieur, et ce mot fut celui de *Metasyncrinesthai*, *recorporare*.

Les méthodiques distinguaient deux métasyncrises, l'une générale et l'autre particulière. Ils débutaient presque toujours par cette dernière. S'ils avaient à traiter, par exemple, un vieil ulcère qu'ils ne pouvaient cicatriser par les voies ordinaires, ils enlevaient d'abord tout ce qui s'opposait à la réunion, et au moyen du

fer, ils le rendaient semblable à une plaie récente, qu'ils guérissaient ensuite par les moyens accoutumés. Si la cicatrice venait à se r'ouvrir, ils traitaient de nouveau l'ulcère, et dès qu'il était fermé ils appliquaient par-dessus un large cataplasme de moutarde ou d'autres substances âcres propres à enflammer la partie, dans la vue de consolider la cicatrice. Lorsque cela ne réussissait pas, ils employaient la métasyncrise universelle. Pour cela ils commençaient par provoquer le vomissement avec l'ellébore blanc, ou une autre substance analogue : ils diminuaient graduellement chaque jour la nourriture, et ils l'augmentaient ensuite selon les circonstances; en même temps, et durant tout le traitement métasyncritique, ils mettaient les malades entre les maîtres de gymnastique, les faisaient exercer de toutes les manières ; ils leur recommandaient le chant, les cris, etc., en un mot, tout ce qui pouvait donner de l'action aux poumons et aux autres parties. Telle était la première partie de la métasyncrise générale, à laquelle ils donnaient le nom de *cycle rigoureux*. Quand le malade était très-affaibli, ils lui faisaient prendre du repos et augmentaient sa nourriture durant quelque temps, pour qu'il reprît des forces, afin de recommencer un autre cycle. La seconde partie de la

métasyncrise, destinée à rétablir les malades affaiblis, était dénommée *cycle résomptif.* On continuait alternativement ces deux parties du traitement jusqu'à l'entière guérison. C'était principalement dans les maladies chroniques que les méthodiques faisaient usage de la métasyncrise : ils y joignaient quelquefois les eaux minérales ; mais ils n'employaient que celles dont l'odeur n'était pas désagréable.

Thessalus est l'auteur de l'abstinence de trois jours par laquelle les méthodiques commençaient la cure des maladies, ce qui les fit appeler dans la suite *diatritarii.* Asclépiade et plusieurs autres faisaient à la vérité déjà jeûner les malades durant un certain intervalle de temps ; mais le terme de l'abstinence n'avait point de règle fixe et certaine. Il condamnait, ainsi qu'Asclépiade, les purgatifs ; et leur réjection de la pratique médicale était un des points fondamentaux de la secte des méthodiques. Thessalus écrivit plusieurs gros volumes, ce qui ne s'accordait guères avec la promesse qu'il faisait de rendre ses élèves en état d'exercer la médecine dans six mois ; car il fallait beaucoup plus de temps pour lire ses ouvrages.

## *Soranus.*

Soranus fut le plus célèbre et le plus habile de tous les méthodiques; il perfectionna leur doctrine, et y mit la dernière main. Il vivait sous les empereurs Trajan et Adrien, et était originaire d'Éphèse, ville de l'Asie mineure, fameuse par son temple. Il était fils de Ménandre et de Phébé. Il puisa, ainsi que la plupart des médecins de son temps, ses connaissances dans l'école d'Alexandrie; il vint de là, déjà avancé en âge, à Rome, où ses talens lui acquirent une réputation brillante. Marcellus Empiricus dit qu'il pratiqua aussi la médecine dans la Gaule aquitanique. Les écrits de Soranus n'ont pas été transmis à la postérité; mais ceux de Cælius Aurélien ne sont, ainsi que celui-ci le dit lui-même, que la traduction des ouvrages de Soranus.

Il y a eu plusieurs hommes de l'art de ce nom, entr'autres Soranus d'Éphèse, surnommé le jeune, qui a fait un traité sur la matrice et les maladies des femmes, et un autre qui, au rapport de Suidas, a fait une histoire des sectes de médecins et de leurs vies. Ce même auteur parle encore d'un Soranus de Cilicie, appelé Mallates.

## *Cælius Aurélien.*

Cælius Aurélien a écrit en latin. Son style annonce évidemment qu'il est Africain; ce qui est confirmé par le titre même de son ouvrage, où il est appelé *Cælius Aurelius Siccensis*: Sicca était le nom d'une ville de Numidie. Il paraît avoir été contemporain de Galien, quoique celui-ci n'en fasse pas mention; ce qui fait croire que ces deux médecins ne se sont pas connus.

Cælius a composé quelques ouvrages qui ne nous sont pas parvenus; il ne nous est resté que ceux dont il fait honneur à Soranus, dans lesquels il est traité des maladies aiguës et chroniques. Un avantage précieux qu'offre cet écrit, c'est que l'auteur, en voulant réfuter les opinions et la doctrine de plusieurs médecins fameux de l'antiquité, a donné un extrait de leur pratique, que nous ignorerions entièrement sans lui, à l'exception de ce qui concerne Hippocrate, qui est le premier de ceux dont il y est parlé, et de qui il rapporte cependant quelques passages qu'on ne rencontre pas dans ses œuvres. Ceux qu'il cite le plus souvent, sont Dioclès, Praxagore, Héraclide de Tarente, Asclépiade, Thémison, Érasistrate, Hérophile, Sérapion et Thessalus.

*Médecine des méthodiques, extraite des écrits de Cœlius Aurélien.*

Les méthodiques divisaient les maladies, ainsi que je l'ai déjà dit, en aiguës et en chroniques; ils les comprenaient toutes sous trois genres principaux, le *strictum*, le *laxum*, et le *mixtum*.

Cælius Aurélien commence son traité par les maladies aiguës, dépendantes du *strictum* ou resserrement, *morbi stricturæ*, et il range dans ce genre la frénésie; il en est une néanmoins qu'il regarde comme dépendante du relâchement, et qui s'accompagne d'un flux de ventre copieux, ou des sueurs. Il passe ensuite à la léthargie, à laquelle il assigne pour cause un resserrement plus fort que celui qui donne lieu à la frénésie, et qu'il définit, d'après Soranus, « un assoupissement profond avec fièvre aiguë, « quoique néanmoins le pouls soit lent et vide. » A cette maladie succède la catalepsie, qui a beaucoup de rapports avec elle. Il traite ensuite de la pleurésie et de la péripneumonie, qu'il place toutes deux dans le genre mixte. Elles sont, dit-il, du genre lâche, vu que ceux qui en sont affectés crachent, rendent des flegmes et quelquefois du sang : elles sont du genre resserré, parce qu'il y a tumeur dans la

partie affectée ; car toute humeur, selon les méthodiques, désigne le resserrement : mais comme la tumeur est ce qu'il y a de plus considérable dans ces maladies, il en résulte que le resserrement prédomine, et est plus fort que le relâchement. Toutes ces maladies sont accompagnées de la fièvre. Les suivantes, quoique très-aiguës, en sont exemptes ; savoir, l'esquinancie, dont il y a plusieurs espèces, mais qui dépendent toutes d'une tumeur ou enflure ; soit interne, soit externe ; l'apoplexie, les convulsions, l'ileus, l'hydrophobie, etc.

Les maladies chroniques du genre resserré, sont la douleur de tête, les vertiges, l'asthme, qui tient néanmoins du genre lâche, par rapport aux crachats qu'expectorent les malades, l'épilepsie, la manie, la jaunisse, la suppression des hémorroïdes et celle des règles, la polysarcie, et la mélancolie, qui appartient en partie au genre lâche, à cause des vomissemens et des diarrhées auxquels sont sujettes les personnes qui éprouvent cette affection. La paralysie, les catarrhes, la phthisie, la colique et la dyssenterie, sont aussi du genre mixte, ainsi que l'hydropisie.

Cælius Aurélien range parmi les maladies aiguës du genre lâche, la passion cardiaque et le cholera, qu'il définit « un relâchement ou

« un écoulement de l'estomac, du ventre
« et des intestins, avec un grand danger. »
*Solutio stomachi, ventris et intestinorum cum celerissimo periculo.*

Les maladies chroniques comprises dans le genre lâche, sont le crachement de sang, la diarrhée, le flux menstruel excessif, l'amaigrissement et le flux hémorroïdal. Les autres maladies analogues à celles-ci, sont du genre mixte.

Les symptômes caractéristiques des maladies du genre *strictum*, sont la rétention des choses qui doivent être excrétées, l'enflure, la tuméfaction et la dureté. Les phénomènes contraires ont lieu dans les maladies du genre *laxum* : elles s'accompagnent des flux; les évacuations accoutumées sont plus considérables qu'elles ne doivent être; les humeurs récrémentitielles sont évacuées, et le corps devient plus lâche, plus mou, ou plus maigre qu'il n'était auparavant.

Cælius a donné la description exacte des symptômes de beaucoup de maladies; mais il a écrit dans un style rude et barbare. Il employait les vomitifs dans l'hydropisie, et le vin scillitique comme diurétique. Il prescrivait aussi dans cette maladie les bains secs, les étuves, une diète végétale diurétique et aromatique,

les voyages de mer, et la paracentèse. Pour prévenir la défaillance que cette opération peut décider, il faisait serrer l'abdomen avec une ceinture, à mesure qu'on évacuait les eaux. Il voulait que, dans l'ascite, on s'abstînt de la boisson, et qu'on supportât la soif. Il recommandait de provoquer la sueur dans la tympanite, et dans cette vue il faisait placer le malade dans un bain de sable, exposé au feu ou aux rayons du soleil. Il se servait encore, comme d'un puissant sudorifique, des vapeurs de l'eau de mer en ébullition. Il employait l'euphorbe, qui est un diurétique très-âcre, mais non exempt de danger, dans l'hydropisie.

Dans l'embonpoint excessif, il conseille les exercices, la diète ténue, les veilles, les bains de sable, les frictions, et les méditations profondes et assidues.

Il faisait prendre, dans la phthisie pulmonaire, le suc de marube édulcoré avec le miel, et appliquait des ventouses scarifiées sur la partie affectée. Il employait, pour faire rompre la vomique, les vomitifs et les sternutatoires, et provoquait la toux en faisant respirer la vapeur du soufre ou la fumée de l'origan.

Dans les accès d'asthme qui menacent de suffocation, il tirait du sang, prescrivait des lavemens, et appliquait des ventouses scari-

fiées à la poitrine et entre les épaules ; il fomentait aussi la poitrine avec des éponges ou des étoffes de laine, trempées dans l'eau chaude. Après l'accès, il faisait prendre un vomitif, et donnait le vinaigre scillitique, un électuaire fait avec du miel et de la térébenthine, l'oxymel, les eaux minérales, les douches; il conseillait aussi les voyages de terre et de mer.

Il prescrivait la saignée et les lavemens émolliens dans l'*ileus*, et appliquait sur le ventre des fomentations et des cataplasmes émolliens, une vessie remplie d'huile chaude, les ventouses scarifiées, et faisait tenir les malades dans un bain chaud.

Il faisait avaler de l'huile, et en faisait injecter dans l'anus, pour détruire les vers ascarides; il recommandait les amers pour expulser les lombrics.

Cælius a très-bien décrit les symptômes de la goutte, et les causes générales occasionnelles de cette maladie : il observe qu'elle est plus fréquente chez les hommes que chez les femmes, qu'elle attaque surtout dans l'âge viril, et qu'elle est souvent héréditaire. Il en place le siége dans les nerfs, et elle est d'autant plus difficile à guérir qu'elle est plus invétérée. Lorsque, dans l'accès, le ventre est constipé, il faut faire prendre un lavement : quand la ma-

ladie est à son apogée, et que les parties affectées sont gonflées, il faut scarifier, y appliquer des ventouses ou des sangsues; mais les scarifications sans ventouses sont une méthode plus douce. Il prescrit aussi la douche avec des éponges, ou des fomentations d'eau et d'huile chaudes, ou d'eau chaude simplement, ou de décoction de fenu-grec, de graine de lin et de guimauve. On peut alors appliquer le cataplasme, mais non auparavant, parce qu'il ne faut rien mettre sur les parties qui les charge ou qui les presse. Les cataplasmes convenables sont ceux avec le pain bien mou, seul, ou mêlé avec les racines de consoude ou de guimauve. Quand la maladie est dans son déclin, on peut prescrire les bains et les alimens, et pour diminuer la douleur, user de cérats. Il convient de fortifier les malades peu à peu par les promenades; il faut qu'ils s'abstiennent des alimens de mauvaise qualité, du vin et des femmes. Il est bon aussi de leur donner de la cire molle à pétrir entre les doigts, ou de leur faire tenir et remuer entre les mains certains instrumens appelés *hatteres* par les danseurs publics : ils doivent être d'abord de cire, ou de bois, avec du plomb dans le milieu; ensuite on leur donne quelque chose de plus lourd, à mesure que la cure avance. Dans l'intervalle

d'un accès à l'autre, il convient de fortifier. Pour cet effet, il faut que le malade se promène en voiture, ou qu'il marche à pied sur un terrain garni de gazon, qu'il parle d'un ton élevé, et qu'on lui fasse des onctions sur le corps; car, dans toutes les affections de longue durée, les malades, faute d'exercice, deviennent gros et réplets, ce qui, dans la goutte, fait souffrir davantage aux articulations, et affaiblit les nerfs. Il convient aussi de baigner les goutteux dans de certains temps, et de leur donner divers alimens qui ne soient ni rafraîchissans ni échauffans; il est même utile qu'ils boivent un peu de vin peu spiritueux à la fin du repas. On mettra ensuite en usage le *dropax* et le *paroptèse*, pour provoquer la sueur; ou on l'excitera par la chaleur du feu ou du soleil, ou en appliquant sur le malade des peaux chaudes ou du sable de mer chaud; après quoi on lui fera des douches d'eau salée. On lui appliquera ensuite des onguens et des médicamens propres à dissiper la lassitude et les douleurs. Il faut aussi appliquer des sinapismes, pour rougir la peau. Il est bon encore d'employer comme alimens les substances âcres, et le régime du cycle métasynéritique, et même des vomitifs. Il faut insister sur l'usage de ces moyens; car s'ils n'opèrent pas une guérison

parfaite, ils éloignent du moins les attaques, et les rendent moins fréquentes.

Cælius blâme la méthode des anciens, qui faisaient prendre dans cette maladie, pendant un an, le *diacentaurion* et le *diascordeon*, parce que ceux qui en ont fait usage, sont tombés dans des maladies aiguës; d'autres sont morts d'apoplexie, de pleurésie ou de péripneumonie; et d'autres, enfin, ont été attaqués de la dyspnée. La poudre du duc de Portland, qui ne diffère guères du diacentaurion, a été recommandée de nos jours, et a produit de semblables effets.

Ce médecin faisait le plus grand cas de la saignée dans les maladies opiniâtres de l'esprit, ainsi que des scarifications et de l'application des sangsues. « Lorsque le mal, dit-il [1], est « à son dernier période, il faut raser la tête, « et appliquer des ventouses avec scarification. »

Cælius pensait que la rage n'était pas une maladie nouvelle, mais qu'elle avait existé dans tous les temps. Plutarque était d'une opinion contraire; il croyait que cette maladie terrible, de même que l'éléphantiase, n'avait commencé à paraître qu'au temps d'Asclépiade. A la vérité, il n'est point fait mention de ces

---

1. *Lib.* I, *cap.* 5.

maladies dans Hippocrate, et on trouve dans Aristote un passage qui est favorable à l'opinion de Plutarque. « Les chiens, dit le philo-
« sophe grec, sont sujets à la rage et à la
« goutte. La première de ces maladies les rend
« furieux; et tous les animaux qu'ils mordent
« deviennent enragés, à l'exception de l'homme.
« Elle fait mourir les chiens, et tous les autres
« animaux qui ont été mordus par ceux qui
« en sont affectés, excepté l'homme. »

Quelque respectable que puisse être l'autorité du précepteur d'Alexandre, il est néanmoins permis de douter de la vérité de son assertion; car puisque les chiens et d'autres animaux étaient sujets à la rage de son temps, on ne voit pas quelle sorte de disposition propre pouvaient avoir les hommes, pour ne pas contracter l'hydrophobie rabieuse, lorsqu'ils étaient mordus par les bêtes qui en étaient attaquées, ni comment cette disposition n'existe plus de nos jours. Il est bien plus probable que ce mal ne se répandait pas sur l'espèce humaine, par les sages précautions que l'on prenait chez les anciens Grecs pour détruire tout animal soupçonné d'en être infecté. Quant à Hippocrate, il peut bien n'avoir pas fait mention d'une affection qu'il n'a pas vue. Il est plusieurs maladies qui existaient de son temps,

et dont il n'a pas parlé, parce qu'elles étaient probablement très-rares alors. Ainsi l'opinion de Plutarque, de même que l'autorité d'Aristote, ne prouvent rien contre Cælius Aurélien. La nature de l'homme n'a jamais changé ; elle est restée constamment la même, à quelques modifications près, et il est au moins très-vraisemblable que tous les genres de maladies qui affligent aujourd'hui l'espèce humaine, ont existé dans tous les temps.

Cælius Aurélien a très-bien décrit l'apoplexie. Cette maladie, dit-il, a été ainsi appelée, parce que les personnes qui en sont attaquées tombent par terre, comme si elles avaient été frappées de la foudre. L'apoplexie est une oppression prompte, et qui survient tout à coup, quelquefois avec fièvre, qui ôte l'usage des sens et du mouvement, et qui ne vient jamais lentement et par degrés. Il l'a distinguée de la paralysie, que plusieurs anciens ont confondue avec elle, et entr'autres Dioclès, Praxagore, Asclépiade, etc. La principale différence qui, selon lui, existe entre ces deux affections, c'est que l'apoplexie est une maladie prompte et aiguë, et la paralysie, une affection longue et chronique. Thémison avait donné de l'une et de l'autre une idée plus vraie ; il appelle apoplexie, la paralysie de la tête, dans laquelle

les opérations mentales sont suspendues ; et paralysie, la maladie dans laquelle ces opérations ne sont qu'affaiblies, conjointement avec l'affection de quelques parties autres que la tête.

Pour remédier à l'apoplexie, il faut, dit Cælius, placer le malade dans un lieu dont l'air soit léger et médiocrement chaud, lui frotter doucement les articulations, couvrir le sommet de la tête et le cou avec de la laine, fomenter avec des huiles douces et chaudes, appliquer au visage de l'eau chaude, faire boire de cette dernière, et ensuite peu à peu quelques gouttes de vin doux. Il ne faut pas attendre trois jours pour tirer du sang, mais le faire promptement à la pointe du jour, lorsque le froid et l'engourdissement commencent à se dissiper, et à être remplacés par une chaleur douce. Il ne faut pas saigner dans la violence du paroxisme; on s'expose à hâter la mort. On fera observer l'abstinence durant trois jours; on appliquera des onguens chauds, et on emploiera le bain de vapeurs. Quand le malade est en état de prendre de la nourriture, il faut la lui donner liquide, ou bien du pain trempé dans l'eau chaude ou dans du vin doux. S'il n'est point resserré, il suffit de lui donner un lavement ordinaire. Lors de la rémission du

paroxisme, on lui appliquera, derrière la tête et sur l'épine dorsale, des ventouses avec scarifications. Il ne faut pas négliger en même temps les bains de vapeurs, au moyen des éponges, et les cataplasmes relâchans. On appliquera des ventouses en différens endroits de la tête, qu'on rasera en entier. On continuera ces remèdes jusqu'à la fin ; on ne donnera de la nourriture que tous les trois jours, à moins que la faiblesse ne devienne considérable. Lorsque la maladie est dans son déclin, on se servira de la toile cirée, et on baignera chaudement tout le corps. Il est utile de varier les alimens, et de prescrire tantôt des légumes, tantôt du poisson ou de la volaille. Il faut souvent prendre les bains ; on permettra les pommes et le vin, mais modérément ; car l'excès dans ces choses serait funeste, augmenterait les dangers de la maladie, et la difficulté de guérir.

Cælius Aurélien a traité de la satyriase, du priapisme, et de la phtiriase, maladies qu'on ne trouve pas plus que les précédentes dans les écrits d'Hippocrate. Dans les deux premières, la verge éprouve une tension involontaire et forte ; la seule différence dans ces maladies, dit le traducteur de Soranus, c'est que la première est chronique, et l'autre aiguë. La troisième est une affection dans laquelle le

corps se couvre d'une multitude prodigieuse de poux, ou au moins les parties velues. Il est encore plusieurs autres maladies dans Cælius, dont il n'est point fait mention dans Hippocrate. Cælius rapporte que Thémison a vu plusieurs personnes mourir en Crète du satyriasis, occasioné soit par un mauvais régime, soit par le fréquent usage du satyrion. Il prescrivait contre cette maladie la saignée, les fomentations, les cataplasmes adoucissans, et les boissons froides.

Nous avons vu que les méthodiques ne faisaient attention qu'aux rapports évidens qu'avaient entre elles les maladies; aussi Cælius ne donne point de définitions, mais il fait des descriptions les plus vraies et les plus exactes de tous les symptômes qui les caractérisent. Il ne regardait même pas comme une chose nécessaire de reconnaître les parties qui sont affectées dans les maladies, si ce n'est quand il s'agit d'évacuer; dans ce dernier cas, les méthodiques appliquaient des remèdes sur le lieu affecté ou sur les endroits circonvoisins. Une chose très-importante, et qui fait honneur aux médecins de cette secte, c'est qu'ils n'employaient dans leur pratique que les moyens les plus simples, et surtout ceux dont on fait usage dans la santé; tels que l'air, les alimens,

les exercices, etc. Ils faisaient respirer aux malades un air relâchant ou resserrant, selon le genre d'affections qu'ils éprouvaient. Pour leur procurer le premier, ils les faisaient loger dans des chambres bien éclairées, médiocrement chaudes et bien vastes. Pour leur faire respirer un air resserrant, ils les plaçaient au contraire dans des appartemens peu éclairés et très-frais. Ils choisissaient, pour remplir ce même but, des maisons exposées au nord et où le soleil donnait rarement, et quelquefois même des grottes et des souterrains. Ils en couvraient les planchers, pour satisfaire à la même indication, de lentisques, de vignes, de grenadiers, de myrthes, de saules, de pins, et l'arrosaient d'eau fraîche; ils mettaient encore en usage les soufflets et les éventails, en un mot, tout ce qui peut rafraîchir l'air, auquel ils s'attachaient plus qu'à la nourriture.

Les méthodiques étendaient leurs soins jusqu'aux lits, et ils les faisaient préparer de différentes manières, selon les genres de maladies. Ils désignaient, avec une scrupuleuse exactitude, les espèces de couvertures qu'ils croyaient convenables; ils prescrivaient aux malades tantôt des matelas, tantôt des lits de plumes, selon les circonstances, la posture qu'ils devaient garder dans le lit, la grandeur de ce-

lui-ci, son exposition, par rapport aux fenêtres, etc.

Ils distinguaient deux sortes de nourriture; l'une relâchante, et l'autre resserrante. Ils rejetaient toute espèce de remèdes spécifiques, excepté les vermifuges. Cælius Aurélien condamnait l'usage des purgatifs, comme nuisibles à l'estomac et aux nerfs, et parce qu'ils décidaient des flux, qu'il considérait comme un nouveau mal ajouté à celui qui existait déjà; il n'y avait que le seul cas de l'hydropisie pour lequel il les tolérait: il se servait dans cette circonstance de l'euphorbe. Il n'admettait pas non plus, dans sa pratique, les diurétiques, si ce n'est encore dans l'hydropisie; mais il n'employait que les moins odorans et les moins pénétrans. Il avait proscrit aussi les lavemens âcres, parce qu'ils jouissaient de la vertu purgative. Lorsqu'il voulait procurer la liberté du ventre, il mettait en usage les lavemens avec l'eau et l'huile, ou la décoction de lin ou de fenugrec, à laquelle il ajoutait quelquefois du miel. Il prescrivait aussi les lavemens nourrissans, et des cataplasmes qui avaient les mêmes propriétés. Il donnait fréquemment les vomitifs, et jamais les narcotiques, si ce n'est quelquefois le diacodium; mais seulement comme astringent, et non comme somnifère, par

exemple, dans le crachement de sang. Il rejetait aussi les cautères, et tous les médicamens escharrotiques et ulcérans, qu'il regardait comme cruels et absolument inutiles. « Les cautères, « disait-il, émeuvent trop dans le temps que « le mal est à son apogée; et ils sont inutiles « lorsqu'il y a relâche. » Il commençait la cure de toutes les maladies par une abstinence de trois jours, qu'il faisait observer avec la plus grande rigueur aux malades : c'était cette espèce de temps que les méthodiques appelaient *diatriton*. Cælius ne commençait à donner de la nourriture qu'au troisième jour, à tirer du sang, et à administrer les remèdes actifs : il ne dérogeait à cette règle que lorsque la violence du mal l'exigeait impérieusement. Ce n'était qu'après la saignée, seulement, qu'il accordait des alimens, qui consistaient pour l'ordinaire en un bouillon composé d'eau et de farine de froment préparée d'une manière particulière, et figurée en petits grains ; les méthodiques appelaient cette préparation, *alica*. Cælius donnait à ce bouillon la préférence sur la tisane d'Hippocrate, qu'il disait être flatulente et astringente.

L'abstinence des premiers jours était absolue : les méthodiques ne permettaient pas aux malades une seule goutte d'eau, pas même de s'en

laver la bouche. Ils employaient, durant ce temps, les onctions, les fomentations et les cataplasmes. Lorsque les malades étaient convalescens, ils prescrivaient les exercices, la gestation et les frictions.

La saignée tenait le premier rang parmi les moyens relâchans, et ils se moquaient des médecins qui, à l'exemple d'Hippocrate, pratiquaient cette opération dans la vue de rafraîchir. Ils la mettaient en usage dans toutes les maladies du genre *strictum*, et dans celles mixtes, quand le resserrement dominait dans ces dernières. Il leur arrivait rarement de saigner dans le temps de l'abstinence, et ils croyaient qu'on ne devait point le faire, tant que l'on pouvait soupçonner de la corruption, ou quelque indigestion. Ils blâmaient, avec raison, les médecins qui laissaient couler le sang jusqu'à défaillance, ainsi que la section des veines ranines, proposée par Dioclès et par Héraclide de Tarente. Cælius disait « que cette saignée tient à un « faux principe, et que loin de désemplir les « vaisseaux de la tête, elle les remplit au con- « traire, en y attirant une plus grande quantité « de sang qu'auparavant, sans compter qu'on « ne peut arrêter que très-difficilement le sang « qui coule de ces veines. » On a vu en effet, à l'occasion de cette espèce de saignée, des

hémorragies mortelles, et qu'on n'a pu arrêter. Il ne voulait pas non plus que l'on saignât à la veine frontale, comme le conseillait Héraclide dans la frénésie, ni que l'on ouvrît les veines jugulaires, parce que ces saignées augmentent l'engorgement de la tête, en y appelant une plus grande quantité de sang. Les méthodiques saignaient indistinctement dans tous les âges, pourvu que le sujet eût des forces suffisantes; mais ils ne faisaient jamais plus de deux saignées, et pour l'ordinaire ils s'en tenaient à une. Mais s'ils n'étaient pas grands partisans de ce moyen, ils appliquaient très-fréquemment les ventouses, soit sèches, soit scarifiées, de même que les sangsues, dans la vue de relâcher; ils ne commençaient guères l'usage de ces moyens qu'au troisième, au cinquième, ou au septième jour de la maladie, lorsqu'elle était aiguë; ils en couvraient successivement presque toutes les parties, dans la plupart des cas. Dans la frénésie, par exemple, ils ne se contentaient pas d'appliquer les ventouses à la tête, autour du cou et dans le voisinage, ils en plaçaient encore aux fesses, au bas-ventre, au dos et aux hypocondres.

Les autres moyens relâchans qu'employaient les méthodiques, consistaient en des fomentations avec des éponges trempées dans l'eau

tiède, en des applications d'huile chaude et de cataplasmes émolliens; dans le choix de l'air, de la nourriture; dans le sommeil, les veilles et les exercices réglés d'une manière convenable. C'était principalement sur la fin des maladies qu'ils mettaient en usage les derniers, et surtout la gestation. Cælius fait mention de l'escarpolette, comme de l'espèce d'exercice la plus utile à ceux qui relèvent de la léthargie : *domestica, mollis et pensilis gestatio.*[1]

Les méthodiques employaient, dans la vue de resserrer, l'air, l'eau, et les huiles froides. Ils ajoutaient quelquefois à l'eau le vinaigre, et en frottaient successivement toute l'habitude extérieure avec une éponge. Ils appliquaient aussi sur les parties qu'ils voulaient resserrer des linges trempés dans ce mélange, ou dans des décoctions de plantain, de pourpier, de myrthe, de rose, de *semper vivum*, et d'autres astringens.

Lorsque les malades éprouvaient des sueurs incommodes, ou qui tendaient à les jeter dans l'épuisement, les méthodiques saupoudraient légèrement la surface du corps avec de la craie, l'alun, le plomb brûlé, le plâtre et d'autres matières absorbantes, en poudre, qu'ils enfer-

1. *Acut. lib.* II, *cap.* VI.

maient dans un linge fin, ou ils appliquaient des cataplasmes de ces substances.

La nourriture resserrante consistait en une bouillie de farine d'orge, le pain rôti et trempé dans le vinaigre, l'usage des coings et des autres fruits astringens. Ils prescrivaient l'eau froide, mais en petite quantité, de peur qu'en en prenant trop, elle ne produisît un effet contraire, celui de ramollir. Ils y mêlaient même quelquefois un peu de gros vin rouge.

Quoique les tumeurs fussent du genre *strictum*, les méthodiques ne les traitaient pas néanmoins toutes de même; ils se comportaient différemment aussi, lorsqu'elles étaient encore dans l'acte de la formation, et quand elles étaient décidément établies. Ils appliquaient dans le principe de l'esquinancie, par exemple, des remèdes médiocrement astringens, et ils passaient ensuite à l'usage des émolliens. Ils alléguaient, pour justifier cette pratique, que les humeurs étant encore en mouvement dans le principe, et disposées à se jeter sur la partie, le resserrement n'avait pas encore lieu, et que par conséquent on devait la regarder alors comme étant dans le relâchement, par rapport à l'abord continuel des humeurs qui s'y portaient.

Cælius Aurélien a donné une fort bonne des-

cription des hémorroïdes de la vessie. « De « même que l'anus, dit-il,[1] le vagin, le col « de la matrice et la vessie, sont sujets aux hé- « morroïdes : elles fluent, mais par intervalles, « et c'est à quoi le médecin doit faire la plus « grande attention. Quand le sang est arrêté, « on éprouve de la douleur à la région du « pubis, de la tension aux aînes, de la pesan- « teur au bas des hanches : ces symptômes, « ou l'affection sympathique des reins qui sup- « prime les urines, indiquent que le sang s'ac- « cumule intérieurement : la cessation de ces « accidens, qui a lieu lorsque le sang com- « mence à couler, complète le diagnostic de « la maladie.

L'histoire fait mention de deux médecins de Marseille, contemporains de Thessalus, Démosthène, dont parle Galien, et Crinas ou Critias. Celui-ci se fit une grande réputation dans un pays où le flambeau de la raison commençait à s'éteindre, par ses prétendues connaissances astrologiques : il consultait les astres pour le traitement et la diète des malades. Il acquit des richesses considérables; il donna, en mourant, à la ville de Marseille, un million de livres, pour en rebâtir les murailles. C'est tout ce

1. *Chronic. lib.* V, *cap.* IV.

qu'offre d'intéressant l'histoire de ce médecin. Revenons à notre sujet.

La médecine méthodique eut un très-grand nombre de sectateurs, parmi lesquels on distingue, outre ceux que j'ai déjà désignés, Moschion, qui a écrit sur les maladies du sexe, et Théodorus Priscianus, qui a traité, dans les langues grecque et latine, de la philosophie, de la physiologie, des maladies aiguës et chroniques, de celles propres aux femmes, et des médicamens.

La secte des méthodiques a subsisté fort long-temps, et s'est soutenue jusqu'à Gariopontus. Elle resta dès-lors ensevelie dans l'oubli jusqu'au commencement du dix-septième siècle, que Prosper Alpin, professeur en médecine à Padoue, tenta de la relever, en enseignant les principes de la méthode, et en publiant un ouvrage sous le titre *de medicinâ methodicâ*.

## TROIS NOUVELLES SECTES DE MÉDECINS.

### *Léonidas.*

Néanmoins plusieurs médecins, contemporains de Thémison, et d'autres postérieurs, n'embrassèrent pas les opinions des méthodiques. Les uns restèrent fidèlement attachés à la secte des dogmatiques, et les autres à celle des empiriques. Les méthodiques eux-mêmes

n'étaient pas d'accord entre eux sur bien des points; et cette secte devint la source de trois autres, l'épysynthétique, l'éclectique, et la pneumatique. La première, selon l'étymologie grecque, signifie *entasser, surcomposer, assembler*. Elle eut pour chef Léonidas d'Alexandrie, qui vivait sur la fin du quarantième siècle. Il paraît avoir voulu concilier les dogmes de toutes les autres sectes; il y en avait parmi eux qui adhéraient plus particulièrement à la médecine d'Hippocrate, et d'autres à celle des empiriques, ou à la méthode. Marcel, surnommé l'empirique, originaire de Bordeaux, a eu le même projet, et a tenté, sur la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne, de concilier les sectes, en choisissant dans chacune ce qu'il y avait de meilleur et de plus utile. Il paraît, d'après ses ouvrages, avoir eu l'intention de réunir l'empirisme et le dogme, en donnant néanmoins la préférence au premier.

Le temps qui a exercé ses ravages sur les productions de Léonidas, a respecté son nom; on trouve néanmoins quelques fragmens de sa doctrine, et surtout de sa chirurgie, dans Aëtius.

### *Archigène.*

L'autre secte, appelée éclectique, *qui choisit*, eut pour fondateur Archigène. Il naquit à

Apamée, et fut disciple d'Agathinus. Il exerça son art à Rome, sous Domitien, Nerva et Trajan, et mourut sous ce dernier, âgé de soixante-trois ans. Il était comtemporain de Juvénal, qui en a parlé dans ses satires d'une manière avantageuse; Galien lui a donné aussi les plus grands éloges. Il fit dans toutes les sectes un choix de ce qu'il y avait de plus propre à composer un corps de doctrine utile, et à favoriser les progrès de la bonne médecine. On ne connaît pas en quoi consistait ce choix. Aëtius a donné des extraits des divers ouvrages d'Archigène, qui prouvent qu'il était habile médecin; mais il ne parle pas de ce qui concerne particulièrement les dogmes de sa secte : tout ce qu'on sait, c'est qu'il adhéra principalement à ceux de la secte pneumatique, qui s'établit dans le même temps. Il eut un disciple, nommé Philippe, pour lequel Galien montre beaucoup d'estime. Il passe pour avoir employé le premier les cantharides en topiques, dans la vue de faire lever des vessies à la peau.

## *Pline le Naturaliste.*

Ce fut dans le même siècle, et sous l'empereur Trajan, que fleurit le célèbre naturaliste Caïus Plinius, surnommé l'ancien, pour le distinguer de son neveu Cæcilius Plinius, ap-

pelé le jeune. Né à Vérone, il porta d'abord les armes, puis fut aggrégé au collége des augures, et fut enfin nommé intendant en Espagne. Il mourut, âgé de cinquante-six ans, suffoqué par les vapeurs du mont Vésuve, que son amour pour l'histoire de la nature l'avait porté à examiner de trop près.

Lorsqu'on considère toutes les fonctions publiques que Pline a exercées, l'immensité de son érudition, le grand nombre d'écrits qu'il a faits, et le peu de temps qu'il a vécu, on est étonné qu'il ait eu assez de loisir pour composer un si grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est son histoire naturelle, divisée en trente-sept livres. On prétend qu'il fut aidé dans ce travail, pour ce qui concerne les végétaux, par Castor, fameux botaniste, et dont la vie s'étendit, dit-on, au-delà de cent ans. Le reste de son histoire naturelle n'est qu'un abrégé de celle d'Aristote. Il a recueilli des auteurs anciens, et a publié, un mélange d'observations astronomiques et météorologiques; mais comme il a été souvent obligé de raconter sur la foi d'autrui, et que naturellement il était très-crédule, cela a fait que ses ouvrages renferment beaucoup de fables et d'erreurs.

Pline n'était pas médecin, et n'a écrit sur la

médecine que par occasion, parce qu'il y était conduit par la nature de son sujet. En effet, puisqu'il traitait de l'histoire naturelle, il devait nécessairement parler des propriétés et des vertus des substances dont il a donné la description. On peut lui reprocher, avec raison, d'avoir montré un excès de crédulité puérile, en attribuant, sur la foi des auteurs qu'il avait pris pour guides, à certains corps, des propriétés absurdes et chimériques. Néanmoins il blâme en homme sensé les remèdes composés et les exotiques, et estimait beaucoup ceux qui étaient simples et les indigènes. « La nature, disait-« il [1], cette bonne mère, cette ouvrière divine, « n'a pas produit les cérats, les amalgames, les « emplâtres, les antidotes et les collyres. Ses « ouvrages sont tout faits, et entièrement ache-« vés. Peu de choses suffisent lorsqu'on veut « se contenter de suivre les indications que « présentent les causes manifestes des maladies, « sans s'abandonner à des conjectures. » Et ailleurs [2] : « Les forêts et les lieux les plus in-« cultes ne sont pas sans produire quelques « médicamens, la nature, cette mère sacrée, « ayant pourvu pleinement à ce qu'il y eût « partout des remèdes à l'usage des hommes,

1. *Hist. natur. lib.* XXII, *cap.* 24.
2. *Ibidem, lib.* XXIV, *cap.* 1.

« en sorte que l'on en trouve jusques dans les « déserts..... Voilà d'où est venue la méde-« cine, et voilà les seuls médicamens avoués « par la nature; des remèdes simples que l'on « trouve aisément, que l'on prépare sans beau-« coup de frais, et qui ressemblent aux choses « desquelles nous tirons notre nourriture. Mais « la fraude et la cupidité ont inventé ces bou-« tiques où l'on trouve pour de l'argent des « cautions pour sa vie. De là sont venues ces « compositions et ces mixtions luxurieuses « qu'on ne cesse de vanter. »

Pline a traité des différentes révolutions survenues dans la science médicale, des dogmes des différentes sectes, et des hommes qui s'y sont distingués. C'est dans ses écrits qu'on trouve principalement les matériaux de l'histoire ancienne de cet art. Quant à la pratique, on y rencontre peu de choses qui n'aient déjà été exposées par ceux des écrivains qui l'ont précédé. Il s'est déchaîné contre les médecins dogmatiques, et les a accusés d'avoir rendu la médecine conjecturale.

On trouve dans Pline, de même que dans Varron, quelques traces du système d'Anaximandre et d'Anaximène, son successeur dans l'école de Milet. Ces philosophes pensaient que l'air est le principe de toutes choses. Les

deux Romains croyaient que les germes et les semences de tous les êtres tombaient des astres dans l'atmosphère, en vertu d'une sorte de sympathie; qu'ils étaient conservés dans l'air, comme dans un lieu d'entrepôt; et qu'enfin la terre préparée les recevait comme le principe de sa fertilité, et le gage d'alliance qui est entre elle et le ciel.

C'est Pline qui nous a appris que les anciens Gaulois trempaient leurs flèches dans le suc d'ellébore noir, pour en rendre les blessures mortelles. Strabon dit aussi [1] qu'ils empoisonnaient encore leurs flèches avec un suc végétal qu'ils tiraient par incision d'un arbre qui croissait dans leur pays, ressemblant au figuier, dont le fruit a la forme d'une colonne corinthienne, et qu'on croit être l'if. Si ce fait est réel, ce même arbre serait considérablement dégénéré, car son suc ne jouit plus aujourd'hui d'une semblable propriété.

Pline montre dans ses écrits des connaissances très-vastes sur les eaux minérales, et quoiqu'il n'en parle, pour ainsi dire, qu'en passant, il n'omet rien d'essentiel; il décrit avec exactitude leur position, leur température, leur saveur, leur nature, leurs propriétés physiques, et leurs vertus médicinales.

---

1. *Lib.* IV.

## *Plutarque.*

Quoique Plutarque ne fût point médecin, il mérite néanmoins de trouver place dans l'histoire de la médecine, comme philosophe, et comme ayant écrit sur les moyens de conserver la santé et de prolonger la vie. Il prouva lui-même, par une heureuse vieillesse, la bonté de ses leçons.

Plutarque naquit à Chéronée, dans la Béotie. Il fut le troisième de ce pays qui démentit l'idée désavantageuse que les autres peuples avaient conçue de ses compatriotes; ils étaient si décriés du côté de l'esprit, que *Béotien* et *stupide* étaient des termes synonimes. Pindare, originaire de Thèbes, Épaminondas et Plutarque, détruisirent cette fausse opinion; ils prouvèrent par leurs qualités qu'il n'est point de pays où l'ame ne puisse s'élever, et se rendre si indépendante des élémens, qu'elle conserve toujours le feu divin qu'elle tient de son origine.

Plutarque suivit la philosophie académique; il riait des dieux du paganisme, et admettait un seul dieu. Il pensait que le monde est éternel. Il demande à Platon, « si Dieu existait « déjà quand les corps ont commencé à se « mouvoir? » Comme on lui répond qu'il est

de toute éternité, il demande de nouveau, « s'il dormait ou veillait, ou s'il ne faisait ni « l'un ni l'autre ? » Il demande encore, « s'il a « manqué quelque chose à sa souveraine féli- « cité ? S'il lui a manqué quelque chose, dit- « il, il n'était pas dieu ; et s'il ne lui manquait « rien, pourquoi a-t-il créé le monde ? [1] »

Plutarque admettait l'immortalité de l'ame. Sa morale était très-pure, et la plus grande sagesse brille dans la plupart de ses écrits philosophiques ; car ils ne sont pas tous égaux en mérite; il en est même quelques-uns que, pour sa gloire, il aurait été à désirer qu'on eût supprimés. De ce nombre est son traité des Oracles, dans lequel il recherche la cause de leur cessation, et il fait parler les plus grands philosophes de son temps : mais ceux-ci font le plus souvent de si mauvais raisonnemens, et débitent tant de fables absurdes, qu'on ne reconnaît plus le sage Plutarque. Ses traités sur la création de l'ame, et sur le démon de Socrate, ne valent guères mieux.

On lui reproche un défaut bien répréhensible, et qui ternit l'éclat de ses vertus ; c'est celui d'avoir usé de la plus grande rigueur envers ses esclaves, et de les avoir fait battre

---

1. *De Placitis philosophor. lib.* I, *cap.* 6.

cruellement en sa présence. Il croyait excuser cette dureté en disant qu'il était nécessaire que le vice fût châtié, et parce qu'il n'ordonnait ces punitions que lorsque le premier feu de sa colère était passé : mais ce sang froid est l'équivalent de la fureur la plus marquée, et n'est pas moins blâmable. Épictète, le plus sage des philosophes après Socrate, et qui était contemporain de Plutarque, pensait bien différemment. « Il vaut mieux, dit-il dans son « Manuel, le plus excellent ouvrage moral que « l'antiquité nous ait laissé après les Offices « de Cicéron, que ton valet soit méchant, « que ce que tu te rendes méprisable. »

Plutarque eut aussi un très-grand penchant pour la superstition, quoiqu'il ait écrit contre cette maladie de l'ame. Il croyait aux signes et aux prodiges, et était asservi aux usages et aux cérémonies les plus absurdes et les plus insensées. Il n'y avait point de songe qu'il ne regardât comme un présage de l'avenir; il dit même qu'il s'abstint pendant long-temps de manger des œufs, par rapport à un songe qu'il avait eu.

Plutarque paraît avoir cultivé la physique, et on trouve dans ses écrits plusieurs opinions que quelques modernes se sont appropriées. Il assure, par exemple, que chaque plante est

renfermée dans sa graine ou sa semence. « Ce « qui était caché sous un petit volume, dit-il, « acquiert une grande étendue, et elle rend « sensible avec le temps ce que les yeux ne « pouvaient distinguer dans l'origine. » Les habitans placés dans la lune par Fontenelle, n'étaient pas inconnus à Plutarque; il désirait même les connaître. *De his qui lunam inhabitare dicuntur, pervellem aliquid audire* [1]. Il rapporte que les Égyptiens croyaient que la lune est une terre environ soixante-dix fois plus petite que la nôtre, et que Thalès disait que la lune doit sa lumière au soleil. Il ajoute qu'elle a des plaines, des montagnes, des cavités, des vallées, des endroits qui réfléchissent plus ou moins la lumière, à la manière des miroirs concaves ou convexes; et que la cime des montagnes jette l'ombre tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il dit encore que la lune, dans sa révolution autour de la terre, empêche la chute de cet astre. On voit donc que ces opinions sont conformes à la physique de nos jours.

Plutarque était partisan du régime de Pythagore, et blâmait l'usage de la viande. « Tu « me demandes, disait-il [2], pourquoi Pythagore

1. *Plut. tom.* II.
2. *J. J. Rousseau, Émile, lib.* II.

« s'abstenait de manger de la chair des ani-
« maux; mais moi je te demande, au contraire,
« quel courage eut l'homme qui le premier
« approcha de sa bouche une chair meurtrie,
« qui brisa de sa dent les os d'une bête expi-
« rante, qui fit servir devant lui des cadavres,
« et engloutit dans son estomac des membres
« qui, le moment d'auparavant, bêlaient, mu-
« gissaient, marchaient et voyaient? Comment
« sa main put-elle enfoncer un fer dans le
« cœur d'un être sensible? Comment ses yeux
« purent-ils supporter un meurtre? Comment
« put-il voir saigner, écorcher, démembrer
« un pauvre animal sans défense? Comment
« put-il supporter l'aspect des chairs pantelan-
« tes? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas
« soulever le cœur? Comment ne fut-il pas
« dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il
« vint à manier l'ordure de ces blessures, à net-
« toyer le sang noir et figé qui les couvrait?

« Les peaux rampaient sur la terre écorchées;
« Les chairs au feu mugissaient embrochées;
« L'homme ne put les manger sans frémir,
« Et dans son sein les entendit gémir.

« Voilà ce qu'il dut imaginer et sentir pour
« la première fois qu'il surmonta la nature,
« pour faire cet horrible repas, la première
« fois qu'il eut faim d'une bête en vie; qu'il

« voulut se nourrir d'un animal qui paissait « encore, et qu'il dit comment il fallait égor- « ger, dépécer, cuire la brebis qui lui léchait « les mains. C'est de ceux qui commencèrent « ces cruels festins, et non de ceux qui les « quittent, qu'on a lieu de s'étonner ; encore « ces premiers-là pourraient-ils justifier leur « barbarie par des excuses qui manquent à la « nôtre, et dont le défaut nous rend cent fois « plus barbares qu'eux.

« Mortels bien aimés des dieux, nous diraient « ces premiers hommes, comparez les temps; « voyez combien vous êtes heureux, et com- « bien nous étions misérables ! La terre nou- « vellement formée, et l'air chargé de vapeurs, « étaient encore indociles à l'ordre des saisons; « le cours incertain des rivières dégradait leurs « rives de toutes parts : des étangs, des lacs, « de profonds marécages inondaient les trois « quarts de la surface de la terre; l'autre quart « était couvert de bois et de forêts stériles. Il « ne croissait nuls bons fruits ; nous n'avions « nuls instrumens de labourage, nous igno- « rions l'art de nous en servir, et le temps de « la moisson ne venait jamais pour qui n'avait « rien semé : ainsi la faim ne nous quittait « point. L'hiver, la mousse et l'écorce des « arbres étaient nos mets ordinaires. Quelques

« racines vertes de chien-dent et de bruyère « étaient pour nous un régal ; et quand les « hommes avaient pu trouver des faînes, des « noix et du gland, ils en dansaient de joie « autour d'un chêne ou d'un hêtre, au son de « quelque chanson rustique, appelant la terre « leur nourrice et leur mère. C'était là leur « unique fête ; c'étaient leurs uniques jeux : « tout le reste de la vie humaine n'était que « douleur, peine et misère.

« Enfin quand la terre dépouillée et nue « ne nous offrait plus rien, forcés d'outrager « la nature pour nous conserver, nous man- « geâmes les compagnons de notre misère, « plutôt que de périr avec eux. Mais vous, « hommes cruels, qui vous force à verser du « sang ? Voyez quelle foule de biens vous en- « vironne ; combien de fruits vous produit la « terre ! Que de richesses vous donnent les « champs et les vignes ! Que d'animaux vous « offrent leur lait pour vous nourrir, et leur « toison pour vous habiller ! Que leur deman- « dez-vous de plus, et quelle rage vous porte « à commettre tant de meurtres ? Rassasiés de « biens, et régorgeant de vivres, pourquoi « mentez-vous contre notre mère, en l'accu- « sant de ne pouvoir vous nourrir ? Pourquoi « péchez-vous contre Cérès, inventrice des

« saintes lois, et contre le gracieux Bacchus, « consolateur des hommes, comme si leurs « dons multipliés ne suffisaient pas à la conservation du genre humain? Comment avez-« vous le cœur de mêler à leurs doux fruits « des ossemens sur vos tables, et de boire « avec le lait le sang des bêtes qui vous le « donnent? Les panthères et les lions, que « vous appelez bêtes féroces, suivent leur « instinct par force, et tuent les animaux pour « vivre. Mais vous, cent fois plus féroces « qu'elles, vous combattez l'instinct sans né-« cessité, pour vous livrer à vos cruelles dé-« lices. Les animaux que vous dévorez, ne « sont pas ceux qui dévorent les autres; vous « ne les mangez pas, ces animaux carnassiers, « vous les imitez. Vous n'avez faim que des « bêtes innocentes et douces, qui ne nuisent « à personne, qui s'attachent à vous, qui vous « servent, et que vous dévorez pour le prix « de leurs services.

« O meurtrier contre nature, si tu t'obstines « à soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes « semblables, des êtres de chair et d'os, sen-« sibles et vivans comme toi, étouffe donc « l'horreur qu'elle t'inspire pour ces affreux « repas; tue les animaux toi-même, je dis de « tes propres mains, sans ferremens, sans cou-

« telas; déchire-les avec tes ongles, comme « font les lions et les ours; mords ce bœuf et « le mets en pièces, enfonce tes griffes dans « sa peau; mange cet agneau tout vif, dévore « ses chairs toutes chaudes; bois son ame avec « son sang. Tu frémis, tu n'oses sentir palpiter « sous ta dent une chair vivante! Homme « pitoyable! tu commences par tuer l'animal, « et puis tu le manges, comme pour le faire « mourir deux fois. Ce n'est pas assez : la « chair morte te répugne encore, tes entrailles « ne peuvent la supporter; il faut la transfor- « mer par le feu, la bouillir, la rôtir, l'assai- « sonner de drogues qui la déguisent; il te « faut des charcutiers, des cuisiniers, des rô- « tisseurs, des gens pour t'ôter l'horreur du « meurtre, et t'habiller des corps morts, afin « que le sens du goût, trompé par ces déguise- « mens, ne rejette point ce qui lui est étran- « ger, et savoure avec plaisir des cadavres dont » l'œil même eût eu peine à souffrir l'aspect. »

Quelque spécieux que soit le raisonnement de Plutarque contre l'usage de la viande, il ne saurait triompher de l'instinct qui porte tous les hommes à user des alimens tirés du règne animal. Le genre humain est omnivore, c'est-à-dire, que la nature l'a destiné à vivre de substances végétales et animales

et non pas uniquement des premières. Cet instinct, dis-je, suffit seul pour prouver cette assertion, si elle n'était pas démontrée d'ailleurs par la structure des organes digestifs de l'homme, et par les incommodités graves qui résultent de l'usage unique des végétaux ou de la chair des animaux.

« L'estomac humain[1] ressemble par sa struc-
« ture et son tissu membranacéo-musculaire
« à celui des carnivores : l'homme a, ainsi que
« ces animaux, des dents canines, et l'intestin
« cæcum petit et court. D'ailleurs l'usage de la
« viande est absolument nécessaire pour répa-
« rer les forces épuisées par les travaux. Main-
« tenant, si on fait attention que l'homme est
« pourvu, ainsi que les phtivores, de deux
« dents incisives et molaires; qu'il a de même
« qu'eux le canal intestinal très-ample, très-
« long, très-distensible, anfractueux et garni
« d'une multitude de rugosités; on verra que,
« par cette conformation mixte, la nature lui
« a désigné l'usage des alimens végétaux et
« animaux.

« D'un autre côté, l'usage unique des alimens
« d'un seul genre produit bientôt le dégoût,

1. Élémens d'hygiène, ou de l'influence des choses physiques et morales sur l'homme, et des moyens de conserver la santé; par Etienne Tourtelle. Tom. II, pag. 5. 2.de Éd. T. I, p. 467.

« et donne lieu à diverses incommodités. Le « régime végétal ne soutient et ne répare pas « suffisamment les forces ; il est toujours ac- « compagné ou suivi de la faiblesse, et surtout « de celle des premières voies, de la flatulence, « de l'acidité, de tranchées et de la diarrhée : « ce régime est néanmoins très-utile pour pré- « venir la pléthore sanguine et bilieuse, ainsi « que la pourriture. Il semble que la nature, « en n'accordant qu'un très-petit nombre de « dents canines à l'homme, ait voulu lui indi- « quer qu'il ne devait pas faire un trop grand « usage des chairs des animaux ; et en effet la « diète animale augmente considérablement la « quantité de sang et de bile, et dispose aux « maladies putrides. Les effets de ce régime « s'étendent même sur le moral : on a observé « que les peuples carnivores étaient cruels et « féroces. »[1]

Un des premiers préceptes de Plutarque, par rapport à la santé, c'est qu'il faut prémunir

1. « Il est certain, dit J. J. Rousseau (Émile, liv. II.), que « les grands mangeurs de viande sont, en général, cruels et « féroces plus que les autres hommes. Cette observation est « de tous les lieux et de tous les temps : la barbarie anglaise « est connue ; les Gaurés, au contraire, sont les plus doux « des hommes. Tous les sauvages sont cruels, et leurs mœurs « ne les portent point à l'être ; cette cruauté vient de leurs « alimens. Ils vont à la guerre comme à la chasse, et traitent

les extrémités du corps, des vives atteintes du froid, parce que, la chaleur se retirant dans l'intérieur, on s'expose à avoir la fièvre. Il prescrit surtout cette règle dans les cas où l'on ne fait aucun ouvrage des mains qui puisse entretenir la chaleur uniformément dans tout le corps.

Un autre précepte non moins essentiel, c'est que les personnes qui se portent bien, doivent s'habituer aux alimens fades et insipides dont on nourrit les malades, afin qu'elles ne les refusent pas, et qu'elles ne les aient pas en aversion dans la maladie. Par la même raison, il veut qu'on ne boive quelquefois à table que de l'eau, parce que dans bien des maladies on est obligé de s'abstenir de vin. En un mot, il recommande de se rendre maître de soi, et de ne faire cas des choses qu'autant qu'elles sont utiles à la santé.

Plutarque observe que les personnes maigres sont communément celles qui se portent le mieux. Il conclut de là qu'il faut être sage,

« les hommes comme les ours. En Angleterre même les bou-
« chers ne sont pas reçus en témoignage, non plus que les
« chirurgiens. Les grands scélérats s'endurcissent au meurtre
« en buvant du sang. Homère fait des Cyclopes, mangeurs de
« chair, des hommes affreux, et des Lotophages, un peuple
« si aimable, qu'aussitôt qu'on avait essayé de leur commerce,
« on oubliait jusqu'à son pays pour vivre avec eux. »

même dans le sein de l'opulence, et ne point faire trop bonne chère, ni se nourrir trop délicatement. Socrate donnait à ses disciples ce conseil, « de fuir ces alimens dont on n'use « que quand on n'a pas faim, et ces liqueurs « qu'on est tenté de boire quand on n'éprouve « pas le sentiment de la soif. »

De toutes les folies capables d'altérer la santé, il n'en est point, dit Plutarque, de plus insensée et de plus criminelle que celle de ces hommes qui, esclaves d'une honteuse volupté, paient largement d'illustres courtisannes, les Phrynés et les Laïs de leur siècle, tandis qu'ils négligent de chastes épouses, ordinairement plus aimables que ces infâmes prostituées. Le poëte Ménandre, en parlant d'un de ces infâmes qui font métier de corrompre la jeunesse, dit : « On se mit à table ; mais les vertueux con- « vives ne s'occupèrent qu'à manger ce qu'on « leur servit, regardant devant eux, et ne dai- « gnant pas jeter les yeux sur les méprisables « objets que l'on n'avait amenés que pour les « perdre. »

Il suffit d'avoir le goût du vrai plaisir, pour être tempérant, même par amour du plaisir. L'intempérance est la ruine de la santé, et quand celle-ci est détruite, on n'est plus sensible à aucun genre de plaisir. Qu'est-ce que

toutes les friandises pour un estomac malade? et qui peut ignorer qu'il n'est point de meilleur assaisonnement que l'appétit? On dit que dans une marche, le grand Alexandre renvoya ses cuisiniers, « parce qu'il en emmenait avec lui « d'excellens, une longue marche à faire le « matin, ce qui lui vaudrait de l'appétit à dîner, « et un dîner frugal, qui lui ferait trouver ex- « cellent le repas du soir. »

Je n'ignore pas, continue Plutarque, qu'une grande fatigue, une chaleur et un froid extrême donnent quelquefois lieu à la fièvre; mais il faut considérer aussi que ces causes extérieures développent rarement leurs mauvaises influences sur les personnes sobres et en qui les humeurs ne surabondent pas. C'est l'excès d'humeurs qui produit les maladies graves, à peu près comme un limon corrompu qui, mis en mouvement, infecte l'air et tout ce qui l'environne. « La « pesanteur des membres, dit Hippocrate, et « les lassitudes, sont les avant-coureurs des « maladies. » Mais d'où vient cette pesanteur, sinon d'une pléthore humorale qui comprime les nerfs? en vain on croit y remédier à force de manger et de boire; il n'y a que l'abstinence et l'exercice qui puissent en délivrer.

Quoique je regarde la volupté, poursuit Plutarque, comme destructrice du vrai plaisir,

je n'entends pas néanmoins qu'on se jette dans l'excès opposé. L'abstinence rigoureuse entraîne des suites très-fâcheuses ; elle abat et rend impropre au travail et au plaisir, en produisant continuellement la crainte des mauvais effets qui peuvent en résulter, et en empêchant d'agir avec un vrai courage et une magnanimité réelle. Il faut donc garder un juste milieu entre ces deux extrêmes, et faire comme le prudent nautonnier, qui ne cale pas la voile quand les vents sont favorables, et qui ne les déploie pas dans la tempête.

Il faut dire du sommeil ce qu'on vient de dire du régime, de l'exercice et du plaisir. Le sage ne s'y livre ni trop ni trop peu : il étend même son attention jusqu'à se procurer des songes doux et naturels; car lorsqu'ils sont effrayans ou extravagans, ils annoncent une mauvaise disposition. Je dis la même chose de la tristesse, de la crainte, des peurs subites. On doit en chercher la cause dans les vapeurs malignes dont le corps est tourmenté, et qui, se mêlant avec les esprits, y jettent le trouble et le désordre.

Trois choses, dit Plutarque, sont particulièrement utiles à la conservation de la santé, la tempérance, l'exercice, et une parfaite connaissance de notre propre constitution.

On ne saurait croire combien l'exercice est avantageux, surtout aux hommes de lettres, pour lesquels Plutarque paraît avoir particulièrement écrit. Il est utile de lire tous les jours à haute voix, et on ne peut trop en prendre l'habitude. Il en est de ces sortes de lectures par rapport à la conversation animée, comme d'une promenade faite en voiture par rapport à bien d'autres exercices. A mesure qu'on lit à voix haute, le son de celle-ci se plie doucement aux idées qui affectent, et l'on n'éprouve rien de cette chaleur que fait naître quelquefois le feu de la dispute dans la conversation. Néanmoins autre chose est de lire de cette manière, et de crier en lisant; car les violentes déclamations ont quelquefois de mauvaises suites, et il n'est pas sans exemple qu'elles occasionnent la rupture des vaisseaux.

Socrate avait coutume de dire « que, quand « on ne danse que pour la santé, une petite « chambre suffit; mais que c'est assez d'être « assis ou debout, en quelque endroit que ce « soit, pour s'exercer soit au chant, soit à la « déclamation. » Il faut cependant ne pas déclamer après le repas, ou après quelque grande fatigue; bien des personnes s'en sont mal trouvées.

La fainéantise et la paresse ont toujours été

regardées avec raison, comme la source de beaucoup de maladies. Un homme qui croit se procurer de la santé, en vivant dans l'inaction, est aussi peu sensé que celui qui se condamnerait au silence pour perfectionner sa voix. Le mouvement est le grand ressort de la santé; l'indolence la détruit; et puis à quoi bon la santé, si on ne s'en sert point pour agir à son avantage et à celui de ses amis?

Il est des personnes qui ont recommandé la promenade après le souper; d'autres ont prétendu qu'elle troublait la digestion, et que le repos était préférable. Ne pourrait-on pas entrer dans les vues des uns et des autres, et pour garder un juste milieu, éviter les exercices corporels immédiatement après le repas, mais y suppléer par celui d'une conversation amusante qui fixe l'attention sans fatiguer, et qui occupe l'esprit sans causer de peine? Tels sont ces entretiens qu'on a appelés le dessert des gens d'étude, et qui roulent sur ces sujets riches et agréables, dont l'histoire, la poésie et la philosophie, sont une source intarissable. Ce serait la meilleure manière de déférer au conseil des médecins, qui veulent que, pour prévenir les crudités, on mette toujours quelque intervalle entre le souper et le lit.

La tempérance dans les alimens et les bois-

sons, et généralement dans tout ce qui flatte les sens, est un moyen efficace de conservation. On ne pourrait rien faire de plus sage, dit Plutarque, que de ne jamais manger de viande. La terre ne nous donne-t-elle pas au-delà de ce qui nous est nécessaire pour vivre? La plupart de ses productions peuvent être mangées comme la nature nous les offre; les autres peuvent être préparées par l'art, d'une infinité de manières. Mais enfin, puisque la coutume de manger de la viande a prévalu, il ne faut en user qu'avec modération, et ne pas s'en gorger, à la manière des lions et des loups.

Le vin est la plus excellente liqueur, la boisson la plus utile, la médecine la plus agréable, et de toutes les choses celle qui, en flattant le palais, convient le mieux à l'estomac. Si on est brûlé par la chaleur du soleil, extrêmement fatigué par les affaires, épuisé par de profondes méditations, ou affecté de la fièvre, un verre d'eau un peu chaude, pure ou mêlée avec du vin, rafraîchira, au lieu que le vin seul augmentera le mal et enflammera le sang par son activité et sa chaleur naturelle. Il faut donc le tempérer et l'adoucir par l'eau, si on veut en éprouver de bons effets.

Enfin ce qui n'est pas moins essentiel à la santé, c'est que chacun apprenne à connaître

sa constitution, ce qui lui convient, et ce qui lui est préjudiciable. Tibère disait « qu'il était « honteux à un homme de soixante ans, de « tendre le bras à un médecin, et de se faire « tâter le pouls. » Cette façon de penser était outrée; mais il serait très-utile que chacun étudiât son pouls et apprît à en connaître les variations, qu'il connût son tempérament, et qu'il fît attention à ce qui l'échauffe, à ce qui le rafraîchit, enfin à ce qui lui fait du bien ou du mal. Quelle doit être l'indolence de l'ame, lorsqu'après avoir séjourné long-temps dans le corps, on est obligé de recourir à un médecin pour savoir si l'on est plus échauffé en été qu'en hiver; quelle espèce d'alimens conviennent; si le pouls bat vîte ou lentement! On sait donner des directions à un cuisinier, sur la manière d'apprêter les mets dont on se nourrit, et l'on ne daigne pas s'informer si ces mets seront nuisibles ou utiles à la santé; ce n'est que le palais que l'on consulte, et on a la folie de ne tenir aucun compte de l'essentiel. Cependant, qui doute de l'importance de la santé? Qui a l'esprit assez borné pour ignorer qu'on peut parvenir très-facilement à la connaissance des soins qu'elle exige, en s'étudiant soi-même?

Plutarque recommande de recourir aux vo-

mitifs et aux purgatifs, dès qu'on se sent surchargé par des excès, et qu'on en éprouve les mauvais effets. S'il se trouvait, dit-il, une ville de la Grèce qui fût trop peuplée par ses propres habitans, et que, pour s'en débarrasser, elle fît venir encore des Scythes ou des Arabes, rien ne serait assurément plus ridicule : mais n'est-ce pas là l'erreur dans laquelle tombent ceux qui, voulant délivrer leur corps des humeurs superflues qui l'incommodent, y font entrer toute sorte de drogues violentes ? Le plus sûr, en pareil cas, est de recourir simplement aux vomitifs, et de se résoudre à faire abstinence durant quelques jours.

Une autre erreur que combat Plutarque, c'est celle des personnes qui s'astreignent rigoureusement à certaines règles d'abstinence, et qui jeûnent périodiquement, dans la persuasion que cette méthode est utile à la santé. C'est se punir soi-même, sans nécessité et sans fruit. Dans cette espèce d'esclavage, on ressemble bien plus à ces coquillages qui restent collés sur les rochers, qu'à des êtres faits pour vivre avec leurs semblables, et qui doivent être toujours prêts à leur rendre service.

Enfin une faute grave que commettent principalement les gens d'étude, c'est de ne se donner aucun relâche dans leurs occupations.

Toujours collés sur les livres, ou livrés à de profondes méditations, ils négligent le corps, comme si cette frêle machine pouvait supporter autant de fatigue que l'ame, et suivre sans interruption toutes les opérations de cet esprit immortel. C'est à peu près le cas du chameau de la fable : obstiné à ne vouloir pas soulager le bœuf d'une partie de sa charge, quoiqu'il l'eût averti plus d'une fois de ce qui en résulterait, il fut enfin obligé de la porter non-seulement toute, mais le bœuf même qui avait succombé. On voit de même tous les jours des personnes qui ne ménagent point leur corps, et dédaignent de satisfaire à ses besoins et à ses plaisirs, tomber dans des maladies qui, faisant plier leur ame sous le fardeau du corps, l'arrachent aux études et à la méditation, pour la faire gémir dans la langueur et les souffrances. Platon conseillait, avec raison, de prendre autant de soin du corps que de l'ame, afin que, semblables à deux coursiers attelés à un même char, l'un et l'autre pussent traîner avec une égale force. Tandis que l'ame est entièrement livrée aux sublimes spéculations, et qu'elle s'occupe de la vérité et de la vertu, il est naturel de songer aux besoins du corps, si l'on veut qu'il ne vienne pas mettre d'empêchement à de si nobles efforts.

Plutarque a donné (Vie de Romulus) la description d'une peste qui fut si meurtrière que l'on voyait expirer les hommes dans les rues, et aux portes de leurs maisons : les animaux tombaient pêle-mêle dans les champs ; les femelles ne pouvaient mettre bas leurs petits atteints de la maladie jusques dans leur sein : les arbres même étaient attaqués, et la sève altérée n'était plus propre à la végétation.

## *Rufus, d'Éphèse.*

Rufus, d'Éphèse, vécut sous les empereurs Nerva et Trajan ; il fut un célèbre anatomiste. Galien, qui le place parmi les plus habiles médecins, dit qu'il avait écrit en vers sur la matière médicale, et qu'il avait composé un autre ouvrage sur l'atrabile. Suidas parle encore d'autres ouvrages qu'il avait faits, mais qui se sont perdus. Il ne nous reste de cet auteur qu'un petit traité des noms grecs des diverses parties du corps, et un autre des maladies des reins et de la vessie, avec un fragment concernant les purgatifs. On recueille de ce que dit Rufus dans le premier traité, que l'on ne démontrait l'anatomie de son temps que sur les cadavres d'animaux. « Choisissez, dit-il, un « animal qui ressemble le plus qu'il est pos- « sible à l'homme ; vous ne trouverez pas

« toutes les parties parfaitement semblables à « celles de l'homme ; mais elles ont du moins « quelques rapports. Anciennement, ajoute-t-il, « on démontrait l'anatomie sur des cadavres « d'hommes. »

On peut encore inférer de quelques endroits de ce même ouvrage, que les nerfs *recurrens* venaient d'être récemment découverts. « Les « anciens, dit Rufus, appelaient les artères du « cou *carotides* ou *carotiques*, comme qui « dirait *assoupissantes*, parce qu'ils croyaient « qu'en les comprimant fortement, l'animal « perdait la voix et s'assoupissait. Mais on a « découvert de notre temps, que ces effets ne « viennent pas de la compression de ces artè- « res, mais de celle des nerfs qui leur sont « contigus. »

Il paraît que Rufus avait découvert certains vaisseaux de la matrice, dont les anatomistes qui l'ont précédé, n'ont pas fait mention. « Hérophile, dit-il, croyait que les fem- « mes n'ont pas de *parastates variqueuses* ; « mais nous avons aperçu dans la matrice d'un « animal certains vaisseaux qui naissent des « testicules, et qui, étant repliés d'un et d'autre « côté, en forme de varices, vont aboutir à « la matrice par l'une de leurs extrémités. On « en exprime même par la pression une hu-

« meur gluante, et on aurait raison de penser « que ce sont des vaisseaux séminaux, de l'espèce « de ceux qu'on appele variqueux. » Ce médecin avait remarqué auparavant qu'on trouve dans l'homme quatre vaisseaux spermatiques, deux variqueux, et deux glanduleux, et que l'extrémité des premiers, qui tient aux testicules, s'appelle du nom de *parastates*. Il est vraisemblable que ce qu'il appelle *parastates variqueuses*, n'est autre chose que les trompes auxquelles Fallope a donné son nom, et que l'on a cru faussement avoir été découvertes par lui.

## *Athénée.*

Athénée était natif d'Attalie, ville de Cilicie, et fut le premier fondateur de la secte pneumatique ou spirituelle. Il admettait comme élémens, au rapport de Galien, non le feu, l'air, l'eau et la terre, mais il donnait ce nom à ce qu'on appelait alors les qualités premières de ces corps, c'est-à-dire, au chaud, au froid, à l'humide, et au sec, dont les deux premières, selon lui, tiennent lieu de causes efficientes, et les deux dernières de causes matérielles. Il ajoutait à ces élémens un cinquième, qu'il qualifiait du nom d'*esprit*. Ce dernier pénètre tous les corps, et les conserve dans leur état naturel. Il avait puisé ce sentiment dans la

secte des Stoïciens ; ce qui a fait que Galien a donné à Chrysippe, un des plus fameux de ces philosophes, le nom de père de la secte pneumatique. Virgile paraît avoir embrassé la même opinion, quand il dit : [1]

*Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,*
*Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra*
*Spiritus intùs alit; totamque, infusa per artus,*
*Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.*

Ma grande ame circule, agit dans tous les corps,
Et selon leur structure anime leur ressort.

BERNIS.

Athénée, appliquant ce système à la médecine, prétendait que la plupart des maladies venaient de ce que l'esprit souffrait ou recevait le premier quelque atteinte ; mais comme les écrits de ce médecin ne nous sont pas parvenus, on ignore ce qu'il entendait proprement par cet esprit, et comment il concevait qu'il souffre. On peut seulement inférer de la définition qu'il donnait du pouls, qu'il croyait que cet esprit était une substance plus ou moins étendue ou resserrée, c'est-à-dire, matérielle. « Le pouls, disait-il, n'est autre chose qu'un « mouvement qui se fait par la dilatation na- « turelle et involontaire de l'esprit, qui est

---

1. *Æneid. lib.* VI.

« dans les artères et dans le cœur; cet esprit, « se mouvant de lui-même, imprime en même « temps le mouvement au cœur et aux artères. »

Athénée eut pour disciples ou sectateurs Agathinus, Théodore, Hérodote, Magnus, et Archigène. Leclerc place aussi parmi les pneumatistes Arétée; si cela est, l'esprit d'Athénée n'est autre chose que la matière de la respiration.

## *Agathinus.*

Agathinus fut contemporain de Plutarque, et exerça la médecine à Rome. Galien en parle en divers endroits de ses ouvrages. On trouve dans les recueils d'Oribaze des réflexions d'Agathinus sur l'utilité des bains froids. « Ceux qui « veulent jouir de la santé, dit-il [1], doivent « user fréquemment des bains froids. Je ne « puis trouver des termes assez forts pour ex- « primer l'avantage qu'on peut en retirer. « Dans la vieillesse, même la plus reculée, « quand on s'y est habitué de bonne heure, « ils fortifient le corps, et lui donnent de la « vivacité; ils augmentent l'appétit, et facilitent « la digestion; ils conservent aux sens toute « leur activité; en un mot, ils donnent de la « vigueur à tout le corps. »

---

1. *Orib. medicin. collect. lib.* X, *cap.* 7.

Je sais, poursuit Agathinus, que divers peuples barbares sont dans l'usage de plonger tous les jours leurs enfans dans l'eau froide. Nous faisons le contraire, nous baignons les nôtres dans l'eau chaude, et il en résulte qu'ils deviennent sujets aux convulsions et à l'épilepsie.

Le bain froid est, selon Agathinus, un des moyens les plus sûrs pour aider la digestion et rendre le corps plus léger. Mais une précaution à prendre, si l'on veut qu'il produise ces effets, c'est de prendre quelque exercice modéré, comme, par exemple, celui de la promenade, avant que de se baigner. Il faut aussi se boucher les oreilles, et se plonger tout à coup dans le bain. On peut le remplacer par des aspersions d'eau sur le corps; mais l'immersion de tout le corps est préférable, surtout si on la fait jusqu'à trois fois. Dans tous les cas, il convient de se bien sécher, et de se frotter quand on en est dehors.

Il convient aussi que l'eau ne soit ni glacée ni tiède. Elle doit être encore pure et limpide. L'eau de mer est la meilleure, surtout dans les commencemens.

Quelques personnes pensent qu'on ne doit commencer l'usage des bains que dans le milieu de l'été, lorsqu'on n'y est pas habitué; « mais

« j'ai vu, dit Agathinus, qu'ils opéraient également d'heureux effets dans toutes les saisons ; et si j'en avais une à préférer aux « autres, ce serait le printemps. »

## ARÉTÉE.

Arétée, de Cappadoce, était un praticien distingué, dont les écrits ont été appelés à juste titre, par Hoffmann, des *monumens d'or.* Il est surtout estimé pour l'exactitude des descriptions des maladies, et pour la solidité de son jugement. On ne sait point précisément dans quel temps il a vécu : tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'il était de la secte pneumatique ; et voici sur quoi on fonde cette opinion. Les médecins pneumatistes admettaient pour cinquième élément, une substance qu'ils appelaient *esprit*, de l'altération de laquelle dépend la maladie ; or Arétée a parlé de cet esprit, lorsqu'il dit « qu'il y a deux espèces « d'esquinancie ; l'une qui reconnaît pour « cause l'inflammation des organes de la respi- « ration ou des amygdales, et l'autre une « affection de l'esprit, qui est lui-même la « cause de cette maladie. Dans cette dernière, « ajoute Arétée, les organes de la respiration, « loin d'être tuméfiés, sont au contraire plus « resserrés et plus contractés que dans l'état

« naturel; et néanmoins la difficulté de respi-
« rer, et la suffocation, sont beaucoup plus
« considérables que dans la première espèce.
« Aussi les malades croient-ils avoir une in-
« flammation cachée dans l'intérieur des pou-
« mons et dans le voisinage du cœur. Quant
« à moi, poursuit-il, je pense que c'est l'esprit
« seul qui souffre, et qui, par une altération
« nuisible, est devenu très-chaud et très-sec,
« sans qu'il y ait pour cela de flegme ou d'in-
« flammation dans aucune partie. » Arétée étaye son sentiment de l'exemple des exhalaisons qui s'élèvent des fosses charoniennes, et qui suffoquent en un instant ceux qui les respirent, sans que le corps paraisse éprouver de lésions au moins sensibles. Il conclut de cet exemple, et de celui des chiens enragés, dont l'haleine fait mourir ceux qui la reçoivent, sans avoir été mordus par ces animaux (ici Arétée est dans une étrange erreur); il conclut, dis-je, « qu'il peut arriver un changement à
« l'égard de la respiration par l'action des
« causes intérieures qui ont du rapport aux
« extérieures, de la même manière qu'il se
« rencontre quelquefois au dedans du corps
« des sucs qui tiennent de la nature des poi-
« sons, aussi bien qu'il y en a au dehors, et
« que l'on voit des maladies spontanées qui

« s'accompagnent des mêmes accidens que « ceux décidés par les poisons, qui font évacuer les mêmes matières que celles qu'on « vomit dans les fièvres. C'est pourquoi, ajoute-t-il, on ne doit pas trouver étrange, que « les Athéniens, qui ignoraient les rapports « existant entre les effets de certains poisons, « et ceux de quelques maladies pestilentielles, « crussent que ces maladies leur venaient de « ce que ceux du Péloponèse, avec lesquels « ils étaient en guerre, avaient empoisonné « les puits du Pyrée. »

On peut inférer de là que l'esprit d'Arétée était l'air lui-même, et il paraît le confirmer, lorsqu'il dit ailleurs, que la cause de l'asthme est la froideur et l'humidité de l'esprit. Il dit aussi que l'ileus est produit par un esprit froid et lent, qui ne peut se faire passage aisément, en haut ni en bas. Dans le squirre de la rate, l'estomac, dit le même, se remplit d'un esprit épais et ténébreux, qui paraît humide, mais qui ne l'est pas réellement. Il admet encore dans la tympanite un esprit immobile, quoique le corps se meuve ; et il ajoute que, si cet esprit se résout en eau ou en vapeur, la tympanite se convertit en ascite. Il dit dans un autre endroit, que l'odeur ou la vapeur du pavot épaissit l'esprit sec et subtil des frénétiques,

et que quand l'esprit se résout, le corps de l'homme se résout entièrement en vapeur et en humidité.

Arétée paraît avoir adhéré aussi en partie à la secte des méthodiques, car il les a imités, en écrivant comme eux sur les maladies aiguës et chroniques en particulier. Il a adopté aussi leur manière de traiter les maladies quant à ce qui concerne les lits, la chambre, l'air, les exercices, les bains, les frictions et les applications extérieures. Mais il en différait beaucoup pour le reste, car il employait des remèdes qui étaient rejetés par ceux de cette secte, et contre lesquels Thessalus et Soranus s'étaient le plus ouvertement déclarés : tels étaient entr'autres les purgatifs.

Arétée commence chaque chapitre des maladies par la description anatomique de la partie qui est le sujet ou le siége de la maladie dont il va parler, et il a imité en cela Érasistrate et Hérophile, qui regardaient l'anatomie comme la branche la plus essentielle de la médecine. Arétée, quoique écrivain concis et serré, a insisté davantage sur cette partie, et en a traité avec beaucoup plus d'exactitude qu'aucun de ses prédécesseurs.

## *Médecine d'Arétée.*

Le cœur, selon Arétée, est le principe des forces et de la vie; il est le siége de l'ame, et constitue proprement la nature humaine: c'est pourquoi, dit-il, la syncope, qui est une maladie de ce principal organe, a une influence immédiate sur la vie, attaque toute la constitution physique, et détruit en quelque sorte les liaisons en vertu desquelles la faculté vitale subsiste. Le cœur, situé au milieu des poumons, les échauffe et fait naître le besoin de l'air, qui les rafraîchit, mais en l'attirant à lui.

Les poumons sont, selon lui, incapables de douleurs, parce que la substance dont ils sont composés, est lâche et semblable à la laine. Il croyait que les bronches, non plus susceptibles de douleurs, étaient répandues dans toute la substance pulmonaire; qu'il n'y avait point de muscles, mais seulement quelques filets nerveux, qui donnaient le mouvement: c'est pourquoi on n'éprouve point de douleur dans l'inflammation des poumons, mais seulement un sentiment de pesanteur; mais quant aux membranes qui servent d'attache aux poumons, elles sont d'une sensibilité exquise, et telle que, si elles s'enflamment, elles donnent lieu à la pleurésie, qui fait beaucoup souffrir les malades.

Il regardait la pulsation des artères, comme la cause du mouvement progressif du sang; c'est pourquoi, disait-il, il est très-difficile, dans les plaies de ces vaisseaux, d'en tenir les lèvres rapprochées. L'aorte, ou grosse artère, est sujette à une inflammation qui lui est commune avec la veine cave, et cette inflammation est une de ces maladies appelées par les anciens *causus*, car elle s'accompagne des mêmes symptômes, et notamment de la syncope; et les veines partent du foie, et les artères du cœur; c'est ce qui a fait croire que les parties supérieures de ces viscères sont affectées, le cœur communiquant de la chaleur aux artères, et le foie fournissant le sang aux veines. Comme ces vaisseaux sont très-grands, les inflammations qui ont lieu, doivent être considérables. Dans les inflammations de la veine cave, l'aorte palpite aux environs de l'épine dorsale, ce que manifeste la pulsation qui a lieu de l'autre côté des parties circonvoisines du cœur; car l'artère étant jointe intimement à la veine du côté gauche, il y a communication de mouvement de l'une à l'autre, de même qu'une égale propension à se distribuer dans tout le corps.

Il n'est fait aucune mention, dans les écrits des anciens, de cette maladie commune à l'aorte et à la veine cave, si ce n'est dans ceux des

sectateurs de Praxagore, qui prétendait, au rapport de Rufus d'Éphèse, que le foyer des fièvres était dans cette veine dont les branches se distribuent du foie dans les reins, et à laquelle seule il donnait le nom de veine cave, quoiqu'on n'appelât de ce nom que celle qui va en montant au cœur à travers le diaphragme. C'est la même qu'Arétée appelle veine cave, ajoutant que l'une et l'autre ne sont qu'une même veine continuée.

Cette veine est encore sujette à plusieurs autres affections, qui se terminent quelquefois par sa rupture. Dans ce cas, l'hémorragie qui en résulte, termine promptement la vie des malades.

Le sang passe des principaux viscères à la veine profonde du coude, car cette veine et celle qui est au-dessus d'elle, sont des branches de la même veine du bras : ainsi il est indifférent d'ouvrir l'une ou l'autre. Il est des médecins qui, dans les extravasations de sang hors la rate, font ouvrir la veine qui est entre le petit doigt et son voisin, parce qu'ils croient qu'elle communique plus particulièrement avec ce viscère ; mais ils sont dans l'erreur, car elle est encore une branche de la veine du coude.

Le sang, dit Arétée, se forme dans le foie, d'où les veines tirent leur origine ; aussi ce

viscère ne paraît-il être autre chose qu'un coagulum du sang. Les portes du foie sont composées de nerfs et de membranes, qui sont très-petites par elles-mêmes, mais qui sont très-importantes aux actions vitales, et de grosses veines, qui les rendent sujettes à des inflammations légères.

La sécrétion de la bile se fait dans le foie, au moyen d'une vessie qui y est placée : elle est portée de là dans les intestins par des canaux particuliers. Lorsque ces canaux sont obstrués, soit par un squirre, soit par une inflammation, ou si l'humeur bilieuse est trop abondante, relativement à la capacité de la vessie, alors elle rétrogade dans le sang, qui la porte dans toutes les parties du corps, et produit la jaunisse.

L'humeur de la rate est noire, et ce viscère purifie et perfectionne le sang noir. Il est d'une nature dissoluble, et par conséquent très-sujet aux apostèmes et aux abcès.

L'estomac est la source des plaisirs et des peines ; il est adhérent, de même que le cœur et les poumons, à l'épine dorsale. Comme voisin du cœur, il préside à toutes les facultés ; il donne de la force au corps, et a des connexions intimes avec l'ame ; c'est de lui que celle-ci reçoit sa force ou son abattement.

Du plaisir naît la bonne digestion, ainsi que la bonne couleur, la vigueur, et l'embonpoint; c'est de la peine, au contraire, que dépendent toutes les affections opposées à ces premières qualités. Elle produit aussi l'abattement de l'esprit, surtout quand l'estomac est vide. Les maladies propres à ce viscère, sont les nausées, le vomissement, le dégoût, le hoquet et les rapports; et quoique ces maladies ne s'accompagnent pas ordinairement de la soif, cependant celle-ci a son principe dans l'estomac.

Le colon contribue, ainsi que l'estomac, à la coction des alimens, et ceux-ci passent de cet intestin dans le foie. La distribution ne s'en fait pas entièrement par des canaux visibles; la plus grande partie s'exhale en vapeurs, et se dissémine ainsi dans toutes les parties. Cet intestin est très-gros, et forme des circonvolutions; il est plus épais et plus charnu que les intestins grêles, et plus capable de résister aux injures, soit intérieures, soit extérieures. Il est le plus ordinairement le siége de la colique. Les affections des intestins grêles sont accompagnées d'une douleur vive et poignante; dans celles du colon, il y a un afflux considérable d'humeurs, et un sentiment de pesanteur. Sa situation et sa connexion donnent lieu aux douleurs de se propager jusqu'aux côtés, et à

la région des îles ; il y a des malades qui en ressentent au sacrum, aux cuisses, et aux testicules.

L'estomac et les intestins ont deux tuniques, dont l'une est couchée obliquement sur l'autre. Quelquefois elles viennent à se séparer, comme dans la dyssenterie ; alors celle qui est intérieure, s'ouvrant longitudinalement et se déchirant, est rendue par les selles ; mais elle se régénère, et le malade guérit. C'est l'intestin le plus bas qui est le plus sujet à cet accident, vu que ses tuniques sont les plus charnues.

Les reins sont des glandes rougeâtres, plus semblables au foie qu'aux mamelles et aux testicules. Ces derniers, quoique glanduleux, sont plus blancs que les reins. Ceux-ci ont à la vérité la figure des testicules, mais ils sont plus larges, plus recourbés, et composés de petites cellules destinées à filtrer l'urine. Il sort des reins deux petits conduits nerveux, semblables à de petits tuyaux de plume, et appelés uretères ; ils s'insèrent d'un et d'autre côté dans la vessie, à laquelle les reins fournissent une égale quantité d'urine. Comme leurs cellules sont oblongues, elles sont appropriées au diamètre des uretères, qui sont fort petits.

La vessie est peu épaisse et d'un tissu nerveux ; c'est pourquoi elle ne reprend pas chair,

ni ne se cicatrise aisément. Elle est tendue quand elle est remplie, et flasque dans l'état de vacuité, en sorte que, quand elle est ulcérée, elle donne lieu à des douleurs semblables à celles qu'on ressent aux jointures dans la distension et la contraction, et la guérison est très-difficile. D'ailleurs un ulcère invétéré, et l'irritation soutenue d'une urine bilieuse, corrodent nécessairement la vessie. Celle-ci est contiguë à l'anus; c'est pourquoi, lorsque le rectum est enflammé, il y a difficulté d'uriner, et ténesme.

Il part des îles, des membranes qui sont des ligamens nerveux de la matrice. Elles s'insèrent au fond de ce viscère, près des lombes; elles sont petites et faibles : d'autres se rendent au cou de la matrice, et adhèrent à différens endroits des îles; celles-ci sont réellement nerveuses, et s'étendent à peu près comme les voiles d'un vaisseau. Quand ces membranes sont relâchées, il y a chute de la matrice. Il arrive quelquefois que la membrane interne de la matrice paraît au dehors, et comme séparée de l'autre; une fluxion d'humeurs est seule capable de produire cette séparation, comme cela arrive quelquefois dans les avortemens ou les accouchemens laborieux : alors elle est adhérente au chorion, et, si on veut

extraire celui-ci de force, on entraîne en même temps la membrane interne de l'utérus. Lorsque la femme en réchappe, et que par conséquent la membrane reprend sa situation naturelle, elle se réunit plus ou moins exactement à l'autre.

C'est la tête qui est le principe des nerfs et des sensations. Quoique les nerfs partent de toutes les parties de la tête, sa partie antérieure est néanmoins le magasin de toutes les sensations. Arétée prétendait avec Érasistrate, que les nerfs étaient non-seulement les organes du sentiment, mais encore ceux des mouvemens, en sorte que si un nerf était affecté au-dessous de la tête, comme dans le cours de la moëlle spinale, toutes les parties auxquelles ce nerf se distribue, et mêmes celles qui leur sont contiguës, tombent dans la paralysie; celle-ci affecte le côté droit, si les nerfs qui sont dans ce côté, sont attaqués, et *vice versâ.* Il n'en est pas de même quand le siége de la maladie est dans la tête; car l'affection des nerfs d'un côté produit la paralysie des parties situées au côté opposé, parce que les nerfs se croisent dans leur origine, et forment la lettre X. Cette assertion est démontrée, non-seulement par l'anatomie et l'inspection des cadavres d'hommes morts paralytiques, mais encore par l'uti-

lité des saignées faites dans ce cas, au côté opposé à celui affecté de la paralysie.

Arétée prescrivait les mêmes exercices que les méthodiques ; tels étaient ceux de la promenade, de la gestation, de la voix, et en outre celui qui consistait à jeter un palet, ou certaines machines pesantes, appelées *hatteres*, et une certaine gesticulation, nommée *chiromania*. Il conseillait aux personnes affectées de vertiges, de s'exercer à la manière des *pugiles*, c'est-à-dire, de se battre à coups de poings. Il employait les vomitifs, tels que l'ellébore blanc, et les bulbes d'une espèce de narcisse. Il employait aussi les purgatifs et les lavemens âcres, et surtout la composition appelée *hiera*, l'*elaterium*, l'ellébore, et le *cnicus*. Il administrait encore le castoreum et les somnifères, comme l'opium et le pavot; et en ceci il ne suivait pas les méthodiques, non plus que dans l'emploi des purgatifs « Il « faut, a-t-il dit, donner quelquefois des som« nifères dans la péripneumonie et dans les « insomnies, afin que les malades ne devien« nent pas furieux, et pour calmer le mal et « les inquiétudes. Mais il faut s'en abstenir « quand ils sont menacés d'être suffoqués par « la fluxion, ou prêts à mourir, parce qu'on « s'expose au reproche de les avoir tués. »

Arétée faisait usage de la saignée, mais non pas comme les méthodiques. Il prétendait que dans l'apoplexie une forte saignée était mortelle, et que, trop petite, elle ne servait à rien. Il préférait de faire plusieurs petites saignées. Il appliquait dans cette maladie une ventouse sèche entre les deux épaules, et une autre, avec scarifications, à l'occiput; il regardait cette saignée locale comme plus propre à ménager les forces du malade. Il prescrivait la saignée durant plusieurs jours dans le *causus*, qu'il croyait dépendre d'un flegmon du tronc de la veine cave, ou de la grande artère. Il prodiguait le sang dans les douleurs aiguës des reins, causées par les pierres, et dans l'inflammation de ces organes.

Il est le premier qui ait mis en usage les douches d'eau froide sur la tête, dans la frénésie en pleine vigueur. A la vérité, il les prescrivait tièdes en hiver, mais il voulait qu'elles fussent froides dans le printemps et l'automne, et très-froides en été. Les douches froides sont en usage, de temps immémorial, dans le midi de la France, contre la frénésie causée par les coups de soleil. Il conseillait, dans le délire, de raser la tête, et ensuite d'appliquer une ventouse entre les épaules, et de la transporter, si le mal résiste, au sommet de la tête,

et de scarifier. Il employait les mêmes moyens dans les affections comateuses ; il y joignait l'urtication, et l'application des rubéfians sur les cuisses et ensuite au sommet de la tête ; mais plus faible sur cette partie, et avec la précaution de ne leur pas donner le temps d'excorier : il avait remarqué, comme cela arrive fréquemment en effet, que les plaies deviennent gangréneuses dans ces maladies.

Il prescrivait, dans l'épilepsie et les douleurs de tête, les frictions sur cette partie, avec les cantharides. Archigène est le premier qui ait mis en usage ce moyen ; il y avait la plus grande confiance. « Nous nous servons, dit ce « médecin dans Aëtius, du cataplasme où en- « trent les cantharides, qui fait de grands effets, « pourvu que les petits ulcères qu'il produit, « restent long-temps ouverts, et fluent ; mais « il faut en même temps garantir la vessie par « l'usage du lait pris intérieurement, et appli- « qué à l'extérieur. » Arétée employait aussi les autres médicamens métasyncritiques des méthodiques, tels que la plante appelée *thapsia*, et la moutarde.

Arétée distinguait deux espèces d'angine, l'une inflammatoire ou avec tumeur, et l'autre par affaissement ou sans tumeur. Il traitait la première par les saignées du bras à large ou-

verture, et jusqu'à ce que les malades fussent prêts de tomber en défaillance. Quant à l'angine sans tumeur, quoique mortelle pour l'ordinaire, elle a été quelquefois guérie par des douches faites avec les infusions d'anet et de rhue nitrées, ou par des rubéfians. La trachéotomie a été tentée, dit Arétée ; mais elle n'a pas été accréditée par des succès. Les canules dont se servait Hippocrate pour conduire l'air dans les voies aériennes, et qui ont été tirées de l'oubli par le célèbre Desault, sont infiniment préférables ; elles entretiennent non-seulement la respiration, mais elles favorisent encore le dégorgement des poumons par l'expectoration, qui ne peut avoir lieu quand les poumons ne reçoivent pas une suffisante quantité d'air.

Il a traité, avec beaucoup d'exactitude, des maux de gorge ou pestilentiels, sous le titre d'*ulcères des amygdales*, et qui sont particulièrement funestes aux enfans. Ils étaient communs et même endémiques dans la basse Égypte : on les voit régner fréquemment aussi dans les ci-devant provinces de Flandres et de Picardie, où les eaux sont mauvaises, ainsi qu'en Égypte ; mais ce dernier pays a de plus l'inconvénient d'exhaler, après les débordemens du Nil, de grandes quantités de miasmes marécageux et putrides. Arétée proposait, pour

remédier à cette espèce d'angine, l'application du cautère actuel et potentiel.

Lorsque les anciens présumaient que la pleurésie se terminerait par la suppuration, ils appliquaient sur le point douloureux des topiques gras, quelquefois animés par la rhue et l'anet, des sachets remplis de millet chaud, et des vessies pleines d'huile chaude, pour attirer au dehors. Arétée ajoutait à ces topiques, vers le septième jour, une large ventouse qu'il scarifiait ; puis il répandait sur les scarifications du nitre et du sel marin, ou bien il pansait avec des huiles auxquelles il avait mêlé ces sels. Il réitérait, au bout de deux jours, l'application de la ventouse, dont les effets étaient, pour l'ordinaire, plus marqués que ceux de la première.

Arétée a fait un chapitre sur l'hémorragie par la bouche, où il n'a rien laissé à désirer. Il distingue trois états des vaisseaux d'où s'échappe le sang, savoir, la rupture, l'érosion et la raréfaction. La seconde est très-grave et ne se guérit pas aisément, parce qu'elle est, dès sa naissance, un véritable ulcère. La rupture ou *rixis* est une plaie dont les lèvres se touchent, et dont par conséquent l'agglutination est moins difficile : enfin la raréfaction est la moins dangereuse de toutes ; elle est à elle-même son remède.

On reconnaît, dit Arétée, aux qualités du sang, l'espèce de vaisseaux qui le fournit. Le sang veineux est grossier, noir, et se coagule promptement. Celui des artères est plus subtil, plus jaune, et son coagulum est moins consistant. L'hémorragie artérielle se guérit plus difficilement que la veineuse, parce que le sang des artères est plus fluide, et que leurs pulsations rouvrent à chaque instant les sources hémorragiques.

Il employait dans les hémorragies l'air froid, le repos, le silence, les saignées copieuses. En général, dans les hémorragies, dit Arétée, il faut astreindre, mais plus dans celles causées par la rupture que dans celles produites par la raréfaction. Lorsque l'astriction ne suffit pas, il faut refroidir et coaguler le sang; car c'est en ralentissant son mouvement et en le coagulant qu'on parvient à arrêter l'hémorragie.

Dans les maladies aiguës du foie, Arétée appliquait une large ventouse qui embrassait tout l'hypocondre, puis scarifiait profondément, afin que le sang coulât abondamment. Il rapporte que les médecins de son temps préféraient l'application des sangsues, aidée de la ventouse, parce que les piqûres de ces insectes sont plus profondes que celles opérées par les scarifications, telles que les faisaient les anciens.

Il distinguait quatre espèces d'hydropisie, la tympanite, l'ascite, la leucophlegmatie et l'anasarque. La tympanite est avec ou sans ascite. Il est une espèce d'ascite produite par une copieuse boisson d'eau froide : celle-ci se forme promptement, et se dissipe de même ; elle naît des vapeurs perspirables que le froid condense et fixe dans une cavité.

Outre les hydropisies générales Arétée en distingue de particulières : telles sont l'hydrocéphale et l'hydrothorax. Il se forme d'abord, dans les poumons, des tumeurs aqueuses qui, venant à se rompre, versent l'humeur qu'elles contiennent dans la cavité de la poitrine. Hippocrate [1] avait déjà cette opinion par rapport aux bœufs, aux chiens et aux cochons, sur les poumons desquels on trouve de semblables petites tumeurs (hydatides), d'où il concluait par analogie qu'elles pouvaient également avoir lieu dans l'homme. Arétée parle de l'hydropisie du foie, qu'il ne faut pas confondre avec celle dont il est la source, et qui a son siége dans la cavité abdominale ; celle dont il est ici question, est contenue dans des cellules particulières de la propre substance du foie. Rhazès a vu ces poches dans les animaux : mais Hippocrate avait vu, et dans la suite

1. *De affect. intern.*

Galien, ces vésicules occuper la membrane externe du foie ; et c'est de leur rupture que résulte l'ascite, selon Hippocrate.[1] Enfin l'hydropisie de la rate ne diffère de celle du foie que par son siége.

Il est deux espèces d'hydropisie de la matrice. Dans l'une il y a tout à la fois de l'air et de l'eau dans sa cavité ; et dans l'autre, l'eau est répandue dans sa propre substance : celle-ci est toujours compliquée de l'hydropisie générale.

Arétée est le premier qui ait parlé de l'hydropisie enkistée à plusieurs loges. « Il y a, « dit-il, une sorte d'hydropisie formée par « un grand nombre de vessies pleines d'eau, « qui se trouvent dans le lieu où l'ascite a son « siége, c'est à dire, dans le bas-ventre ; cha- « cune de ces vésicules est très-remplie : et si « l'on perce le bas-ventre avec l'instrument « propre à cela, la première qu'on rencontre « répand d'abord son eau, mais elle se resserre « ensuite, et si on veut en avoir davantage, « il faut pousser l'instrument plus avant, pour « atteindre d'autres vessies. Quelques-uns, « ajoute-t-il, disent que ces vessies viennent « des intestins ; mais je ne l'ai pas vu, et je « n'en puis rien dire. »

1. *Quibus hepar aquâ plenum in omentum erupit, iis venter aquâ repletur, et moriuntur.* Aph. 55, sect. VII.

Il parle des ulcères des intestins, d'une manière qui prouve un observateur exact. On juge, dit-il, du siége de ces ulcères par la nature des déjections. Les ulcères profonds des gros intestins s'accompagnent de déjections sanguinolentes, visqueuses, pituiteuses, charnues, filamenteuses, et à la sortie, de quelque débris et même de portions quelquefois considérables d'intestins. Le cæcum fournit surtout des exfoliations très-étendues. Dans quelques cas, on voit sortir des lambeaux semblables à l'intestin, que les ignorans prennent pour l'intestin même, tandis que ce n'est que sa membrane interne.

Il a traité, avec beaucoup d'exactitude, des maladies des voies urinaires, et surtout du pissement de sang, maladie grave, qui est quelquefois périodique comme le flux hémorroïdal. Il semble assigner deux causes distinctes au pissement de sang qui vient des reins, la diapédèse et la *rixis*. Dans la dernière, l'hémorragie est plus considérable ; le sang coule pur et sans mélange, puis venant à se coaguler, il forme des grumeaux qui causent des rétentions d'urine. Ce sont ces grumeaux qui, outre l'ischurie qu'ils produisent, donnent encore lieu à la douleur aiguë, à l'ardeur âcre de tout le corps, à la sécheresse de la langue, et enfin à la mort. A la rupture des vaisseaux rénaux succède un

ulcère long et grave, qui se manifeste par des membranes légères, rougeâtres, semblables à des toiles d'araignée, qui surnagent et voltigent dans les urines, ou par un pus blanchâtre, rendu par l'urètre, qui est tantôt pur, et tantôt délayé dans les urines.

Quant aux maladies de la vessie, « il n'y en « a point de légères, dit Arétée; les aiguës « tuent par l'inflammation, les convulsions ou « les fièvres qu'elles décident; et les chroni- « ques, telles que l'ulcère, l'abcès, la paraly- « sie, et le calcul volumineux, sont au-dessus « des efforts de l'art. [1] »

On reconnaît la présence des calculs au sédiment terreux des urines, ainsi qu'aux fréquentes érections de la verge. Arétée regarde ces dernières comme la cause qui détermine les malades, durant l'érection, à saisir la verge, et à la tirer en devant, comme s'ils voulaient arracher le calcul avec la vessie. Les efforts réitérés pour uriner, poussent et chassent le rectum au dehors, à cause de ses connexions avec la vessie. Les rapports qui existent entre ces deux viscères, sont très-nombreux, et tels que, si l'intestin est enflammé, les urines ne coulent pas; et réciproquement, si la vessie

---

1. *De curat. morbor. acut. lib.* II, *cap.* 9.

éprouve de l'irritation, les gros excrémens sont retenus, quoique toute espèce de déjections fécales ne soit pas arrêtée.

L'ulcère de la vessie est ordinairement incurable, par rapport à l'inflammation et à la fièvre lente auxquelles il donne lieu. Ce viscère est mince et très-nerveux, deux causes qui s'opposent à la cicatrisation. A ces obstacles se joint l'urine âcre, qui irrite l'ulcère et le rend incurable.

Arétée a donné une très-bonne description de la goutte. Il dit que les parties souffrantes sont ligamenteuses, et que ce sont, pour l'ordinaire, les ligamens articulaires qui ressentent les premières atteintes de la maladie. Il accorde aux os un sentiment obscur, qui devient très-vif dans la goutte. Il fait dépendre cet excès de sensibilité des ligamens et des os, de l'augmentation de la chaleur ou de l'inflammation de ces parties.

Les hommes sont plus exposés à la goutte que les femmes. Hippocrate assure même que celles-ci n'en sont attaquées que quand leurs règles sont supprimées. Cela était vrai du temps du père de la médecine; mais, au siècle d'Arétée et de Galien, on voyait un grand nombre de femmes éprouver les atteintes de cette maladie. Le luxe et la débauche valurent ce sur-

croît d'infirmités aux dames romaines, comme l'observe très-bien le philosophe Sénèque.

Souvent la goutte dégénère en hydropisie ou en asthme; dans ces deux cas la mort s'ensuit pour l'ordinaire.

Arétée recommande, comme alimens convenables aux goutteux, les raves; puis d'avoir recours à l'ellébore. La diète doit être à peu près la même que pour les autres maladies chroniques. Quant aux remèdes, il prescrit les fomentations onctueuses, et les bains froids dans l'eau de la mer, hors des attaques. On peut employer utilement l'ellébore, lors des premières attaques de goutte; mais quand elle est invétérée ou héréditaire, on la conserve jusqu'au tombeau.

Dans l'attaque de goutte, Arétée conseille d'envelopper la partie affectée d'un morceau de laine grasse, et d'y faire des onctions avec du vin et de l'huile rosat. On peut encore procurer du soulagement, en appliquant, au lieu de laine, une éponge trempée dans l'oxicrat, et après cela un cataplasme réfrigérant avec la mie de pain, les courges, le plantain, les feuilles de roses, etc. Il recommandait aussi de donner, jusqu'à satiété, de l'iris en herbe à une chèvre; et après la digestion de l'animal, de lui fendre le ventre et l'esto-

mac, et d'y faire plonger les extrémités du malade.

Arétée a parlé de l'éléphantiase, maladie qu'il regardait comme le dernier période des affections cutanées. « Il faut employer, dit-il, « dans cette maladie, les remèdes, le régime, « les instrumens et le feu, ensemble et en « même temps. Si on use à propos de tous « ces moyens dans les affections cutanées, « c'est-à-dire, dès le principe, on peut espérer « de réussir; mais si on attend qu'elles soient « parvenues au dernier période, qu'elles soient « fixées dans les viscères, et qu'elles aient « porté leur impression sur le visage, elles « sont sans ressource, et il n'y a aucun espoir « de guérison. »

Arétée commençait le traitement de l'éléphantiase par tirer du sang aux bras et aux pieds, et purgeait ensuite avec l'ellébore. Après ces évacuations, il s'occupait à déterger la surface du corps, et à réchauffer les tumeurs dont elle est hérissée. Il employait à cet effet les bains, les lotions d'eau de savon, et le nitre, la lie de vinaigre brûlée, l'alun, le soufre, etc.; il saupoudrait tout le corps avec ces matières pulvérisées, et en aidait l'action par des frictions répétées. Enfin il oignait les tumeurs du visage avec un mélange de graisse de bêtes fauves, et de cendres de sarment.

Il donnait surtout la vipère en aliment, durant tout le cours de la maladie. L'espèce la plus efficace est celle qui a été décrite par Hasselquist, sous le nom générique de coluber, et qui est très-commune en Égypte, où cette maladie est fréquente, par rapport aux eaux du Nil dont on y fait usage, et qui ont la propriété funeste de faire naître des pustules à la peau de ceux qui la boivent pure, surtout dans les premiers jours de la crue de ce fleuve.

Il est bon de remarquer ici que quelques écrivains de l'antiquité ont prétendu que l'éléphantiase n'attaquait point les femmes ni les eunuques, et que la castration guérissait cette maladie. C'est d'après ces assertions que Bartholin a insisté pour prouver que la source de l'éléphantiase est dans l'incontinence, sans s'apercevoir qu'il prenait l'effet pour la cause; car l'extrême lubricité des lépreux n'est qu'une suite de leur mal : il est prouvé par l'observation que les deux sexes sont également susceptibles de contracter cette maladie, et qu'elle n'épargne pas même les eunuques. À la vérité, elle ne produit pas, dans ces derniers, les mêmes symptômes que dans les autres hommes; et, si la castration a quelquefois réussi, c'est que cette opération fait dominer la force d'expansion.

Il paraît très-vraisemblable que l'éléphantiase et la mélancolie, deux maladies communes en Égypte, étaient les motifs qui avaient porté les prêtres à proscrire l'usage des poissons, et surtout de ceux qui n'ont pas d'écailles, comme le silure, la lamproie, et la pernicieuse anguille du Nil; ce qui leur attira de la part des Grecs une multitude d'épigrammes, dont quelques-unes ont été conservées. Mais les Grecs ignoraient que l'usage des poissons sans écailles irrite et exaspère toutes les maladies qui ont quelque rapport avec l'éléphantiase et la mélancolie, parce que cet aliment diminue la transpiration. Or ces deux maladies étaient fréquentes en Égypte; il n'y eut, en effet, jamais sur la terre de peuple plus porté vers la tristesse que les Égyptiens, malgré les fêtes nombreuses qu'ils célébraient; ils avaient un caractère sombre qui les rendait encore opiniâtres et emportés, *ad singulos motus excandescentes*, dit Ammien Marcellin. On devine aisément la raison pour laquelle ce peuple vivait principalement de végétaux; il n'y avait qu'un jour de l'année auquel la loi leur permettait de manger du poisson, c'était le neuvième du mois *thoth*. Ce n'est peut-être qu'à des Moxtarabes, répandus sur la côte occidentale de la mer rouge, qu'on doit appliquer ce que

dit Hérodote de ces prétendus Égyptiens qui ne vivaient que de poissons séchés au soleil; ce régime distingue les Ictiophages, qui n'étaient pas des Égyptiens, mais des Arabes mêlés d'Éthiopiens.

Arétée a parlé de la manie et de la mélancolie en observateur exact et judicieux. « La « manie, dit-il [1], se termine de deux manières, « ou par rémission, ou par une guérison totale. « La rémission n'est pas salutaire si elle a « lieu spontanément, et si elle n'est point pro- « duite par les remèdes ou par la saison. Ce « qui le prouve, c'est qu'on voit des maniaques « qui paraissent parfaitement guéris, retom- « ber dans leur indisposition au printemps ou « dans une autre saison, tantôt par un mauvais « régime, tantôt à l'occasion d'un accès de « colère. »

Il a décrit en ces termes une espèce de mélancolie fort rare. « Il y en a, dit-il, une « espèce, où l'on voit ceux qui en sont atta- « qués se déchirer le corps, ou se faire des « incisions dans les chairs, poussés par une « pieuse extravagance, comme s'ils se rendaient « par ce moyen plus agréables aux dieux qu'ils « servent, et que ces dieux exigeassent cela

---

1. *Lib.* III.

« d'eux. Cette espèce de fureur ne les tient « que par rapport à cette opinion de religion; « ils sont sensés d'ailleurs. On les réveille, ou on « les fait revenir à eux, par le son de la flûte, « et par d'autres amusemens, ou en les enivrant, « ou en leur faisant des remontrances. Cette « fureur est divine ; et quand les malades « en sont délivrés, ils sont gais et de bonne « humeur, se croyant initiés au service de « Dieu. Au reste, ils sont pâles et maigres, « et leur corps reste long-temps affaibli des « blessures qu'ils se sont faites. »

Il a très-bien décrit les autres mélancolies. « Ceux, dit-il, qui en sont affectés, sont tristes, « abattus, et chagrins sans cause apparente. « Ils tremblent de frayeur, sont sans courage, « tourmentés d'insomnies, et recherchent la « solitude. Ils entrent aisément en colère, pas- « sent brusquement d'un état à un autre, et « se font rendre raison des choses les plus « légères et les plus futiles. Ils sont tantôt « avares, et tantôt prodigues à l'excès. Ils sont « le plus ordinairement constipés ; quelquefois « ils rendent des excrémens secs, ronds, et « couverts d'une humeur bilieuse et noire. « Leurs urines sont en petite quantité, âcres « et bilieuses. Ils ont les hypocondres gonflés « de flatulences, des rapports putrides et puans.

« Ils rendent quelquefois aussi une humeur « âcre avec la bile ; ils ont le visage pâle, le « pouls lent, sont indolens, faibles, et mon- « trent en mangeant une voracité qui n'est « point naturelle. Ils ont un penchant immo- « déré à l'acte vénérien, et ils satisfont publi- « quement leurs désirs sans crainte et sans « honte. Lorsque leur accès est sur son déclin, « ils sont stupides, tranquilles et tristes. La « connaissance de leur état les jette dans l'abat- « tement, et ils déplorent leur condition. »

Arétée prescrivait aux mélancoliques les bains naturellement chauds : « car la mollesse, dit- « il[1], et le relâchement de la chair, doivent « beaucoup contribuer à la rémission de la « mélancolie, puisque ceux qui en sont atteints « ont la chair sèche et tendue. » Il faisait aussi usage de la saignée. « Si le sang est épais, « noir et bilieux, on ouvrira la veine, et on « réitèrera cette opération, non le même jour, « mais les jours suivans, jusqu'à ce qu'on ait « tiré une quantité suffisante de sang. On pro- « portionnera celle qu'on doit tirer dans un « jour, aux forces du malade. On le nourrira « bien, si on le juge nécessaire, pour qu'il « puisse supporter une seconde évacuation.

---

1. *Lib.* VII.

« S'il est maigre, et s'il manque de sang, on « n'en tirera qu'autant qu'il en faut pour que « les forces s'en ressentent, sans en être pourtant trop diminuées. Si la saignée est trop « forte, la nature, privée d'une partie de ses « ressources, sera trop faible. »

## GALIEN.

Galien est le dernier médecin qui ait exercé à Rome l'art de guérir d'une manière distinguée. Il naquit à Pergame, ville de l'Asie mineure, fameuse par son temple d'Esculape, vers l'an 131 de l'ère chrétienne, environ la quinzième année du règne d'Adrien. Il se livra de bonne heure à l'étude de la médecine, et voyagea beaucoup dans la vue de s'instruire. Il demeura quelques années à Alexandrie, capitale d'Égypte, où fleurissaient les sciences et les arts. Il vint s'établir à Rome, âgé de trente-deux ans, environ l'an 160 de l'ère chrétienne, et bientôt ses talens et son mérite lui suscitèrent un grand nombre de rivaux et d'ennemis. Il fut comblé de faveurs par Marc-Aurèle et Lucius-Verus.

Lorsque Galien parut à Rome, les médecins étaient tous divisés d'opinions; il y avait des dogmatiques, des empiriques, des méthodiques, des épisynthétiques, des pneumatiques,

et des éclectiques; et les partisans de chaque secte n'étaient pas même d'accord entre eux sur différens points. Galien osa attaquer toutes ces sectes; il parvint à les couvrir de mépris, et à rétablir la médecine d'Hippocrate sur leurs ruines. Outre cela il enrichit l'anatomie de nouvelles découvertes. Il avait disséqué peu d'hommes, mais beaucoup de singes. Il donna d'excellens commentaires des écrits du père de la médecine, ainsi que des idées neuves sur le pouls; mais imbu de la doctrine des Péripatéticiens, il chargea la médecine de futilités, et agita une multitude de questions oiseuses et étrangères à l'art. On lui reproche encore, et avec raison, d'avoir mis souvent la passion à la place de la justice, lorsqu'il a parlé des médecins qui l'avaient précédé, et de ses contemporains; ainsi que d'avoir montré un excès d'orgueil et d'immodestie toutes les fois qu'il a parlé de lui, ce qui lui est arrivé très-fréquemment. Il a souvent pris le ton magistral, et fait son propre éloge avec une impudence qui révolte. « J'ai fait, dit-il dans un transport « d'amour propre dégoûtant, en médecine, ce « que Trajan a opéré dans l'empire romain en « contruisant des chemins et des ponts par toute « l'Italie. Personne n'a donné avant moi la « vraie méthode de traiter les maladies. Il est

« vrai qu'Hippocrate avait frayé la route; mais « comme il fut le premier qui la découvrit, il « ne put aller aussi loin qu'il eût été à désirer. « Ses écrits manquent d'ordre, et l'on n'y « trouve, dans bien des cas, ni toutes les dis« tinctions, ni tous les développemens néces« saires. Il est souvent obscur, à la manière « des anciens, pour vouloir être concis. Il a « ouvert le chemin, mais il fallait qu'un autre « le rendît praticable. »

Galien a composé un grand nombre de livres; ce qui nous en reste, prouve qu'il avait une extrême facilité. Suidas dit qu'il n'écrivait pas seulement sur la médecine et la philosophie, mais encore sur la grammaire et sur la géométrie. Une partie de ses écrits, ainsi qu'il le raconte lui-même, fut brûlée dans l'incendie du temple de la paix, où ils avaient été déposés. Son style est prolixe et fatigant; il se répète souvent, et ennuie ses lecteurs. Ses observations pratiques sont défigurées par une multitude de sophismes; il faut avoir une patience à l'épreuve pour supporter son jargon péripatéticien, et sa pesante dialectique.

Suidas dit que Galien a vécu soixante et dix ans, et qu'il mourut à Pergame, sa patrie, où il était retourné. Il était, ainsi qu'il l'assure lui-même, d'un tempérament très-faible et très-

délicat : aussi ne parvint-il à cet âge que par le régime sobre et frugal qu'il suivit pendant toute sa vie; on dit qu'il ne sortait jamais de table sans avoir un reste d'appétit. Il montra beaucoup de pusillanimité dans un temps de peste qui désolait Rome; car, au lieu d'y utiliser ses talens, il s'enfuit de cette ville, dans la crainte d'y contracter la contagion. On fait le même reproche à Sydenham, qui quitta Londres pour se retirer à la campagne, dans un temps où la peste exerçait dans la capitale de l'Angleterre les plus affreux ravages.

## *Physiologie de Galien.*

Galien fut très-versé dans l'anatomie et la physiologie. Les deux principaux traités qu'il a donnés sur cette matière, sont les *administrations anatomiques*, et celui *de l'usage des parties du corps de l'homme.* Le premier était divisé en quinze livres, dont les six derniers sont perdus. Le second, qui est complet, en contient dix-sept. Nous avons encore de lui un livre qui traite des os en particulier; un autre, de la dissection des muscles; un troisième, de celle des nerfs (ce dernier est imparfait); un quatrième, de la dissection des veines et des artères; un cinquième, où il prouve que celles-ci contiennent du sang, contre le senti-

ment d'Érasistrate ; un sixième, de l'anatomie de la matrice ; un septième, de l'odorat ; un huitième et un neuvième, de l'utilité et des causes de la respiration ; un dixième et un onzième, du mouvement des muscles ; un douzième, de la formation du fœtus ; et deux autres enfin, qui traitent de la semence ; sans compter les morceaux anatomiques et physiologiques qui se trouvent répandus dans ses livres des *facultés naturelles*, et ailleurs. Il avait écrit plusieurs autres ouvrages sur ces objets, mais qui ne nous sont pas parvenus. Au reste, ceux qui nous restent contiennent à peu près toute son anatomie et sa physiologie. Si les *administrations anatomiques* ne sont pas complètes, les autres ouvrages que je viens de citer, et surtout ceux *de l'usage des parties*, suppléent à ce qui manque aux premiers. Ces derniers sont un chef-d'œuvre, qui a fait, et fera dans tous les temps, l'objet de l'admiration des médecins et des philosophes, et qui marque toute l'étendue du génie de Galien. Ils paraissent avoir été composés dans un âge mûr, et renferment les idées les plus grandes et les plus lumineuses.

Galien a connu la circulation du sang ; il parle des mouvemens de systole et de diastole du cœur : il paraît même n'avoir pas ignoré la

circulation particulière du fœtus, ni la communication qui existe entre les oreillettes et les ventricules avant la naissance. Il pensait que le cœur recevait des poumons la partie la plus pure et la plus subtile de l'air, et que celle-ci servait à rafraîchir le sang. Il avait observé que le sang qui sort du ventricule gauche, est plus chaud que celui que jette le ventricule droit dans les poumons. Le sang et l'air servent conjointement, selon lui, à former les esprits animaux et vitaux; la partie grossière et superflue de ce même air, est expulsée en partie par l'expiration et en partie par la transpiration cutanée, et entraîne avec elle les fuliginosités du sang.

Il croyait que le chyle se rendait au foie, et qu'il s'y convertissait en sang; que la bile, quoique une humeur excrémentitielle, était le stimulus qui décidait les mouvemens péristaltiques des intestins, nécessaires à l'expulsion des matières fécales, et que les sucs mélancoliques étaient sécrétés dans la rate.

Le devoir du médecin, dit Galien, est de conserver les parties dans leur état naturel, de manière qu'elles puissent exercer les fonctions qui leur sont propres; et de rétablir dans leur état celles qui ne les remplissent pas, ou qui les remplissent mal. Il doit même travailler à

favoriser la réproduction des parties qui manquent, lorsque toutefois la chose est possible. Il ajoute cette condition, parce qu'il est, selon lui, des parties qui ne peuvent se régénérer, telles que les nerfs ou tendons, qui sont formés de la semence. Il en est d'autres qui sont au contraire susceptibles de se reproduire, parce qu'elles émanent du sang; telles sont les chairs. Les os sont du nombre des premières : ils ne se régénèrent pas entièrement, lorsqu'ils ont été fracturés, ou qu'ils ont perdu une partie de leur substance; ils se réunissent, ou le vide se remplit au moyen d'un cal, qui remplace la portion qui a souffert la déperdition.

Il distinguait deux sortes de parties, les *similaires*, et les *composées* ou *organiques*. Les premières sont les os, les ligamens, les nerfs, les membranes, les artères, les veines, la graisse, les glandes et les chairs. On les appelle similaires, parce qu'en les divisant en d'autres parties plus petites, elles continuent de se ressembler. On les appelle encore simples, par rapport à celles qui sont plus composées, telles que les bras, les jambes, etc. Celles-ci sont nommées *organiques* ou *instrumentales*, parce qu'elles sont les organes ou les instrumens qui produisent les actions les plus sensibles et les plus parfaites.

Les élémens dont les corps sont composés, sont le feu, l'air, l'eau et la terre. Leurs qualités propres sont le chaud, le froid, l'humide et le sec. Tant qu'aucun des élémens ou aucune des qualités ne prédomine pas sur les autres, ou plutôt lorsque ces élémens ou ces qualités sont dans une proportion conforme à la disposition naturelle des parties similaires, celles-ci jouissent d'une température convenable et exercent bien leurs fonctions. Mais quand il y a excès ou défaut, il en résulte une *intempérie* qui, portée à un certain point, trouble ou empêche les fonctions. Cette température et cette intempérie concernent aussi les parties organiques; mais il faut observer de plus, que celles-ci peuvent pécher dans la grandeur, la figure, le nombre, la situation naturelle; ajoutez que l'union, ou le défaut d'union, sont communs aux parties similaires et aux parties organiques. Tels sont les principaux fondemens de la physiologie et de la pathologie de Galien.

Il suit de ce qui vient d'être dit, que le médecin doit s'appliquer à entretenir la température, et à corriger l'intempérie, ainsi qu'à conserver et à rétablir la grandeur, la figure, le nombre, la situation, et l'union des parties. « Il faut, dit Galien, les entretenir dans leur « état par des moyens qui conviennent à celui

« de chacune d'elles, » c'est-à-dire, que la chaleur est utile pour conserver ou rétablir celles des parties qui sont chaudes; le froid, pour celles qui sont froides, etc.: *similia similibus servantur*. Quant aux moyens de corriger l'intempérie et les désordres qui ont lieu par rapport aux vices dans la grandeur, la situation, etc., il faut employer les contraires; ainsi, si une partie chaude s'est refroidie, il faut la réchauffer, *et contrà : contraria contrariis curantur*.

Trois choses sont, d'après Galien, l'objet de la médecine, le corps de l'homme, les signes, et les causes. Le corps peut se trouver dans trois états différens, celui de santé, celui de maladie, et un état mixte ou neutre. Ces trois dispositions donnent toute la latitude de la santé à la maladie.

Le corps jouit de la santé, lorsque toutes les parties sont dans de justes proportions et jouissent d'une température convenable. Dans ce cas, il a une constitution parfaite, ou un tempérament auquel il ne manque rien. Mais un tel tempérament est bien rare; on le suppose pour avoir un modèle qui puisse servir de terme de comparaison aux autres tempéramens moins parfaits. Galien, d'après cette hypothèse, établit huit autres tempéramens qui

s'éloignent plus ou moins du tempérament primitif et modèle. Les quatre premiers sont ceux où l'une des quatre qualités prédomine : ce sont le tempérament chaud, le tempérament froid, celui qui est sec, et celui qui est humide. Les quatre autres tempéramens résultent de la combinaison binaire des qualités non opposées, et donnent le tempérament chaud et sec, celui qui est chaud et humide, celui qui est froid et sec, et enfin celui qui est froid et humide. Ces quatre tempéramens peuvent être encore sous-divisés en beaucoup d'autres, selon les divers degrés de chaud, de froid, etc., outre bien des choses inexplicables qui tiennent à la constitution de plusieurs individus, et qui paraissent n'avoir aucun rapport à aucune des qualités désignées, mais qui dépendent des causes *occultes* ou *cachées*. C'est cette propriété de tempérament qu'on appelle *idiosyncrasie*, et qui est le principe des sympathies et des antipathies qu'on a naturellement pour certaines odeurs, ou pour des alimens particuliers.

Quoique ces huit tempéramens s'éloignent du tempérament primitif ou hypothétique, ils tournent à l'avantage de l'individu, et établissent la santé, tant que la dominance d'une ou de deux qualités ne met aucun obstacle à l'action des parties. C'est donc, à proprement parler, cet

obstacle à leurs fonctions qui constitue la maladie. L'état moyen entre cette dernière et la santé, est un état neutre, dans lequel la maladie n'existe pas encore, vu que les actions ne sont pas sensiblement empêchées ; mais on ne jouit pas non plus de la santé, parce que ces mêmes actions tendent à se déranger. Un semblable intermédiaire est un être de raison, à moins qu'on ne veuille entendre par là un certain état de malaise, de lassitude, qui précède quelquefois la maladie ; mais dans ce cas il y a déjà du dérangement dans les fonctions, et la santé n'existe plus.

Galien admettait trois principes dans les corps pourvus de la vie, les parties, les humeurs et les esprits. Les parties sont les solides, qu'il divisait, ainsi que je l'ai déjà dit, en similaires et en organiques. Il reconnaissait, ainsi qu'Hippocrate, quatre humeurs principales, la pituite, le sang, la bile et l'atrabile. Il regardait le sang comme une humeur rouge, chaude et humide ; la pituite est, selon lui, blanche, froide et humide ; la bile, une humeur jaune, chaude et sèche ; et enfin l'atrabile est un liquide noir, froid et sec.

Galien pensait qu'il y a trois sortes d'esprits, les naturels, les vitaux et les animaux. Il eût été fort embarrassé, ainsi que ceux qui ont em-

brassé dans la suite cette opinion, de prouver seulement l'existence de l'une de ces trois espèces. Les esprits naturels sont, selon lui, une vapeur subtile qui s'exhale du sang, dont le foie est l'atelier. Cette vapeur, après s'être portée au cœur, devient, conjointement avec la matière de la respiration, la matière des esprits vitaux, qui se convertissent ensuite en esprits animaux, dans le cerveau. Ces trois esprits sont les instrumens des trois facultés qui ont leur siége dans les parties où ils se forment. La faculté naturelle, qui est la première, réside dans le foie; elle préside à la nutrition, à l'accroissement et à la génération. La faculté vitale a son foyer dans le cœur; c'est elle qui communique à tout le système, au moyen des artères, la chaleur et la vie. Enfin la faculté animale, la plus noble de toutes, et à laquelle est unie la faculté raisonnable, ou *régente*, est dans le cerveau, d'où elle répand, par les nerfs, le sentiment et le mouvement à toutes les parties. Il y a trois sortes d'actions, les naturelles, les vitales et les animales. Il les divise en internes et en externes. Les actions internes de la faculté animale sont l'imagination, le raisonnement, la mémoire; et les actions externes, qui appartiennent à la même faculté, sont le sentiment et le mouvement. Les actions internes

de la faculté vitale, sont les passions fortes; et les externes sont l'action des artères, et la distribution du sang artériel par tout le corps, pour répandre la chaleur et la vie. Les actions internes de la faculté naturelle sont la sanguification, la coction des alimens, les dépendances de cette fonction, et même la cupidité; les externes de cette même faculté sont la distribution du sang veineux, pour nourrir, faire croître et conserver le corps, et pour la propagation de l'espèce. Outre ces trois grandes facultés, Galien en admettait encore de particulières qui résident dans chaque partie, et qui leur font remplir leurs fonctions propres. L'estomac, par exemple, cuit les alimens, en vertu d'une faculté *concoctrice* dont il jouit; il les attire par une faculté *attractrice*, et il les transmet cuits aux intestins, en vertu de la faculté *expultrice*. La nature est, selon lui, et comme le pensait déjà Hippocrate, le premier mobile de toutes les actions.

## *Hygiène de Galien.*

Galien distingue trois classes de personnes. Il place dans la première celles qui sont naturellement saines et robustes, qui vivent dans l'aisance, et qui ont toute la liberté et les loisirs nécessaires pour soigner leur santé. Il

range dans la seconde, celles dont la constitution est faible et délicate; et enfin, dans la troisième, celles auxquelles des devoirs, soit publics, soit privés, ne permettent pas de vivre d'une manière régulière.

Les hommes de la première classe ont originairement les parties organiques bien conformées. Quant à ceux de la seconde, « il en « est, dit-il, qui apportent, en naissant, une « si mauvaise constitution, qu'Esculape lui-« même ne réussirait pas à leur faire atteindre « l'âge de soixante ans. » Il divise la vie en quatre périodes, l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse. Ses préceptes hygiéniques sont appropriés à ces quatre âges, et aux différens tempéramens.

Il convient que les enfans soient nourris, dès la naissance, du lait maternel : celui-ci leur est plus analogue qu'un lait étranger. Il faut que les nourrices leur donnent du mouvement, soit dans le berceau, soit quand elles les portent sur leurs bras; qu'elles soient très-attentives à rechercher ce qui excite leurs cris et leur cause des agitations, pour prévenir les fièvres et les convulsions.

Le lait est, au jugement de Galien, la seule nourriture appropriée aux enfans nouveau-nés, et ils ne doivent faire usage d'aucune autre

espèce d'alimens, qu'ils n'aient fait leurs premières dents. Ce n'est qu'à cette époque qu'il faut les habituer insensiblement à prendre des alimens plus substantiels, mais légers. Il conseille, de les laver, chaque matin, avec de l'eau tiède, et d'avoir soin de les bien frotter et sécher ensuite ; mais il exige, avec raison, de la nourrice, qu'elle prenne, pour faire cette opération, le temps que l'estomac de l'enfant est vide après un long sommeil. Bien loin d'approuver l'usage des peuples du Nord, qui plongent dans l'eau très-froide les enfans qui viennent de naître, il parle de cette coutume avec mépris, et dit « qu'il n'a non plus dessein « d'écrire pour ces Germains et ces barbares, « que pour les ours et pour les lions. »[1] Néanmoins, il recommande aux Grecs et aux Romains

---

1. « Les bains froids conviennent mieux dans les pays du « Nord que dans les pays chauds; et les bains tièdes sont « bien plus utiles dans ces derniers que dans les régions « froides. C'est que les maladies, dans les pays chauds, dé- « pendent le plus souvent des causes internes, et les crises se « font ordinairement par l'organe extérieur, qui, pour se « prêter à cette excrétion, a besoin d'être habituellement « dans l'état de rareté et de mollesse. C'est le contraire dans « les climats froids : les maladies qui règnent sont généra- « lement produites par des agens extérieurs, et pour que le « corps puisse leur résister efficacement, il est nécessaire « que la peau présente à leur action une force de résistance, « qui est d'autant plus grande que son tissu est plus ferme et « plus dense. C'était le sentiment de Galien (*lib. de sanit.*

une pratique plus grossière et non moins douloureuse, celle de saupoudrer de sel tout le corps des enfans qui viennent de naître, pour durcir leur peau et fortifier leur corps; mais l'expérience a bientôt fait tomber cette méthode pernicieuse.

Le lait est bien conditionné, selon Galien, lorsqu'il est doux, blanc; il ne doit être ni trop clair, ni trop épais. Il est mauvais quand il a une saveur légèrement amère ou salée, lorsqu'il a une odeur désagréable, ou qu'il n'est pas bien blanc. Galien défend entr'autres choses, aux nourrices, d'avoir des familiarités avec les hommes, durant tout le temps de l'allaitement; il faut qu'elles cessent de donner le sein à l'enfant dès qu'elles soupçonnent qu'elles sont enceintes. Il interdit absolument le vin aux enfans, parce que cette boisson échauffe trop le corps, et attaque la tête.

« *tuendâ*), qu'autorise le penchant qu'ont pour les bains froids « les peuples du Nord, et pour les bains tièdes les habitans « des pays chauds : car la nature a suggéré à l'homme, ainsi « qu'aux animaux, le désir des choses utiles, et de l'aversion « pour celles qui sont nuisibles; et la médecine, comme toutes « les autres sciences, n'est que le résultat des réflexions aux- « quelles donnent lieu les connaissances que fait acquérir l'ins- « tinct. C'est toujours celui-ci qui découvre; la raison et « les réflexions viennent ensuite, et le méthodiste ne fait que « distribuer les choses dans l'ordre qu'il croit le plus conve- « nable pour que l'esprit puisse les saisir et les retenir aisé- « ment. » *Élémens d'hygiène, par Et. Tourtelle*, tom. I, pag. 275, 276.

Rien n'est plus utile aux enfans que l'usage d'un air pur : ainsi on doit éviter de les tenir dans des chambres closes, et près des lieux marécageux, des vapeurs de grandes villes, des endroits infects et corrompus par des exhalaisons cadavéreuses ou des plantes pourries.

Il convient que les enfans ne prennent qu'un exercice modéré, dans la seconde période septennaire de la vie ; un trop violent s'opposerait à l'accroissement. C'est à cette époque qu'il faut s'appliquer à former l'esprit et le cœur, en leur donnant les premières notions des sciences et des arts utiles, et en les habituant de bonne heure à la modestie et à la docilité, qualités qui ne contribueront pas peu, dans la suite, à la conservation de leur santé.

La vieillesse doit être considérée, dit Galien, comme une maladie naturelle, ou, si l'on veut, comme un état moyen entre la maladie et la santé. La constitution propre à cet âge, est sèche et froide, quoiqu'il se fasse d'abondantes excrétions pituiteuses par les yeux, le nez, la bouche et la poitrine. « La constitution pitui-« teuse, ainsi que je l'ai dit (Élémens d'hy-« giène, tom. I, pag. 50.), paraît être au pre-« mier coup d'œil celle des vieillards ; mais ils ne « sont pituiteux qu'en apparence, et, pour me « servir des termes de Galien, ils ne le sont

« que quant aux excrétions qui se font par le « nez et la poitrine ; car leur constitution est « réellement froide et sèche. Il faut observer « d'ailleurs que les excrétions séreuses des « vieillards sont le produit du desséchement de « l'organe extérieur, et du refoulement des « forces dans l'intérieur, qu'ont amené par « degrés les progrès de la vie. Ces deux causes « font refluer les humeurs pituiteuses et per- « spirables, et les glandes muqueuses du nez « et des poumons leur servent de voies de « décharge. La pituite est au contraire, dans « l'enfance, l'effet de la dominance d'action « des systèmes cellulaire, lymphatique et glan- « duleux, qui à proprement parler n'en font « qu'un, et celui de l'expansion des forces. « Elle est, chez les enfans, consistante, muci- « lagineuse, douce et acescente : elle est au « contraire, dans l'âge avancé, ténue et âcre ; « elle porte, ainsi que les autres humeurs, « l'empreinte de l'acrimonie dont est frappé « tout le système humoral sénil. Ce que nous « venons de dire est le résultat des observa- « tions déjà faites par les anciens. » Galien distinguait trois espèces de pituite, une douce et blanche, l'autre acide, et enfin la troisième qu'il appelle salée. La première est celle des enfans qui jouissent de la santé, et qui sert à

la nutrition et au développement des organes; la seconde appartient encore au même âge, mais elle est dégénérée; et la dernière, enfin, est celle de la vieillesse; car ce que Galien appelait *pituite salée*, est précisément ce que nous entendons aujourd'hui par pituite âcre. Pour y remédier, Galien prescrit aux vieillards le vin et les nourritures liquides et échauffantes. Il veut aussi qu'ils recourent aux frictions, pour augmenter le mouvement du sang, entretenir un degré de chaleur convenable, et favoriser la distribution des sucs nourriciers par tout le corps. Il est utile, ajoute-t-il, qu'ils se promènent en voiture ou à pied, après les frictions, mais sans se fatiguer; car, si l'exercice modéré fortifie, l'excès exténue.

Les vieillards doivent ne point interrompre les exercices auxquels ils sont habitués, parce que l'habitude les leur a rendu non-seulement faciles et agréables, mais encore nécessaires: bien plus, ils courent des risques en substituant de nouveaux exercices à ceux dont ils ont contracté l'habitude. On a vu des personnes à qui la voiture ne nuisait pas, et qui ne pouvaient supporter la promenade. Ajoutez que, si quelque partie de notre corps est plus faible que les autres, il ne faut pas l'exposer à la fatigue; mais il convient de donner à celles qui

sont plus robustes, le mouvement dont elles ont besoin, sans que celles à qui il préjudicierait, en souffrent aucune incommodité. Un homme, par exemple, qui est sujet aux vertiges, doit éviter les exercices qui font tourner la tête ou qui la secouent; il doit se promener en ligne droite, ou dans une voiture douce qui ne le fatigue pas. Un autre, qui a les jambes faibles, se trouvera mieux de la promenade en voiture que de celle à pied.

Quant à la diète, les vieillards doivent éviter soigneusement les alimens qui produisent des sucs gluans et épais, comme le pain non levé, le fromage, la viande de cochon, de bœuf, l'anguille, les huîtres, et généralement toute nourriture de difficile digestion.

Lorsqu'un vieillard est constipé pendant deux jours, il faut qu'il ne laisse pas passer le troisième sans faire usage des moyens que l'expérience lui a appris être convenables pour lâcher le ventre; mais il ne faut pas qu'il emploie constamment le même. Ce précepte est applicable à la nourriture et aux médicamens dans tous les âges; car ce qui devient habitude ne produit plus dans la suite les mêmes effets que dans le principe.

Le sommeil ne doit durer que l'espace de temps suffisant pour se fortifier et se rafraîchir.

« Le médecin Antiochus, dit Galien [1], qui
« parvint à un âge très-avancé, avait pris l'ha-
« bitude de se promener chaque jour, trois
« stades, ou un demi-mille, pour aller de sa
« maison jusqu'au *forum*, c'est-à-dire, à la
« place publique, où les principaux citoyens
« de Rome se rassemblaient. Quand il devait
« s'éloigner davantage pour visiter des malades,
« il faisait le chemin en voiture ou en chaise
« à porteurs. Il avait dans sa maison un cabi-
« net qu'il faisait chauffer en hiver, et rafraî-
« chir en été; là, chaque matin, il se faisait
« frotter et brosser, après avoir été à la garde-
« robe. Vers les neuf ou dix heures, comme
« il était au *forum*, il mangeait un peu de
« pain avec du miel bouilli, et demeurait à
« causer ou à lire jusqu'à midi; il prenait en-
« suite un peu d'exercice avant son dîner, qui
« était toujours frugal, et qu'il commençait par
« quelques alimens apéritifs. Il ne prenait à
« souper qu'une nourriture légère, comme une
« volaille dans son bouillon. »

« Téléphus, le grammairien, ajoute Galien,
« vécut au moins cent ans. Il prenait réguliè-
« rement à déjeûner du gruau avec un peu
« de miel pur, et tel qu'il est au sortir de la

1. *De sanitate tuendâ, lib.* V, *cap.* 4.

« ruche. A dîner, il mangeait ou du poisson, « ou de la volaille, avec un peu de salade; et « il ne soupait qu'avec un peu de pain et un « verre de vin mêlé d'eau. »

C'est de son expérience même qu'un vieillard doit avoir appris si le lait lui convient, ou s'il lui est nuisible; car les effets de cet aliment varient selon les différens individus. « J'ai connu « un laboureur, dit Galien [1], qui avait plus « de cent ans, et qui ne se nourrissait pres- « que que de lait de chèvre, dans lequel il « mettait tantôt un peu de pain et tantôt un « peu de miel, et dans lequel il faisait cuire « quelquefois aussi des sommités de thym. Un « de ses voisins, s'étant persuadé que c'était à « l'usage du lait qu'il devait sa longue vie, « résolut de s'en nourrir à son exemple; mais « de quelque manière qu'il le prenait, il en « était incommodé: il lui pesait sur l'estomac, « et lui causait une enflure au côté gauche. « Un autre, qui voulut observer ce même ré- « gime, ne s'aperçut d'aucune incommodité « qu'au septième jour, qu'il parut une tumeur « au côté gauche, qui s'accompagna d'une « forte tension et de spasmes. J'ai encore connu, « ajoute-t-il, deux autres personnes, à l'une

1. *De sanitate tuendâ, lib.* V, *cap.* 4.

« desquelles un long usage du lait occasiona
« la pierre dans les reins, et une autre à qui
« cet aliment fit perdre les dents, tandis que
« plusieurs y trouvent une source intarissable
« de santé et de vie. »

Ceux auxquels le lait convient, en retirent de très-grands avantages, et entr'autres un bon sang, des humeurs douces, une bonne chair, et la liberté du ventre, surtout quand les animaux qui le fournissent ont brouté des herbes douces et salutaires; car le lait ne peut pas être bon quand les pâturages sont âcres, acides ou astringens. Il faut outre cela que les animaux soient bien portans, et non trop âgés. Galien conseille de prendre alternativement le lait d'ânesse et le lait de chèvre : ce dernier est très-nourrissant; le premier est plus léger, et se digère plus facilement.

Les vins forts et diurétiques sont ceux qui conviennent le mieux aux vieillards; ils répandent la chaleur dans tous les membres, et entraînent les sérosités superflues qui, en croupissant, altèrent la santé. Il est donc utile, dans l'âge avancé, de faire usage d'un vin léger, qui ait peu de corps, qui soit à la fois un peu pâle ou jaune, et qui ait de la force, parce que ce vin favorise pour l'ordinaire la diurèse. Les vins noirs, épais, astringens, sont

nuisibles aux vieillards, parce qu'ils les resserrent. Les vins doux leur sont aussi contraires, à moins qu'ils ne soient très-maigres; dans ce cas, ces vins doivent être généreux et nourrissans. Les meilleurs sont ceux qui, comme je viens de le dire, sont pâles ou jaunes.

Les tempéramens, dit Galien, diffèrent beaucoup les uns des autres; et ce qui convient aux uns, est préjudiciable aux autres. Il est inconcevable qu'il y ait eu des médecins assez hardis et insensés pour prescrire des règles générales d'hygiène, sans avoir égard à la diversité des tempéramens. Comme il est impossible qu'un soulier chausse bien tous les pieds, de même un seul régime ne peut convenir à tous les individus. Ce n'est donc jamais que relativement, et non absolument, qu'on peut dire d'un aliment, quel qu'il soit, qu'il est sain ou malsain. « Deux de mes amis, raconte Galien, « eurent un jour une vive dispute sur le miel. « L'un soutenait que rien n'est plus utile à la « santé que l'usage de cet aliment; et l'autre « défendait l'opinion contraire : tous deux en « appelaient à l'expérience, et ne faisaient pas « attention qu'ils étaient d'un tempérament « très-différent. Le premier était un vieillard « flegmatique, qui menait une vie sédentaire; « le miel qui échauffe, et qui se répand dans

« toutes les parties du corps, lui convenait
« parfaitement. L'autre était âgé de trente ans,
« et d'une constitution chaude et bilieuse,
« le miel ne pouvait, par conséquent, que
« lui être nuisible. »

On peut appliquer ceci à beaucoup d'autres objets. Il est des médecins qui prescrivent l'exercice à tout le monde, tandis que d'autres recommandent le repos. Il y en a qui conseillent généralement l'usage du vin, et d'autres qui veulent qu'on ne boive que de l'eau. Si on consultait l'expérience, on verrait que ces conseils doivent être variés selon les différentes constitutions des personnes auxquelles on les donne. « J'en connais, dit Galien, qui, si elles
« passent trois jours sans se fatiguer par le
« travail, sont malades; et d'autres qui se por-
« tent parfaitement bien, quoiqu'elles ne fassent
« que peu ou point d'exercice. Primigène, de
« Mitylène, était obligé de prendre tous les
« jours un bain chaud; autrement il avait la
« fièvre. » C'est l'expérience qui nous instruit des effets des choses; et c'est le raisonnement qui nous apprend les causes de ces effets. Pourquoi Primigène était-il obligé de se baigner si fréquemment? « C'est que la chaleur brû-
« lante de son corps, sa vie studieuse, et un
« tempérament très-sec, étaient chez lui un

« obstacle à la transpiration. J'ai connu, ajoute
« Galien, une autre personne dont le tempé-
« rament n'était pas moins chaud que celui
« de Primigène, et à qui cependant le bain
« n'était pas salutaire, parce qu'étant obligé
« par son commerce à être toujours en course,
« à se quereller et quelquefois à se battre, il
« suait sans cesse, ce qui prévenait la fièvre.
« Un autre, d'un tempérament sec et chaud,
« de même que les précédens, prenait beau-
« coup d'exercice ; je l'obligeai à en prendre
« moins, et en cela je suivis la maxime d'Hip-
« pocrate, qui veut que les personnes de cette
« constitution préfèrent le repos aux exercices
« immodérés. J'ai rétabli la santé de plusieurs
« personnes d'un tempérament froid, en les
« arrachant à une vie oisive, et en les faisant
« travailler. » On doit donc conclure qu'il faut
absolument proportionner les exercices et la
diète aux différentes constitutions.

Galien remarque en outre que ni les bains
chauds, ni les exercices doux et modérés, ne
sont suffisans pour assurer la santé des per-
sonnes d'un tempérament chaud et sec. Ils ont
encore d'autres précautions à prendre : il faut
qu'ils usent d'alimens doux et sans acrimonie ;
qu'ils soient abstêmes ; qu'ils évitent les études
excessives, la colère, et toutes les passions

violentes, ainsi que l'ardeur du soleil; et comme la chaleur de leur tempérament vient d'un excès de bile, ils doivent en diminuer la quantité par les purgatifs et par les vomitifs.

Tous les médecins et les philosophes qui se sont occupés du corps humain, ont condamné le tempérament sec, et l'ont regardé comme une sorte de vieillesse; ils ont célébré, au contraire, le tempérament humide comme le meilleur et celui qui recule le plus les limites de la vie. Cela est vrai, et quoique ce dernier expose à une infinité de maux graves dans l'enfance, il n'en est point néanmoins qui, dans la suite, soit plus favorable à la santé. C'est pourquoi il est essentiel de s'abstenir des choses qui dessèchent, et qui usent trop le corps, sans se jeter toutefois dans l'extrémité opposée. Pour garder un juste milieu, il faut user avec prudence des exercices et des bains, entretenir la régularité des évacuations naturelles, ne prendre que des alimens qui font un bon chyle, et ne boire du vin qu'avec modération.

### *De ceux qui ne sont pas les maîtres de leur temps.*

Galien prescrit trois règles aux personnes publiques, aux politiques, et aux gens de lettres, à qui des occupations multipliées ne

laissent pas la liberté de s'occuper d'eux. 1.° Il veut que toutes les fois qu'ils ont fait des efforts de travail et d'étude plus que de coutume, ils redoublent de sobriété; il cite son exemple, et dit « que quand il était accablé « d'affaires, il se nourrissait des choses les plus « simples, et le plus souvent de pain seul; » et quoiqu'il ne recommande pas à tout le monde un régime aussi rigoureux, il insiste, comme sur une chose absolument nécessaire, sur le conseil de ne prendre que la nourriture la plus légère, la plus facile à digérer, après qu'on s'est beaucoup fatigué. 2.° Il prescrit à ces mêmes personnes d'observer journellement le régime le plus simple, et celui qui facilite le plus la digestion. 3.° Enfin, il veut que, quelles que soient leurs affaires, elles prennent chaque jour de l'exercice, ou si la chose n'est pas possible, elles se fassent tirer quelquefois un peu de sang pour prévenir la pléthore, et prennent de temps en temps quelque doux purgatif. Galien termine ses conseils sur la santé par ces mots remarquables : « j'exhorte toutes les « personnes qui liront ce traité, de veiller sur « elles-mêmes, pour ne pas vivre à la manière « des brutes, en se livrant comme la vile po- « pulace à une honteuse intempérance, ne « mangeant et ne buvant que ce qui flatte leur

« palais, et ne consultant jamais que leurs « goûts et leurs passions déréglées. Qu'ils con-« naissent la médecine ou non, je les invite « à consulter la raison, à observer avec soin « tout ce qui leur convient et ce qui leur est « nuisible, afin de ne se permettre que les « choses que l'expérience leur aura appris être « favorables à leur santé, et qu'ils s'interdisent, « au contraire, celles qui leur auront été nui-« sibles : c'est le moyen de se conserver en « santé, et ils n'auront que très-rarement be-« soin de médecins et de remèdes. »

Galien est le premier médecin qui ait recommandé l'exercice du cheval comme salutaire. Oribaze l'a conseillé d'après lui, mais il en avait pris l'idée dans Galien, dont les écrits ont été une source abondante de connaissances pour les médecins qui sont venus après lui, comme les écrits d'Hippocrate avaient été pour lui des foyers de lumières. Galien dit [1] que « le mou-« vement du cheval procure une sorte d'exer-« cice mixte. » En effet, outre le mouvement progressif du cheval, le cavalier en éprouve en même temps un qui lui est propre, soit en gouvernant le cheval, soit en se tenant dans une position convenable. Si l'on considère sur-

1. *De sanitate tuendâ, lib.* II, *cap.* II.

tout que, dans les anciens temps, l'usage des étriers était inconnu, on comprendra aisément que l'exercice du cheval devait être bien plus fatigant qu'aujourd'hui. Néanmoins cet exercice avait été recommandé long-temps avant Galien, comme très-utile à la santé, par les philosophes. Xénophon, dans ses Économiques [1], parle d'Ischomachus disant à Socrate, « qu'il monte ordinairement à cheval pour « aller voir ses gens à la campagne, labourer, « semer, planter; et qu'il va ainsi par toutes « sortes de chemins, pour prendre de l'exer- « cice. » A quoi Socrate répond : « Par Junon, « cette manière d'exercice me plait beaucoup, « puisque tout à la fois elle vous donne et de « la force et de la santé. »

Galien définissait, d'après ces principes, la maladie « une disposition ou une affection « contre nature des parties du corps, qui em- « pêche premièrement, et par elle-même, leur « action. »

Il établissait trois genres principaux des maladies : le premier, celui des parties similaires; le deuxième, celui des parties organiques; et un troisième commun aux deux. Le premier genre des maladies consiste en l'*intem-*

1. *Lib.* II, *sect.* 3.

*périe* des parties similaires. Il distinguait cette intempérie en celle qui est *sans matière*, et celle qui est *avec matière.* La première a lieu lorsqu'une partie a plus ou moins chaud ou froid qu'il ne convient, sans que ce changement de qualité soit causé ou entretenu par quelque matière, comme, par exemple, lorsqu'on a la tête affectée pour avoir été exposé à l'ardeur du soleil, sans que cette augmentation de chaleur soit accompagnée de l'abord ou de la stase de quelque humeur chaude dans cette partie : la seconde espèce, ou l'intempérie avec matière, a lieu lorsque la température naturelle d'une partie est non-seulement changée, mais qu'elle est encore chargée d'une humeur chaude ou froide, qui y entretient la chaleur ou le froid qu'on y ressent. Galien admet de plus une *intempérie simple*, lorsqu'une des qualités premières excède seule, comme la chaleur ou l'humidité séparément; et une *intempérie composée*, lorsqu'il y a deux qualités jointes, comme la chaleur et la sécheresse tout à la fois, ou le froid et l'humidité. Il distinguait encore une *intempérie égale*, et une *intempérie inégale.* La première est celle qui a lieu également dans tout le corps ou dans une partie, et qui ne cause aucune douleur, parce que le corps en a contracté l'habi-

tude, comme la chaleur et la sécheresse dans un corps hectique; la seconde est celle qui n'est pas également attachée à toute une partie ou à tout le corps, parce qu'elle commence à se faire, ou elle est entretenue, par un dérangement occasioné par des causes contraires, comme par le froid et le chaud qui se font sentir ensemble, par exemple, dans la *fièvre hypirie.*

Le second genre des maladies, qui concerne les parties organiques, résulte de leur irrégularité, par rapport au nombre, à la grandeur, à la figure, aux cavités, à la situation et à la connexion.

Le troisième genre, qui est commun aux deux espèces de parties, est la solution de continuité. Il distinguait d'ailleurs, avec Hippocrate, les maladies en *aiguës* et en *chroniques*, en *bénignes* et en *malignes*, en *épidémiques*, en *endémiques*, en *sporadiques*, etc.

Galien distinguait les causes en *externes* et en *internes*. Les premières sont les six choses non naturelles, qui sont l'air, les alimens et les boissons, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille, les choses qui doivent être excrétées ou retenues, et les affections de l'ame. Cette dénomination est très-vicieuse, puisque ces choses sont les plus nécessaires à

notre existence : elle est un échantillon du jargon péripatéticien. Elles ont été ainsi appelées par les anciens, parce qu'elles n'entrent point dans la composition du corps ; mais elles sont mieux désignées sous le nom de choses *inévitables* ou *nécessaires* à l'homme. Il les appelait causes *procatartiques* ou *commençantes*, parce que ce sont elles qui mettent en action les causes internes, qui sont de deux sortes, la cause *antécédente*, et la cause *conjointe*. La première ne se découvre que par le raisonnement; elle consiste ordinairement dans la *pléthore* ou dans la *cacochimie*.

Il y a quatre espèces de pléthore ; la sanguine, la bilieuse, la pituiteuse, et la mélancolique. Il y a néanmoins cette différence entre la pléthore *sanguine* et la pléthore des autres humeurs, que le sang, qui est la matière de la première, peut surpasser de beaucoup les autres humeurs, au lieu que, si l'une des trois autres devient excessive, elle corrompt d'abord le sang, et produit la *cacochimie*. Galien divise encore la pléthore en pléthore *par rapport aux vaisseaux*, et en pléthore *par rapport aux forces*. La première a lieu lorsque les vaisseaux sont si remplis qu'ils peuvent à peine contenir les liquides qui les distendent ; et la seconde se mesure par les forces du malade

qui ne peuvent supporter une certaine quantité d'humeurs, quoique médiocre.

Le second vice des humeurs, la *cacochimie*, dépend de ce que les humeurs dégénèrent en devenant plus chaudes ou plus froides, plus sèches ou plus humides, plus âcres, plus aigres, plus douces, plus salées qu'elles ne doivent être ; en un mot, lorsqu'elles acquièrent des qualités étrangères et nuisibles. Il prétendait aussi que l'*aigre*, le *salé*, l'*âcre*, le *doux*, l'*amer*, etc., tiraient leur origine des qualités premières, le chaud, le froid, le sec et l'humide.

La seconde des causes internes, appelée *conjointe*, est celle qui entretient la maladie. Ainsi, dans la *pleurésie*, la cause *conjointe* est cette portion d'humeur qui est attachée à la plèvre, et qui l'enflamme ; et la cause *antécédente*, c'est la masse de cette même humeur, considérée comme répandue dans tout le corps, ou contenue dans les vaisseaux, d'où elle s'est versée sur la partie affectée.

Galien divise enfin les causes des maladies en causes *manifestes* ou *évidentes*, et en causes *cachées*.

Il définissait le symptôme, « une affection « contre nature, qui dépend de la maladie, ou « qui la suit, comme l'ombre suit le corps. » Il

le distinguait en trois espèces ; les premiers symptômes, et les plus considérables, consistent en l'*action lésée* ou *empêchée* des parties ; les seconds, dans leur *changement de qualité*, leur action subsistant toujours ; les troisièmes concernent les vices d'*excrétions* ou de *rétention*.

Le signe est, d'après Galien, « ce qui fait « connaître une chose qui était auparavant « inconnue. » Il distinguait les signes des maladies en *diagnostics* et en *pronostics*. Les premiers font connaître la maladie, et la caractérisent : il y en a de deux sortes, les *pathognomoniques*, qui sont propres à une maladie, qui en font connaître précisément l'espèce, et qui l'accompagnent dès le principe jusqu'à la fin ; et les *adjoints*, qui sont communs à diverses maladies, et servent seulement à faire connaître la différence qui a lieu entre deux maladies de même espèce. Il tirait les signes diagnostics, 1.°, de l'essence ou de la nature même de la chose, c'est-à-dire, de la constitution lésée ou dérangée des parties, ou des maladies elles-mêmes ; 2.°, des causes des maladies ; et 3.°, de leurs symptômes, du nombre desquels sont le pouls et les excrémens changés. Il les tirait enfin des dispositions particulières de chaque corps, qui sont quelquefois héréditaires ;

des choses qui nuisent, et de celles qui sont utiles; et des maladies épidémiques.

La connaissance que l'on a de l'*action* ou de l'*usage naturel* des parties, sert à découvrir celles qui sont affectées. Mais, comme une partie peut être affectée en raison de son consensus avec une autre dans laquelle est le siége du mal, il faut bien distinguer cette affection de celle qui est *idiopathique*. On connaît cette dernière, ou la propre affection de la partie, lorsque cette affection est seule, et qu'elle continue long-temps; lorsqu'elle n'augmente pas à mesure qu'une autre augmente; lorsqu'elle dure toute autre affection cessante; et lorsque les remèdes qu'on emploie ordinairement, produisent leur effet accoutumé. Au contraire, l'affection qui a lieu par le *consensus*, augmente ou diminue à mesure qu'une autre augmente ou diminue, et elle n'est point soulagée par les remèdes propres à cette affection, ou à la partie affectée.

La *nature* ou l'*espèce de douleur* indique la nature de la partie souffrante. Si la douleur est *pulsative*, c'est un signe qu'il y a quelque artère dans la partie souffrante ou dans le voisinage. Si la douleur est *pongitive*, c'est une membrane qui est affectée; si elle est *convulsive*, ce sont les nerfs.

La *situation ou le lieu de la douleur* indique

la partie affectée. La douleur profonde et interne, la tension et la tumeur de l'hypocondre droit, désignent que le foie est affecté, etc. Les *accidens propres à chaque partie*, servent aussi à faire reconnaître celle qui est malade. Le vomissement, par exemple, le hoquet, le dégoût, désignent que l'estomac est en souffrance. La *nature des excrémens* fait reconnaître de même la partie affectée; les caroncules que l'on rend quelquefois en urinant, marquent l'affection des reins. La *manière dont certaines matières sortent*, indique aussi la partie d'où elles sortent. Le sang qui sort de la bouche, lorsqu'on tousse, et qui est vermeil et écumeux, vient du poumon.

Enfin la dernière sorte de signes diagnostics sont ceux des *causes des maladies*. Ils se tirent de la pléthore et de la cacochymie.

La *pléthore* se distingue par les signes suivans : un embonpoint extraordinaire, la distension des vaisseaux, la force, la grandeur et la plénitude du pouls, la difficulté de respirer, le penchant au sommeil, la pesanteur et l'engourdissement du corps, les hémorragies. Elle est produite par le printemps, la jeunesse, par la vie oisive et sédentaire, l'usage des viandes succulentes, l'exercice ordinaire interrompu, la suppression d'une évacuation habituelle.

La *cacochymie* est de trois sortes. La *bilieuse* se reconnaît à la couleur jaune de tout le corps ou de quelques parties, comme des yeux ou de la langue, à une chaleur âcre et sèche, à l'amertume de la bouche, aux vomissemens bilieux, aux déjections de même nature, au dégoût, aux maux de cœur, à la soif. Les causes de cette cacochymie sont le tempérament chaud et sec, l'âge viril, l'été, la chaleur du climat, celle du foie en particulier, l'usage de viandes échauffantes, les grands travaux, les exercices violens, les veilles, l'abstinence, la colère, etc. Il est aussi des maladies qui indiquent la cacochymie bilieuse, parce qu'on sait qu'elles sont causées par la bile; telles sont la fièvre ardente, la fièvre tierce, l'érysipèle, etc.

La cacochymie *mélancolique* se reconnaît par les effets de la mélancolie. Comme cette humeur est froide et sèche, aigre, noire et épaisse, elle produit des maladies et des symptômes qui ont du rapport à ces qualités. Les excrémens noirs, l'ictère noir, les hémorroïdes dépendent de cette cause, de même que les varices, la lèpre, le cancer, etc. L'automne, l'âge viril et avancé, et un tempérament froid et sec, la nourriture grossière et sèche, les chagrins long-temps soutenus, sont les principales causes de cette cacochymie.

Les signes de la cacochymie *pituiteuse* sont les suivans : la couleur pâle, la grosseur et la pesanteur du corps, le froid au toucher, l'absence des poils, les urines blanches, les fluxions et les tumeurs œdémateuses, le défaut de soif, le pouls petit, lent et mou. Les causes de cette cacochymie sont un tempérament froid et humide, les pays et les saisons froides et humides, la nourriture crue et aqueuse, la vie sédentaire, le sommeil trop long. Lorsque la pituite, qui est naturellement douce, devient aigre ou salée, la salive contracte ces saveurs ; on a de la démangeaison et des pustules en divers endroits ; l'appétit est augmenté ; on est sujet à des douleurs de ventre, à des rhumes, à des catarrhes âcres, etc.

Les signes *pronostics* sont ceux qui font présager ce qui doit arriver, par rapport à l'issue d'une maladie, au temps de sa durée et à sa terminaison. Galien jugeait de l'*issue* que devait avoir une maladie, principalement par l'espèce de cette maladie, par sa grandeur et sa nature. Les fièvres *continues*, par exemple, et les *malignes*, sont toutes dangereuses ; celles d'*accès* sont ordinairement sans danger. La partie affectée, le tempérament et la disposition du corps, la cause, l'âge, le temps et le lieu, font d'ailleurs que l'on guérit ou que l'on meurt.

Quant à la *durée* d'une maladie, on en juge par son mouvement. S'il est prompt, la maladie est *aiguë;* s'il est lent, elle finit plus tard. La nature et la grandeur de la maladie font découvrir la même chose. Ainsi les *fièvres éphémères*, et les *continues simples*, se terminent heureusement en peu de jours; les *putrides* et les *malignes* tuent le malade en peu de temps. Une maladie *simple* se guérit plus promptement qu'une *compliquée*. La cause des maladies fait varier cette espèce de pronostic; les maladies causées par la chaleur ou par le froid, durent moins long-temps que celles produites par la sécheresse ou l'humidité. Les maladies du sang, de la bile, sont aiguës; celles de la pituite et de la mélancolie sont chroniques. L'âge du malade, la saison, la disposition de l'air, les habitudes, le sexe, la manière de vivre, font que la maladie se termine plus ou moins promptement.

Enfin *la manière dont une maladie doit se terminer*, si elle finira peu à peu, ou tout à coup par une coction lente, ou par une crise, peut être prédite en combinant l'état de la maladie, et celui du malade. Si la maladie a un mouvement lent, il y a apparence que la coction sera lente; mais s'il est prompt et violent, elle pourra se terminer par une crise.

On juge que cette dernière aura bientôt lieu, lorsqu'à l'approche des jours *critiques*, le malade devient plus inquiet qu'à l'ordinaire, et que les accidens augmentant annoncent la *perturbatio critica.* On peut même prédire l'espèce de crise, par l'examen de quelques symptômes particuliers. Si le pouls est grand et prompt, mou et ondoyant, la crise se fera par la sueur. Si le ventre est élevé et fait beaucoup de bruit, elle se fera par une diarrhée. Si le malade a une grande rougeur au visage, ou s'il lui semble voir quelque chose de rouge, il aura une hémorragie critique. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les pronostics, sur les crises et les jours critiques; Galien n'a fait que suivre la doctrine d'Hippocrate, dont nous avons parlé. Nous nous bornerons à parler du pouls, qu'Hippocrate n'a fait qu'effleurer, mais que Galien a traité à fond.

« Le pouls, selon Galien, est une action « particulière du cœur et des artères, qui sert « à entretenir la chaleur du corps, à attirer « l'air froid, et à chasser les excrémens saligi« neux du sang. »

Quoique le pouls puisse être exploré en plusieurs endroits du corps, où il se fait apercevoir d'une manière très-sensible, c'est dans la partie antérieure du carpe qu'on le découvre le

plus commodément. Il faut pour cela appliquer sur cette partie les quatre doigts qui suivent le pouce, afin de juger de toute la longueur du pouls; il est nécessaire que le médecin ait l'extrémité des doigts d'un sentiment exquis, pour apercevoir toutes les différences du battement de l'artère. Galien admettait deux sortes de pouls, les *simples*, et les *composés*. Il y a, selon lui, cinq différences du pouls simple, qui se tirent de cinq choses; 1.° de l'espace que parcourt l'artère dans son mouvement; 2.° du temps qu'elle emploie à faire ce mouvement; 3.° du temps du repos de l'artère; 4.° de l'effort que fait la faculté vitale dans la pulsation; et 5.°, enfin, de la disposition où se trouve l'artère. *L'espace que l'artère parcourt* fournit trois différences de pouls, qui répondent aux trois dimensions, la longueur, la largeur et la hauteur ou la profondeur. La première différence est celle qui a lieu entre le pouls long et le pouls court; la seconde est celle du pouls large et du pouls étroit; la troisième, du pouls haut ou élevé, et du pouls bas ou abaissé. Le pouls *long* frappe plusieurs doigts ou tous quatre; le court n'en frappe qu'un ou deux. Le *large* est celui où l'artère s'étend selon sa largeur; l'*étroit* est celui où il est resserré. Le pouls *élevé* frappe sensiblement les doigts; le pouls

*bas* est presque insensible. De ces trois différences il en naît encore une quatrième, qui est celle du pouls *grand*, et du pouls *petit.* Le premier vient de ce que l'artère s'étend beaucoup, par rapport aux trois dimensions ; le second, de ce qu'elle se resserre aux mêmes égards. Le *temps* ou la *qualité du mouvement de l'artère*, fournit la différence qui a lieu entre le pouls *vîte* ou précipité, et le pouls *tardif.* Le pouls vîte est celui dans lequel l'artère se meut promptement; le coup qu'elle donne en se dilatant, est prompt, et elle se resserre avec la même vîtesse : le pouls tardif bat, au contraire, lentement. Le *temps du repos de l'artère* donne lieu au pouls *fréquent*, et au pouls *rare.* Si l'artère ne demeure pas long-temps en repos, ou si elle bat fréquemment, c'est le pouls fréquent. S'il y a un long intervalle entre ces battemens, le pouls est rare.

De la *faculté mouvante* dépendent le pouls *véhément* ou *fort*, et le pouls *languissant* ou *faible.* Le pouls véhément frappe fortement les doigts, et les repousse vigoureusement; le pouls faible les frappe faiblement. Enfin la *disposition de l'artère* établit la différence entre le pouls *mou*, et le pouls *dur*, selon que l'artère est molle ou dure. On peut encore rapporter à la différente disposition de l'artère, le

pouls *plein* et le pouls *vide*. Le premier présente aux doigts une artère pleine et qui résiste au toucher ; le second en présente une qui cède aux doigts, et qui n'a rien de résistant. Il est encore une troisième espèce de pouls, qui tient le milieu entre les deux, et qui s'appelle pouls *modéré;* Galien en admet un semblable entre le pouls *fort* et le pouls *faible*, ainsi qu'entre le pouls *grand* et le pouls *petit*.

Quant aux pouls *composés*, il y en a autant d'espèces qu'il peut y avoir de différentes combinaisons de pouls simples. Le pouls *grand*, par exemple, peut être en même temps *vîte*, *réquent*, *véhément;* il peut être aussi *lent*, *rare* et *faible*. Il en est de même de tous les autres, que Galien a décrits avec beaucoup d'exactitude.

Tous ces pouls ont été appelés par Galien, pouls *absolus*. Il les considère encore comme *relatifs*, par rapport à l'*égalité* ou à l'*inégalité*, à l'*ordre* ou au *désordre*, et à la *cadence bien* ou *mal réglée*, qu'ils observent dans leur battement. Le pouls *égal* est celui dont les pulsations se font également, par rapport à la grandeur, la vîtesse, la fréquence, la force, etc. ; le pouls *inégal* est le contraire. Les principales espèces de pouls inégaux sont le pouls

*myurus*, qui va en diminuant insensiblement, comme une queue de rat, en sorte que la seconde pulsation est plus petite que la première, et ainsi des autres : ce pouls décroît quelquefois au point qu'il cesse tout-à-fait ; on l'appelle dans ce cas, pouls *myurus défaillant*. Le pouls *intermittent*, c'est-à-dire, qui cesse de battre durant quelques instans. Le pouls *intercadent*, dans lequel, après quelques pulsations, il y en a une ou plusieurs qui viennent à la traverse. Le pouls *caprisant*, qui est interrompu au milieu de la diastole, et qui achève ensuite son mouvement plus promptement qu'il ne l'a commencé, en sorte qu'on y distingue deux coups, dont le dernier est plus vîte que le premier. Le pouls *dicrotus*, c'est-à-dire, qui frappe deux fois. Le pouls *undosus*, dans lequel les battemens vont en croissant successivement, à peu près comme le mouvement des ondes. Le pouls *vermiculaire* et le pouls *formicant*, ainsi appelés parce qu'ils ressemblent à la marche des vers et des fourmis. Le pouls *tremblant* et *palpitant* est celui où l'artère tremble et palpite. Le pouls *convulsif*, dans lequel l'artère tendue se roidit et est semblable à une corde fortement tendue. Le pouls *serrin* frappe les doigts plus sensiblement en quelques endroits que dans d'autres, comme si l'artère

était disposée en forme de scie ; enfin le pouls *dordant* est ainsi appelé parce que l'artère s'élève comme en pointe, et frappe fortement et promptement les doigts.

*L'ordre* a toujours lieu dans les pouls *égaux ;* il n'en est pas de même des pouls *inégaux ;* quelques-uns néanmoins observent de l'ordre dans leur inégalité.

La *cadence* est la proportion qui se trouve dans l'ordre que suivent les deux mouvemens de l'artère et les intervalles qui les séparent, par rapport au tempérament, à l'âge et au sexe. Ces différences des pouls se tirent principalement de la *faculté vitale*, de la *disposition de l'organe*, et de l'*usage naturel du pouls*, qui est de communiquer la chaleur au corps, d'éventer, pour ainsi dire, le sang, et de lui enlever ses excrémens foligineux.

Quant aux pronostics que Galien tirait du pouls, sa grandeur et sa véhémence dénotent la force de la faculté ; sa mollesse vient de celle de l'artère : mais s'il n'y a ni véhémence ni mollesse, la grandeur seule désigne que l'usage, c'est-à-dire, la chaleur est augmentée. Lorsque cette grandeur vient de causes externes, comme de s'être échauffé immédiatement auparavant par quelque exercice, elle dure peu, et en cela elle diffère de celle qui est l'effet

de la maladie, parce qu'elle subsiste long-temps.

La *petitesse* avec *langueur* est l'effet de la faiblesse de la faculté; la *petitesse* avec *dureté* dépend de l'artère, qui ne peut pas se dilater suffisamment; mais s'il n'y a ni langueur, ni dureté, l'usage est diminué. La vîtesse indique ou la faculté forte, ou la mollesse de l'artère, ou même l'usage augmenté; mais elle ne dépend jamais de la seule augmentation de l'usage: car, en ce dernier cas, ou la grandeur se joint à la fréquence, si les forces sont grandes; ou la fréquence est seulement sans grandeur, s'il y a quelque défaut dans la faculté ou dans l'organe. En effet quoique l'usage augmente, le pouls ne devient pas grand lorsque la faculté y répugne, mais la fréquence survient pour suppléer à la grandeur; c'est pourquoi la fréquence sans grandeur marque une maladie chaude qui a épuisé les forces: et quant au défaut de l'organe qui s'oppose à la grandeur, c'est la dureté, qui se connaît par le toucher. La *tardité*, si elle est seule, indique que l'usage est diminué; si elle est jointe à la dureté, elle dure long-temps; et si elle est avec langueur, c'est un signe que les forces sont abattues. La fréquence qui vient de l'usage augmenté dans les fièvres ardentes, est moins

dangereuse que la tardité qui accompagne les maladies froides ; mais celle qui est l'effet de la débilité de la faculté, qui ne peut pas produire des mouvemens grands et prompts, et qui est d'ailleurs jointe à la faiblesse et à la petitesse, est beaucoup plus pernicieuse, et marque la défaillance prochaine. Quant à celle qui vient de l'organe, qui ne peut pas s'étendre d'une manière convenable, si on la compare avec la *rareté* qui dépend de l'usage diminué, ou avec la mollesse de l'organe, elle passe aussi pour être plus dangereuse. A cela près, la rareté est toujours suspecte dans les maladies, et quand elle est jointe à la petitesse, elle est mortelle, parce qu'elle dénote un grand refroidissement du cœur.

La *véhémence* dépend toujours de la force de la faculté. Plus le pouls est véhément, plus il annonce de forces, et par conséquent plus il est d'un bon augure pour l'issue favorable de la maladie. Néanmoins, si cette véhémence passait les bornes, elle n'annoncerait pas tant la vigueur de la faculté que les violens efforts de la nature pour se débarrasser de quelque matière irritante. La *langueur* marque toujours la faiblesse de la faculté ; et lorsque la faculté est un peu plus épuisée, cette langueur se transforme en petitesse. La *mollesse* indique

ordinairement l'humidité de l'artère; et lorsqu'elle est excessive, elle accompagne ou précède des maladies soporeuses, des hydropisies et d'autres maux qui viennent de la pituite dominante.

La *dureté* est un signe de sécheresse, d'astriction et de tension. La sécheresse est un indice de fièvre ardente ou hectique, de mélancolie, etc. La tension est causée par le spasme, les convulsions, l'inflammation, le squirre des viscères, etc. La mollesse s'accompagne pour l'ordinaire de la grandeur, de la tardité et de la rareté; comme la dureté, de la petitesse, de la célérité et de la fréquence.

Quant aux pronostics tirés de l'inégalité du pouls, comme les causes de cette inégalité dépendent en partie de la faculté, et en partie d'un vice de l'organe, lequel vice consiste en une obstruction, une compression ou une plénitude; ces trois choses sont plus ou moins fâcheuses par rapport à leur grandeur, leur matière et le lieu qu'elles occupent. Une grande obstruction, une grande compression et une grande plénitude sont plus dangereuses qu'une petite : celles qui sont produites par des humeurs grossières et visqueuses, sont plus difficiles à guérir que celles produites par le sang : enfin les obstructions, les compressions et les

plénitudes qui affectent les grandes artères précordiales, sont beaucoup plus dangereuses que celles qui occupent les petites artères des extrémités.

Il faut raisonner à peu près de même à l'égard de la faculté; comme elle est affaiblie, ou par oppression, ou par épuisement, l'inégalité du pouls qui vient de la première cause, n'est pas si dangereuse que celle qui dépend de la seconde, parce qu'on peut espérer que la faculté pourra se débarrasser de ce qui lui fait obstacle, au lieu qu'épuisée, elle ne se rétablit pas si aisément. Le pouls *myurus* est un indice de cet épuisement. Le pouls *intermittent* peut dépendre de l'une ou de l'autre de ces deux causes. Le *manquement total* du pouls est un indice de défaillance ou de mort. Le pouls *dieretes* désigne ou une intempérie inégale du cœur, ou une abondance de vapeurs fuligineuses, mais il marque en même temps que la faculté est forte et qu'il y a quelque résistance de la part de l'artère. Le pouls *undosus* accompagne les fièvres pituiteuses; ou s'il paraît dans une fièvre aiguë, il est un présage de sueur, lorsqu'il est en même temps élevé et fort. Les pouls *vermiculaire* et *formicant* marquent la mollesse ou la flaccidité de l'artère, et en même temps la faiblesse de la faculté; c'est

pourquoi ils suivent les grandes évacuations; et lorsqu'ils se manifestent dans les fièvres qui ont causé un grand épuisement par leur durée, ils annoncent la mort. Le pouls *caprizant* indique l'embarras ou la force de la faculté, qui fait tous ses efforts pour se débarrasser. Le pouls *en manière de scie* désigne une grande inflammation et une tension inégale de l'artère. Le pouls *tremblant* est un symptôme de grandes faiblesses. Le pouls *convulsif* est d'un très-mauvais augure, surtout après les grandes évacuations; mais il n'est pas si mauvais dans le principe d'une maladie. Enfin le pouls *dardant* indique une grande inflammation, mais il annonce d'ailleurs des forces de la faculté.

Tel est en abrégé l'extrait de la doctrine des pouls, que Galien a consigné dans dix-sept livres avec beaucoup plus de subtilité et d'exactitude que de justesse. Il semble en convenir lui-même, lorsqu'il dit « qu'il faut toute la vie d'un « homme pour en acquérir une connaissance « entière. Néanmoins, ajoute-t-il, la pratique « et l'exercice assidu vous en apprendront « assez pour en tirer une grande utilité, quoi- « que vous ne possédiez pas parfaitement tout « ce qu'il faudrait savoir sur ce sujet. »

La méthode que suivait Galien dans le traitement des différentes maladies, était établie

sur ces deux maximes fondamentales, que la maladie, qui est quelque chose de contraire à la nature, doit être surmontée par ce qui est contraire à la maladie elle-même, et que la santé doit être conservée par ce qui a du rapport avec elle. De ces deux maximes naissent les indications qui sont la base de toute la pratique médicale. « L'indication, d'après Galien, « est l'insinuation de ce qu'on doit faire par « rapport à quelque chose tirée de la propre « nature ou de l'état propre de cette chose. »

Il y a trois sortes d'affections contre nature, la maladie, la cause et le symptôme : c'est la première qui fournit la principale indication curative; et si l'on emploie quelquefois des choses semblables, et non des contraires, par exemple, un médicament chaud dans une maladie chaude, c'est par accident et par l'intervention de quelque autre chose qui est directement opposée à la maladie. Il faut que l'agent soit proportionné au patient, et que les contraires qu'on met en usage, le soient dans un degré égal à celui de la maladie; car s'ils sont trop faibles, ils ne sont pas utiles, et s'ils sont trop forts, ils vont à un excès opposé.

Quoique la première indication curative se tire de la maladie, il faut néanmoins commencer la cure par les moyens propres à détruire

les causes, et les ôter les unes après les autres dans leur ordre, en commençant par celle qui est née la première, mais qui se trouve la dernière, en procédant par la méthode analytique.

Les symptômes, considérés comme tels, n'exigent point de cure particulière, [parce qu'ils cessent avec la maladie. Néanmoins il est des cas où le médecin est forcé d'abandonner en quelque sorte la maladie pour remédier au symptôme, lorsque celui-ci est dangereux ou peut produire une plus grande maladie que celle qu'il acompagne, ou lorsqu'il affaiblit considérablement.

Les *forces* et la *constitution naturelle du corps* sont une autre source d'indications. Les premières règlent la quantité des remèdes. Lorsqu'elles sont trop faibles, par exemple, elles dissuadent l'usage d'un remède violent que la grandeur de la maladie demanderait d'ailleurs: c'est pourquoi Galien dit que l'*indication vitale*, c'est-à-dire, celle tirée des forces, doit être considérée avant l'indication curative.

Sous la *constitution naturelle du corps* sont compris le tempérament, la coutume, l'âge, le sexe et l'état de chaque partie. Pour ce qui concerne l'*état des parties*, on considère sept choses, leur tempérament, leur importance, leur sentiment, leur consistance, leur figure, leur situation et leur voisinage.

Le *tempérament des parties;* une partie chaude, par exemple, qui est attaquée d'une maladie chaude, ne demande pas un remède aussi puissant qu'une partie froide qui serait affectée de la même maladie, parce que la première de ces parties s'éloigne moins de son tempérament que la seconde.

*L'importance d'une partie;* les parties nobles exigent des remèdes plus doux et fortifians, parce qu'elles sont d'un usage commun à tout le corps, et qu'il importe de les conserver. Le foie et l'estomac, qui sont de ce nombre, doivent toujours être fortifiés; et supposé que ces parties aient besoin d'être rafraîchies ou ramollies, il faut mêler des astringens, et qui échauffent médiocrement, aux rafraîchissans et aux émolliens, de peur qu'elles ne se refroidissent et ne se relâchent trop.

Le *sentiment de la partie;* plus ce sentiment est vif et délicat, moins la partie peut supporter les remèdes âcres et irritans. Souvent aussi une même maladie exige des médicamens différens, lorsqu'elle a son siége dans des parties différentes. L'œil affecté d'inflammation ne souffre pas l'huile, qui adoucit les autres parties enflammées.

La *consistance d'une partie;* lorsqu'elle est dense ou épaisse et dure, il faut des médica-

mens plus pénétrans et plus forts que ceux qu'on applique sur une partie rare et molle.

La *figure;* on voit à la figure d'une partie, par quel endroit elle peut être plus commodément débarrassée de ce qui lui nuit.

La *situation;* plus une partie est située profondément, et plus elle est éloignée du lieu où l'on peut appliquer un médicament, plus il faut que ce médicament ait de force pour y pénétrer.

Le *voisinage* fournit aussi quelquefois des indications qui font varier la cure, c'est-à-dire, qu'il faut donner de l'attention aux parties voisines de celle qui est malade, parce qu'elles sont souvent plus délicates et plus sensibles, et peuvent être incommodées des médicamens forts et pénétrans que l'on appliqueroit sur celle qui est affectée.

Outre ces sources générales d'indications, Galien en admet encore une autre, qui est l'air qui nous environne, et auquel il veut qu'on fasse la plus grande attention dans la cure des maladies.

Toutes ces indications se remplissent par trois moyens généraux, qui sont, la *diète*, la *pharmacie* et la *chirurgie*. Galien suivait à cet égard les maximes d'Hippocrate : on remarquera seulement que la matière médicale

s'était considérablement enrichie et augmentée depuis Hippocrate jusqu'à Galien. Les propriétés que celui-ci attribuait aux médicamens, étaient tirées des qualités premières, le chaud, le froid, le sec et l'humide; et ces qualités ont chacune quatre degrés : la chicorée, par exemple, est froide au premier degré, et le poivre chaud au quatrième : les médicamens aigres, salés, âcres, etc., ne jouissent de ces qualités que parce qu'elles dépendent des premières; le salé, par exemple, a la chaleur pour principe de sa salure; l'amer dépend du sec; l'âcre est très-chaud; l'aigre est froid, etc. Il remarque que tout ce qui est chaud, froid, etc., est tel ou *actuellement*, ou *en puissance;* la glace est froide actuellement, la mandragore et la ciguë sont froides en puissance; le feu est chaud actuellement, le poivre l'est en puissance. Les médicamens qui n'agissent point par les qualités que nous avons désignées, agissent par *toute leur substance.* Tels sont les *spécifiques*, et certains *poisons* et *antidotes.* Tels sont encore les *purgatifs;* ils agissent par une propriété particulière de toute leur substance, en attirant chacun une certaine humeur.

Galien est le premier qui ait assigné la vraie cause et le vrai siége de l'inflammation. Selon lui la cause générale de l'inflammation est la

douleur. La faculté expulsive la ressent, fait effort pour en chasser la cause matérielle, et cependant accumule dans la partie le sang et les esprits; ainsi les plaies, les contusions, les lacérations, l'afflux, et l'acrimonie d'une humeur quelconque, etc., sont autant de causes de l'inflammation, comme elles le sont de la douleur.

C'est le tissu cellulaire qui est le siége de l'inflammation, principalement celui qui avoisine les artères, dans lequel le sang se répand en s'échappant, en partie par les extrémités des vaisseaux, et en partie à travers leurs parois, en forme de rosée.

Il rapporte à l'inflammation le charbon et l'érysipèle. Le charbon, appelé par les Grecs *anthrax*, est un ulcère rongeant avec escarre, accompagné de fièvre, de chaleur locale très-vive, et d'une inflammation si violente dans son contour, qu'il en est livide. Telle est la description que Galien donne de cette affection (*Méthod. med. lib. XIV*, *cap.* 10, *commentar.* 6, *aph.* 45). Le charbon commence ordinairement par une pustule; d'autres fois celle-ci ne paraît pas d'abord, mais elle est précédée du prurit; la pustule se manifeste bientôt après, et se couvre d'une croûte ou escarre : quelquefois aussi, au lieu d'une pustule, il en survient

plusieurs, semblables à des grains de millet, et qui sont de même surmontées de la croûte propre au charbon.

Le charbon n'était pas propre aux Romains; il leur avait été probablement apporté de la Gaule narbonnaise, où il était endémique l'an de Rome 590. Du temps de Pline, il était très-formidable en Italie, soit qu'il eût acquis de nouvelles forces en franchissant les Alpes, soit qu'on ne connût pas encore la manière de le traiter convenablement.

De toutes les cacochymies, celle qui favorise le plus la production du charbon, est l'atrabile; et dans les pays où il règne, il semble préférer les lieux bas, exposés au midi et à l'abri des vents du nord. Il ne tue pas toujours, mais il laisse bien peu d'espoir quand il produit le délire. La curation du charbon consiste, d'après Galien, à saigner même jusqu'à la syncope, s'il n'y a pas de contre-indication étrangère à la maladie; à résoudre et à rafraîchir modérément ses environs avec des cataplasmes de plantain, de lentilles et de mie de pain, tandis qu'on panse la tumeur même, après l'avoir scarifiée profondément, avec les médicamens les plus actifs (c'est-à-dire, des onguens cathérétiques).

La bile jaune, fortement échauffée, forme

l'érysipèle. Si elle est mêlée au sang dans la partie malade, elle donne lieu au flegmon érysipélateux, ou à l'érysipèle flegmoneux. L'érysipèle complique aussi quelquefois le squirre et l'œdème. L'érysipèle est plus jaune, plus chaud, mais moins douloureux, moins renitent et compact que le flegmon; une légère pression fait disparaître pour le moment sa couleur rouge : il a son siége à la peau : il n'est pas accompagné de pulsations, ni suivi de suppuration, comme le flegmon; mais lorsqu'il occupe les chairs, il participe à la nature et aux terminaisons de ce dernier. C'est au printemps que les érysipèles règnent plus particulièrement.

L'érysipèle n'admet point la saignée; il cède ordinairement aux purgatifs cholagogues, aidés de la diète et de topiques appropriés à ses différentes périodes. Dans le principe, ce sont les topiques froids qui conviennent, même l'eau froide, intérieurement et extérieurement, à moins qu'il n'y ait ulcération : ils nuiraient dans ce cas, de même que lorsque la grande ardeur est dissipée, et que la couleur est devenue livide : c'est alors qu'il faut en venir aux résolutifs. Lorsque la tumeur dégénère en squirre, ce qui a souvent lieu lorsqu'on a trop long-temps soutenu l'usage des rafraîchissans,

il faut favoriser l'action des résolutifs par les scarifications. On use avec succès, dans cette circonstance, des douches d'eau chaude, de l'eau marinée, et de la saumure. « Le vrai « squirre, dit Galien (*Method. med. ad glau-* « *con. lib. III, cap.* 6), est une tumeur contre « nature, dure et indolente; au lieu que le « faux n'est pas absolument privé de sentiment, « quoiqu'il soit peu sensible aux impressions « des objets. L'espèce qui est dénuée de senti- « ment, est incurable; au lieu que celle qui « en conserve quelque peu, ne l'est point ab- « solument, quoique la guérison en soit néan- « moins très-difficile. »

En parlant de la cure du squirre (*Method. med. lib. XIV, cap.* 4), il établit pour règle « de ne pas tenter une évacuation avec des « remèdes résolutifs et attractifs, sans avoir « auparavant ramolli la tumeur et fondu les « liqueurs coagulées, au moyen de substances « chaudes et émollientes; parce que, quoique « les choses paraissent bien aller les premiers « jours, on rend la maladie tout-à-fait incura- « ble, puisqu'après avoir résous par ces moyens « les parties les plus subtiles, celles qui res- « tent deviennent aussi dures qu'un caillou. » Les dartres diffèrent peu de l'érysipèle quant à la cure matérielle qui les produit; elles atta-

quent plus fréquemment les hommes que les femmes, mais ni les uns ni les autres après l'âge de soixante ans. Tout ce qui est froid, nuit aux dartres rongeantes; et tout ce qui est chaud, les calme et les adoucit.

Galien distingue trois espèces de dartres, toutes produites par la bile jaune arrêtée en quelque partie. La première espèce, qui, selon lui, est produite par une bile jaune grossière, est appelée *esthiomène* ou *rongeante*, parce qu'elle ronge la peau et découvre les chairs. La seconde espèce, ou dartre simple, ne consume que la surface de la peau, et est formée par une bile plus fluide et moins âcre. La troisième espèce est la plus bénigne; elle est composée de petites pustules miliaires, qui s'élèvent à la surface de la peau; elle est appelée *dartre miliaire*.

Il distinguait la phagédène des dartres, en ce que la première, qui s'étend sans quitter la place qu'elle occupait d'abord, est toujours un véritable ulcère, tandis que les dartres ne supposent pas nécessairement l'ulcération de la partie, et se déplacent et se transportent d'un lieu dans un autre quelquefois très-éloigné. Galien conseille de purger dans ces affections ou de pousser par les urines, pour assurer le succès des topiques légèrement astringens,

dans celles bénignes, et des rafraîchissans, dans les dartres rongeantes.

L'humeur mélancolique, la plus redoutable de toutes, venant à se fixer sur quelque organe, y produit le squirre et le cancer. La pituite grossière peut aussi leur donner naissance; mais ceux-ci sont plus rares et moins rebelles. Il adopte presqu'entièrement les vues du divin vieillard sur le pronostic et la curation de ces deux maladies.

A l'exemple d'Hippocrate, Galien distingue quatre genres d'esquinancies, auxquels, dans la suite, Paul Éginète a donné les noms de *cynancie*, *paracynancie*, *synancie*, et *parasynancie*. Ces noms étaient connus de Galien, et lui ont fourni l'occasion de remarquer que l'époque où les médecins ont multiplié les mots, a été précisément celle où ils ont négligé l'étude des choses.

L'inflammation des parties contenues dans l'arrière-bouche, constitue le premier genre d'esquinancie de Galien. Le second est caractérisé par la difficulté de respirer, et la menace de suffocation, mais sans phlogose apparente. Les parties extérieures qui répondent à l'arrière-bouche, enflammées, constituent le troisième. Enfin le quatrième est l'inflammation tant interne qu'externe du gosier ou du commence-

ment de l'œsophage. Galien ajoute à ces quatre genres d'angine une affection analogue, déjà observée par Hippocrate, produite par la luxation de quelques vertèbres cervicales, par des tubercules, par la lésion de certains muscles.

Galien prescrivait, dans les dyssenteries et les autres flux de ventre, tous les moyens révulsifs qui attiraient à la peau. Ces moyens sont employés avec succès par les modernes, dans les dyssenteries nerveuses, inflammatoires et catarrhales, lorsqu'après avoir combattu la diathèse inflammatoire et les fortes douleurs, il subsiste encore de légères irritations, et surtout quand elles sont fixes. On emploie de nos jours les vésicatoires, qui, dans ce cas, achèvent de dissiper les spasmes des intestins; car ils causent une espèce d'inversion des mouvemens trop concentrés dans les entrailles, ils déplacent le spasme et l'affaiblissent. Hippocrate avait déjà observé que les flux de ventre cessaient par des éruptions cutanées; et c'est d'après cette observation que l'on a conçu des espérances que la pratique a réalisées.

Galien pratiquait d'ailleurs comme Hippocrate, dont il avait retenu toutes les maximes. Toute la différence que l'on remarque, par rapport à la saignée, c'est que Galien la pratiquait plus souvent qu'Hippocrate. Il tirait en

certaines occasions du sang jusqu'à défaillance, et quelquefois dans un jour jusqu'à six cotyles, c'est-à-dire, cinquante-quatre onces. Il faisait ces fortes saignées principalement dans les commencemens des fièvres aiguës, lorsqu'il y avait plénitude et chaleur considérable. Néanmoins, dans les autres cas, il préférait réitérer la saignée le même jour ou les jours suivans, plutôt que de tirer trop de sang d'une seule fois. Galien prenait d'ailleurs toutes les précautions indiquées par Hippocrate, par rapport à la saignée, et qu'il tirait de l'âge, de la saison, du climat, des forces, du tempérament, etc. Il faisait encore beaucoup attention à l'état du pouls. Lorsqu'il était vigoureux, il tirait plus hardiment du sang, et le laissait couler tant que le pouls conservait sa même force. Une saignée ordinaire était une livre et demie de sang, ou dix-huit onces, et la moindre était de sept à huit onces. Il y a apparence qu'il ne faisait pour l'ordinaire que trois ou quatre saignées. Il faisait quelquefois les deux premières saignées dans le premier jour, quelquefois il attendait le second pour faire la seconde, et il saignait encore le troisième jour, même deux fois, lorsque cela lui paraissait nécessaire. Il tirait du sang à toutes heures de jour et de nuit; mais il prenait pour cela le temps du plus grand relâche de la fièvre,

et il observait, autant qu'il était possible, que la digestion fût faite. Il ouvrait la veine du côté où était le mal, ou celle qui y répondait le plus directement. Il pratiquait aussi l'artériotomie, et cautérisait les veines et les artères. C'étaient les artères temporales, et celle qui se trouve entre le pouce et le doigt index, qu'il ouvrait; cette opération lui avait parfaitement réussi dans toutes les violentes douleurs fixes, et surtout dans celles qui avaient leur sigée dans ces membranes, lorsqu'elles avaient leur source dans l'excès de chaleur. Il ne saignait point au-dessous de quatorze ans, mais il pratiquait cette opération sur les vieillards robustes. Il se proposait, en saignant, de diminuer la plénitude, de faire diversion, et d'opérer la révulsion du sang. Lorsque la cacochymie se joignait à la plénitude, ce qui indiquait également la purgation et la saignée, il commençait toujours par celle-ci. Il employait aussi les ventouses, et en faisait le même usage qu'Hippocrate. Quant aux sangsues, il ne paraît pas qu'il s'en soit servi.

Galien suivait pour la purgation, et avec vigueur, les préceptes d'Hippocrate. Il semble qu'il ait purgé plus souvent; il connaissait d'ailleurs un bien plus grand nombre de purgatifs. Les *somnifères* et les *anodins* étaient

aussi bien plus en usage du temps de Galien. Il semble qu'il employait ces médicamens pour arrêter les fluxions et pour calmer les douleurs, plutôt que pour remédier aux insomnies.

Il employait les sudorifiques intérieurement, mais dans un petit nombre de cas. On ne voit pas qu'il les ait mis en usage pour procurer des sueurs critiques. Les moyens sudorifiques les plus usités de son temps, étaient les bains et les frictions ; Galien les employait très-souvent pour guérir les fièvres qui étaient causées par le froid, et les continues simples. Il donnait aussi quelquefois des *spécifiques*, mais seulement dans les maladies qui dépendaient de causes occultes.

On voit que la médecine de Galien avait beaucoup de rapport avec celle d'Hippocrate, avec cette différence cependant, que la première est mêlée de beaucoup de péripatétisme. Celle d'Hippocrate est un recueil de ce que lui et les autres ont vu, et sur quoi il raisonne peu; celle de Galien est un tissu de raisonnemens et de disputes. Ces deux grands médecins ne laissent pas d'être d'accord sur les principes fondamentaux de l'art. Ils admettent tous les deux le principe commun de la *nature*, les facultés attractives et expulsives. Ils conviennent pour ce qui concerne les signes des maladies,

les crises et les jours critiques. Enfin leur pratique est à très-peu de chose près la même. Seulement on peut faire une remarque, c'est qu'Hippocrate a occasioné peu de contradictions parmi les médecins, au lieu que Galien, avec ses raisonnemens, a jeté les semences d'une infinité de disputes éternelles et interminables. On peut même dire qu'il a fait un tort considérable à l'art, par ses raisonnemens subtils, fondés sur ses élémens, ses qualités premières et autres chimères semblables, qui sont inexcusables dans un écrivain d'ailleurs très-judicieux.

On reproche, non sans fondement, à Galien d'avoir fait usage de remèdes superstitieux. Il assure que la racine de pivoine mâle, pendue au cou des enfans, arrête les accès d'épilepsie, et il dit en avoir été témoin.[1] Ces sortes de remèdes étaient au reste fort en vogue de son temps. Caton [2] recommandait de dire certains mots barbares pour remettre les os luxés ou fracturés. Q. Serenus Sammonicus, médecin et précepteur de l'empereur Gordien, conseille, pour guérir la fièvre hémétritée, d'écrire plusieurs fois le mot ABRACADABRA, en re-

1. *De simplic. medicatiment. facultat. in voce Glycysida.*

2. *Cato de re rusticâ. Cap.* 160.

tranchant à chaque ligne la dernière lettre, et de porter au cou ce billet.

A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B
A B R A C A D A
A B R A C A D
A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A

Aëtius conseille de porter au cou une pierre de jaspe, qui descende jusqu'au creux de l'estomac; et il dit avoir éprouvé sur lui-même que cela guérissait des maux d'estomac.

Dans tous les temps les remèdes superstitieux, les amulettes, les talismans, les charmes, etc., ont été pratiqués. Ils sont de la plus haute antiquité, et avaient déjà lieu avant l'Esculape Grec, qui en faisait lui-même usage. Ils ont quelquefois réussi, parce que la force de l'imagination suppléait à celle qui leur manquait. C'est ainsi que le magnétisme animal, mis en vogue par le célèbre charlatan Mesmer, allemand d'origine, et dont on retrouve la source dans Paracelse, Van-Helmont, etc., a quel-

quefois procuré un soulagement effectif. Si l'on considère que les remèdes superstitieux ne sont point rebutans comme les remèdes ordinaires, et que la religion les autorisait, on sera bientôt convaincu qu'il n'en a pas fallu davantage pour déterminer les différens peuples à s'en servir, surtout d'après quelques exemples de leurs prétendus bons effets.

Ce furent surtout les caractères alphabétiques qui furent mis en usage pour guérir. Ces caractères, présentant à la fois les noms des choses, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes, devinrent bientôt des mystères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces signes. Les Chaldéens, les Syriens, les Égyptiens, attribuèrent quelque chose de divin à la combinaison des lettres, à la manière de les prononcer ; ils crurent que les noms avaient une signification par eux-mêmes, et qu'ils possédaient une force, une vertu secrète. Ainsi la porte de toutes les sciences devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en servirent pour se conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient construit, et où il n'était pas permis aux hommes d'entrer. La manière de prononcer certains mots, devint le plus profond et souvent le plus terrible des mystères. Il y eut une manière de prononcer *jéhova* chez

les Syriens et les Égyptiens, par laquelle on faisait tomber un homme roide mort. En prononçant des lettres selon la méthode magique, on forçait la lune de descendre sur la terre: ce qui a fait dire à Virgile,

Carmina de cœlo possunt deducere lunam.

Ainsi l'alphabet, né chez les Asiatiques, fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme et de toutes ses erreurs ; et l'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

On met au nombre des médecins qui ont été contemporains de Galien, Lucius Apulée de Madaure, ville d'Afrique, qui a écrit sur la médecine ; Alexandre d'Aphrodisée, fameux commentateur d'Aristote ; Marcellus de *Seide* en Pamphilie, qui a écrit quarante-deux livres de médecine en vers héroïques ; Posidippus, Sotéridas, Pisithéus ; Julius Pollux, qui a fait une sorte de dictionnaire grec ; Athénée ; Daphnus d'Éphèse ; Russin de Nicée ; Antiochus, etc.

## *Stéphanus d'Athénée, Porphyre de Tyr.*

L'histoire ne fait mention que d'un seul médecin du troisième siècle de l'ère chrétienne, Stéphanus d'Athénée, qu'on a appelé aussi d'Alexandrie, parce qu'il fit un long séjour dans cette ville; il a commenté le premier livre

thérapeutique de Galien à Glaucon. On peut lui joindre Porphyre de Tyr, qui vécut vers le milieu du troisième siècle, et qui fut le disciple favori de Plotin, fameux platonicien. Quoiqu'il ne fût pas médecin, il composa un traité sur l'*abstinence de la chair des animaux*, et sous ce rapport il doit tenir une place dans l'histoire de la médecine.

Un philosophe de ses amis, nommé Firinus Carthicius, après avoir observé l'abstinence Pythagorique durant quelque temps, était retourné à son premier genre de vie. Porphyre en prit occasion de lui adresser cet ouvrage, qu'il composa à dessein de faire revivre la simplicité primordiale, et de détourner de l'usage de la chair des animaux. « Quand vous viviez « parmi nous, lui dit-il, vous tombiez d'ac-« cord que les végétaux étaient préférables à « la chair des animaux pour la nourriture de « l'homme, soit afin d'entretenir sa santé, soit « pour lui faciliter l'étude de la philosophie ; « et aujourd'hui que vous avez changé de ré-« gime, je suis persuadé que votre expérience « vous aura convaincu que celui de Pythagore « était le meilleur. »

Ce n'est sûrement pas du sein des hommes qui se sont nourris des productions de la terre, que sont sortis les voleurs, les assassins et les

tyrans ; c'est plutôt des hommes accoutumés à se nourrir de chairs. L'homme a besoin de peu de chose pour vivre : il ne faut, pour se procurer le nécessaire, ni violer les lois de la justice et de la liberté, ni les règles de la santé, ni troubler la paix de l'ame ; au lieu qu'au contraire l'intempérance pousse les ames vulgaires, qui s'abandonnent à leurs goûts et à leurs caprices, à convoiter les richesses, à sacrifier leur liberté à leur opinion, à vendre la justice, à perdre misérablement leur temps, à ruiner leur santé, et à renoncer au calme d'une conscience sans remords.

Deux propositions fixent principalement l'attention de Porphyre : la première est que rien ne contribue davantage à conserver la santé et à éloigner les maladies, que de se rendre maître de ses appétits et de ses passions ; la seconde, que la nourriture que fournissent les végétaux, nourriture si facile à se procurer et si aisée à digérer, serait le moyen le plus efficace pour nous donner cet empire sur nous-mêmes.

Pour prouver la première de ces propositions, Porphyre en appelle à l'expérience. Il raconte que quelques-uns de ses amis, qui étaient tourmentés de la goutte au point que, depuis plusieurs années, ils ne pouvaient marcher, n'eurent

pas plus tôt renoncé à l'ambition des richesses, aux soucis et aux inquiétudes que cette passion entraîne, et élevé leur ame à la contemplation des objets spirituels, qu'ils furent entièrement guéris de la goutte et de leurs inquiétudes. Quant à la seconde proposition, voici comment il s'exprime lui-même : « Donnez-moi un homme qui considère sérieuse-« ment ce qu'il est, d'où il vient et où il veut « aller, et qui, plein de ces pensées, prenne « la ferme résolution de ne pas soumettre son « ame à la tyrannie des passions ; que cet homme « me dise si, de se nourrir de la chair des « animaux, coûte moins de peine et excite « moins les passions que de vivre de végétaux? « Mais si ces hommes, ni aucun médecin, ni « qui que ce soit, qui ait le sens commun, « n'osent soutenir cette thèse, pourquoi donc « faisons-nous usage de la chair des animaux? « Pourquoi ne nous affranchissons-nous pas tout « à la fois de l'intempérance et des peines qui « y sont attachées? »

Cette doctrine de l'abstinence des chairs est plutôt celle d'un enthousiaste que celle d'un médecin. Tout démontre que l'homme est omnivore, et qu'il serait également dangereux de ne faire usage que des alimens d'un même règne ; elle tient au dogme de la métempsycose, dont

sont encore imbus de nos jours les habitans des Indes orientales. Ce régime convient, au reste, à un climat chaud, tel que le leur, et il est certain que les annales de ces peuples ne sont point souillées du récit des crimes qui font rougir les habitans de nos climats ; mais ce régime ne peut convenir aux climats tempérés, ni aux régions froides du Nord. Le régime végétal ne pourrait suffisamment réparer les forces, et entretenir leur libre circulation, surtout dans les dernières.

Dans les siècles suivans, quelques médecins Grecs honorèrent leur art par de savans écrits. Les plus illustres sont Oribaze, Aëtius, Alexandre de Tralles, et Paul Éginète ; mais tous ces médecins n'ont fait presque autre chose que de copier Galien, soit pour la médecine conservatrice, soit pour la médecine curatrice.

## *Oribaze.*

Oribaze était natif de Sardes; il fut l'ami de l'empereur Julien, sous qui il acquit une grande autorité et de grandes richesses. Il pratiqua à Constantinople, où il mourut vers la fin du quatrième siècle. Il a donné, dans neuf livres, un abrégé de toute la médecine, et dix-sept autres livres de recueils. Ces ouvrages sont une compilation de tout ce qu'il y a eu d'ex-

cellens médecins avant lui, et surtout de Galien, ainsi qu'il l'avoue lui-même.

Oribaze, quoique compilateur, a souvent mieux traité les matières que les auteurs qu'il a copiés : c'est ainsi qu'il a renfermé en peu de lignes tout ce qui concerne les nourrices, l'éducation des enfans, et leurs maladies.

L'âge où les femmes sont les meilleures nourrices, est celui de vingt-cinq à trente-cinq ans. Une bonne nourrice doit avoir la poitrine large, les mamelles grandes, les mamelons ni trop pointus, ni trop renversés ; un embonpoint médiocre est préférable à celui qui est excessif et à la maigreur. La nourrice qui n'est accouchée que depuis peu de temps et d'un garçon, est meilleure que celle dont le lait est plus vieux et qui est accouchée d'une fille.

Après la bonne nourriture, rien n'est plus propre à augmenter le lait que l'exercice des mains et des bras, tel que celui que prenaient les femmes romaines, en fabricant des étoffes pour leurs maîtres ou pour leur famille, et en tournant la meule des moulins domestiques pour broyer les grains destinés à leur usage. Oribaze a mis aussi parmi les exercices convenables aux nourrices, celui de porter le nourrisson entre ses bras, dès qu'il a atteint l'âge de trois mois.

Oribaze ne néglige pas les observations relatives à l'enfant. Il peut pécher par excès de nourriture ; ce qu'on reconnaît à sa grande tendance au sommeil, à son inertie, à la tuméfaction du ventre, aux urines aqueuses, etc. Les convulsions produites par la dentition peuvent être prévenues ou calmées, dit Oribaze, par des applications huilèuses autour du cou et des mâchoires, même en versant de l'huile dans les conduits auditifs.

Quant à la durée de l'allaitement, il pense que deux ans suffisent. Oribaze, à l'exemple de ses prédécesseurs, interdit le coït à la nourrice. Cette défense, contraire à l'ordre naturel, a été presque généralement adoptée des médecins jusqu'au seizième siècle, que Martian entreprit de prouver que le coït ne favorise pas moins la qualité que la quantité du lait, qu'il égaie la nourrice et la maintient en santé, tandis que les effets contraires résultent de la privation des plaisirs de l'amour. Ramazzini a adopté l'opinion de Martian, dans son Traité des maladies des artisans.

Il est dans l'ordre de la nature que la mère allaite elle-même ses enfans, et qu'elle ne confie pas de si utiles soins à des mains étrangères. Il arrive néanmoins que beaucoup les sacrifient à leurs plaisirs, et ne remplissent point les de-

voirs maternels. Dans tous les temps, les médecins et les philosophes ont crié contre un si funeste abus : la voix de la raison a été sans effet pour la plupart, et l'éloquence de Favorin ne ferait pas plus d'impression aujourd'hui qu'elle en fit autrefois à Rome. Ce philosophe, étant allé visiter un sénateur dont l'épouse venait de mettre au monde un enfant, y discourut sur l'allaitement maternel; et son discours mérite d'être rapporté. « Votre épouse, lui dit-il, se « propose sans doute de nourrir elle-même son « fils? Ah! s'écrie la mère, qui était présente, « ce serait lui donner la mort, si après les « douleurs de l'accouchement elle avait à supporter encore les fatigues et les incommodités de l'allaitement. Eh! de grâce, Manlia, « reprit Favorin, permettez que votre fille soit « entièrement la mère de son enfant. C'est un « partage odieux et maudit par la nature, ce « n'est qu'une demi-maternité, que de donner « le jour à un être innocent, et de le rejeter « ensuite loin de soi. Cet être, encore informe, « que vous avez nourri du plus pur de votre « sang, lorsqu'il était encore renfermé dans « vos flancs; quelle inconséquence funeste de « lui refuser votre sein, maintenant qu'il est « sous vos yeux, maintenant que ses caresses « et ses cris réclament la tendresse et les droits « inviolables de la maternité!

« Croyez-vous, Manlia, que ces globes sédui-
« sans qui parent votre sexe, aient été arron-
« dis par la main des grâces pour servir d'orne-
« mens? Ne savez-vous pas que la nature les
« y a placés pour nourrir les nouveau-nés?
« Me préservent les dieux de vous appliquer
« ce que j'ajoute; mais enfin n'a-t-on pas vu
« des femmes exécrables, des monstres affreux,
« qui, dans la crainte que l'abondance du lait
« ne nuisît à la beauté de leur gorge, mettaient
« tout en usage pour tarir et dessécher jus-
« qu'à la dernière goutte cette source sacrée,
« le premier aliment du genre humain, au
« risque de périr elles-mêmes? Parlerai-je de
« l'exécrable raffinement de coquetterie qui
« fait recourir à certains remèdes pour procurer
« l'avortement, afin d'épargner à une jolie
« femme les incommodités de la grossesse, les
« douleurs de la délivrance, et surtout le dés-
« agrément des formes que pourrait prendre,
« en s'affaissant, un flanc élevé pendant quel-
« ques mois?

« Mais si c'est un attentat odieux et digne
« de l'exécration de toute la terre, de faire
« périr un innocent dans les premiers instans
« de la vie, de l'étouffer, pour ainsi dire,
« entre les bras de la nature qui l'ébauche et
« qui commence à le former; croyez-vous que

« c'en soit un bien moindre, lorsqu'il a acquis « sa perfection, lorsque vous l'avez mis au « monde, lorsqu'il est votre enfant, de lui « refuser avec dureté cette nourriture qui lui « est destinée, qu'il connaît et à laquelle il « est accoutumé depuis si long-temps? Eh! « qu'importe, répondra-t-on, quelle espèce de « lait il suce? Que n'ajoutes-tu donc aussi, père « dénaturé, que m'importe de quel sang mon « fils soit issu, et dans quel sein il prenne la « vie? car, enfin, cette liqueur précieuse que « l'abondance des esprits et la fermentation in- « térieure ont blanchis, n'est-elle pas dans les « mamelles ce même sang qui a servi à former « l'enfant dans les entrailles de la mère? n'est- « ce pas ce sang qui, après avoir animé l'homme « dans le sein maternel, remonte à la poitrine « au moment de la délivrance, par une éco- « nomie admirable de la nature, s'y fixe pour « étayer les faibles débuts d'une existence fra- « gile, pour fournir au nouveau-né un aliment « doux et familier?

« Aussi la philosophie a-t-elle prouvé que, si « la qualité du sang influe sur l'organisation « du corps et sur la trempe de l'ame, la vertu « du lait et ses qualités produisent absolument « les mêmes effets, comme on le voit, non- « seulement parmi les hommes, mais encore

« parmi les animaux, et même chez les végé-
« taux. Faites teter une brebis par un chevreau,
« et une chèvre par un agneau, la toison de
« l'une sera plus forte, et le poil de l'autre
« beaucoup plus fin. Voyez deux plantes, deux
« arbres sortis du même germe; quelle diffé-
« rence dans la saveur et la qualité du fruit,
« si on en a mis dans le choix de la terre et
« de l'eau qui les nourrissent! Cet arbre qui,
« plein de vie et de gaieté, faisait l'ornement
« d'un coteau, ne le voit-on pas se dessécher
« et périr après le transport, faute d'une nour-
« riture convenable!

« Quelle manie dès-lors, et quel abus, de
« livrer, pour ainsi dire, au sein d'une vile
« mercenaire, et la noblesse d'ame de l'enfant
« qui vient de naître, et la vigueur de son
« tempérament, au risque de voir l'une se
« corrompre et l'autre s'énerver dans un lait
« ignoble et étranger, surtout si la nourrice
« qui remplace la mère, est esclave ou de race
« servile; si elle sort d'un peuple barbare; si
« elle est méchante, contrefaite, libertine,
« adonnée au vin: car, en pareille occasion, on
« prend sans discernement la première femme
« qui se présente.

« Souffrirons-nous donc, Manlia, que ce
« cher fils, qui vous appartient par les droits

« du sang, et que j'ose appeler mon fils par « la vive tendresse que j'ai conservée pour « son père, mon illustre disciple, souffrirons-« nous que ce cher enfant soit là victime d'un « usage si pernicieux? Vous verrai-je le pré-« senter à la mamelle d'une étrangère mal-« saine et corrompue, pour puiser dans son « sang les vices du caractère et le germe des « maladies? Chastes matrônes, vous êtes déso-« lées de voir des enfans qui dégénèrent: « souffrez qu'on vous le dise, c'est votre faute; « il fallait avec votre lait leur communiquer « la pureté de vos mœurs, et la force de votre « constitution.

« C'est avec raison que Virgile, non-seule-« ment fait reprocher à Énée sa naissance, « comme Homère l'avait fait à l'égard d'Achille, « mais encore parle du monstre qui l'a nourri, « lorsqu'il dit : *oui, barbare, tu suças le lait* « *d'une tigresse d'Hircanie;* car il savait que « le caractère de la nourrice, et la qualité du « lait, déterminent presque seuls les penchans « et les goûts du nourrisson.

« Jeunes épouses, si tous ces dangers ne « font sur vous qu'une légère impression, « qu'au moins l'intérêt le plus cher de votre « cœur vous réveille et vous touche. Faites « bien attention que la mère qui abandonne

« son fruit, et le livre à une étrangère, rompt « ce lien si doux d'affection et d'amour, avec « lequel la nature attache l'ame des enfans à « celle des parens, ou du moins qu'elle l'affai- « blit et qu'elle le relâche considérablement; « car, dès que vos yeux ne rencontreront plus « ce fils que vous avez exilé, vous sentirez « s'amortir peu à peu, et enfin s'éteindre cette « flamme sacrée de l'amour maternel, dont « rien, dans le cœur des bonnes mères, ne « peut arrêter l'impétuosité et l'énergie. Vous « n'entendrez plus ces murmures toujours re- « naissans d'inquiétude et de tendresse, et le « souvenir d'un enfant donné à la nourrice « s'effacera presqu'aussi vîte que si la mort « l'avait arraché de vos bras.

« Mais la nature ne tarde pas à venger son « outrage; l'enfant de son côté ne connaît « que le sein qui l'allaite: sentimens, affections, « caresses, tout est pour sa nourrice. La véri- « table mère ne recueille que l'indifférence et « l'oubli, en sorte que toutes les impressions « du sang, tous les germes de l'amour filial, « ayant été étouffés dans son cœur dès l'aurore « de sa vie, si par la suite on le voit témoi- « gner quelqu'attachement aux auteurs de ses « jours, il n'est point guidé par le cri de la « nature; c'est une démonstration de pure ci-

« vilité ; elle dépend presque uniquement de « l'opinion, qui lui assigne telles personnes « pour ses parens. » *A. Gellii. noct. attic. lib. XII, cap.* 1.

Oribaze a très-bien décrit cette espèce de mélancolie connue sous le nom de *lycanthrôpie.* « Les personnes attaquées de cette « maladie, dit cet auteur, sortent de leurs « maisons pendant la nuit, et, semblables aux « loups, ils rodent autour des sépulcres jus- « qu'au point du jour. On les reconnaît aux « signes suivans : ils ont le visage pâle, les « yeux abattus, creux, secs, sans la moindre « humidité de larmes ; la langue extrêmement « brûlée et sèche, point de salive dans la « bouche, une altération continuelle ; les jam- « bes pleines d'ulcères et de plaies incurables, « qu'ils se font en tombant, et en se heurtant « contre tout ce qu'ils rencontrent. » *Synops. Oribaz. lib. VIII, cap.* 10.

Cette maladie est très-ancienne, et elle est la source où l'on a puisé l'idée de ces métamorphoses d'hommes en loups, dont se moquaient Hérodote, Platon, Pausanias, Ovide, Aulugelle, etc. Bellérophon et Moaris[1] étaient des lycantropes.

---

1. *Vidi ego sæpe lupum fieri et se condere sylvis Mœrius.* . . . . . .

Virgil. *Eglog.* VIII, *vers.* 97.

Oribaze vante beaucoup l'utilité des scarifications dans la cure des maladies ; ces scarifications consistaient en de profondes incisions à la peau. Il s'attacha avec soin à la matière médicale ; mais il a suivi aveuglément Galien, sans se mettre en peine d'éclaircir les ouvrages des premiers maîtres, persuadé que la connaissance qu'il avait des simples dont les anciens s'étaient servis, passerait à nous avec la même facilité qu'elle était parvenue jusqu'à lui.

Il a également copié Galien pour l'anatomie ; seulement il a donné la première description des glandes salivaires, qu'on ne trouve pas dans ce dernier. Il a peu traité de la chirurgie ; mais ses ouvrages, ainsi que ceux d'Aëtius, renferment divers fragmens des anciens, qui sont d'un très-grand prix, et qu'on ne trouve pas ailleurs, et surtout dans Archigène, Hérodote, Possidonius et Antyllus. Il avait une méthode qui lui était propre pour traiter l'épilepsie. Il faisait saigner immédiatement après l'accès ; quatre ou cinq jours après, lorsque les forces étaient un peu rétablies, il administrait un purgatif. Au bout des trois jours suivans, il appliquait les ventouses, et scarifiait ; il répétait les évacuations dans des intervalles convenables, durant lesquels il employait les sinapismes, et donnait en même temps une

nourriture convenable avec des médicamens échauffans, tels que le castoreum, la menthe, la rhue, le suc cyrénaïque. Mais c'était aux évacuations et aux corroborans qu'il avait la plus grande confiance pour la guérison de cette maladie; il pensait, ainsi que la plupart des bons praticiens, qu'on ne peut l'obtenir qu'en détournant les mouvemens et les humeurs de la tête, et en relevant le ton du système nerveux.

## *Némésius.*

Némésius, évêque d'Émèse, ville de la Phénicie, vivait dans le même temps qu'Oribaze, sur la fin du quatrième siècle. Il a fait un traité sur la nature de l'homme. L'éditeur d'Oxford lui attribue deux découvertes. « La « première concerne la bile, dont les usages, « dit Némésius, sont très-étendus; car elle « aide à la digestion des alimens. On peut « donc la regarder comme une des parties « nutritives. D'ailleurs, comme les facultés vi« tales, elle communique au corps de la cha« leur. Telles sont les raisons pour lesquelles « elle semble faite pour elle-même; mais parce « qu'elle purge le sang, elle paraît aussi avoir « été faite par rapport au sang. » Ainsi voilà le système moderne que Sylvius de le Boë s'est vanté avec tant d'arrogance d'avoir inventé,

bien clairement exposé par Némésius, qui doit jouir de toute la gloire de la découverte. L'éditeur prétend que Némésius a connu la circulation du sang ; et, en effet, le passage suivant, quoiqu'en dise Freind, qui en veut attribuer toute la gloire à son compatriote Harvée, semble le prouver.

« Le mouvement des pouls, dit Némésius, « naît du cœur, et principalement du ventri- « cule gauche ; par une suite constante de « l'ordre et de l'harmonie, l'artère est dilatée « et resserrée avec violence ; dans la dilatation, « elle attire des veines voisines la partie la « plus dense du sang, dont les exhalaisons « servent à l'entretien des esprits vitaux ; dans « sa contraction, elle répand dans tout le corps, « par des passages secrets, toutes les exhalai- « sons qu'elle contient ; en sorte que ce qui « est foligineux par lui-même, est chassé par « le cœur dans l'expiration, soit par la bouche, « soit par le nez. »

## *Jules Ausone.*

Dans le même temps que florissait Oribaze par ses talens, un médecin célèbre et d'un grand mérite se faisait admirer par l'éclat de ses vertus. Jules Ausone, père du poëte de ce nom, et qui naquit à Bazas, petite ville

dans les Landes, à quinze lieues de Bordeaux, au quatrième siècle, exerça la médecine dans cette dernière ville d'une manière distinguée. Il donnait gratuitement ses soins à tous ceux qui imploraient ses secours, et la modestie la plus rare accompagnait ses succès. Il haïssait les procès, et n'eut jamais aucune affaire pardevant les tribunaux; il était sans envie, sans ambition; il ne mentait et ne jurait jamais. Il ne se laissa jamais entraîner dans aucune cabale ni dans aucun complot, et était bon ami. Il faisait consister la félicité à ne pas désirer ce qui ne pouvait procurer le bonheur. Il n'attaquait jamais la réputation de personne, et gardait le silence quand les vérités qu'il savait, pouvaient être désavantageuses. Il avait des mœurs simples et innocentes; il était bienfaisant par caractère. Il entretint fidèlement la foi conjugale pendant quarante-cinq ans qu'il fut marié. Voilà, sans doute, des qualités qui honorent la médecine, et un exemple frappant pour les médecins. On le comparait aux sages de la Grèce. Il coula des jours heureux sous l'empire de la vertu, et cessa de vivre à quatre-vingt-dix ans. Il connaissait parfaitement les langues grecque et latine. Il a écrit quelques ouvrages dans cette dernière langue, desquels Vindicianus et Marcellus parlent avec éloge. Ce

dernier fut contemporain d'Ausone, et exerça la médecine à Bordeaux, sa patrie : il a écrit un ouvrage sur les médicamens empiriques, physiques et raisonnables ; il donne la préférence, non sans raison, aux premiers.

## *Aëtius.*

Il ne faut pas le confondre avec Aëtius, évêque demi-arien, ainsi que quelques historiens l'ont fait. Il y a encore un autre Aëtius Sicanus, médecin. On prétend que c'est principalement dans ses écrits que Galien a puisé tout ce qu'il a dit dans son livre *de atrâ bile*. Aëtius, dont nous parlons, était d'Amida, ville de Mésopotamie. Il exerça la médecine à Alexandrie, vers le milieu du cinquième siècle. Il a recueilli tout ce qu'il y avait de meilleur dans les écrits des médecins ses prédécesseurs ; on y trouve divers fragmens de l'antiquité qu'on ne voit point ailleurs, ainsi que la description de quelques maladies nouvelles, et plusieurs choses concernant les maux d'yeux et les remèdes externes. Il a exposé dans de grands détails les soins de l'enfance, et le choix des nourrices. Il aimait beaucoup les topiques, et n'a pas mal raisonné sur la vertu de plusieurs. Il avait une si grande confiance dans les cautères, qu'il en faisait appliquer en plusieurs endroits du corps,

dans l'asthme invétéré et l'empyême. Il a donné fortement dans les charmes et les amulettes qui étaient en vogue chez les Égyptiens. Il a donné aussi d'excellentes remarques sur chaque opération chirurgicale, excepté par rapport aux fractures et aux luxations.

Freind le place au sixième siècle. Il a bien traité de la chirurgie et a dit des choses neuves, qu'on ne trouve ni dans Galien ni dans Celse. On peut connaître par plusieurs passages de cet auteur, combien on mettait en usage, dans ces siècles, le cautère tant actuel que potentiel. C'était surtout dans la paralysie qu'on employait un grand nombre de cautères. Aëtius recommande dans cette maladie d'appliquer le feu sans délai et dans plusieurs endroits, tels qu'à la nuque, au sommet de la tête : il veut qu'on l'applique dans cette dernière partie en trois ou quatre lieux. Il ajoute que si ces ulcères donnent long-temps du pus, il y a un grand espoir de guérison. Il employait aussi ces mêmes moyens dans l'asthme invétéré, et dans l'empyême. Lorsque les autres remèdes avaient été peu utiles, il faisait cautériser, dans cette maladie, au cou, au dos et dans plusieurs endroits de la poitrine. Il faisait usage du cautère potentiel dans la sciatique ; il l'appliquait surtout aux jambes dans cette affection, et en entrete-

nait long-temps les ulcères. On observera que ces trois chapitres de la paralysie, de l'empyême et de la sciatique, sont tirés d'Archigène, et que les anciens ne refermaient les ulcères opérés par la cautérisation, que lorsque la maladie pour la guérison de laquelle ils employaient ce moyen, était entièrement dissipée. C'est ce qui a fait dire à Celse : *ut ulcera aliquis sanescere vetet, humorem fluere sinat, donec is omnis exhauriatur, et levetur morbus.* Aussi Aëtius voulait-il qu'on laissât ouverts les ulcères que l'on avait pratiqués dans la morsure d'un chien enragé, durant quarante ou soixante jours; et s'ils se fermaient auparavant, il prescrivait qu'on les rouvrît. Aujourd'hui on n'ouvre pas des exutoires sur les os, comme au sternum, à la nuque, aux clavicules, etc., ainsi que le faisaient les anciens; les modernes les pratiquent dans les parties charnues du corps; ou plutôt dans les interstices des muscles; l'expérience leur a appris que les douleurs sont moindres, et que l'ulcère fournit davantage de pus. Ils ont substitué au feu et aux caustiques, dans beaucoup de cas, les cautères par incision, et les sétons.

Aëtius est le premier qui ait parlé des *dragonneaux, dracuncul;* mais il a pris ce qu'il en a dit dans Léonide. « Les dragonneaux,

« dit Aëtius[1], sont des vers, quelquefois longs, « d'autres fois courts. Ils occupent le plus sou- « vent les jambes, mais aussi quelquefois les « muscles des bras. Ils naissent, surtout chez « les enfans, dans l'Inde et dans l'Éthiopie, et « leur génération est la même que celle des « vers plats des intestins : ils se meuvent sous « la peau sans causer de douleurs ; mais, dans « la suite, l'endroit où se trouve l'extrémité « du dragonneau suppure. La peau s'ouvre et « laisse paraître la tête. Si on le tire il cause « une forte douleur, surtout si, agissant avec « violence, on le rompt : c'est la portion restée « qui cause cette douleur. Afin donc que la « portion sortie ne rentre pas, il faut l'attacher « avec un fil, et repéter tous les jours la même « opération : de cette manière on réussit à la « faire sortir, car la ligature l'empêche de « rentrer, et ne le rompt point. On lave « la partie avec un mélange d'eau miellée « et d'huile dans laquelle on a cuit de l'ab- « synthe et de l'auronne ; ou bien avec quel- « qu'autre infusion anthelmintique, rejetant « toutes les liqueurs âcres, à cause de l'inflam- « mation. Il faut aussi appliquer des cata- « plasmes relâchans et suppuratifs, composés

1. *Tetr.* IV, *serm.* 2, *cap.* LXXXV.

« avec des farines, l'eau miellée et l'huile. Si « le ver, sortant de lui-même, peut être facilement attiré, il ne reste rien à faire ; mais « s'il meurt et pourrit, il faut persister dans « l'usage des cataplasmes, et leur associer l'eau « miellée et l'huile.

« Quant à moi, dit Léonide, j'emploie ordinairement l'emplâtre de bois de laurier, « après avoir cessé les cataplasmes. Lorsque la « suppuration est établie, on divise la peau « longitudinalement, et on emporte le dragonneau mis ainsi à découvert. On écarte « ensuite les lèvres de la plaie par l'introduction d'un peu de charpie, et l'on procède dans « le reste du traitement comme pour les abcès. »

Son chapitre sur les hémorroïdes n'offre rien de neuf, si ce n'est une particularité sur leur extirpation. Quoique Hippocrate eût établi le précepte de ne point emporter toutes les hémorroïdes invétérées, et d'en réserver une pour perpétuer la décharge à laquelle la nature est habituée, parce que autrement on aurait à craindre l'hydropisie ou l'étisie ; Aëtius, contre ce sentiment, ne veut point qu'on réserve d'hémorroïdes, mais qu'on les extirpe toutes, et après la guérison, qu'on ramène le corps dans l'état naturel par une diète convenable et la saignée du bras, dans la vue de prévenir ou de dissiper

la pléthore. Mais le précepte d'Hippocrate est plus sage et plus sûr, comme le prouve l'observation.

Aëtius a très-bien décrit les symptômes des cancers de la matrice. « Ils sont, dit-il [1], ou « ulcérés ou non. On trouve, vers l'orifice de « ce viscère, une tumeur dure, inégale et « élevée, d'une couleur noirâtre, rouge ou « livide. On sent une douleur violente dans « les aînes, qui s'étend vers le haut du ventre, « le pubis et les lombes, qui s'irritent lors- « qu'on les touche et qu'on emploie différens « remèdes. Lorsque le cancer est ulcéré, il « cause, outre la douleur, la dureté et la tu- « meur dont on vient de parler, des ulcères « rongeans, inégaux, sales, enflés, blanchâtres « et couverts d'une vilaine croûte. Ceux qui « paraissent les plus nets, sont livides, rouges « et sanglans. Il en sort continuellement un « pus ténu, noir ou jaune, très-fétide, et quel- « quefois du sang, et ils causent tous les au- « tres symptômes ordinaires à l'inflammation de « la matrice. Cette maladie, comme l'observe « Hippocrate, est incurable, mais on doit tâ- « cher de l'adoucir par des demi-bains de fe- « nugrec et de mauve, et avec de cataplasmes « de même nature.

1. *Tetrab.* IV, *serm.* 4. *cap.* 94.

L'ouvrage d'Aëtius, qui est une compilation, contient seize livres qui font un volume plus gros que celui d'Oribaze. Ces deux auteurs renferment tout ce qu'il y a de plus essentiel dans la théorie et dans la pratique de la médecine en général, et dans celle de la chirurgie en particulier, dans l'anatomie, la botanique et les drogues qui étaient alors en usage, de même que sur l'hygiène et la préparation des remèdes.

### *Alexandre de Tralles.*

Alexandre de *Tralles*, ville fameuse de Lydie, vécut au sixième siècle, en 560, sous Justinien le grand. Il pratiqua la médecine en différens pays, et s'établit à Rome, où il se distingua par les plus heureux succès. Il s'est borné à composer un traité de médecine pratique, où il parle de toutes les maladies, excepté celles qui demandent les secours de la chirurgie. Il donne, en peu de mots, les causes des maladies internes, leurs signes propres et leur traitement. Entre les remèdes qu'il indique, il s'en trouve plusieurs qui sont superstitieux. Il recommande entr'autres, comme un moyen efficace qu'il a éprouvé contre la fièvre tierce, d'écrire avec de l'encre, sur une feuille d'olivier, ces deux mots CA ROI, et de la suspendre au cou des malades, en avertissant très-sérieusement qu'il faut cueil-

lir cette feuille d'olivier avant le lever du soleil. Il est celui des auteurs Grecs qui a fixé avec le plus de précision le diagnostic de chaque maladie.

Il a traité de la goutte, dont n'a point parlé Galien : c'était particulièrement par les purgatifs qu'il l'attaquait. Il est le premier qui ait parlé de la rhubarbe ; et qui ait associé l'opium aux sudorifiques dans le traitement de la fièvre quarte ; il recommande dans le causus, c'est-à-dire, cette maladie qu'il appelle fièvre ardente fausse, et qui n'est autre chose que la fièvre ardente compliquée de saburres gastriques, les évacuans, et rejette la saignée ; et en effet la diarrhée, ainsi que l'avaient déjà observé Hippocrate et Galien, est un des moyens naturels qui conduisent la maladie à la crise ; mais il ne prescrivait que les purgatifs doux, et proscrivait ceux qui agissent avec violence, même dans la fièvre tierce et la quotidienne. Il recommande la saignée dans le causus, lorsque le malade éprouve des syncopes qui viennent de la pléthore, ce qu'on reconnaît dans cette circonstance, ajoute-t-il, à la tuméfaction et à la paleur du visage, qui sont plus grandes que de coutume, à l'enflure de l'habitude du corps, au pouls, qui est petit, paresseux, et dont les pulsations sont séparées par de longs intervalles.

Il donne les plus grands éloges aux vomissemens que l'on excite avant l'accès dans les fièvres tierces, et surtout dans les quartes. Il a terminé, par ce seul moyen, des quartes très-invétérées. Mais cette méthode n'était pas nouvelle, car les anciens l'employaient : Alexandre n'a fait que la remettre en vogue.

Il a décrit très-exactement la frénésie. Il prescrivait dans cette maladie la saignée du bras; et lorsqu'on ne pouvait la faire, il faisait ouvrir la veine frontale. Rhasès a recommandé cette saignée d'après lui, quoiqu'il donnât quelquefois le diacode dans la frénésie. Il s'en abstenait lorsque le malade était d'un tempérament flegmatique, que la fureur n'était pas bien violente, et lorsque les forces étaient très-diminuées; car dans ces cas les opiatiques sont dangereux. Il donne les mêmes conseils dans la pleurésie et la toux.

Il prescrit les vésicatoires, la scille dans la léthargie, le lépidum dans l'épilepsie, l'ail, l'euphorbe, les sinapismes et les cantharides, dans la goutte; et lorsque ces topiques irritans font couler une grande quantité de serum, ils soulagent promptement; mais il conseille aussi de ne pas mettre toute sa confiance dans ces topiques.

Il a fort bien décrit les diverses espèces de

melancolie : il les traitait plutôt par le régime, les bains et les amusemens, que par des médicamens. Il diffère des anciens en ce qu'il n'emploie pas si fréquemment les ventouses, les sangsues et les sinapismes. Il préférait, pour les purgations, à l'ellébore si vanté par eux, la pierre d'Arménie, qui possède tous les avantages du premier, sans en avoir les inconvéniens. Il recommande de saigner dans les parotides, avant que de faire aucune application des discussifs et des attirans ; mais il n'a entendu parler que de celles qui sont idiopathiques et qui ne sont pas critiques. Si on néglige cette précaution, on a à craindre la suffocation. Il rejette par la même raison l'application des astringens et des répercussifs, tels que le solanum, l'alun, etc. Il faut, dit-il, tenter la voie de la résolution dans ces tumeurs, de préférence à la suppuration ; mais lorsque la nature s'y refuse, et que la tumeur et la douleur persistent, il faut favoriser la suppuration : et en cela il a suivi l'opinion de Celse, qui dit précisément la même chose.

Il rejette généralement du traitement de l'angine les relâchans dans le principe : il admet uniquement les répercussifs. Il prescrit la saignée trois ou quatre fois, selon que l'exigent les circonstances, mais il ne veut pas qu'on tire du sang jusqu'à la défaillance ; et lorsque

ce moyen est insuffisant, il fait ouvrir les narines : il y joignait l'usage des purgatifs. Il recommandait d'employer ces moyens promptement. Il faisait ouvrir aussi quelquefois les veines jugulaires, et d'autres fois la saphène, chez les femmes dont les règles étaient supprimées : il en résulte un double avantage, celui de rappeler les règles, et celui de détourner le sang du lieu de la tumeur. On voit que cette méthode est parfaitement d'accord avec la raison non-seulement, mais encore avec l'expérience qui en justifie tous les jours les succès.

Il a parlé des tubercules pulmonaires, d'où naît la difficulté de respirer, et qui ne sont pas accompagnés, si ce n'est lorsque la maladie a fait de grands progrès, de fièvre et d'expectoration.[1] Cette maladie, qui est aujourd'hui très-commune, et surtout chez les personnes scrofuleuses, dégénère bientôt en une véritable phthisie pulmonaire mortelle. Il raconte avoir vu de vrais calculs rejetés par l'expectoration, et dont quelques-uns avaient la grosseur d'une noisette : il n'y avait néanmoins aucun indice de phthisie; seulement le malade avait une toux qui durait depuis fort long-temps. J'ai connu un homme, dit Alexandre, qui en expectora

1. Galien a parlé de cette maladie, qu'il regarde avec raison comme une sorte d'éthisie. *De loc. affect.*

quatre ou cinq semblables, à de longs intervalles : il avait été tourmenté cruellement de la toux pendant long-temps, et il n'éprouva aucun soulagement si ce n'est après qu'il eut rendu des calculs. Il était d'une habitude naturellement ténue, et presqu'entièrement énervé par l'effet de la maladie : il serait mort infailliblement de phthisie, s'il n'eût usé des moyens humectans et rafraîchissans, qui lui firent rejeter ces matières dures. Alexandre reproche à Galien d'avoir employé, dans un semblable cas, les médicamens chauds et desséchans, comme le mithridatium et la thériaque, en observant qu'aucun de ceux qui ont été traités ainsi, n'en a réchappé.

Il rapporte une observation neuve, et qu'on ne trouve nulle part que dans ses ouvrages, concernant la *boulimie*, c'est-à-dire, la faim excessive ; c'est que les vers lombricaux sont quelquefois la cause de cette affection. Il parle d'une femme qui, éprouvant cet appétit vorace, sentait continuellement une rosion dans l'estomac et une douleur au sommet de la tête : elle rendit après avoir pris la hière, un ver de la longueur de douze coudées, et fut entièrement guérie.

Il remarque que le hoquet cesse à l'instant par l'effet d'une terreur subite ou d'une forte attention.

Il conseille de tirer le sang, à la quantité de deux hémines, dans la dissenterie qu'il appelle rhumatique. Il blâme la pratique de ceux qui donnent sans une nécessité urgente, de bonne heure, les opiatiques, parce que ces remèdes empêchent le flux d'humeurs qui est nécessaire dans le premier temps de la maladie, qu'ils affectent la tête, ôtent les forces, et ensuite excitent le flux.

Il recommande l'usage du fer dans le squirre de la rate : il le faisait infuser dans un liquide, sa préparation consistant à éteindre le fer, rougi au feu, dans l'eau ou dans le vin; et il faisait prendre ce breuvage au malade : il est le premier qui ait introduit en médecine l'usage interne de ce métal, dont Oribaze et Aëtius ne se servaient qu'extérieurement.

Il prescrivait la saignée dans les paroxismes des maladies calculeuses : l'expérience en a confirmé l'utilité, surtout lorsqu'il y a difficulté d'uriner. Il a traité des lombries dans une lettre écrite à Théodore pour son fils : il commence par en faire la description, et ensuite il les divise en trois genres; le premier comprend ceux qui sont petits et ténus, et qu'on connaît sous le nom d'ascarides; il range dans le second genre ceux qui sont ronds, et enfin, dans le troisième, ceux qui sont larges et qu'on appelle

*tœnia.* Alexandre a vu un de ces derniers qui avait près de seize pieds de longueur. Il traite de tous ces genres, soit qu'il y ait fièvre ou non, et expose les médicamens qui sont utiles dans ces cas; ceux-ci étaient déjà en usage chez les anciens, et, excepté les mercuriaux, ils sont à peu près les mêmes que ceux employés de nos jours. Nous observerons, par rapport aux vers, qu'ils ne s'engendrent que dans les constitutions pituiteuses, dans lesquelles la bile n'a pas assez d'énergie et d'amertume pour détruire ces insectes et nettoyer le canal intestinal.

Mais l'on peut dire en général que l'ouvrage d'Alexandre de Tralles est un des meilleurs qui nous soient restés de tous ceux des anciens médecins. Il a un caractère d'originalité que n'ont pas Oribaze et Aëtius, quoiqu'il ait copié en partie ceux qui l'ont précédé.

## *Jacobus Psychrestus.*

Alexandre eut pour contemporain Jacobus Psychrestus, premier médecin de Léon le grand. Ce dernier médecin avait beaucoup d'esprit et de talens, et se concilia tellement l'amitié de l'empereur et du sénat, qu'on lui éleva une statue dans les bains de Zeuxippe, construits par l'empereur Sévère, et une autre

à Athènes. Il passa pour un si grand observateur, qu'on a dit de lui qu'aucun de ses pronostics ne s'était trouvé faux. Quant à sa pratique, il prescrivait très-fréquemment les clystères et les suppositoires. Il employait rarement le fer et le feu, et n'aimait pas la saignée. Son zèle pour le bien public égalait son génie; et son ardeur extrême pour les progrès de l'art, faisait dire que l'ame d'Esculape avait passé dans son corps.

## *Uranius et Procope.*

Freind place dans le même temps Uranius et Procope. Le premier était Syrien de nation, et pratiquait la médecine à Constantinople vers le milieu du sixième siècle. Il ne fut qu'un charlatan, qui n'avait pas seulement les premières notions de l'art de guérir. Néanmoins il vantait impudemment partout l'excellence de son érudition; il attroupait le peuple dans les places publiques, et l'entretenait des êtres de raison et des points impénétrables à l'esprit humain, qu'il expliquait à sa manière. Son impudence le portait jusques dans le palais des grands; il y servait de jouet par les sottises qu'il débitait, et que la boisson lui suggérait, et s'attirait quelquefois de mauvais traitemens par la licence de ses discours. Il suivit, en

Perse, un certain Arebindus, qui y était envoyé en ambassade ; il s'habilla à la manière des philosophes, et sut si bien cacher ses défauts et composer son extérieur, qu'il plut à Chosroës, dit le Grand. Ce prince lui accorda son amitié, et la lui continua même après son départ pour Constantinople. Dans quelques lettres qu'il lui écrivit, il l'honore de la qualité de son maître et de son précepteur. Chosroës avait sans doute les qualités nécessaires à un grand roi pour gouverner ; mais quant à la science dont il voulait faire parade, il faut qu'il en ait eu bien peu pour avoir attaché quelque importance à passer pour le disciple d'un tel maître.

Procope était un savant historien, qui vivait dans le sixième siècle, du temps de Justinien. On est fondé à croire qu'il n'exerça point la médecine, quoiqu'il eût acquis des connaissances dans cet art. Il a laissé dans les histoires des remarques savantes sur la médecine ; il a donné un tableau fidèle de la peste qui ravagea Constantinople en 543.

## *Paul Éginette.*

Paul Éginette, c'est-à-dire, de l'île d'Égine, est aussi un compilateur. Son but a été de donner un abrégé de toute la médecine, et il avoue avoir consulté principalement Oribaze et

Aëtius, après lesquels il a vécu. Il est de tous les anciens celui qui a le mieux écrit sur les opérations de chirurgie; il est même à certains égards préférable à Celse. Fabricius d'Aquapendente avait de ces deux auteurs une telle opinion, qu'il prenait partout pour texte la doctrine de Celse et de Paul; ses observations et ses raisonnemens consistent principalement à les expliquer tous les deux. Au septième siècle, vers l'an 640, Paul Éginette a traité de la santé, dans son premier livre sur la médecine, mais il n'offre presque rien qui n'ait été dit avant lui. Ses descriptions des maladies sont courtes et complètes. Il a écrit sur les maladies des femmes : il est le premier qui ait traité de l'art des accouchemens; il commence cet ouvrage par les maladies des femmes grosses. Il rapporte quelques fragmens des anciens médecins, et surtout la lettre de Dioclès à Antigone, sur la conservation de la santé. Son sixième livre comprend les opérations de chirurgie; c'est l'ouvrage le plus parfait qu'il y ait eu en ce genre avant le renouvellement des sciences.

Paul prescrivait la section des jugulaires dans les fluxions opiniâtres des yeux; cette espèce de saignée n'avait été pratiquée avant lui par aucun des anciens, si ce n'est par Alexandre,

qui la conseillait dans l'angine. Il conseillait d'ouvrir les artères temporales dans l'ophtalmie et le vertige, dans les fluxions et les autres maladies de la tête, contre le sentiment de Celse, qui croyait qu'une artère divisée ne pouvait se fermer. Hippocrate, Arétée et Galien, avaient déjà pratiqué l'artériotomie. Il faisait un fréquent usage des ventouses scarifiées, et avait inventé un instrument pour scarifier, qui, ayant trois pointes, faisait trois incisions en même temps.

Ces quatre auteurs renferment toute l'ancienne médecine grecque, et en font en quelque sorte la clôture. Les principes généraux de l'art y sont les mêmes que ceux d'Hippocrate et de Galien. Ces quatre médecins sont appelés les quatre médecins classiques grecs. Ce qu'ils ont donné de l'anatomie, diffère peu de ce qu'on trouve dans Galien. Les remèdes composés sont tirés aussi de ce dernier; et déjà dans ce temps ils étaient en trop grand nombre. C'est *Alexandre de Tralles* dont la lecture doit être le plus recommandée. Il donne une juste idée de la pratique de ces temps-là.

## *Nonnus, Siméon Selthi, Théophilus Protospatharius.*

Après eux il se trouve un grand vide dans les siècles suivans, par rapport à l'histoire de

la médecine. Pour ce qui est des autres médecins grecs d'un rang inférieur, et d'un temps plus récent, il se trouve une lacune d'environ cinq cents ans dans l'histoire grecque ; ce fut à cette époque que la Grèce commença à se couvrir de profondes ténèbres, desquelles elle n'est pas encore sortie. Néanmoins son climat n'a pas changé sensiblement, si l'on en excepte les hivers de la Béotie, qui ne sont plus aussi rigoureux que du temps d'Hésiode, par rapport aux défrichemens et à la culture des terres de la Thrace et de la Macédoine, qui y furent accélérés sous le règne d'Archélaüs. On n'a qu'un très-petit nombre d'écrits de médecins de cette nation ; les plus anciens sont ceux de Nonnus, qui vivait dans le dixième siècle, vers l'an 915 de Jésus-Christ, et qui a composé une pratique de médecine sous le nom de *Compendium morborum*, et qui est tirée des auteurs que nous avons désignés. Siméon Selthi, d'Antioche, qui a écrit sur les qualités des alimens, est à peu près du même temps, et peut-être encore Theophilus Protospatharius, moine, qui a laissé un abrégé d'anatomie tiré des auteurs précédens, et qui a fait un ouvrage sur l'urine. C'est le premier auteur de ce genre qui nous reste ; il a beaucoup puisé dans Hippocrate et dans Galien. On trouve, dans son ouvrage sur la

structure du corps humain, qu'on peut regarder comme un excellent abrégé de celui de Galien sur l'usage des parties, des choses qui ne se rencontrent point dans les auteurs qui l'ont précédé. Il y dit que la première paire de nerfs qui part des premiers ventricules du cerveau, s'étend aux narines pour la perception des odeurs. Il dit encore qu'il y a deux muscles qui servent à clore les paupières, et un qui les ouvre. On ne trouve que dans cet auteur la description d'un ligament très-fort qui lie les vertèbres, et qui est commun à toutes leurs articulations. Il parle d'un nombre prodigieux de vaisseaux capillaires, aussi déliés que les fils d'une toile d'araignée, qui sont dispersés dans la substance des testicules.

## *Mélétius, Palladius.*

Mélétius, contemporain des précédens, a écrit sur le même sujet, ainsi que Palladius ou Pallade le sophiste, qui demeurait à Constantinople, et qui a fait quelques commentaires sur des ouvrages d'Hippocrate, et un traité sur les fièvres, pris d'Aëtius.

## *Michel Psellus.*

Michel Psellus, Actuarius de Constantinople, et Nicolaus Mirepsus [1], sont un peu plus mo-

1. Freind le place à la fin du treizième siècle. Il a écrit sur

dernes. Le premier vivait à Constantinople en 1080. Il ne nous reste de ses nombreux écrits que deux livres *de victûs ratione*, dédiés à l'empereur Constantin, dit Ducas. Comme il fut dépouillé de ses biens par Nicéphore Botoniate, il embrassa la vie monastique, et mourut peu de temps après, dans un âge fort avancé. Le second vivait, suivant Justus (*in chronol. medicor.*), environ l'an 1100, et l'autre cent ans après.

## *Jean Actuarius.*

Jean Actuarius était fils de Zacharie; il exerça la médecine à Constantinople. Il a écrit six livres de thérapeutique pour l'usage du grand chambellan qui fut envoyé en ambassade dans le Nord. Cet ouvrage est, au jugement de Freind, une compilation judicieuse des écrivains qui l'ont précédé; il n'y traite ni de la chirurgie, ni des maladies des femmes. Il rapporte avoir vu se déclarer l'hydrophobie une année après la morsure d'un chien enragé. Paul l'avait vu survenir après sept ans. Il a donné sur la colique et l'hépatite, ainsi que sur la palpitation du cœur, des observations neuves et utiles, et qu'on ne trouve à nulle autre

---

la composition des médicamens dans un style grossier et barbare.

part. Actuarius prétend que cette dernière affection naît ordinairement de l'excès de chaleur ou de la surabondance du sang, et quelquefois aussi des vapeurs qui s'élèvent en haut. Dans la palpitation de la première espèce, le pouls est inégal, ce qui n'est pas dans la dernière. Ce qu'il entendait par vapeurs, étaient des flatuosités qui pressent et distendent le thorax et l'abdomen, selon Freind; telle est la palpitation qui a lieu chez les hypocondriaques et les femmes hystériques : mais ces flatuosités ne sont pas la cause de cette affection; elle dépend du régime des parties. A la vérité, Houlier rapporte un cas semblable dans lequel le péricarde avait acquis un volume prodigieux par la grande quantité d'air qui en distendait les parois; mais ce cas est très-rare, et n'a pas lieu chez les autres.

Outre les médicamens altérans que conseille Actuarius, et qui doivent être analogues aux causes de la palpitation et au tempérament du malade, il recommande particulièrement la saignée et les purgatifs doux, dans l'intention de diminuer la pléthore, et d'opérer une révulsion.

Actuarius est le plus grand des médecins grecs d'un âge inférieur. Quoiqu'il n'ait rien écrit que d'après Galien, Aëtius et Paul, et que les

maladies dont il parle aient été traitées par les Grecs, il dit néanmoins sur ce sujet des choses particulières et qui lui sont propres, principalement sur les urines et sur le pouls, dont il tirait ses indications. Il est le premier de tous les auteurs grecs qui ait fait mention des purgatifs doux, comme de la casse, de la manne, du séné, etc. Il avait lu apparemment les médecins arabes, et il paraît que c'est d'eux qu'il avait emprunté ces sortes de purgations. Ses descriptions sont très-exactes. Dans ses opinions philosophiques, il est Galéniste et Aristotélicien; son style est d'ailleurs pur. Il emploie souvent l'ancien dialecte attique, principalement dans ses opinions philosophiques. Actuarius a traité brièvement de la santé dans son troisième livre sur la méthode de guérir, et il y décrit des antitodes qu'il croit propres à la conserver. Il recommande entr'autres, à cet effet, l'antidote qu'il appelle *santé*, et dont les principaux ingrédiens sont la rhue, le poivre, la myrrhe, le safran, la cannelle, le nard celtique, l'euphorbe, la mandragore, le pavot. Il entre encore dans cette composition plus de vingt simples; le tout pulvérisé et mêlé avec le miel. Il suffit, dit-il [1], de prendre chaque jour

1. *Method. medend. lib.* V, *cap.* 6.

la grosseur d'une lentille de ce remède, pour être exempt de toute maladie; il jouit encore de la vertu de guérir infailliblement toutes sortes d'inflammations, et même de chasser les sorciers et les mauvais esprits. Il recommande aux fébricitans de prendre ce remède dans l'eau; et, dans les autres maladies, il veut qu'on le mêle au vin.

Déjà plusieurs siècles avant Actuarius, on était infatué de ce préjugé, qui a encore lieu de nos jours chez quelques personnes peu sensées, qu'on peut trouver un remède universel à tous les maux; mais Actuarius a été le premier médecin de quelque réputation qui ait donné tête baissée dans ce ridicule travers.

Homère avait célébré le *nepenthes* [1], ou cordial d'Egypte, comme un remède qui répandait la gaieté et la joie chez tous ceux qui en prenaient, et qui chassait la mélancolie. Pline décrit une plante [2] qu'on appelait *dodecatheon*, c'est-à-dire, les douze dieux, qui ressemblait à une laitue, et qui, infusée dans de l'eau, lui communiquait la vertu de guérir les maladies de toute espèce; il parle encore d'une sorte de pivoine, à laquelle on donnait le nom de *panacée*, à cause de sa vertu contre tous les maux.

1. *Odyss. lib.* IV, *v.* 221.
2. *Lib.* XXV, *cap.* 4.

Du temps d'Hérophile, il y avait une composition à la mode, qui portait le nom magnifique de *main des dieux*. Galien fait une fort bonne remarque sur cette drogue. « Hérophile, « dit-il [1], a bien raison d'assurer que cette « composition, considérée en elle-même, n'a « aucune valeur, et peut même être nuisible « quand elle est administrée par une main « ignorante; mais que lorsqu'un médecin ha- « bile sait la donner à propos, les bons effets « qu'elle produit méritent bien qu'on l'appelle « *la main des dieux.* »

A la vérité, cette manière de chercher la conservation de la santé et la guérison de tous les maux dans un seul reméde universel, est bien plus courte et plus aisée que l'observation des règles prescrites par Hippocrate et par Galien, qui exigent la sobriété et l'exercice. Si on pouvait découvrir un semblable remède, il mériterait sans doute d'être recherché de tout le monde ; mais il est physiquement impossible. Telle est néanmoins la faiblesse de l'esprit humain, qu'on voit dans tous les pays, des personnes, d'ailleurs très-judicieuses, prévenues en faveur de quelque panacée universelle, propre à reculer les bornes de la vie au-delà de la mesure ordinaire.

1. *De compos. medicament. local. lib.* VI, *cap.* 3.

## *Pépagomène.*

Pépagomène, médecin de l'empereur Michel Paléologue, vivait à peu près dans le même temps. Il écrivit, en 1261, un traité de la goutte, qui ne contient rien de différent de ce qui avait été dit avant lui. Pline parle d'un médecin de ce nom. Il n'y a rien dans les autres qui mérite qu'on s'y arrête.

En achevant ce qui concerne les médecins Grecs, nous remarquerons qu'il se trouve quelques auteurs de cette nation plus anciens même que les précédens, qui ont écrit sur la chimie. Du temps de Dioscoride, qui vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne, on savait déjà tirer du cinnabre le mercure par sublimation, au moyen d'un vaisseau, appelé en grec ἄμβιξ, d'où les Arabes, en y ajoutant l'article *al*, ont formé le mot *alambic*. La plupart des chimistes de ces temps-là ne se proposaient pas seulement d'épurer l'or et l'argent, mais encore de changer les métaux imparfaits en métaux parfaits. Ils donnaient à leur art le nom d'*art divin*, d'*art sacré*, et se vantaient de posséder la *pierre philosophale*. Il en est enfin venu d'autres, qui avaient pour but de découvrir les usages des différentes substances des trois règnes, soit pour le maintien de la santé,

soit pour la guérison des maladies. Les premiers de ceux-ci sont Isaac Israëlite, fils adoptif de Salomon, roi d'Arabie, Sérapion et Avenzoar. Le premier vivait au septième siècle, environ l'an 660 de l'ère chrétienne; et le second, dans le huitième, environ l'an 762; le troisième, dans le neuvième, environ l'an 827. Les autres médecins arabes, qui sont venus ensuite, sont Rhazès, Avicenne, Mésué, Rabbi Moyse, Averroës, Hali-Abbas, Alsaravius, et quelques autres. Les deux premiers ont vécu dans le dixième et le onzième siècles, et les autres dans le douzième, suivant Leclerc.

Les ouvrages des médecins arabes que je viens de nommer, ont tous été traduits en latin, et quelques-uns imprimés; mais il y en a un grand nombre d'autres dont il n'existe que des manuscrits, et qu'on trouve dans quelques bibliothèques. La première version que l'on a eue des auteurs grecs, a été en syriaque; et, dans la suite, ils ont été traduits du syriaque en latin, et du latin en arabe: c'est pourquoi ces traductions ont été infidèles, ou du moins peu exactes, et altérées par le galénisme et les erreurs d'Aristote; ce qui a fait dire à Louis Vivès [1]: « la plupart des traductions arabes

1. *De corrup. art.* 1, 5.

« n'ont point été faites sur les originaux grecs, « mais sur d'autres traductions latines, et il « est impossible que ce qui passe ainsi par « plusieurs mains, ne s'altère insensiblement; « la moindre négligence devient une source « d'erreurs. Les philosophes arabes, par exem- « ple, citent toujours Ptolomée, au lieu de « Platon; Pythagore, au lieu de Protagoras; « Cratyle, au lieu de Démocrite, etc. Quand « Averroës emprunte quelque chose de Platon, « il ne donne jamais à ses dialogues que des « titres extravagans. On juge bien qu'il ne les « a lus que dans des versions fautives. »

Les Arabes furent de serviles copistes de Galien et d'Aristote; ils corrompirent l'esprit humain : car, comme le remarque Vivès [1], « rien ne le rabaisse plus que l'habitude de « penser par autrui, et d'accorder à l'autorité « ce qui n'est dû qu'à la raison. » Bien plus, ils mêlèrent encore à la médecine les traits grossiers de leur vanité et de leurs superstitions.

---

2. *De corrupt. artium causis*, I. 5.

## SECOND AGE.

L'ORDRE des temps exige qu'après avoir parlé de l'état de la médecine chez les Grecs et les Romains, nous rapportions comment elle passa entre les mains des Arabes et des Perses.

Deux événemens contribuèrent à la transplanter dans les parties orientales de l'Asie. Le premier fut le mariage de Sapor, roi de Perse, avec la fille de l'empereur Aurélien, qui la fit accompagner de quelques médecins Grecs. Ceux-ci portèrent la doctrine d'Hippocrate à Nibur, capitale du Chorasan, fondée par Sapor, l'an 272; et ce fut des écoles de Nibur, comme le conjecture Freind, que sortirent dans la suite ces illustres médecins, Rhazès, Hali-Abbas, et Avicenne.

L'autre événement fut la prise d'Alexandrie par les Sarrazins en 642. Il est vrai que la fameuse bibliothèque de cette ville, qui avait été fondée par Cléopâtre, et augmentée par plusieurs rois d'Égypte, ses successeurs, pour remplacer celle de Ptolomée, la plus riche de l'univers, dont la plus grande partie avait été brûlée lors de la guerre entre César et Pompée, n'existait déjà plus: mais il est probable qu'on y avait épargné les livres des anciens médecins grecs, par cela même qu'ils étaient des livres de médecine; car les nations les plus

barbares sont portées à protéger ce qui favorise les moyens de conserver la santé. Mais peu s'en fallut que ce dernier événement ne portât le dernier coup aux sciences et aux arts; il n'y eut dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie qu'un petit nombre de livres épargnés et qui furent sauvés des flammes par une espèce de miracle. On rapporte qu'Amrou, général des Sarrazins, ayant pris la ville d'Alexandrie, un grammairien, nommé Jean, prit la liberté de lui demander les livres de la bibliothèque de cette ville. Amrou en écrivit au calife Omar, qui lui répondit en ces termes: « ou ce que contiennent les livres dont « vous parlez, s'accorde avec ce qui est écrit « dans le livre de Dieu (l'alcoran), ou il ne s'y « accorde pas: s'il s'y accorde, alors l'alcoran « suffit; s'il ne s'y accorde pas, il faut les « détruire. » En conséquence de cet ordre du calife, Amrou distribua les livres de la bibliothèque dans toute la ville, pour servir à chauffer les bains, qui étaient au nombre de quatre mille, et malgré ce grand nombre, il y avait une si prodigieuse quantité de livres qu'il fallut six mois pour les consumer.

On ne peut comparer cette action du calife Omar, qu'à celle du pontife Grégoire, qui fit brûler les œuvres de Cicéron et de Tite-Live

pour empêcher qu'on n'apprît à bien parler le latin. Il ne resta, après l'exécution de ce pape vandale en Europe, qu'un seul manuscrit très-mutilé de Tite-Live, et un seul des histoires de Corneille Tacite, qu'on a retrouvés en Westphalie. La cour de Rome a presque toujours exercé ses persécutions contre l'esprit humain: elle a entr'autres détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar, et dans quelques autres endroits des Indes orientales, dont les missionnaires de la propagande avaient fait la recherche.

Néanmoins les Arabes ne méprisèrent pas toujours les sciences. Leur caractère et leurs mœurs changèrent bientôt par l'effet des richesses et des victoires. Une fois enrichis par le commerce, et rassasiés de conquêtes, ils ne furent plus ce même peuple conquérant et fanatique qui avait brulé la bibliothèque des Ptolomée. Après avoir porté le ravage et leur religion dans les trois parties du monde connu, ils n'eurent pas plus tôt goûté les douceurs de la paix, qu'ils cultivèrent les arts et les lettres. Ils ont été la seule nation conquérante qui ait avancé la raison et l'industrie humaine. On leur doit l'algèbre, la chimie, des lumières en astronomie, des machines nouvelles, des remèdes inconnus à l'antiquité; mais la poësie est le seul des beaux-arts qu'ils aient cultivé avec succès.

Les médecins arabes ont enrichi la médecine de plusieurs médicamens simples, dont les Grecs n'avaient point eu de connaissance : tels sont entr'autres quelques purgatifs végétaux, comme la *manne*, le *séné*, la *rhubarbe*, les *tamarins*, la *casse*[1], les *mirobolans*, qui sont beaucoup plus doux que ceux dont les Grecs faisaient usage. Ils ont rendu très-commun l'usage du sucre ; on n'employait guères avant eux que le *miel*. Les Égyptiens connaissaient très-anciennement la canne à sucre, qui croît d'elle-même dans leur pays ; ils la mâchaient verte ou séchée dans des fours, parce que l'art d'en exprimer le miel avec des cylindres, et de le figer au moyen du feu, leur était inconnu, ainsi qu'aux Chinois, qui, durant plusieurs siècles, n'ont su tirer le sucre des cannes qui croissent dans leurs marais, ce qu'ils disent avoir appris d'un étranger : c'est aux Indiens qu'on doit cette découverte, que les Arabes portèrent sous leurs califes en Égypte. Ces derniers firent avec le sucre, des *sirops*, des *juleps*, des *électuaires* ou *confections*. Entre ces dernières compositions l'une des plus remarquables et des meilleures, est la confection *Alkermès*. Ils ont mis les premiers en usage plusieurs espèces d'aro-

1. La casse des Arabes n'est pas celle des Grecs ; cette dernière est la cannelle.

mates, comme le *musc*, la *noix muscade*, le *macis*, les *clous de girofle*, et plusieurs autres inconnus aux Grecs. Ils ont aussi introduit dans la médecine les *pierreries*, l'*or* et l'*argent ;* mais ils auraient pu se passer de ces dernières substances, qui sont au moins inutiles. Ils donnèrent beaucoup dans l'astrologie et dans les remèdes superstitieux, et notamment dans les talismans. On leur doit l'invention de l'eau-de-vie, de l'esprit de vin, en un mot de toutes les liqueurs spiritueuses, dont l'usage s'étendit d'abord en Espagne vers le milieu du huitième siècle, par l'émigration des Maures d'Afrique qu'avaient appelés les chrétiens pour venger leurs querelles particulières.

La chimie, la botanique et la pharmacie, furent aussi très-cultivées par les Arabes; mais surtout la première, qui fut en vogue dès le règne d'Almanzor. Rasis, fils de Zacharie, qu'on surnomma le faiseur d'expériences, et Geber, se rendirent célèbres dans cet art; c'est à ce dernier que l'on attribue l'invention de l'alambic et du bain-marie, qui avaient été inconnus aux anciens. Ce sont eux qui ont introduit les remèdes chimiques dans la médecine. Avicenne est le premier qui ait parlé de ces médicamens. Actuarius, médecin Grec, a dit quelque chose aussi de ces mêmes médicamens. L'Égypte est

l'école où les Arabes ont puisé leurs connaissances en chimie. Ils peuvent aussi avoir puisé dans les auteurs qui ont écrit en Grec, mais qui probablement étaient nés en Égypte pour la plupart, et qui y étaient domiciliés. Tel était Zozime, fameux alchimiste. On sait que depuis l'établissement de la monarchie des Grecs, fondée par Alexandre le Grand, la langue grecque s'introduisit peu à peu dans tout l'Orient, en sorte que du temps des Arabes dont nous parlons, et même plusieurs siècles avant eux, la langue grecque était plus en usage que celle du pays.

Les Arabes ont parlé aussi de plusieurs maladies dont il n'est fait aucune mention dans les livres des Grecs. Tels sont entr'autres la *petite vérole* et la *rougeole*, dont Rhazès et Avicenne ont traité fort au long. Il est probable que ces affections ne furent communiquées aux Grecs et aux autres Européens, que dans le temps où vivaient les médecins arabes dont nous parlons ; car il est au moins probable qu'il n'y a point de maladies nouvelles. La petite vérole parut pour la première fois en Egypte, il y a environ onze cents ans, du temps d'Omar, successeur de Mahomet. Ils l'ont décrite, et surtout Rhazès, avec la plus grande exactitude : et on n'y a presque rien ajouté durant cinq cents ans. Les médecins arabes ont

décrit une sorte de lèpre commune dans leur pays, et qui était inconnue aux Grecs. Il en est de même du *spina ventosa*. Albucasis, Avenzoar et Alsaravius, ont parlé aussi d'une maladie connue des Grecs, causée par un petit ver entre la peau et les muscles, et qui parcourt toutes les parties du corps. Ils ont appelé cette maladie *vena medinensis*, parce qu'ils ont douté qu'elle fût causée par un animal. Ils l'ont jugée une veine, un abcès, un nerf, et enfin un animal. Albucasis a parlé aussi de l'affection bovine, c'est-à-dire, de petits ulcères formés par de petits vers dans les vaches. Il est encore plusieurs autres affections dont il est fait mention dans les auteurs arabes, et dont n'ont point parlé les Grecs.

### *Mésué.*

Les médecins les plus intéressans des Arabes, sont Mésué, Hali-Abbas, Avicenne, Rhazès et Albucasis. Mésué ou Johanna, fils de Mésuack, était Chaldéen de nation. Aaron-Raschild, le vingt-troisième calife de Bagdad, sur la réputation qu'avait Mésué, encore très-jeune, d'être très-versé dans les langues et dans les sciences, le chargea d'accompagner son fils Ébullack, surnommé Mammon, dans la province de Chorasan, où il l'envoyait en qualité de vice-roi. Mammon succéda à son père dans la dignité de

calife. Comme il désirait connaître la littérature des anciens, il chargea des savans de traduire en langue arabesque les auteurs Grecs, Persans, Chaldéens et Égyptiens, qui avaient écrit sur tous les arts et sur toutes les sciences : ce fut Mésué qui fut chargé de revoir les traductions des auteurs grecs. On mit alors, pour la première fois, en Arabe les ouvrages de Galien et d'Aristote. Mésué mourut à la quatre-vingtième année de son âge, en 809. Il composa plusieurs ouvrages sur la médecine, dont les originaux sont perdus, au rapport d'Hali-Abbas.

## *Hali-Abbas.*

Le plus complet et le meilleur ouvrage concernant la médecine des Arabes, a été composé par Hali-Abbas. Cet ouvrage est intitulé *Almaleci* ou *livre royal*. Il a eu la prétention de rectifier Hippocrate, Galien, Oribaze et Paul. Il florissait vers la fin du dixième siècle; c'est lui qui nous a appris que les ouvrages originaux de Mésué sont perdus, et que ceux que nous avons aujourd'hui sous le nom de *Sérapion* sont véritablement de cet auteur, en sorte que c'est le premier livre de médecine en langue arabe, car celui de Mésué a été probablement écrit en syriaque.

## *Avicenne.*

Avicenne ou Aboli-Abiscene naquit à Bochara dans la Perse, l'an 964. Son véritable nom était Hasen : il était fils d'Hali et de Citara. Son ouvrage, connu sous le nom de *Canon*, lui fit une si haute réputation, non-seulement en Asie, mais en Europe, qu'à peine enseigna-t-on autre chose dans les écoles de médecine, jusqu'au rétablissement des lettres, à la fin du quinzième siècle. Néanmoins il n'a presque fait autre chose que copier Galien. Seulement il a fait quelques additions aux règles que Galien avait données sur la santé, et dont les principales sont les suivantes.

1.° L'homme qui est agité par les transports de la colère, doit éviter les nourritures échauffantes; et au contraire celui qui est saisi de la peur, doit s'abstenir de celles qui rafraîchissent.

2.° On doit être plus sobre les jours de médecine que les autres jours.

3.° Il ne faut pas se livrer au sommeil d'abord après la saignée.

4.° Lorsqu'on a jeûné trop long-temps, il ne faut pas trop manger ensuite, et ne revenir que peu à peu à faire des repas complets, crainte de se donner la mort. C'est ce qui arriva aux habitans de Bochara: obligés par la famine à ne se nour-

rir que d'herbes et de racines, quand ensuite l'abondance revint, ils abusèrent de la facilité qu'ils avaient de manger du pain et de la viande; mais la plupart tombèrent malades, et moururent.

5.° Les corps affaiblis se trouvent fort bien du bain et des eaux minérales.

Toutes les règles que donne Avicenne sur la santé, ne sont pas aussi sensées que celles que nous venons d'exposer; il en indique quelques-unes qui sont tout-à-fait absurdes et ridicules, comme, par exemple, les suivantes.

Si quelqu'un se trouve très-fatigué à la suite d'un long voyage, qu'on fasse venir une bête à lait, qu'on tire sur la tête de l'homme du lait de cet animal, et qu'après cela il aille dormir.

Si on entreprend un long voyage, dans une région éloignée, il faut porter avec soi un peu de la terre du lieu d'où l'on est, afin d'en jeter dans l'eau qu'on boira. Cette terre natale, si on la mêle à cette eau étrangère, et qu'après l'avoir bien remuée, on la laisse se précipiter, délivre l'eau de ses qualités nuisibles, et en prévient les mauvais effets. Il faut observer que cette précaution était en quelque manière suggérée par la religion des Arabes : en leur défendant l'usage du vin, elle les mettait dans la nécessité d'être très-attentifs sur le choix des eaux.

Avicenne se livra aux plus grands excès :

sa mort prématurée arriva en 1050, à Médine, et son corps fut inhumé dans la ville d'Hamadan.

## *Rhazès.*

Rhazès ou Rasis, qu'on appelle Albubecar Muhamed, était fils de Zacharie, et Persan d'origine. Il étudia la philosophie et la médecine à Bagdad, d'où il vint au Caire, et passa ensuite à Cordoue à la sollicitation d'Almansor.

Rhazès avait de très-grandes connaissances dans l'astronomie, la musique et la chimie. Il passe pour le chef des médecins Arabes. C'est d'après lui, sans en excepter Avicenne, qu'ils ont composé leurs ouvrages. On croit qu'il a vécu dans le dixième siècle. Il a écrit plusieurs traités.

Léon l'Africain rapporte de lui l'anecdote suivante. Passant un jour dans les rues de Cordoue, il vit le peuple assemblé; et comme il apprit que la cause de ce concours était la mort subite d'un homme à la promenade, il se fit apporter promptement des baguettes, qu'il distribua à ceux qui l'environnaient, auxquels il dit de frapper sur cet homme, et particulièrement à la plante des pieds, ce qui le fit revenir au bout d'un quart d'heure. Comme Almansor le complimenta sur cet heureux succès, il lui répondit qu'il n'avait trouvé ce moyen dans aucun livre, et qu'il ne le tenait d'aucun maître, mais de l'ex-

périence qu'en avait faite heureusement un vieillard sur un de ses compagnons de voyage, qui était tombé mort de cheval à Bagdad. « Tout le « mérite de la cure que j'ai opérée dernièrement, « ajoute-t-il, se réduit à avoir remarqué que le « cas de ce citoyen était le même que celui de « l'Arabe; quant à l'événement, c'est un pur ha- « sard. L'expérience vaut mieux que le médecin. »

Rhazès est le premier qui ait parlé du spina ventosa, qui est un ulcère de la moëlle des os, qui attaque communément les épyphises avec carie, exastase et douleur. Il employait dans cette maladie le fer ou le feu pour enlever les parties de l'os qui avaient été attaquées par la carie.

Rhazès est celui qui a le mieux décrit la petite vérole et la rougeole. Il regardait la première comme étant le produit d'un levain qui est dans le sang, à peu près semblable à celui qui existe dans le moût des raisins, et dont le sang se purifie plus tôt ou plus tard en portant la matière peccante sur les glandes de la peau. La petite vérole est plus fréquente, le printemps et l'automne, que dans les autres saisons, et surtout après un été chaud ou un hiver humide. Les enfans et les jeunes gens y sont plus disposés que les autres; les vieillards ne contractent guères la maladie que dans les grandes épidémies. Les personnes qui ont beau-

coup d'embonpoint, qui mènent une vie molle, qui abondent en humeurs, qui font usage de beaucoup de vin et de lait, sont affectées de la contagion très-promptement. Ceux dont l'habitude du corps est lâche, et qui sont d'un tempérament bilieux, en sont plus dangereusement malades.

Les symptômes qui précèdent la maladie, sont une fièvre aiguë, une violente douleur à la tête et au dos, l'aridité de la peau, la somnolence, la difficulté de respirer, les insomnies, la rougeur des yeux, des piqûres par tout le corps, des bâillemens, les pandiculations, les douleurs gravatives ou pulsatives de la tête, les anxiétés et les envies de vomir. Les symptômes qui annoncent une petite vérole d'un mauvais genre, sont une grande douleur au dos, des anxiétés fortes, une chaleur considérable dans tout le corps, une couleur très-vive et très-rouge, et surtout à la gorge. Rhazès appelle *pustules élevées*, celles qui sont distinctes et s'élèvent en pointe; et *larges*, celles qui sont amples et déprimées, comme dans les confluentes. La rougeole a plusieurs symptômes qui lui sont communs avec la petite vérole. Lorsque la chaleur est très-grande, et que la poitrine éprouve un sentiment considérable de resserrement, surtout s'il y a toux, avec demangeaison

des oreilles et du nez, on peut plutôt présager la rougeole, qui souvent fait plus de ravages que la petite vérole.

Il expose avec beaucoup d'exactitude les différences et les signes pronostics de la petite vérole : si l'éruption se fait aisément, ainsi que la maturation des pustules, la maladie est exempte de dangers ; il n'en est pas de même lorsque la fièvre subsiste encore après l'éruption. Elle est bénigne, lorsque le malade respire sans difficulté, qu'il a le pouls bien réglé, que les sens ne sont pas affectés, et qu'il prend des alimens et se livre au sommeil. Elles ne sont pas d'un mauvais genre, lorsque les pustules, qui contiennent une matière blanche, sont amples, distinctes, en petit nombre, et mûrissent sans fièvre considérable. On ne doit pas s'effrayer lorsqu'elles sont confluentes dans quelques parties, pourvu qu'elles soient grosses, qu'elles mûrissent convenablement, que les forces se soutiennent, et qu'il n'y ait point de difficulté de respirer, ni beaucoup de chaleur. Mais lorsqu'elles sont épaisses et cohérentes, de manière que plusieurs réunies n'en forment qu'une très-grande, et qu'elles ont l'apparence de graisse ou de suif; lorsqu'elles s'étendent à la manière de l'affection herpétique, ou de celle qui est appelée *formica;* lorsqu'elles corrodent

la peau, l'ulcèrent ou la resserrent; lorsqu'elles ont la figure de verrues, et ne contiennent point de matière, elles sont d'un très-mauvais genre, surtout si elles ne grossissent pas après l'éruption, et si le malade n'en éprouve aucun soulagement. Si la fièvre augmente après l'éruption, c'est un mauvais signe; de même aussi une nouvelle éruption de pustules annonce une grande abondance d'humeurs. La petite vérole est plus bénigne lorsque les pustules ne sont pas bien rouges; mais elle est dangereuse si elles sont très-pâles. Lorsqu'elles paraissent au premier jour de la maladie, cela annonce une grande effervescence; elle est plus modérée lorsqu'elle ne se montre qu'au troisième jour, et elle est encore plus douce lorsque l'éruption commence seulement au quatrième. C'est un signe pernicieux lorsqu'il survient de la douleur à une partie, et lorsque celle-ci devient verte ou noire avec prostration des forces. Lorsque les pustules sont très-petites, de couleur de sang, violettes, vertes ou noires, et qu'elles ne mûrissent pas, c'est encore un très-mauvais signe; et si elles restent dans cet état pendant le cours de la maladie, si la fièvre continue, s'il survient des syncopes, le tremblement du cœur, la mort est voisine.

Quant à la curation de la petite vérole, il

ne faut pas perdre de vue que Rhazès a vécu et écrit dans le pays chaud de la Perse. Il prescrit la saignée et les ventouses, même chez les enfans, lorsque les symptômes sont violens ; il veut que l'on entretienne la fraîcheur de la chambre du malade pendant toute la durée de la petite vérole, qu'on lui fasse observer la diète rafraîchissante, et prendre des boissons de même nature, surtout acidulées avec les acides végétaux, dans la vue de modérer la trop grande ardeur de la maladie, avec la précaution néanmoins de ne pas éteindre la chaleur naturelle. Il recommande, dans le principe, de l'eau à la température de la glace, jusqu'à ce que le malade vomisse et sue ; ensuite il conseille les fomentations avec l'eau tiède, pour favoriser l'éruption. Il conseille aussi, pour se préserver de la maladie, ou pour se préparer à la recevoir avec moins de danger, la natation et l'usage des alimens acides. Il veut qu'on entretienne la liberté du ventre ; et il prétend que ces moyens rendent la petite vérole discrète. Il défend les violens purgatifs après l'éruption, et surtout aux approches de la crise. Lorsqu'on a négligé la saignée dans le principe, il conseille de provoquer les sueurs douces, pour favoriser l'éruption. Si elle est difficile, il faut donner, dit Rhazès, une décoction de figues,

de raisins, de lentilles, etc. Lorsque la maladie est légère, il faut, après l'éruption, s'abstenir des choses qui sont très-rafraîchissantes, pour ne pas la retarder, et continuer une des décoctions précédentes, à laquelle on ajoute un peu de safran. Lorsque l'éruption est entièrement faite, il faut employer l'eau en vapeurs; les délayans, tels que l'eau d'orge, de grenade, de melons, et autres boissons semblables.

Lorsque le malade éprouve de grandes anxiétés, et que l'on a à redouter les syncopes dans la rougeole, il faut, pour en favoriser l'éruption, le baigner dans l'eau froide et recourir aux frictions. Après le cinquième jour, en comptant de l'invasion, lorsque l'éruption ne se fait pas, il faut l'aider par des médicamens convenables. Il faut néanmoins beaucoup de circonspection dans leur administration, et avoir égard aux symptômes, et principalement à la fièvre, dont l'état de la respiration et le pouls sont le meilleur indice; mais si les pustules sont dures et verruqueuses, et les forces très-petites, il est inutile de penser à leur maturité, car l'état du malade est désespéré. Les opiatiques conviennent très-bien, et par-dessus tout dans les insomnies et les flux de ventre; le ventre est ordinairement lâché sur la fin de la maladie, surtout dans la petite vérole maligne. On ne doit point

purger avant la crise ; mais s'il y a indication, et que le corps soit aride, il faut purger dès le commencement, et avant la déclinaison : dans le commencement, pour diminuer la chaleur et la pulsation de la tête ; et avant la déclinaison, pour soulager la nature du poids qui l'accable, et expulser la matière morbifique.

Rhazès a parlé des sétons de manière à faire croire qu'on les pratiquait déjà très-fréquemment de son temps ; il a décrit les différens endroits où il convient de les appliquer. Freind pense que leur usage nous est venu des médecins de bestiaux : il en rapporte une description tirée de Columelle, écrite sous le règne de Claude, et dit que cette méthode est encore en vogue parmi les pâtres. Columelle le propose pour le cas de la peste ou d'autres maladies épidémiques sur les vaches.

Rhazès a beaucoup pris dans Paul et Aëtius : il a écrit un excellent livre sur les maladies des enfans ; c'est le premier ouvrage qui ait paru sur cette matière : il a fait aussi des remarques très-judicieuses sur les médecins et les charlatans. Il a joui d'une si grande réputation que les Arabes l'ont appelé leur Galien. Il était très-versé dans l'alchimie, et il est le premier entre ses compatriotes qui ait donné des règles générales sur les moyens de conser-

ver la santé. Il avait à peine trente ans qu'il fut nommé à Bagdad médecin de l'hôpital de cette grande ville, où il mourut octogénaire. Almanzor, émir de Chorasan, le fit son médecin. Rhazès lui dédia plusieurs ouvrages, entr'autres *un traité sur la conservation de la santé*, qui est un abrégé de la plupart des meilleures règles données par les médecins Grecs. En voici la substance :

1.° Il faut, pour conserver la santé, prendre régulièrement un exercice convenable, et observer les autres choses *non naturelles*, fixer sa demeure dans un lieu propre, et continuer l'usage des choses dont on a l'habitude, à moins qu'elle ne soit mauvaise en elle-même; dans ce dernier cas, il ne faut pas quitter cette habitude tout à coup, mais seulement peu à peu et par degrés.

2.° Il ne faut faire de l'exercice que lorsque l'estomac est vide, et le cesser dès qu'il fatigue.

3.° Lorsqu'on éprouve une faim pressante, ou un grand appétit, il ne faut pas différer son repas; mais il ne faut jamais manger au point de se surcharger l'estomac, et de se mettre la poitrine mal à l'aise.

4.° Lorsqu'on éprouve du dégoût pour les alimens, il faut faire abstinence durant quelque temps, ou recourir à quelque doux purgatif.

5.° Il n'y a point de liqueur comparable au bon vin.

6.° Il faut user fréquemment de quelque léger purgatif, lorsqu'on mange beaucoup, et que l'on ne fait que peu d'exercice.

7.° Lorsqu'on s'aperçoit que quelque changement extraordinaire s'est fait dans le corps depuis quelques jours, qu'on ne dort pas, par exemple, où qu'on sue, ou qu'on a d'autres évacuations plus grandes ou moindres que de coutume, il faut sans délai tâcher de découvrir la source du mal, afin de la tarir, et de prévenir ainsi des effets plus dangereux.

8.° La gaieté augmente la force et les esprits; la tristesse épuise et abat.

9.° Les gens maigres doivent éviter les excès dans les plaisirs de l'amour. Ils sont, au contraire, utiles pour calmer les transports des personnes extrêmement passionnées, et pour leur faire perdre de vue, au moins pour quelque temps, l'objet de leurs amours.

10.° En général, une médecine douce convient mieux aux personnes âgées que la saignée, et le bon vin trempé d'eau est la boisson qu'ils doivent préférer à leur ordinaire. Quant à leurs exercices, ils doivent leur être agréables, et proportionnés à leurs forces. Il faut que leur nourriture soit facile à digérer, et qu'ils se livrent long-temps au sommeil.

Au reste, à part quelques maladies qui ne se rencontrent que dans les écrits des Grecs, ceux-ci ont été presqu'entièrement copiés par les Arabes, pour ce qui concerne la théorie de la médecine, et les fondemens de la pratique. Seulement, quant à la saignée, Avicenne voulait qu'on tirât du sang du côté opposé à celui de l'affection; il s'éloignait en cela de la pratique d'Hippocrate et de Galien.

### *Avenzoar.*

Avenzoar fut aussi un grand médecin, qui vivait dans le douzième siècle. Il naquit à Séville, capitale de l'Andalousie, qui était alors le lieu de la résidence d'un calife mahométan. On dit qu'il vécut cent trente-six ans. Il est le seul de tous les médecins Arabes qui ait bien parlé de la bronchotomie dans l'angine désespérée. Il a proposé, dans la paralysie de la gorge, de faire passer dans l'estomac du lait ou d'autres alimens liquides, au moyen d'un tuyau dont on adapte au pharynx une des extrémités : il faisait prendre aussi, dans ces circonstances, des bains de lait, et des lavemens nourrissans. Il employait fréquemment l'ellébore, et surtout le noir, comme purgatif; il le recommande principalement dans une maladie rare, que son père avait vu; c'était une excroissance, de la

nature de la côme, qui était survenue au dos d'un homme, et qui tomba entièrement par l'effet des évacuans et des desséchans. Il fit beaucoup d'observations : il nous en a laissé qui n'avaient point été faites avant lui; telles, par exemple, que sur l'inflammation ou abcès du médiastin, sur un abcès dans le péricarde, et sur une hydropisie du cœur.

## *Albucasis.*

Alsaharavius, qu'on dit être le même qu'Albucasis, fut très-habile dans la chirurgie; il a décrit la lithotomie par l'appareil latéral qu'a renouvelé au siècle dernier le *frère Jacques*, et qui est adopté aujourd'hui dans la plupart des cas. On a placé généralement Albucasis vers l'an 1085, et très-mal à propos : il n'est pas si ancien; car, en traitant des plaies, il décrit les flèches des Turcs, nation qui n'a figuré que vers le douzième siècle. De plus, il dit que, de son temps, la chirurgie était presqu'oubliée, en sorte qu'il ne restait presque pas de traces de cet art; or il suit de là qu'il a vécu long-temps après Avicenne, car on sait que dans le temps de ce médecin la chirurgie était assez en crédit [1]. Albucasis naquit avec

1. *Hist. de la médec. de Freind*, *pag.* 178.

un génie heureux et hardi ; il renouvela la chirurgie chez les Arabes.

## *Averroës.*

Averroës ou Aven-Roez, médecin arabe, fut surnommé le commentateur; il était natif de Cordoue en Espagne, où il vivait aussi au douzième siècle. Il se rendit célèbre par les commentaires sur presque toute la philosophie d'Aristote, et par la passion qu'il montra pour ce philosophe et sa doctrine; car il a mêlé dans ses ouvrages de médecine plus de péripatétisme que les autres Arabes. Son abrégé de médecine est tiré des autres auteurs avec peu de changement et d'augmentation. Averroës pensait que l'entendement humain était une substance unique, inégalement répandue dans chaque individu, et que toutes les ames n'en forment qu'une générale et commune, dont rien ne se perd et où tout retourne. Averroës finit ses jours à Maroc, ville d'Afrique, en 1217.

Les Arabes ont joué le plus grand rôle dans la médecine, pendant trois ou quatre siècles; et leurs écrits seuls furent en vogue, pendant ce long espace de temps, dans la partie occidentale de l'Europe que nous habitons. Il y a apparence que les croisades, qui commencèrent vers la fin du onzième siècle, ne contribuè-

rent pas peu à répandre leur doctrine parmi nous. Les médecins la goûtèrent tellement que la plupart de ceux qui ont écrit depuis le treizième et le quatorzième siècles, jusqu'au commencement du seizième, n'ont fait que commenter les Arabes, et composer des livres d'après leurs principes.

Nous devons aussi aux Arabes la *médecine chimique*. Les principaux, et entr'autres Avicenne, Mésué, etc., avaient déjà des connaissances, mais superficielles, de cette partie; mais elles étaient plus étendues au treizième siècle. Thaddée, Florentin, Albert le grand, évêque de Ratisbonne, etc., etc., connaissaient la médecine et l'alchimie; mais le plus fameux des médecins de ce siècle, et qui a surpassé de beaucoup tous les autres, est Arnaud de Villeneuve. Il était grand chimiste; il passe même pour avoir fait de l'or en présence de Raymond Lulle, un de ses disciples, non moins habile en médecine que son maître, mais aussi fou. Celui-ci s'est occupé principalement à chercher un remède universel à toutes les maladies. Il attribuait ses prétendues découvertes à une révélation divine. Roger Bâcon, Jo-Isaac, hollandais, et Basile Valentin, etc., se rendirent célèbres aussi dans l'alchimie.

## *Ægidius.*

Ce fut dans le temps que fleurit la médecine des Arabes, dans le douzième siècle, que vécut un certain Ægidius, originaire d'Athènes, et moine de l'ordre de S. Benoît. Il fut médecin de Philippe-Auguste, roi de France, et écrivit sur les vertus des médicamens, sur les urines, et sur le pouls. Ses ouvrages, composés en vers hexamètres, furent reçus dans ces temps de barbarie avec enthousiasme, et sa doctrine professée dans les chaires. Gentiles, un des plus savans commentateurs de ce siècle, les donna au public avec des notes de sa façon.

Les Juifs cultivèrent beaucoup la médecine dans ces mêmes temps, et furent presque les seuls dépositaires de la doctrine des Arabes en Europe, vers la fin du dixième siècle. Il ne paraissait encore aucune traduction des œuvres d'Hippocrate et de Galien, et personne n'entendait le grec. Les Juifs, qui connaissaient parfaitement la langue arabe, devinrent les plus célèbres médecins de ces temps-là. Dès l'an 200 de l'ère chrétienne, ils avaient déjà une espèce d'université à Sora en Asie, et depuis ce temps-là ils avaient toujours fait un trafic lucratif de la médecine. Ægidius n'a pas été le seul moine

qui ait été médecin des princes ; les rois de France entr'autres n'en avaient guères d'autres vers le onzième et le douzième siècles.

## *Roger Bâcon.*

Je m'arrêterai un instant sur Roger Bâcon, qui fut, dit-on, l'inventeur de la poudre à canon. Il naquit en Angleterre l'an 1216 ; il entra de bonne heure dans l'ordre de S. François, et fut surnommé le *docteur admirable.* On le regarde aussi comme l'inventeur de la chambre obscure. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on trouve dans son ouvrage, intitulé *Specula mathematica et perspectiva*, la description de toutes sortes de miroirs. Bâcon fut un très-grand astronome ; il proposa, en 1267, au Pape Clément IV la correction du calendrier, dans lequel il avait découvert une erreur très-considérable ; mais cette correction n'eut lieu qu'en 1580, sous le pontificat de Grégoire XIII. Il a écrit un livre sur le régime des vieillards, dans lequel il donne la description mystérieuse d'une composition qui, lorsqu'on en fait usage, recule les bornes ordinaires de la vie. En voici la recette. Prenez ce qui est tempéré au quatrième degré, ce qui nage dans la mer, ce qui végète à l'air, ce que la mer rejette, ce qu'on trouve dans les intestins d'un animal qui vit

fort long-temps, la plante des Indes, avec deux reptiles dont on se nourrissait à Tyr et en Égypte ; et préparez le tout d'une manière convenable. Bâcon explique ainsi cette formule mystérieuse. Ce qui est tempéré au quatrième degré, c'est l'*or*, préparé chimiquement ; ce qui nage dans la mer, c'est la *perle ;* ce qui végète à l'air, c'est le *romarin ;* ce que la mer rejette, c'est le *blanc de baleine ;* ce qu'on trouve dans les intestins d'un animal qui vit long-temps, c'est un certain *os* pris d'un cerf de cinq ans ; la plante des Indes, c'est l'*aloës*, et les reptiles sont des *serpens*, dont la chair doit être bien préparée. « Cet antidote, dit Bâcon, prévient « la corruption dans toutes sortes de tempéra- « mens, et les infirmités de la vieillesse pour « plusieurs années. »

Mais l'antidote de Bâcon ne put empêcher son protecteur, le pape Clément, de mourir, et lui-même paya le tribut à la nature, à Oxford, agé de soixante-dix-huit ans, l'an 1294.

## *Bâcon de Vérulam.*

François Bâcon de Vérulam, chancelier d'Angleterre, et qui fut un des plus grands génies du seizième siècle, a donné dans la même erreur. Il commence son livre intitulé l'*Histoire de la vie et de la mort*, en se mo-

quant d'Hippocrate qui a dit « que la vie était « courte, et l'art long. » Il ridiculise ensuite les secrets et les panacées des chimistes ; puis, comme s'il oubliait ses propres principes, il propose une méthode qui prolonge la vie, mais qui, soumise au moindre examen, est aussi vaine et aussi trompeuse que les promesses les plus magnifiques des charlatans.

« Il y a, dit-il, deux causes générales de « la vie et de la mort. La première, c'est l'es-« prit qui, semblable à une flamme légère, « mine et détruit le corps ; la seconde, c'est « l'air qui le sèche et l'épuise : deux causes « qui agissent sur nous de concert, détruisent « nos organes et les rendent enfin impropres « à continuer les fonctions de la vie. » Ce grand homme pense que ce que l'esprit intérieur consume au dedans de nous, peut être réparé, 1.° en épaississant sa substance, en prenant des opiats à petites doses et à des temps marqués ; 2.° en modérant sa chaleur, ce qui peut se faire par un bon usage du nitre.

Il avoue à la vérité, avec candeur, qu'il n'a pas fait l'expérience de tous les remèdes qu'il indique, parce que sa vocation et ses affaires ne le lui ont pas permis. Cependant ce n'est qu'à force d'expériences réitérées qu'on peut donner des conseils de santé : or l'expérience

a appris que l'opium affaiblissait les nerfs, de même que le nitre; il est donc aisé de conclure que ces moyens ne conviennent pas à la vieillesse, temps où la vigueur et la chaleur naturelles commencent à s'éteindre.

Pour ce qui concerne l'air, dont Bâcon fait la seconde cause générale qui accélère la mort, il veut qu'on lui oppose les bains d'eaux minérales et les onctions graisseuses; mais comme il considère d'un autre côté que ces choses pourraient empêcher la transpiration et ainsi causer des maladies, il veut qu'on emploie les lavemens et les purgatifs pour expulser du corps les humeurs superflues.

Pour tout dire en un mot, cet illustre auteur traite moins cette matière en médecin qu'en philosophe profond, dont les vastes connaissances et le génie sublime pénètrent au-delà des apparences dans les choses naturelles, et qui, à l'aide de ses grandes lumières, essaie d'étendre la vie humaine au-delà de ses bornes. Mais Bâcon s'est réfuté lui-même : quoique, pendant les trente dernières années de sa vie, il prît régulièrement tous les matins trois grains de nitre, il ne passa pas soixante-six ans. Il mourut le 9 Avril 1626. Il y a dans son testament une chose singulière. *Je laisse*, dit-il, *et je lègue mon nom et ma mémoire aux na-*

*tions étrangères, car mes concitoyens ne me connaîtront que dans quelque temps.*

Les règles générales que Bâcon a données pour prolonger la vie, sont beaucoup mieux fondées que ses remèdes prophylactiques. 1.° Il observe qu'une des choses qui égayent le plus les vieillards et prolongent leurs jours, c'est de se rappeler souvent les plaisirs de leur jeunesse. Vespasien faisait si grand cas de cette maxime, qu'étant devenu empereur il resta constamment dans la maison de son père, parce qu'il ne voulait rien perdre de ce que l'habitude y faisait trouver d'agréable à ses yeux, et de ce qui lui rappelait son enfance. Par la même raison il avait coutume, les jours de fête, de boire dans une coupe de bois ornée d'un cercle d'argent, qui avait servi à sa grand'mère.

La seconde règle que prescrit Bâcon de Vérulam, c'est d'employer le temps de la jeunesse et de l'âge viril de manière qu'on puisse après cela quitter les affaires, quand on commence à devenir vieux, pour se livrer entièrement à des études et à des amusemens, au plaisir de planter et de bâtir dans la campagne, et à tout ce qui peut contribuer, soit à l'agrément de l'esprit, soit à la vigueur du corps.

Une troisième règle, c'est de soigner principalement l'estomac : rien ne contribue plus,

selon lui, à maintenir ce viscère dans un bon état, que de prendre de temps en temps des purgatifs doux et légers, qui entretiennent la liberté du ventre.

Enfin la dernière règle qu'il établit, c'est, lorsqu'on commence à vieillir, de travailler, au moins une fois tous les deux ans, à changer toutes les humeurs du corps, et à les atténuer par quelques jours d'abstinence et de diète. Ce moyen, ajoute-t-il, adoucit le sang et renouvelle les forces.

A part cette erreur, Bâcon fut un des plus grands génies de son siècle. Sans entrer ici dans le détail des événemens de la vie d'un homme qui a été le jouet de la fortune, je me bornerai à faire remarquer qu'il connut de bonne heure le vide de la philosophie de son temps, et que, dès l'âge de seize ans, il pensa à affranchir les hommes du joug honteux du péripatétisme. Bâcon n'a philosophé que par la voie de l'expérience. Il comparaît la nature à une pyramide immense, dont l'expérience est la base, et dont la métaphysique forme le sommet. Ainsi c'est à l'expérience à fournir les faits sur lesquels la métaphysique doit raisonner. Bâcon a préparé par ses doutes et ses travaux la vraie philosophie, et a été dans cctte carrière le précurseur de Descartes et de Newton.

## *Arnauld de Villeneuve.*

Arnauld de Villeneuve vivait, à ce que prétend Freind, dans le treizième siècle; d'autres le placent au quatorzième. On n'est pas plus d'accord sur le lieu de sa naissance. Mais ce qu'il est plus important de savoir sur ce médecin, c'est que tous les auteurs s'accordent sur sa capacité; aucun homme de son siècle n'eut l'esprit plus vaste et plus pénétrant. Ses connaissances étaient universelles. Il savait toutes les langues savantes, et principalement la grecque, l'hébraïque et l'arabe. Il excella surtout dans la philosophie, la médecine et la chimie; mais ces rares connaissances furent altérées par les extravagances de l'alchimie et de l'astrologie. Il publia que la fin du monde arriverait en 1335 ou 1345, et selon d'autres en 1376. Il se mêla de théologie, et il fut persécuté par l'université de Paris, qui condamna quinze de ses propositions.

Arnauld fit servir la chimie à la médecine; il trouva l'esprit de vin, l'huile de térébenthine, et plusieurs autres compositions dont il spécifia les propriétés. Il s'aperçut que l'esprit de vin était susceptible de prendre le goût, l'odeur de tous les végétaux, et de là vinrent toutes les eaux composées dont les boutiques d'apo-

thicaires sont pleines, et dont on peut dire, en général, qu'elles sont plus utiles aux distillateurs qu'aux malades. Arnauld a laissé un grand nombre d'ouvrages de médecine qui contiennent tous d'excellentes choses.

## *Pierre Apono.*

Pierre de Apono, ou Abano, ou Apon, surnommé *conciliator*, philosophe et médecin, vivait sur la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. Il était originaire d'un bourg du territoire de Padoue, appelé Apon ou Abani, d'où il a tiré son nom. Il y naquit en 1253, et étudia la médecine à l'université de Paris, où il prit ses degrés. Il fut très-savant dans les langues, la philosophie et la médecine. Il se livra à l'astrologie et passa pour magicien. On lui imputa d'avoir acquis la connaissance des sept arts libéraux au moyen de sept esprits qu'il tenait dans un cristal. Il fut mis à l'inquisition à l'âge de quatre-vingts ans; mais il mourut avant le jugement, et on brûla ses os en effigie. Il a traduit les livres de Rabbi-Abraham Aben-Enza. Il a fait un traité des jours critiques, et a donné des éclaircissemens sur l'astronomie. Il a fait différens autres ouvrages, entr'autres sur les poisons et les antidotes, un supplément à Mésué, une exposition des pro-

blèmes d'Aristote, des questions sur les fièvres, et un conciliateur des philosophes et des médecins. Fréderic, duc d'Urbin, fit mettre sa statue parmi celles des hommes illustres, et le sénat de la ville de Padoue la fit placer sur la porte de son palais, entre celle de Tite-Live, d'Albert, et de Julius Paulus, avec une inscription apologétique sur la base.

## *Bernard Gordon.*

Bernard Gordon, médecin français, qui a fait beaucoup d'honneur à l'université de Montpellier, dans laquelle il fut professeur, vivait en 1289. Il a écrit sur différens sujets de médecine, et notamment sur la conservation de la vie, depuis la naissance jusqu'à la mort. Il a inventé les trochisques, auxquels il a donné son nom. De son temps on aurait craint de mettre au jour un livre, si on ne lui avait donné le titre de *lilium* ou de *rosa*: c'est pourquoi il a décoré son livre de la guérison des maladies, de celui de *lilium medicinæ inscriptum.*

## *Basile Valentin.*

Basile Valentin passe communément pour avoir été moine bénédictin à Erfort, ville capitale de la haute Thuringe, et pour avoir vécu vers le quinzième siècle: il fut médecin et

alchimiste. Il introduisit en médecine l'usage de l'antimoine, et il est le premier qui l'ait fait prendre intérieurement. On dit qu'ayant jeté hors de son laboratoire de l'antimoine dont il s'était servi dans la fusion de quelques métaux, il s'aperçut que des cochons qui en avalèrent, en furent violemment purgés, et que, peu de temps après, ils devinrent extrêmement gras; ce qui le détermina à éprouver ce remède sur des hommes. Il a fait un grand nombre d'expériences exactes, ainsi que le prouve son ouvrage intitulé *Currus triumphalis antimonii.* Son style est clair et intelligible, excepté lorsqu'il parle de ses arcanes et de la pierre philosophale. Il paraît avoir beaucoup contribué à introduire l'usage des remèdes chimiques dans la médecine; car après la description de chaque préparation il parle de l'usage médicinal. C'est aux écrits de Basile Valentin que Paracelse, Van-Helmont, Lemery, le Père, et beaucoup d'autres, sont redevables en grande partie de ce qu'il y a de meilleur dans leurs ouvrages, quant à ce qui concerne la chimie et les remèdes chimiques; en sorte que ce n'est pas sans raison qu'il passe pour un des fondateurs de la pharmacie chimique. C'est lui qui a établi le premier, comme principe des mixtes, le sel, le mercure, et le soufre; il a

décrit le sel volatil huileux, dont Sylvius Delboë a parlé avec tant d'éloge, et s'est attribué la découverte.

## ÉCOLE DE SALERNE.

Les Arabes établirent des écoles, et entr'autres celle de Salerne, et celle de Montpellier. Mais la médecine n'en devint pas meilleure : pour s'en convaincre, il n'y a qu'à seulement jeter les yeux sur l'ouvrage intitulé l'*École de Salerne*, compilation faite au douzième siècle, et dédié par cette école à Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume le conquérant, qui, ayant été blessé dans son expédition de la terre sainte, s'arrêta à son retour à Salerne, pour y consulter les médecins. Cet ouvrage contient différens préceptes pour la conservation de la santé ; il est écrit en vers léonins, sans doute parce que cette poësie était alors à la mode en Normandie. C'est par égard pour Robert qu'il est traité de la cure de la fistule dans cet ouvrage. On rapporte que la plaie qu'il avait reçue, avait dégénéré en une espèce d'ulcère, et que les médecins de Salerne lui avaient conseillé la succion, comme l'unique moyen de guérison ; mais comme la plaie avait été faite par une flèche empoisonnée, ce prince ne voulut jamais em-

ployer ce moyen, crainte d'exposer à la mort la personne qui ferait la succion. *Sybile*, son épouse, prit sur elle d'en courir les dangers ; elle suça la plaie de son mari pendant qu'il dormait, et continua à son insu jusqu'à la guérison. Mais cette héroïne de l'amour conjugal périt peu de temps après, par l'effet du poison dont elle avait débarrassé la plaie de son époux.

Constantin, surnommé l'Africain, parce qu'il était de Carthage, était membre de l'école de Salerne, et vivait environ l'an 1070. Ce médecin a écrit sur différens sujets de médecine ; mais ses ouvrages ne sont que des compilations depuis Hali-Abbas. Il paraît avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine grecque et arabe. Il finit ses jours dans l'ordre de S. Benoît, dont il prit l'habit au monastère de S.te Agathe d'Aversa, ainsi que le rapporte Léon d'Ostie.

## ÉCOLE DE MONTPELLIER.

L'école de Montpellier est la plus ancienne de France ; elle a été fondée avant la ci-devant université de Paris. Elle a eu de célèbres professeurs ; mais dans les premiers temps elle fut, ainsi que les autres, dans une sorte d'enfance, et composée de médecins qui passaient leur vie uniquement à transcrire les ouvrages des

Arabes, à traduire, à commenter et à disputer. Chauliac est le premier qui ait illustré cette école. Il y avait aussi dans ces mêmes temps plusieurs écoles de médecine en Espagne. La principale était celle de Tolède; mais les professeurs ne firent rien d'extraordinaire : ils suivirent la même route que les autres, et n'avancèrent point les progrès de la médecine. On voit seulement que Mundinus, Milanais, fit revivre l'anatomie en 1315. Il fit une compilation de tout ce qui concerne cette science. Cet ouvrage, qui est très-imparfait, eut la plus grande vogue jusqu'au temps de la renaissance des sciences. Valesco de Tarente, médecin de Montpellier, et qui a écrit vers l'an 1400, a laissé d'excellentes observations, qui étaient à lui. Vers le même temps on commença à faire des recherches sur les eaux minérales, et surtout les thermales. Michel Savanorole, de Padoue, a écrit, dans le quinzième siècle, sur tous les bains chauds connus en Italie, sur les fièvres, etc.

## ÉTAT DE LA MÉDECINE A PARIS.

Tandis que l'école de Salerne et de Montpellier faisaient des efforts pour dissiper les ténèbres de l'ignorance, l'art de guérir était avili à Paris par les empiriques qui s'en étaient

emparés; il était presqu'entièrement abandonné à des femmes, à des moines, à des hommes grossiers, en un mot, à des charlatans. A part les Juifs, qui connaissaient les auteurs arabes, et qui faisaient de la médecine une profession lucrative dans la plupart des cours, tous les autres médecins étaient plongés dans la superstition la plus vile, et l'ignorance la plus profonde. Pour former un médecin, l'étude était inutile; la hardiesse et la témérité donnaient seules le droit de décider de la vie des hommes. Ceux qui se vantaient d'être initiés dans les mystères de la médecine, n'avaient besoin, pour persuader, que de leur propre témoignage: l'art de guérir, de même que la superstition, trouve toujours une ressource assurée dans la crédulité; la faiblesse, la crainte et la douleur, soumettent les hommes à ceux qui leur promettent du soulagement, ou qui les menacent de malheurs cachés dans l'avenir.

La médecine resta long-temps, dans cette capitale, livrée aux empiriques et aux moines; et ce ne fut que fort tard que l'université de Paris adopta une faculté de médecins. On croit, avec assez de vraisemblance, que ce ne fut que sous le règne de Louis VII, dans les écoles de l'évêché, les seules qui existaient alors et dans lesquelles on n'avait auparavant enseigné que

la théologie, le droit et les arts, qu'ils eurent accès au douzième siècle.

Ces leçons ne consistaient que dans l'interprétation des médecins arabes. Les professeurs changèrent à cette époque de noms; ils rejetèrent le titre de médecin, qui leur était alors commun avec de vils empiriques; ils se regardèrent comme les ministres et les scrutateurs de la nature: c'est pour cela qu'ils prirent le nom de *physiciens* [1], nom qui fut généralement adopté par tous les médecins sous Philippe-Auguste, et qui leur fut continué jusqu'à François I.er, sous le règne duquel ils reprirent celui de médecins.

On croyait dans ces siècles d'ignorance et de barbarie, que l'on ne devait honorer que ceux qui, pour se vouer à Dieu, abdiquaient la qualité d'homme: c'est pourquoi on honora tout le célibat. L'université, en adoptant les médecins, leur interdit le mariage. Ce fut sans doute cette nécessité de vivre comme les prêtres qui engagea les anciens médecins de Paris dans l'état ecclésiastique. Presque tous furent chanoines de Paris, de S.

1. On trouve ce nom dans les décrets du concile de Tours, en 1163. Le même concile défend aux moines d'exercer la médecine, et d'aller entendre les leçons qu'on faisait sur cet art. On le trouve encore dans tous les écrivains, les poëtes, et les épitaphes de ces temps-là.

Marcel, et d'Amiens. Il y avait encore quatre médecins chanoines dans la première de ces villes, vers le milieu du seizième siècle; mais en entrant dans la faculté, ils abjuraient la chirurgie comme un art indécent pour eux. On ne leur permettait que de donner des conseils sur les maladies; la visite des malades dans leur lit ou dans leurs maisons leur était interdite; les maladies honteuses, et celles des femmes, blessaient, selon eux, la dignité sacerdotale. Les physiciens, renfermés dans des bornes si étroites, auraient joui de grands loisirs s'ils n'eussent eu recours à une espèce de charlatanerie. Sous les apparences d'une piété, qui n'était pas désintéressée, ils étalèrent d'abord leurs secours dans l'église de Notre-Dame. Quelques malades se traînaient jusqu'aux parois, pour se présenter aux médecins; ceux qui ne pouvaient s'y transporter, envoyaient leurs urines et leurs excrémens, pour que les docteurs devinassent leur maladie. Quelques malades, plus inquiets, envoyaient un détail de leurs maux par écrit; d'autres consultaient, par la bouche de quelques témoins oculaires de leurs souffrances, ces médecins charitables, qui vendaient pieusement leurs conseils. Ainsi ces prêtres médecins étaient consultés dans les temples, comme les anciens oracles. Ils exerçaient

les mêmes fonctions que les prêtres d'Apollon et d'Esculape. Néanmoins il y avait aussi quelques médecins laïques, au témoignage de Lanfranc, qui traitaient toutes les maladies, et qui allaient visiter les malades dans leurs lits; mais ils n'étaient pas attachés à l'université, il n'y avait que les laïques qui eussent ce privilége. Mais ensuite l'université n'imposa d'autre loi aux médecins que celle du célibat, et depuis l'an 1305, il n'était plus nécessaire, pour être adopté par l'université, d'embrasser l'état ecclésiastique, et la faculté pouvait donner aux médecins mariés des dispenses pour exercer leur art.

L'école de médecine de Paris resta dans une longue enfance; elle n'eut pas même le mérite de produire des compilateurs. Les physiciens qui la composaient, et ceux qui en sortirent, ne firent aucun effort pour secouer la barbarie de leur siècle. Ils n'eurent ni assez de lumières pour suivre les traces des anciens, ni assez de force d'esprit et de hardiesse pour se frayer des routes nouvelles. Depuis l'établissement de la faculté jusqu'au quatorzième siècle, il n'y a eu aucun médecin qui ait mérité qu'on conservât son nom. Despars de Tournay est presque le seul qui soit connu par de misérables commentaires sur le canon d'Avicenne. Cet ouvrage

n'est qu'une rapsodie, un tissu de lambeaux qui sont pris de Galien, de Rhazès, et de Hali-Abbas. Dans tout ce commentaire on ne trouve que des subtilités dignes d'un ignorant scholastique, plutôt que d'un médecin. Ce qu'on peut dire de moins désavantageux des anciens médecins de Paris, c'est qu'ils n'ont laissé presqu'aucun vestige de leur savoir, ni de leur ignorance, et que les grandes places qui avaient été occupées par des moines ou par des Juifs, furent remplies par des médecins étrangers, et cela jusqu'au quinzième siècle.

Vers la fin surtout du dixième siècle, on ne pouvait, dit Freind, avoir des traducteurs d'Hippocrate et de Galien; les Juifs, qui entendaient la langue arabe, furent les principaux médecins en Europe; quelques papes même les retinrent à leur service. Les Juifs de cette profession s'étaient aussi insinués dans les palais des rois maures en Espagne. L'étude de la médecine était parmi eux une étude nationale; les moines disputaient la médecine aux Juifs, et finirent par s'en emparer en France, malgré les décrets du concile de Tours, qu'ils trouvèrent moyen d'éluder. On voit dans l'histoire beaucoup de moines médecins après ce concile, et ils ont occupé les premières places de la médecine auprès des rois de France. Enfin, après

l'institution de la faculté de Paris, on trouve des premiers médecins qui ne lui appartenaient point. Ainsi les places n'ont été remplies que par des médecins étrangers à cette faculté.

Les médecins français ne connurent que les écrits des Arabes jusqu'au quinzième siècle. Les livres d'Hippocrate et de Galien, défigurés par les médecins de cette nation, étaient pour eux des livres prophétiques. C'était dans de mauvaises traductions de leurs ouvrages qu'ils puisaient leurs connaissances; et ils ne cessèrent d'être arabistes jusqu'à Houlier et à Duret. Il est vrai que Brissot, au commencement du seizième siècle, eut assez de courage pour se révolter contre la barbarie des Arabes, et pour s'attacher aux Grecs; mais son savoir ne fut qu'une lueur passagère, et qui fut regardée comme un attentat.

La faculté de médecine de Paris a été fort long-temps errante, et sans avoir de lieu fixe pour le service divin et pour ses leçons et ses actes. L'église de Notre-Dame servit long-temps d'asile aux physiciens: ils s'assemblaient autour du bénitier; et les malades, ou ceux qui venaient les consulter de leur part, les attendaient au parvis. Les consultations et les exercices du culte formaient un spectacle assez singulier: d'un côté on voyait des pénitenciers occupés

de la guérison des ames ; et de l'autre, on voyait les prêtres qui prêtaient l'oreille au récit des maladies du corps, et qui discouraient sur leurs causes secrètes ; causes souvent honteuses, et qui devaient être peu connues aux ecclésiastiques. Ils quittèrent ensuite l'église de Notre-Dame, et tinrent leurs assemblées successivement à S.te Geneviève des Ardens, à S. Yves, et aux Mathurins. Tels étaient les lieux de leurs délibérations ; mais leurs maisons étaient les écoles de leur art. Tous étaient obligés de former des élèves ; c'est cette ancienne obligation qui a érigé les médecins de Paris en docteurs régens. Enfin, las de ces colléges domestiques et de ces assemblées errantes, ils jetèrent les fondemens de leur collége dans une maison qu'ils achetèrent des Chartreux, rue de la Boucherie. Néanmoins long-temps après cette acquisition, les assemblées des médecins se tinrent en divers autres endroits.

Les médecins s'éloignèrent insensiblement des usages ecclésiastiques. Le célibat surtout leur parut un joug odieux, et les prêtres mêmes furent charmés de ne pas y soumettre leurs successeurs. Le cardinal d'Étonteville les seconda ; il trouva une bizarrerie impie dans l'usage qui voulait que les femmes et la médecine fussent incompatibles. Ses décisions ou-

vrirent, en 1452, la faculté aux médecins mariés, et dès-lors les chaires, où le mariage leur défendait de monter, ne leur furent plus interdites. Les médecins de Paris, ainsi que nous l'avons vu, étaient prêtres dans les commencemens, ou pouvaient le devenir aisément. Ainsi la loi du célibat qui leur était imposée, et qui leur conservait toujours l'entrée dans l'état ecclésiastique, leur permettait d'aspirer aux bénéfices les plus riches et les plus honorables. Aussi trouve-t-on beaucoup de médecins parmi les évêques, et les autres dignités de l'église étaient plus souvent les récompenses de l'intrigue de ces médecins prêtres, que celles du talent.

## TROISIÈME AGE.

Tel fut l'état de la médecine depuis la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, c'est-à-dire depuis le septième jusqu'au quinzième siècle. Lorsqu'on examine d'un œil philosophique la suite des siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, on voit avec étonnement qu'ils sont tous différens les uns des autres. La décadence de l'empire romain anéantit presqu'entièrement toutes les sciences et tous les beaux-arts. Les siècles qui suivirent cette décadence, étaient non-seulement plongés dans d'épaisses ténèbres, mais même dans une corruption générale. Trois causes donnèrent lieu à ces funestes effets : 1.° le luxe sans bornes qui s'introduisit dans la capitale du monde, et qui changea toute la face de l'Empire, en dépravant les mœurs et le goût, en affaiblissant les études et en dégradant la raison ; 2.° les guerres sanglantes qui se firent loin de l'Italie, les peuples subjugués, et les différentes colonies qu'on transporta jusqu'au fond de l'Asie et de l'Afrique, devenues méconnaissables à leurs habitans mêmes ; 3.° cette multitude de barbares que le Nord vomit de son sein, et qui, comme des torrens impétueux, se répandirent partout. Ce

ne furent que meurtres, qu'incendies, que pillages et destructions, que peuples menés en esclavage; et dans ce bouleversement universel on ne fut plus en état de penser, de réfléchir ni de raisonner.

Voilà comme l'Europe fut enveloppée d'une nuit obscure. Les barbares qui la ravagèrent, ennemis déclarés des sciences et des arts, détruisirent tout, et ne laissèrent subsister que ce que le hasard fit échapper à leurs grossières et cruelles mains. Cet état malheureux de l'humanité, qui suspendit pendant plusieurs siècles toutes les facultés, s'étendit partout, et fit rétrogader en quelque sorte l'esprit humain; et, pendant un intervalle de près de mille ans, la philosophie, les lettres et les sciences dormirent dans le tombeau de l'empire romain, parmi les cendres de l'antique Italie et la poussière des cloîtres.

Après la nuit obscure qui avait enveloppé le monde, nous sommes enfin parvenus à ces jours beaux et sereins qui font le bonheur des hommes, et où le monde parut sortir pour la seconde fois du chaos. J'appelle ainsi ces temps heureux qui virent renaître et refleurir les sciences, les arts, les talens, d'abord en Italie, en France, puis de proche en proche dans le reste de l'Europe.

Avant la fin du quinzième siècle, plusieurs

circonstances concoururent à faire renaître les sciences parmi nous. Constantinople fut prise par les Turcs en 1453, et l'empire des Grecs, infatués de théologie et hébétés par la superstition, fut totalement détruit; quelques habitans de ce doux climat, qui y cultivaient les lettres et les arts, abandonnèrent leur patrie subjuguée, et se réfugièrent en Italie. Les manuscrits qui avaient été conservés dans cette ville, y furent apportés par Théodore Gaza, Argyropile, Luscaris et quelques autres savans. On étudia dès-lors les anciens; les hommes de lettres trouvèrent des Mécènes dans François I.er, dans Côme de Médicis, dans Alphonse, roi d'Arragon et de Sicile, dans Léon X et plusieurs autres. Les sciences et les lettres firent les plus grands progrès. Ce qu'il est important de remarquer, c'est que ce fut dans ce temps qu'on découvrit l'Amérique, et que l'art de l'imprimerie fut découvert. Bientôt la politique de l'Europe et les arts prirent une nouvelle forme. Il semblait que la nature bienfaisante, qui faisait refleurir les sciences, voulait rendre plus aisés les moyens de les multiplier et de les répandre.

## *Aldus.*

Pour nous renfermer ici dans les livres grecs de médecine, Aldus fut le premier qui en im-

prima. Il commença par Dioscoride, qui parut en 1506; les œuvres de Galien sortirent aussi de son imprimerie en 1525, celles d'Hippocrate, l'année suivante, et en 1528 celles de Paul Éginette. Il se fit après cela plusieurs éditions latines de ces auteurs.

Ici commence, à proprement parler, un nouvel âge, l'époque la plus glorieuse de l'humanité, et marquée par une multitude de découvertes précieuses et utiles dans tous les genres. On étudia les anciens, et on prépara ainsi les progrès de l'esprit humain qui ont illustré le dix-septième et le dix-huitième siècles. Lorsque d'heureux hasards firent renaître les sciences, il fallut recommencer les études dès les premiers élémens, et on se trouva précisément au point où l'on en était resté un siècle après le règne d'Auguste : on ressembla à un malade qui, longtemps privé de sa raison, revient à son bon sens. Ainsi le plus grand mérite du seizième siècle fut d'avoir lu et commenté les anciens, et de les avoir approfondis.

Il y eut une foule de savans qui, soit en publiant des écrits marqués au coin du bon goût qu'ils avaient puisé dans les anciens, soit en traduisant les Grecs et les Latins, et en les mettant ainsi à la portée du grand nombre, rendirent un service signalé aux lettres et aux sciences : nous remarquerons les suivans.

1.° François Philelphe, qui traduisit plusieurs traités de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate et de Plutarque, en latin; et comme il était excellent grammairien, ses versions sont très-élégantes et fidèles.

2.° Hermolaüs Barbarus a fait un grand nombre de versions. Les trois plus considérables sont, Thémiste, orateur célèbre et paraphraste d'Aristote, que les empereurs de Constantinople élevèrent aux plus hautes dignités à cause de son éloquence; Dioscoride, qu'il a commenté savamment, et Pline le naturaliste, dont il a corrigé 5000 passages, et qu'il a éclairci dans bien des endroits.

3.° Ange Politien, qui s'est attaché spécialement à Platon.

4.° Marc-Antoine Flaminio. Celui-ci fit imprimer dans sa vieillesse une paraphrase très-judicieuse sur le douzième livre de la première philosophie d'Aristote. On y trouve le bon sens d'Aristote, et le style noble et élevé de Cicéron. Il fit des poésies dans lesquelles il a imité l'élégance et la finesse d'Horace.

5.° Alexandre Picolomini, qui vécut dans le seizième siècle, et qui écrivit plusieurs bons ouvrages en Italien, et contribua ainsi à répandre le goût des sciences parmi ceux qui ignoraient la langue latine. Plusieurs profes-

seurs de Pise et de Padoue l'en blâmèrent, mais il répondit simplement que Platon n'avait point écrit en hébreu, ni Cicéron en grec, et qu'il n'avait fait qu'imiter leur exemple.

6.° Bernardin Telesio, qui a donné en deux volumes un ouvrage intitulé *des principes des choses naturelles*.

7.° François Patrizzio, qui a publié un ouvrage dont le titre est : *Discussiones peripateticæ*, en quatre volumes. Cet ouvrage est rempli d'idées neuves et hardies, et il y règne une excellente critique. Il arma contre lui les prêtres et les moines qui haïssent les lumières et persécutent tous ceux qui ne pensent pas comme eux. En lisant cet ouvrage, on s'aperçoit sans peine que l'auteur est le précurseur de Gassendi, de Descartes, de Mallebranche, etc. Il est aussi l'auteur d'un écrit intitulé : *Nova de universis philosophia*. Cet ouvrage, au rapport de Bayle, est rempli de paradoxes et d'idées singulières, mais frappées au coin du génie. Ses ennemis le firent bannir de Ferrare, où il avait professé la philosophie pendant dix-sept ans, et il vint mourir à Rome. Il confessa, en mourant, que tout ce qu'il avait su en philosophie était bien peu de chose, et que toute sa gloire, malgré ses recherches laborieuses, se réduisait à avoir su mieux parler que les autres sur des matières très-obscures et très-embarrassées.

8.° Enfin Marcèle Ficin de Florence, qui a traduit les ouvrages de Platon et a composé la vie de ce philosophe. On lui reprocha d'avoir montré pour Platon un zèle qui allait jusqu'à l'idolâtrie.

## *Scaliger.*

On peut encore compter parmi les savans qui contribuèrent au rétablissement des sciences et des arts, Scaliger ou Jules-César de l'Escale, savant critique, poëte, médecin et philosophe. Il naquit en 1484 au château de Ripa dans le territoire de Vérone. Il se disait descendu des princes de l'Escale, maîtres de Vérone et de plusieurs autres places d'Italie, et attachait à sa noblesse la gloire la plus grande. Elle lui fut contestée par Niphus, et Jérôme Cardan médecin de Milan. Le premier a prétendu qu'il était fils d'un maître d'école de Vérone, appelé Benoît Burden, qui, étant allé demeurer à Venise, prit le nom de Scaliger, parce qu'il avait une échelle pour enseigne, ou parce qu'il demeurait à l'Échelle de S. Marc. Quoi qu'il en soit, Scaliger fut un des plus grands savans de son temps; il a laissé des lettres, des oraisons, des poésies, divers commentaires sur Aristote et sur Théophraste, et plusieurs écrits sur la médecine, qui prouvent qu'il avait un esprit

très-fécond, et une vaste érudition. Il se retira à Agen, ville de France dans la Guienne, où il exerça la médecine; il y mourut en 1558, âgé de 75 ans, et laissa deux fils héritiers de ses talens.

C'est ainsi que les sciences firent de grands progrès en peu de temps; et ces progrès ne furent point arrêtés par les ravages qu'exerça le mal vénérien en Italie, en 1492, et qui du Royaume de Naples s'étendit dans toutes les contrées de l'Europe. Cette maladie, au contraire, contribua à la perfection de la médecine, par les recherches nombreuses auxquelles elle donna lieu. On fit dans le même temps une étude particulière de l'anatomie. Jacques Carpi fit revivre cette science : il disséqua plus de cent cadavres, mais ayant disséqué deux Espagnols vivans, il fut contraint de prendre la fuite.

On continua de cultiver l'anatomie avec succès. Enfin Vézale la porta à un haut degre de perfection. Ensuite Colombe et Eustache lui firent faire tous les progrès dont elle était susceptible dans un temps où l'on ignorait encore la circulation.

Cependant on étudiait avec une application extrême les médecins grecs, dont les imprimeries de Venise, de Rome et de Paris, venaient

de publier des éditions. Les Français et les Italiens firent en peu d'années des progrès qui tiennent du prodige. Aussi vit-on la médecine prendre une forme nouvelle, et la plupart des médecins abandonner le jargon de l'école. Calvus, Mercurialis, Martianus [1] et plusieurs autres parmi les Italiens; Fernel, Ballonius, Duret, Houlier, Jacotius, etc. illustrèrent la France, et acquirent par leurs écrits une gloire immortelle; Fernel surtout, que l'université de Paris se glorifiera dans tous les temps d'avoir compté parmi ses membres.

## *Fernel.*

Jean Fernel, originaire de Clermont dans le Beauvoisis, près d'Amiens, fut reçu docteur en médecine dans la faculté de Paris, en 1528. Il

1. Martianus ou Prosper Martian, qui exerçait la médecine à Rome au seizième siècle, a donné d'excellens commentaires sur les œuvres d'Hippocrate. Mercurialis, qui vivait dans le même temps, naquit à Forli, ville d'Italie dans la Romagne, le 30 Septembre 1530. Il fut un des plus savans hommes de son siècle. Il a donné des commentaires sur plusieurs livres d'Hippocrate, et notamment sur les aphorismes, les pronostics, les prorrhétiques, etc. Tous ses autres ouvrages sont des chefs-d'œuvres de médecine. Il a écrit aussi sur la gymnastique; c'est dans cet ouvrage qu'il a montré les plus profondes connaissances sur tout ce qui concerne les anciens dans cette partie. Il mourut de la pierre le 13 Novembre de l'an 1604. Les habitans de Forli mirent sa statue dans leur place publique, pour honorer la mémoire d'un homme qui avait fait tant d'honneur à sa patrie.

fit la médecine dans cette ville avec beaucoup de distinction. Tous les médecins lui ont donné un rang distingué parmi ceux qui ont écrit sur l'art : on peut le placer à côté de Celse et presque de niveau avec Galien. Il fut choisi par Henri II, roi de France, pour premier médecin, et il remplit cette place avec honneur. Il mourut en 1558, âgé de soixante-douze ans, trop tôt pour le complément de sa gloire et pour l'avancement de la médecine. Il méditait un ouvrage sur l'usage et l'administration des remèdes.

Ce fut un malheur pour Fernel que d'avoir paru dans un siècle peu favorable à la durée de la gloire que méritaient ses ouvrages. A peine virent-ils le jour, qu'ils furent éclipsés par le tourbillon impétueux des chimistes, qui vint bouleverser la médecine. Le grand nombre des médecins se jetèrent dans la nouvelle carrière ouverte par Paracelse. On lui reproche néanmoins de s'être trop écarté d'Hippocrate pour s'attacher au char pesant des Arabes et des sectateurs corrompus de Galien : mais il fit un corps élégant de leur doctrine fastidieuse.

Les modernes ont pris de lui l'ordre et la clarté ; il n'en est point qui ait pu en saisir le style et l'expression. Ses ouvrages serviront toujours de guide à ceux qui entreprendront

de réduire la médecine à des principes généraux, et à les traiter suivant les vœux des dogmatiques : c'est ainsi que le fond des opinions de Descartes vieillira, mais sa méthode aura dans tous les temps l'agrément de la nouveauté.

C'est principalement à Baillou, Duret et Houlier, médecins naturistes dans l'école de Paris et qui vivaient au seizième siècle, qu'est dû le rétablissement de la méthode hippocratique ou d'observation. Ils se livrèrent à l'étude de la médecine grecque : leurs ouvrages très-répandus leur assurent une gloire immortelle. Ils ne furent néanmoins, à proprement parler, que les traducteurs et les copistes d'Hippocrate et de quelques morceaux de Galien ; mais ils succédèrent à des médecins entichés de tout le détail des dogmes de l'école et des Arabes, qu'ils eurent la gloire de renverser, et ils eurent à combattre le dogme brillant de Fernel.

Ils ont pensé, ainsi qu'Hippocrate, que la nature seule guérit les maladies ; qu'il faut être très-sobre dans l'application des remèdes et notamment de la saignée, et que cette application exige nécessairement un examen bien circonstancié du temps, du jour et du moment de la maladie : l'histoire des crises, ont-ils dit, est le fondement de la vraie médecine, et on

doit respecter dans les maladies les jours critiques.

## *Baillou.*

Guillaume de Baillou naquit vers l'an 1538, d'une famille considérable du Perche ; il vint étudier à Paris, et devint doyen de la faculté de cette ville, en 1580. La grande réputation qu'il acquit dans l'exercice de la médecine, attira l'attention de Henri le grand, qui le nomma, en 1601, premier médecin du dauphin. Tous ses écrits sont la pure médecine hippocratique, et le fruit de ses observations et de son expérience. Il mourut le plus ancien docteur de la faculté de médecine, en 1616, âgé de soixante-dix-huit ans.

## *Duret.*

Duret fut encore plus que Houlier et Baillou, ses contemporains. Pénétré du système d'expectation répandu dans les Prénotions de Cos, il s'était convaincu par cet ouvrage dont il s'était nourri, que la nature guérit les malades ; et que les remèdes sont impuissans, lorsqu'elle ne se prête pas aux révolutions salutaires. Il donna une preuve évidente de son attachement à ces principes en les observant pour lui-même.

Étant, dans une maladie, visité par plusieurs de ses confrères qui voulaient lui faire des remèdes fondés sur leurs opinions particulières, il résista courageusement à tous leurs efforts: il voulut attendre la crise; cette crise arriva, et le guérit. Il eut beaucoup d'ennemis, et entr'autres Jacotius, son confrère, qui machina contre lui, mais sans succès. Il fut médecin de Henri III, qui avait la plus grande confiance en lui.

A cette époque on cultiva toutes les branches de l'art de guérir, et on leur fit faire des progrès. On s'attacha à l'étude de la pharmacie, de laquelle on élagua beaucoup de remèdes, mais on n'en retrancha pas encore assez; et elle resta surchargée d'un grand nombre de médicamens inutiles, inefficaces ou superstitieux.

On se livra à la botanique avec plus d'ardeur encore que les Arabes; et nous devons à cette époque les Trogus, les Clusius, les Columna, les Lobel, les deux Bauhins, et beaucoup d'autres habiles botanistes qui ont débrouillé le chaos de cette science, et qui ont travaillé avec succès à reconnaître et à déterminer les plantes dont les anciens s'étaient servis.

On s'appliqua aussi à la chimie; mais malgré tous les travaux des chimistes de ce siècle, elle

resta enveloppée de nuages épais, et elle fut bornée uniquement aux préparations pharmaceutiques, qui dès-lors devinrent très-nombreuses. Les chimistes redoublèrent aussi d'efforts pour découvrir la pierre philosophale, et une panacée universelle qui détruisît toutes les maladies. Paracelse, dont nous parlerons bientôt, fut du nombre de ces derniers, et fonda une secte nouvelle; ce qui ralentit beaucoup les progrès de la médecine.

Cette époque vit naître, disent la plupart des historiens, trois maladies nouvelles en Europe, la sueur anglaise, la vérole, et le scorbut.

La *suette* ou *sonette*, *sueur anglaise*, appelée aussi *éphémère anglaise*, *pestilentielle* ou *maligne*, est une fièvre caractérisée par une prostration extrême des forces, des défaillances, des anxiétés, des maux de cœur, des douleurs de tête, avec un pouls fréquent, prompt, inégal, des palpitations de cœur opiniâtres, et qui durent quelquefois plusieurs années après. La sueur est continuelle, abondante, utile, et se termine avec la fièvre; la chaleur est très-incommode. Elle se manifesta d'abord en Angleterre, en 1486, et la ravagea pendant quarante ans. De là elle parcourut la Flandre, la Zélande, le Brabant, la Hollande, le Danemarck, la Norwège, la France, depuis l'an 1525

jusqu'en 1530. C'était en automne qu'elle était la plus redoutable ; elle disparaissait en hiver, pour revenir au printemps.

Lorsqu'elle pénétrait dans une ville, elle attaquait cinq à six cents personnes par jour ; et à peine y en avait-il la centième partie qui s'en relevât. L'usage des cordiaux, l'attention à éviter le froid, à garder le repos, et à exciter les sueurs abondantes, fit cesser peu à peu la malignité de la maladie.

La vérole est une maladie exotique que les Espagnols contractèrent dans l'île Haïti, à la fin du quinzième siècle, qu'ils portèrent à la guerre de Naples en 1493, et qu'ils communiquèrent aux Napolitains et aux Français, d'où elle s'est transmise à toutes les autres nations. Tel est le sentiment d'Astruc, qui est encore adopté par la plupart des historiens ; mais il paraît bien plus vraisemblable que cette maladie existait déjà avant ce temps, et que, si elle est devenue plus commune et plus violente tout à coup, c'est que la constitution pituiteuse est devenue à cette même époque plus générale qu'auparavant, et qu'elle a été la dominante. Telle est la raison pour laquelle le rachitis, les écrouelles, en un mot, les maladies osseuses, glanduleuses et nerveuses, sont devenues alors beaucoup plus com-

munes et plus difficiles qu'elles n'avaient été auparavant. Il n'est pas permis, en effet, de douter que le mal vénérien ne soit très-ancien. Il régnait déjà dès la plus haute antiquité en Égypte, comme le rapporte Lysimaque. Cet auteur raconte que les Hébreux furent affectés d'ulcères aux aines, le sixième jour de leur départ. Le septième ils furent obligés de séjourner par la violence de la douleur; et telle est la raison pour laquelle ce jour fût nommé *sabbat*, du mot égyptien *sabbatasis*, qui signifie maladie des aines.

A la vérité, l'historien Joseph observe que le mot *sabbo* veut dire *repos*, et *sabbatasis*, maladie des aines; mais cet auteur juif, en interprétant le mot d'une manière différente de Lysimaque, confirme la réalité du mal, à l'époque où ses causes physiques se trouvaient dans ce climat à peu près les mêmes que dans l'Amérique, dans certaines contrées de l'Afrique, et dans quelques îles des Indes orientales. Ce mal naissait indépendamment de tout commerce impur. Par les lois économiques établies dans l'Orient au sujet des gonorrhées qui étaient fort communes, et du commerce des femmes, on voit que ces maladies des parties génitales et des aines, qui ont entr'elles une étroite correspondance, étaient réellement vénériennes. L'humidité, la

putridité de l'air et les mauvaises qualités des alimens, disposaient les corps à ces maladies.

Parmi les causes de la circoncision, que Philon a réduites à quatre, il en est une principale, qui était, a-t-il dit, de prévenir une tumeur maligne et inflammatoire, qui s'élevait sur le gland, à l'abri du prépuce, et que sa chaleur brûlante avait fait nommer *charbon*; c'était une tumeur vénérienne.

La vérole est moins remarquable dans l'histoire de la médecine par sa naissance, que par le grand nombre de remèdes nouveaux ou de préparations dont l'art s'est enrichi à son occasion. Telles sont le gayac, dont ôn commença à se servir en 1517, le squine, qu'on ne connut en Europe qu'en 1535, et la salsepareille; mais le plus important de tous, et qui changea pour ainsi dire la face des choses, ce fut le mercure. Ce minéral parut en Europe en 1498, et fut employé presqu'aussitôt à la cure des maux vénériens. On l'appliqua à l'extérieur, à l'instigation des Arabes et de leurs copistes, qui avaient prescrit l'usage du vif-argent contre la vermine et dans les maladies cutanées, longtemps avant qu'il ne fût question de la vérole. Jacques Carpi, ou Bérenger de Carpi, et, selon d'autres, Jacques Bérenger, fameux anatomiste et chirurgien, dont nous avons déjà parlé, fut

le premier qui oignit ses malades de mercure. Jean de Vigo est le premier qu'on sache avoir ordonné intérieurement quelques préparations mercurielles, entr'autres le mercure précipité rouge. Il est vraisemblable que nous devons cette préparation de mercure, ainsi que la plupart des autres, aux efforts que les alchimistes ont faits pour le fixer et le convertir en or, et que les heureux effets de son application à l'extérieur encouragèrent à l'administrer intérieurement. Ces deux auteurs, Jacques Bérenger et Jean de Vigo, fleurirent au commencement du seizième siècle.

Les Américains, possesseurs de la salsepareille, du gayac et de la lobélia [1], n'emploient point pour la guérison du mal vénérien les préparations mercurielles; ils le guérissent, et même le préviennent, par l'usage intérieur de ces plantes. Ils mâchent aussi continuellement du coco

1. M. Calm, élève du célèbre Linnæus, qui a beaucoup voyagé, et en observateur savant, dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré par lui-même, que les indigènes se guérissent sûrement et promptement du mal vénérien par l'usage de la *lobelia*, qui est le *rapuntium americanum, flora diluta cœruleo*, de Tournefort, et qui appartient à la classe des monopétales irrégulières; on la nomme ordinairement *cardinale bleue*. On fait avec sa racine une décoction dont les effets sont certains, et infiniment moins dangereux que le mercure.

M. Calm a découvert que d'autres sauvages emploient la racine du *celastrus inermis, foliis ovatis, sacratis, trinerviis*

et du coamini, qui les font beaucoup saliver; c'est dans les mêmes vues qu'ils fument le tabac, le mâchent et en prennent par le nez, pour augmenter l'excrétion pituiteuse.

## *Fracastor.*

C'est la maladie vénérienne, dont Fracastor a fait le sujet d'un poëme latin, intitulé Syphilis, qui a rendu ce médecin célèbre. Jérôme Fracastor était de Vérone, et vivait dans le seizième siècle. Il était bon poëte, grand philosophe, médecin et savant astronome. L'histoire nous apprend qu'il fit transférer le concile de Trente à Bologne, par la crainte d'une maladie contagieuse qu'il prévoyait. Quelques auteurs ont écrit que le pape Paul IV le fit parler de la sorte, parce que, n'étant pas en bonne intelligence avec Charles V, il crut qu'il lui serait avantageux de retirer le concile d'une ville qui dépendait de l'empereur, pour le transférer dans une des villes d'Italie sujettes au S. Siége. Il a composé plusieurs ouvrages,

de Linnæus. Elle est plus rare que la *lobelia*; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amsterdam et de Leyde. M. Calm rapporte qu'on n'a jamais vu de sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en usant de ce spécifique. (Mémoir. de l'acad. de Stockholm, année 1750.) Il serait à souhaiter pour le bien de l'humanité, qu'on cultivât ces plantes en Europe, et qu'on rendît ces remèdes très-communs.

tant sur la médecine que sur la philosophie, les belles-lettres et l'astronomie. On dit qu'étant encore enfant, sa mère, qui le portait entre ses bras, fut écrasée d'un coup de foudre, sans qu'il en fût lui-même incommodé. Il mourut le 6 Août 1553, dans la soixante-onzième année de son âge. Il a parlé des frictions mercurielles et du gayac; il a fait encore mention des suffumigations de cinnabre, mais il les redoutait. Quelque temps après, Louis Lobera, Espagnol, publia un traité sur la vérole, dans lequel il a donné la méthode des frictions d'une manière très-exacte.

Le scorbut n'est pas non plus une maladie nouvelle en Europe. Le *stomacacé* et le *scelothirbé*, que l'armée romaine, commandée par Ælius Gallus, contracta dans l'Arabie, au rapport de Strabon [1], et les mêmes maladies qui infectèrent, à ce que dit Pline [2], l'armée que Germanicus avait menée dans la Germanie, au-delà du Rhin, paraissent avoir été le scorbut, à en juger par la description qu'ils en ont laissée. Les grandes rates, *lienes magni*, et le *convalvulus sanguineus*, ou *ileos hematites*, dont Hippocrate parle en plusieurs endroits, ne sont autre chose que le scorbut, qui était

1. *Geograp. lib.* VI.
2. *Hist. natural. lib.* XV, *cap.* 3.

à la vérité beaucoup plus rare dans ces temps-là qu'aujourd'hui.

Hippocrate, dans son traité *de affect. int.*, décrit le scorbut sous le nom de maladie de la rate, en ces termes :

« Ceux, dit-il, qui sont attaqués de cette « maladie, ont le bas-ventre enflé, la rate « dure, gonflée, avec des douleurs aiguës. Leur « visage est noir ou pâle, et d'une couleur « pareille à celle de l'écorce de grenade. Il « leur vient aux jambes des ulcères semblables « aux épinyctides ; leurs membres dépérissent, « et ils sont sujets à la constipation. »

Pline rapporte le trait suivant [1]. « L'armée « de César ayant campé au-delà du Rhin en « Allemagne, les soldats furent obligés de « boire de l'eau malsaine et qu'on croyait in- « fectée par quelque charme, et cela avec « d'autant plus de fondement qu'il s'éleva « parmi eux deux nouvelles maladies, dont « l'une, qu'ils appelaient *stomacace*, consistait « dans une affection fétide et putride de la « bouche, qui leur fit tomber toutes les dents « en moins de deux ans. L'autre offensait les « nerfs des jambes, au point de relâcher les « articulations des genoux, et de causer des

---

3. *Ibid. lib.* XXV, *cap.* 3.

« picotemens insupportables dans ces parties,
« ce qui lui fit donner le nom de *scelothirbe.* »

## PARACELSE.

Ce fut dans ce même siècle que parut un homme aussi étonnant par son génie que par ses extravagances, et qui tenta d'établir une nouvelle doctrine sur les ruines de celle qui fleurissait, et qu'il s'efforça de détruire. Paracelse naquit à Einsiedlen dans la Suisse, village situé à deux milles de Zurich, en 1493. On dit que, gardant un troupeau d'oies dans sa jeunesse, il fut maltraité par un soldat qui le rendit eunuque; ce que l'antipathie qu'on lui remarqua pour les femmes, semble confirmer. Il se livra à l'étude de la médecine, et surtout à l'alchimie. Il fut l'homme le plus vain et le plus orgueilleux. Il affectait le plus grand mépris pour Hippocrate, Galien, Avicenne, et tous les autres médecins qui l'avaient précédé, ainsi que pour ceux de ses contemporains qui ne suivaient pas ses principes. Il s'attribuait la monarchie de la médecine. Ce fut principalement la doctrine galénique dont il s'attacha à sapper les fondemens. Il regardait les fonctions de notre corps comme des actions chimiques, des effervescences, des ébullitions, des fermentations, etc., et intro-

duisit la chimie en médecine. Il admettait pour élémens des corps, le sel, le mercure et le soufre. Il eut un grand nombre de sectateurs, tels que Van-Helmont, François Sylvius, etc. Boerhaave l'a suivi en partie.

Paracelse s'est enveloppé de la plus grande obscurité dans ses écrits; il s'est même plu à former des noms barbares, qui ne sont tirés d'aucune langue connue, et dont personne ne connaît l'étymologie. Il ne s'est pas contenté de se servir de mots qui n'ont aucun sens par eux-mêmes; il en a employé encore dont la signification est très-connue, mais en leur en attribuant une autre toute différente.

## *Doctrine de Paracelse.*

Le premier des principes de Paracelse roule sur l'attention que l'on doit donner à l'analogie qu'il dit exister entre le *grand monde* ou le monde entier, et le *petit monde* ou le corps de l'homme. Il trouve dans l'homme deux corps, l'un physique et élémentaire, qui tombe sous les sens, et qu'Adam a tiré de la terre; l'autre invisible et céleste, qui tire son origine des astres. Quelques-uns de ses disciples disent que ce dernier corps est le *génie de l'homme*, son *lare domestique*, ou son *esprit familier*. Il trouve dans l'homme les mouvemens des

astres, la nature de la terre, de l'eau et de l'air; tous les végétaux, tous les minéraux, toutes les constellations, les quatre vents: mais ce qu'il importe surtout au médecin de connaître dans l'homme, ce sont la queue du dragon, le bélier, l'axe polaire, la ligne méridionale, le levant et le couchant. On voit que Mesmer a puisé la plupart de ses idées touchant le magnétisme dans Paracelse. Il établit une prétendue convenance des parties principales du corps avec les planètes, comme du cœur avec le Soleil, du cerveau avec la Lune, de la rate avec Saturne, du poumon avec Mercure, des reins et des testicules avec Vénus, du foie avec Jupiter, du fiel avec Mars; il trouve de même une convenance des autres sept métaux avec les sept mêmes planètes. Il assure que dans notre limbe, c'est-à-dire, dans notre corps animé, sont le ciel et la terre, et les propriétés de tous les animaux. Il établit aussi des rapports entre les maladies et les planètes. Telle est la matière première. Il veut que toutes les choses créées soient venues d'un seul principe, d'une seule matière, qu'il appelle *le grand mystère*.
« Ce n'est, dit-il, rien de perceptible, rien de
« sensible, rien qui paraisse sous quelque
« forme, ou qui ait quelque propriété ou cou-
« leur, ou qui tienne de la nature élémentaire.

« Autant qu'a d'étendue toute la région du « ciel, autant en a la sphère du grand mystère. « Ce même mystère est la mère de tous les « élémens, la grand'mère de toutes les étoiles, « de toutes les créatures; car toutes choses « créées sont nées du grand mystère, comme « l'enfant naît de sa mère. De ce mystère, en- « fin, ont tiré leur origine, non pas successi- « vement, mais par une seule création, la « substance, la matière, la forme, l'essence, « etc. »

De cette matière première sont sorties, entr'autres choses, les semences des animaux, des végétaux et des minéraux. Toutes ces semences étaient cachées, dès le principe, dans le sein de cette même matière, comme dans les ténèbres, ou dans ce qu'il nomme l'abyme, d'où elles se tirent par la voie de la génération. D'après cette idée, les Paracelsistes croyaient que la génération ne consistait que dans le passage de chaque semence, ou de chacun des individus qu'elles contiennent, des ténèbres à la lumière; en sorte que d'invisibles qu'ils étaient, quoiqu'ils eussent toujours existé, ils devenaient sensibles. De même l'être qui paraît se corrompre, ne périt point; il ne fait que retourner dans les sources d'où il a été tiré, après avoir rempli les fonctions auxquelles il

était destiné. Mais ces semences ont besoin, pour sortir du lieu de leur origine, d'être aidées par une puissance ou une vertu céleste qui y est renfermée, et que Paracelse appelle *archée*, c'est-à-dire, *esprit architecte*. Cet archée sépare les divers élémens et tout ce qu'ils contiennent, place chaque chose en son lieu; et pour ce qui regarde le corps des animaux, il y sépare le pur de l'impur, comme le feu ou l'antimoine purifient l'or. « A la vérité, dit-il, il arrive « qu'il opère imparfaitement; et c'est pour cela « que l'on a de temps en temps quelque mala-« die; mais ce qui console, c'est que ces sortes « de maladies ne sont pas mortelles comme les « autres [1]. » Paracelse ne regarde pas comme élémens le feu, l'air, l'eau et la terre: il dit que ce ne sont que des corps morts qui ne possèdent que des qualités inefficaces, impuissantes, qui ne peuvent rien produire, et qui sont purement passives. Il attribue une force bien plus grande à trois principes qu'il prétend exister dans tous les corps, et même dans les élémens des Péripatéticiens. Ces trois principes sont le *sel*, le *soufre* et le *mercure*. C'est de Basile Valentin qu'il a tiré cette doctrine des trois élémens, et il eut l'effronterie de la publier sous son nom.

---

1. *De morbis tartareis, cap.* 4.

Paracelse admettait encore dans tous les corps célestes quelque chose de *céleste*, qu'il désigne sous le nom de *quintescence*, qu'il regarde comme un élément, auquel il donne aussi le nom de *teinture* ou *pierre des philosophes*, de *fleur*, de *soleil*, de *ciel*, d'*esprit éthéré*, etc. « Elle est, dit-il, une matière qui « se tire corporellement de toutes les choses « qui croissent, et de tout ce qui a vie; et « cette matière est dégagée de toute impureté « et mortalité : elle est de la dernière subtilité, « et séparée de tous les élémens. [1] » C'était une semblable quintescence qu'il se vantait d'avoir trouvée, avec laquelle il prétendait guérir tous les maux, et promettait l'immortalité à l'homme. « Cette médecine, dit-il, est « un feu invisible qui dévore toutes les mala« dies. »[2] Néanmoins lui et ses disciples reconnaissaient des remèdes particuliers, et ils en administraient un grand nombre. Ils disaient que, comme chaque espèce de maladie tire son origine d'une semence particulière, il y a de même un remède secret approprié à chacune d'elles : ils parlent de ce remède comme s'il avait de l'intelligence et s'il connaissait sa vertu. Lorsqu'on demandait à Paracelse pourquoi son

1. *Archidoxorum, lib.* 4.
2. *Lib. de tincturâ physicor.*

remède universel et ses remèdes particuliers, qui les uns et les autres sont, selon lui, infaillibles, ne produisaient pas toujours l'effet qu'on en devait attendre, et pourquoi ils n'empêchaient pas l'homme de mourir, il répondait qu'il fallait s'en prendre à la destinée, à laquelle il est impossible de résister.

Paracelse fait deux genres principaux des semences des maladies, l'un qu'il appelle *iliastrum*, et l'autre *cagastrum*. Le premier naît d'une matière qui est dès le principe, comme les poires, les pommes, les noix et les autres fruits viennent chacun de la semence destinée à les produire. Les maladies dépendantes de ce premier genre, sont, l'hydropisie, la goutte, la jaunisse, etc. Le second genre procède de la corruption de quelque chose : la peste, la pleurésie, la fièvre, etc., en sont le produit. Il parle aussi de l'*iliastrum* et du *cagastrum* à l'occasion de la génération équivoque des rats, qu'il croit être engendrés, tantôt de la pourriture, tantôt de la semence de leurs pères. La première est une génération *ex cagastro*, et l'autre *ex iliastro*.

Il considère ailleurs les causes des maladies sous d'autres rapports : il donne à ces causes les noms d'êtres, *entia*, et il en fait de cinq sortes. Le premier de ces êtres est *ens Dei* ou

Dieu lui-même, qui envoie aux hommes des maladies comme il lui plaît. Il appelle le second *ens australe*. Plusieurs maladies, selon lui, viennent tant des astres qui sont au ciel que de ceux qui sont dans l'homme. Le troisième, appelé *ens naturale*, regarde les maladies qui viennent de quelque vice de nature. Le quatrième, nommé *ens spirituale* ou *pagoyeum*, comprend les maladies dépendantes de notre propre imagination ou de celle d'autrui, qui agit sur nous, et sous ce genre se trouvent les maladies qui viennent de maléfice ou d'enchantement. Le cinquième est nommé *ens veneni*, et comprend tous les venins et poisons naturels et artificiels.

Paracelse fait voir aussi, en général, toutes les maladies de ce qu'il appelle *iliadus*, et cela lorsqu'il s'est fait quelque séparation ou quelque corruption dans le corps. Ce qu'Hippocrate appelait *orcus*, et ce que d'autres entendent par *nox orphœi* et *abyssus*, est la même chose que ce que Paracelse appelle *iliadus*.

Enfin, en passant des causes générales des maladies aux particulières, il dit que le corps de l'homme n'est autre chose que *soufre*, *mercure* et *sel*, et qu'en ces trois choses, qu'il nomme les *trois premières substances*, consistent la santé et la maladie. C'est dans ces trois

choses seules qu'il faut, dit-il, chercher les maladies, et non pas dans les quatre élémens, les quatre humeurs et leurs qualités. Le médecin, selon lui, ne doit pas non plus s'arrêter aux tempéramens. Le mercure qui est dans le corps des animaux, et qui a beaucoup de rapport avec le mercure métallique, cause par sa volatilité la *manie*, les *mortifications des ligamens*, les *tremblemens*, la *frénésie*, etc. Ces maladies sont causées par l'esprit du mercure qui, en se volatilisant et en cherchant quelque issue, blesse le cerveau, et surtout les lieux qui sont le siége de la mémoire et du jugement. Si en descendant il pénètre jusqu'aux nerfs et s'attache fortement au cerveau, il produit l'*apoplexie :* s'il touche la nuque, il produit la *paralysie :* s'il se refroidit dans son cours, il cause des tremblemens des mains, ou des pieds, ou de la tête seule; il cause de même la *léthargie*, la *contorsion de la bouche* et *des yeux*.

Les affections produites par le soufre, sont les *fièvres*, les *inflammations*, les *apostèmes*, la *jaunisse*, etc. Si le sel se sépare du soufre, ce dernier pourit; et lorsqu'il se porte sur la poitrine, il cause la pleurésie; dans l'estomac et dans le foie, il allume la fièvre; dans la tête, il produit la *migraine* et les autres *dou-*

*leurs* de cette partie, celles des yeux, des dents, des oreilles, etc.

Plusieurs maladies sont causées aussi par le *sel*, comme la *colique*, la *pierre* et les *graviers*, et les autres congélations qui ont lieu dans les veines et les cavités; la *goutte*, la *sciatique*, etc. viennent du même principe. La cause de ces maux est l'*esprit du sel* qui se mêle avec le corps du *sel* et le coagule dans la vessie, les reins, les jointures. Le sel produit aussi les flux de ventre, lorsqu'il vient à se résoudre; il fait des duretés et des obstructions, lorsqu'il se coagule et se durcit; et on guérit ces maladies en travaillant à résoudre et à fondre les sels qui les ont causées. Si le *sel* se subtilise trop, il cause les *ulcères*, la *gale* et autres maladies cutanées. L'*érysipèle*, les *ulcères malins*, le *cancer*, viennent de la même cause. Enfin, si le *sel* a plus de force, il produit le *feu persique* et les grandes *inflammations*. Ces trois principes ont, dans le corps de l'homme aussi bien que dehors, chacun leurs différentes espèces, qui produisent aussi différentes sortes de maladies. Le vitriol, par exemple, que l'on compte parmi les sels, produit une sorte d'érysipèle. La matière de la fièvre n'est autre chose en général que le *soufre*, et le *salpêtre* et du *soufre*, enflammés. La fièvre intermittente en

particulier est un mouvement du *nitre*, qui cause au commencement du froid et ensuite de la chaleur.

Outre ces principales causes des maladies, Paracelse en admet d'autres qui tirent leur origine du *tartre* et auxquelles il attribue presque tous les effets qu'il a attribués aux premiers principes, et plusieurs autres. La pierre de la vessie et les graviers des reins sont produits par le *tartre*, qui ressemble à cette matière aigre et dure qui s'attache aux parois des tonneaux de vin; en quoi elle diffère de la *lie* qui se précipite au fond des tonneaux. Ce tartre contient une huile, une eau, une teinture et un sel, qui enflamment et brûlent le malade comme ferait le feu d'enfer.

Pour ce qui concerne les signes des maladies, Paracelse en faisait peu de cas, et n'a pas dit grand'chose sur cette matière. Il établit diverses espèces de pouls, qui ont toutes des rapports avec les diverses planètes. Il y en a deux aux pieds, qu'il attribue à *Saturne* et à *Jupiter;* deux au cou, qui dépendent de *Vénus* et de *Mars;* deux aux tempes, qui sont réglées par la *Lune* et par *Mercure;* le pouls du *soleil* est au côté gauche sous le cœur. De là il suit, selon lui, que si le pouls bat plus vîte qu'à l'ordinaire, les sept principaux membres sou-

frent; savoir, le cœur, le cerveau, le foie, le fiel, les reins, la rate et le poumon. Si quelqu'nu de ces membres en particulier est accablé par la maladie, le pouls bat plus faiblement, et cela désigne que l'air et l'esprit de vie n'y trouvent pas un passage libre.

Paracelse s'est étendu davantage sur les urines, qu'il regarde comme un sel dissous avec une certaine quantité de soufre et de mercure; nous passerons sur cet objet qui n'offre rien d'intéressant.

Il faisait un grand usage des préparations de mercure et d'opium, avec lesquelles il guérissait la lèpre, la gale, la vérole, les hydropisies légères et d'autres maladies que ses contemporains regardaient comme incurables. Ceux-ci ne connaissaient point le premier de ces remèdes, et ils regardaient l'autre comme un réfrigérant du quatrième degré. Ce fut à ces deux remèdes, que Paracelse donnait fréquemment, qu'il fut redevable de la plupart de ses succès.

Un des moyens dont on doit se servir, selon les *Paracelsistes*, pour découvrir les vertus spécifiques des remèdes, c'est d'observer ce qu'ils appellent la *signature des choses*. Ils pensent que certaines différences qui se rencontrent par rapport à la couleur, la figure et autres marques extérieures dans les minéraux, les végétaux et

les animaux, ou leurs parties, sont autant d'indices des qualités que chacun d'eux possède pour guérir telle ou telle maladie. *L'eufraise*, par exemple, porte une marque qui indique la vertu dont elle jouit pour les maladies des yeux, et cela est fondé sur une petite figure noire qui est au dedans de la fleur, et qui représente, selon eux, la prunelle. Une des espèces de *dentaria*, dont la racine ressemble à une chaîne de dents enfilées les unes avec les autres, montre par cela même qu'elle est un médicament propre aux maux de dents et au scorbut. Les *semences de grenades*, les *pignons*, ayant aussi la forme des dents, sont propres aux maux de ces parties. La *pulmonaire* convient dans les affections des poumons, parce qu'elle est légère et spongieuse comme eux, et qu'elle en a la figure. Les *citrons* sont bons pour le cœur, parce qu'ils en ont la forme; et comme cet organe a du rapport avec le soleil, la couleur jaune de ces fruits, qui est celle de cet astre, marque de même qu'ils sont cordiaux. *L'or*, ayant aussi la même couleur et l'éclat du soleil, est, selon eux, le plus grand des cordiaux. La racine du *satyrium* indique sensiblement par sa figure qu'elle est aphrodisiaque. *L'asarum*, qui ressemble à une oreille, est excellent contre les affections des oreilles, etc.

Paracelse et ses disciples comptaient encore davantage sur les médicamens métalliques que sur les autres. Presque toutes leurs préparations étaient chimiques ; ils prétendaient par ce moyen séparer quelque chose de venimeux qu'ils croyaient naturellement mêlé dans tous les simples. Ils disaient aussi qu'on pouvait guérir par des paroles et des caractères certaines maladies qui ne cèdent point aux autres remèdes ; pas même à l'*or potable*, ou à la *quintescence d'or*, ou à celle d'*antimoine*. La nature a donné son pouvoir aux paroles ; aux pierres gravées, aussi bien qu'aux simples. Il prétendait qu'on pouvait outre cela recourir à la magie. Cependant il faisait usage de la saignée et des purgatifs ; mais il rejetait les lavemens, qu'il regardait comme des remèdes absurdes et vilains. Il assujettissait la saignée à des règles qu'il tirait de la disposition des astres ; il préférait les purgatifs tirés de la chimie, et surtout le mercure précipité. Il employait aussi beaucoup l'antimoine comme purgatif et sudorifique, et il attribuait les plus grandes vertus à une préparation de ce minéral qu'il avait imaginée. Il faisait usage aussi de l'opium, quoiqu'il se fût déclaré l'ennemi des somnifères. Il a écrit deux ouvrages sur la chirurgie, et on y rencontre quelques bonnes idées

parmi beaucoup de folles et d'extravagantes. Il croyait à l'astrologie, la géomance, la chiromancie et la cabale, auxquelles il s'était adonné. Paracelse fut le coryphée des *adeptes* : il donna dans toutes les extravagances les plus absurdes, telles que les *silphes*, les *gnomes*, les *salamandres*, les *nymphes*, les *fées*, etc. Il avait adopté l'ancien système des démons et des génies : il en peuplait tout l'univers, même les arbres, les pierres, les métaux. Il distinguait les génies en mâles et femelles : chacun d'eux, selon lui, est obligé de demeurer dans son élément; s'il en sort, il en éprouve quelque violence et une espèce de répulsion de la part des génies étrangers. « Personne, dit Paracelse, « n'a pu savoir, ni quand ils ont pris naissance, « ni quand ils mourront, ni quel est leur « nombre. » Outre ces génies particuliers, il y en a un qui préside souverainement à tout notre système solaire, et auquel il donne le nom de *nymphidica natura*. Il a pour supports et pour témoins de son gouvernement ceux qui sont appelés *Enochdiani immortales*, et qui séjournent tantôt dans une planète et tantôt dans une autre. On retrouve chez les Chinois cette même doctrine. Ils ont des anges ou des esprits, des génies qui gouvernent les élémens, les saisons et tous les êtres de la nature. Cha-

cun de ces génies a son département. Cette croyance existe encore dans toute l'Asie. Ces intelligences ne sont que les êtres qui composent la chaîne de Platon ; ce sont les causes secondes et particulières des philosophes : c'est une branche du système de l'ame universelle, qui, n'admettant d'autre intelligence que la nature, d'autre dieu que sa force productrice, trouve une portion de la divinité dans chaque partie de la matière en mouvement. La métempsycose, ce dogme si répandu, et le point fondamental de la religion des Brames de l'Inde et des Talapoins de Siam, qui fut ensuite adopté par les Égyptiens et les Perses, paraît être également né du système de l'ame universelle.

Toutes choses, continue Paracelse, ont été créées en même temps ; mais elles existaient dans le principe incréé comme dans leur centre, leur point de ralliement. C'est ce qu'il explique en ces termes : « Les mystères successifs « se développent les uns des autres ; mais ils « se trouvaient renfermés dans le grand ou « le premier mystère. »

Il regardait le sang menstruel comme le plus grand de tous les venins. Il disait que le diable avait produit les araignées en l'air avec ce venin chaud et aérien. Il ajoutait que, comme

quelque partie de la semence des femmes était toujours mêlée avec leurs menstrues, de là s'engendraient toutes les puces, les araignées, les escarbots, les chenilles, et plusieurs autres insectes. Une idée non moins extravagante, c'est la production de son *petit homme artificiel*, qu'il fait naître du *sperme viril*, renfermé dans un vase qu'on ferme hermétiquement, qu'on couvre ensuite de fumier de cheval, et qu'on laisse pendant un certain temps, jusqu'à ce que le sperme contenu dans le vase acquierre du mouvement et de la vie. Il faut, dit Paracelse, nourrir ce petit homme avec ce qu'il appelle *arcanum sanguinis*, pendant quarante semaines; après quoi on débouche le vase, et il en sort un véritable enfant vivant, semblable à ceux qui naissent des femmes, à cette différence près qu'il est d'une beaucoup plus petite stature. Il conclut que c'est là un des plus grands secrets que Dieu ait découvert à l'homme pécheur et mortel. Je passe sous silence ce qu'il dit de la manière dont s'engendrent les incubes et les succubes.

Paracelse, après avoir beaucoup extravagué en parcourant divers pays, vint enfin à Saltzbourg, où il mourut le 24 Septembre de l'an 1541, âgé d'environ quarante-huit ans, en flattant l'homme de l'espoir de l'immortalité. Tho-

mas Éraste, habile médecin, a écrit contre Paracelse quatre gros volumes in-4.° pour réfuter sa doctrine. Néanmoins cela n'empêcha pas ce dernier de jouir de la plus grande célébrité, tant il est vrai, comme l'a très-bien dit Cicéron, qu'il n'y a point de choses si absurdes et si ridicules qui ne trouvent de partisans. Il avait un caractère faux et inégal; il passait brusquement de l'étude à la débauche, et ne gardait aucunes mesures ni dans l'une ni dans l'autre. Fou et orgueilleux, il appelait ses ouvrages l'évangile de la raison. Cependant, parmi les absurdités dont ses livres sont remplis, on trouve quelques bonnes choses qui ont servi aux progrès de la médecine. On ne peut disconvenir qu'il n'ait attaqué avec succès les qualités premières, le chaud, le froid, le sec et l'humide; c'est lui qui le premier a battu en ruine un système qu'on suivait depuis le temps de Galien. Il osa le premier traiter la philosophie d'Aristote de *fondement de bois;* et l'on peut dire qu'en découvrant le peu de solidité de cette base, il a donné lieu à ses successeurs d'en poser une plus solide.

La censure qu'en a portée le chancelier Bacon, est juste, quoique sévère. « Les chimistes, dit « il, ont à leur tête une espèce de monstre; « c'est Paracelse, singe d'Épicure dans sa Mé-

« téorologie : il nous donne, comme des ora-
« cles, ce que l'autre ne propose que comme
« une opinion. Le destin régla tout dans Épi-
« cure ; mais plus aveugle que le destin, plus
« capricieux que le hasard, Paracelse ne s'en
« rapporte qu'à lui-même. Plus une chose est
« absurde, plus il est prompt à l'assurer. Quel-
« les rêveries que ses ressemblances et ses pa-
« rallèles ! quelle fureur d'établir des rapports
« entre des choses qui n'en eurent jamais ! Ses
« principes sont à la vérité fondés dans la na-
« ture ; on en peut tirer quelque avantage :
« mais il se tourmente sans fin pour y rappor-
« ter tout. Son adresse à se tromper lui-même
« est prodigieuse. Ce n'est cependant pas en-
« core ce qu'on peut lui reprocher de pis. Que
« dirai-je de la manie avec laquelle ce sacri-
« lége imposteur a souillé les choses divines
« en les associant aux choses naturelles ; a
« confondu le sacré et le profane, les fables
« et les hérésies, la raison et la religion ? sans
« cesse occupé, je ne dis pas d'éclipser la lu-
« mière de la nature, à l'imitation des anciens
« sophistes, mais de l'étouffer entièrement !

« Les sophistes abandonnèrent l'expérience ;
« Paracelse la fit mentir. Non content de ne
« pas entendre sa voix, il en imagina des ré-
« ponses ; et les faussetés qu'il lui a fait débiter,

« étaient capables de dégoûter les amateurs de
« la vérité de la consulter après lui. Il se fai-
« sait encore un devoir d'exalter à tout propos
« les préventions aussi absurdes que magnifi-
« ques de sa magie ; il appuya de toute sa force
« les promesses extravagantes des sorciers : ces
« erreurs, scellées de son autorité, ont trouvé
« de l'accès dans les esprits, en sorte que l'on
« peut dire qu'il a été le ministre de l'imposture
« qu'il avait créée. Ses disciples enthousiastes
« embrassèrent ses opinions sur la promesse,
« qu'il ne leur tint jamais, de leur en donner des
« preuves ; aussi n'eurent-ils pour les défendre
« que cette suffisance impertinente de leur
« maître, sur laquelle ils les avaient adoptées.
« Ils lièrent leurs dogmes le plus étroitement
« qu'ils purent avec la religion, dont ils em-
« pruntèrent le despotisme, la pompe et les
« mystères, ressources ordinaires des ignorans
« et des fourbes. Si les Paracelsistes s'accor-
« dèrent tous dans les promesses qu'ils firent
« au monde, c'est qu'ils étaient unis ensemble
« par un même esprit de mensonge qui les
« dominait. Cependant en errant en aveugles
« à travers les dédales de l'expérience, ils tom-
« bèrent quelquefois sur des découvertes utiles ;
« ils cherchaient en tâtonnant (car la raison
« n'avait aucune part dans leurs opérations),

« et le hasard leur mit sous la main des choses
« précieuses. Ils ne s'en tinrent pas là ; tout
« couverts de la cendre et de la fumée de leurs
« laboratoires, ils se mirent à former des théo-
« ries. Ils tentèrent d'élever sur leurs fourneaux
« un système de philosophie ; ils s'imaginèrent
« que quelques expériences de distillations
« leur suffisaient pour cet édifice immense ; ils
« crurent que des séparations et des mélanges,
« la plupart du temps impossibles, étaient les
« seuls matériaux dont ils avaient besoin : plus
« imbéciles que des enfans qui s'amusent à
« construire des châteaux de cartes ! »

## QUATRIÈME AGE (17.e SIÈCLE).

Nous avons vu comment le flambeau des sciences, éteint depuis la chute des Grecs et de l'empire romain, se renouvela en Europe après la prise de Constantinople ; et comment les yeux, couverts depuis si long-temps du bandeau de l'erreur et de l'ignorance, s'ouvrirent à la lumière qui luisait partout. Faible dans les commencemens, elle devint ensuite plus vive et éclaira plus fortement. Il y avait déjà plusieurs siècles que les hommes ne pensaient plus, et qu'ils ne faisaient plus aucun usage de leur esprit dégradé par la superstition. Trop prévenus pour des originaux que souvent ils n'entendaient pas, et qui plus souvent ne méritaient pas d'être entendus, ils ne s'occupaient que de les commenter, et se regardaient comme des savans transcendans, lorsqu'ils en avaient sondé les profondeurs ou rétabli quelques passages tronqués. Mais enfin toute l'Europe sembla reprendre une nouvelle vie, comme un malade reprend la santé qu'il avait perdue. On vit que la science ne consistait pas à interpréter respectueusement les anciens, mais à rassembler des faits, des observations, et à consulter la raison que les anciens avaient

eux-mêmes consultée. Dès-lors la raison, oubliée depuis tant d'années, et foulée pour ainsi dire aux pieds, rentra dans tous ses droits; aussi vit-on toutes les sciences marcher à grands pas vers leur perfection. Les sciences exactes étendirent leur domaine, et la médecine s'enrichit de nouvelles découvertes dans tous les genres.

Le dix-septième siècle fut fécond en grands hommes. La nature aurait-elle des momens où après de grands efforts elle produit des hommes illustres? Disons mieux, il est des temps où les grands talens sont mieux appréciés, et où les récompenses qui les suivent de près, répandent partout l'émulation; alors des génies qui, dans d'autres circonstances, auraient été étouffés, sortent de l'obscurité et prennent un sublime essor. Tel fut le siècle de Van-Helmont.

## *Van-Helmont.*

Au commencement du dix-septième siècle parut un génie non moins extraordinaire que Paracelse, mais moins incompréhensible. Van-Helmont, emporté par son enthousiasme, piqué des lenteurs et des vaines promesses de la médecine galénique, fatigué des raisonnemens subtils d'Aristote, et animé par le sentiment de la supériorité que son génie lui donnait sur

tous les médecins, jura la perte du galénisme, et acheva de réduire en poussière le monstre abattu par Paracelse; sans doute il eût opéré de son temps, dans la médecine, la révolution que notre siècle a vu naître, si, égaré par son imagination, il n'eût pas rêvé trop souvent et mêlé les idées les plus absurdes aux plus grandes vérités.

Van-Helmont naquit à Bruxelles en 1577, trente-six ans après la mort de Paracelse. Sa famille était illustre dans cette ville. Il perdit son père en 1580. Cet homme, d'une industrie infatigable, après avoir employé cinquante ans à examiner, par la chimie, les fossiles, les végétaux et les animaux, mit au jour une nouvelle théorie; il réduisit en système les connaissances éparses des chimistes; et depuis son cabinet, où il méditait sans cesse, et d'où il faisait trembler ces vieux professeurs de toutes les facultés qui le maudissaient en mordant le frein qu'il leur donnait, il étonna l'Europe par sa doctrine sur la sensibilité.

Il a comparé, non sans raison, l'ame sensitive à la flamme d'une chandelle concentrée dans un foyer, et jetant au loin de nombreux rayons de lumières. *Anima sensitiva, quanquàm in loco hospitalis, non comprehenditur tamen aliter, quàm sicut est flamma can-*

*delæ, in exhalatione accensa, estque lux in istâ flammâ, tanquàm vita in præfatâ animâ*[1]. Il a placé le siége de cette ame sensitive, qu'il appelait du nom d'*archée*, dans la région épigastrique, d'où elle irradie par de nombreuses émanations sur tous les organes, d'après l'observation qui prouve que c'est à cette région qu'on sent les premières impressions des passions et des affections vives. Il a admis dans chaque organe un *archée* particulier, une vie propre, un esprit inné, *spiritus insitus, qui etiam sentit absque spiritûs influi commerciis*[2]; et il a composé, de l'ensemble de toutes ces vies organiques, la vie générale de l'individu. Chaque partie a sa vitalité propre; *repeto itaque quòd dolor ac sensus fiant immediatè in loco seu centro injuriato, nec petito cerebri concursu; sufficit namque lumen vitale ipsius animæ sensitivæ, per omnes corporis partes diffusum; etenim sensus est juxtà organi diversitates*[3]. Il considérait les différens foyers des sensations comme des *archétipes* de leur département. C'est de ces archétipes que sont séparés les organes paralysés : ils n'en reçoivent plus d'influence vitale, *propria vivunt quadra*[4].

1. *De sede animæ.*
2. *De lithiasi.*
3. *Ibidem.*
4. *Ibidem.*

Van-Helmont est le premier qui ait pensé que le sentiment n'était pas une *passion*, mais une véritable action du *principe sensitif* [1] (*sensus autem in scholis passivè dicitur fieri, prout motus activè; ego verò jam ostendi sensum à potestate sine primario ente sensitivo fieri per actionem, quanquàm membra subjectivè patiantur per objectorum sensibilium applicationem*), et qu'il fallait que ce principe exerçât ses forces pour sentir les impressions des corps qui agissent sur nos organes; en un mot qu'il mêlait une sorte de mouvement particulier à celui du corps irritant, et qu'ainsi il réagissait sur les objets qui excitent les sensations, au lieu de souffrir simplement leur action. Il résulte de là que nos sensations voluptueuses et douloureuses sont le résultat de l'action d'un principe conservateur inné en nous; action utile et vitale, qui tend à la conservation des êtres animés.

Quoique ce principe ait toujours un but utile, il s'écarte néanmoins bien des fois des voies qui y conduisent, et il fait souvent des efforts violens pour détruire de légères causes d'irritations. C'est ce que Van-Helmont désigne sous l'expression *d'exorbitationes furores archæi*.

1. *De lithiasi, cap.* IX.

Ce médecin regardait, ainsi que je l'ai dit, tous les organes comme autant d'animaux qui vivaient chacun à leur manière, et dont la somme constituait la vie générale. Mais c'est surtout la matrice chez les femmes qu'il regarde comme un animal dont la vie a la plus grande influence sur les autres organes : sa vive sensibilité les domine très-souvent ; elle a ses goûts, ses passions, ses caprices, et même ses accès de fureur. *Monarchiâ singulari potitur uterus, nec aliquandò corpori obedit, cui tùm leges prescribit, præter sensationes odoratûs, gustûs et tactûs singulares, pollet et quodam brutali instinctu ; undè furit, fremitque si cuncta suis non responderint arbitriis. Partes quas eminùs arripit, vel aspicit, crampo stringit et strangulat non aliàs quàm furore in illas concitatus.* [1]

L'estomac est aussi, d'après Van-Helmont, un organe dont le département d'action est le plus étendu. Il a ses désirs et ses goûts particuliers. Il appelle à lui, par le désir, les alimens qu'il peut convertir avec le plus de facilité, et repousse par le vomissement ceux qui répugnent à son goût. *Considero enim stomachum, non quidem per modum Galeni,*

1. *Ignota actio regiminis.*

*ut sit jacens, vel aheneum nudum coquendis cibis dicatum, sed viscus vitale quod gustu pollet, olfacit, ferturque diversis appetitibus tanquàm si animal esset, et subindè quindam ita aspernentur ut homo sæpè mori mallet, quàm unam buccellam invito stomacho deglutiat.* [1]

Van-Helmont est celui de tous les médecins qui a le mieux connu le *consensus* des parties, auquel il a donné le nom de *régime*. C'est de ce consensus que dépendent ces sympathies d'action qui ont lieu dans les différens organes, et qui présentent le plus souvent les phénomènes les plus singuliers et les plus importans à connaître. Van-Helmont a ouvert la mine; mais il ne l'a pas creusée; je rapporterai quelques observations touchant ces sympathies.

Van-Helmont regardait le sommeil comme une action du principe sensitif qui se soustrait volontairement aux *stimulus* extérieurs. *Non enim concipio somnum tanquàm ens privativum, sed tanquàm facultatem actualem et merè positivam* [2]. Il faisait dépendre cette fonction de l'estomac, qu'il regardait comme le centre de toutes les sensations; et cette opinion est d'autant plus vraisemblable que lorsque le jeu

1. *Ignota actio regiminis.*
2. *Jus duumviratus.*

de l'estomac est troublé, lorsque les digestions se font mal et péniblement, on est alors dans un état de veille inquiète, ou le sommeil est troublé par des rêves fâcheux.

Il faisait dépendre les maladies imitatives, telles que les convulsions, l'épilepsie, etc., de ce que la vue des personnes affectées de ces maladies imprimait au principe vital une idée morbifique, semblable à sa cause. [1]

Bordeu, marchant sur les pas de Van-Helmont, a pensé, comme ce dernier, que l'ame sensitive résidait dans tous les organes; mais que son foyer principal était dans l'épigastre, et que c'est elle qui donne au visage de l'homme l'expression des diverses passions dont il est agité; et cette région est en effet un centre ou un réservoir d'action, qui, ainsi qu'il l'a très-bien remarqué, dans toutes les fonctions corporelles et même dans le matériel de beaucoup de fonctions essentiellement dépendantes de l'ame, s'étend de ce centre dans toutes les parties du corps, ou bien s'y rassemble ou s'y concentre, y fait enfin des impressions étonnantes qui frappent journellement les médecins dans leur pratique. Il est une multitude de preuves qui établissent le siége des passions

1. *De ideis morbosis.*

et des forces nécessaires même aux efforts corporels dans la région épigastrique.

Boerhaave lui-même, le plus ardent défenseur du mécanisme, trouva dans sa vieillesse son système insuffisant pour expliquer la plupart des phénomènes de l'économie animale, et commença à pencher vers l'opinion de Van-Helmont. Dans ses leçons sur les maladies nerveuses, il rappelle, il médite les faits nombreux qui détruisent ses anciennes idées; il y revient sans cesse; et quoiqu'il semble lutter contre sa propre conviction, on voit qu'il ne s'efforce qu'à se dissimuler ses longues erreurs.

Enfin les Lacaze, les Lorry, les Bordeu, les Robert, les Barthez, les Fouquet, les de Sèze, etc., en rectifiant les idées de Van-Helmont, ont dissipé les ténèbres qui couvraient la sensibilité. Ils ont en même temps débarrassé la médecine de l'inutile échafaudage de ressorts, de pompes, de leviers, etc., et nous en ont donné une idée simple, vraie et conforme à celle qu'en avait le vieillard de Cos; en sorte que les principes de la vraie théorie médicale ont été encore puisés dans les écrits d'Hippocrate, qui nous a laissé tant de vérités pratiques.

Van-Helmont mourut le 30 Décembre 1644, d'une pleurésie dans laquelle il ne voulut pas se laisser saigner. Les médecins qui ne parta-

gèrent pas ses opinions, n'ont pas manqué de dire qu'il fut la victime de son acharnement contre la saignée; mais ils ont eu tort de faire tant de bruit sur ce fait : il ne prouve rien, puisque Van-Helmont s'était déjà guéri une fois sans avoir recours à la saignée; ainsi la valeur de la saignée reste douteuse dans cette circonstance.

Tous les ouvrages que Van-Helmont a publiés lui-même, sont excellens et peuvent être regardés comme des chefs-d'œuvres, mais surtout son traité de la pierre, celui des fièvres, et celui des humeurs.

## *Prosper Alpin.*

Prosper Alpin peut être regardé comme un des grands médecins du siècle de Van-Helmont. Il était de Marostica, petite ville de l'état de Venise, où il naquit le 23 Octobre 1553. Tous ses écrits sont fort bons. Il a traité de la médecine méthodique, de la médecine des Égyptiens, des plantes d'Égypte, du baume, des plantes exotiques, et des prédictions sur la vie et la mort des malades; ce dernier ouvrage est sans contredit le meilleur de tous. Il adopta la théorie des méthodistes, et la pratique d'Hippocrate, de Galien et des Arabes. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une pure compi-

lation, le choix, l'ordre et la netteté qui y règnent, joints à l'importance des matières qui y sont traitées, le font placer à côté des originaux. Il professa avec éclat la botanique dans l'université de Padoue, et il est mort le même jour du mois d'Octobre auquel il était né, en 1616.

## *Becher.*

Jean-Joachim Becher, de Spire, naquit environ l'an 1625. Il fut professeur en médecine, premier médecin de l'électeur de Mayence et dans la suite de l'électeur de Bavière, et enfin du conseil privé de l'empereur. Il fut très-savant, et d'un esprit fort étendu, comme il paraît par le grand nombre d'ouvrages qu'il composa sur la médecine, les mathématiques et la politique; mais il se livra particulièrement à la chimie. Il passa les dernières années de sa vie en Angleterre, et mourut à Londres en 1682. Quoiqu'entêté des rêveries de l'alchimie, sa théorie fut plus saine et plus profonde que celle des autres chimistes. Il regardait l'eau et la terre comme les seuls principes matériels de tous les corps; il admettait trois sortes de terres élémentaires. La chimie moderne a renversé entièrement cette théorie. Ses ouvrages contiennent un grand nombre d'expériences curieuses

et utiles, et beaucoup de procédés absurdes et superflus.

## *Pierre Foreste.*

Pierre Foreste, dont les œuvres, en quatre tomes in-folio, furent imprimées à Rouen en 1653, ne le cède point à Prosper Alpin. Il a donné de nombreuses observations sur une infinité de genres de maladies aiguës, chroniques et chirurgicales; ses histoires approchent beaucoup de l'exactitude hippocratique, et sont très-instructives. Comme il possédait parfaitement la médecine grecque, on y voit, non sans admiration, l'auteur prédire juste les événemens plusieurs jours d'avance, tels que les crises, la vie et la mort des malades.

Ce fut dans le siècle de Van-Helmont qu'on découvrit la circulation. Cette découverte fut publiée en Europe en 1628, dans un traité de Guillaume Harvée, médecin anglais, imprimé à Francfort, in-4.°, sous le titre *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus;* et c'est sur ce fondement que ceux de sa nation se sont autorisés à le regarder comme l'auteur de cette découverte; mais si on examine cette question avec impartialité, on verra qu'il est bien difficile de lui accorder cet honneur.

On trouve dans les écrits de plusieurs anciens médecins des passages qui annoncent bien clairement que la circulation du sang ne leur a pas été tout-à-fait inconnue. Hippocrate, au livre *du cœur*, dit, en parlant des ventricules : *Hi (cordis ventriculi) fontes sunt humanæ naturæ, et hi flumina sunt quibus totum corpus irrigatur; atque hi etiam vitam homini conferunt; at ubi resiccati fuerint, homo moritur.* Il dit ailleurs, en parlant des veines des tempes : *Solæ enim hæ (venæ juxtà tempora) ex venis sanguine non rigantur, sed avertitur ex ipsis sanguis; qui autem avertitur, influenti occurrit; et qui quidem avertitur, volens discedere, qui verò supernè influit, volens infrà procedere, hîc impelluntur ac diffunduntur, ac mutuò circumagitantur, et pulsum venis exhibent.* Il faut observer que par le mot *venas*, *φλέβες*, Hippocrate entendait les vaisseaux sanguins en général. Il dit dans le même livre [1] : *Communicant autem omnes venæ et confluunt inter se mutuò, et illæ quidem sibi ipsis per se comitantur ac coincidunt, aliæ verò per venulas à venis oriuntur : quæ autem carnes nutriunt eâ parte inter se confluunt. Et quicunque morbus à venis ori-*

[1] *Lib. de locis in homine.*

*tur, levior est quàm qui à nervis : diffluit enim unà cum humore, qui in venis est, et non quiescit.* Il dit dans un autre endroit [1] : *In pilos alimentum (id est sanguis), et in ungues, et in extremam superficiem intrinsecùs pervenit; forinsecùs alimentum ex extremâ superficie ad intima pervenit..... Principium magnum ad extremam partem pervenit, ex extremâ parte ad magnum principium pervenit.* Ailleurs [2] : *Cumque in crassiores et pleniores sanguine venas aer prodierit, progressusque diutiùs maneat, prohibet sanguinis cursum, atque alio quidem loco consistit, alio lentiùs penetrat, alicubi autem citiùs. Qua sanè inæqualitate transitûs sanguinis per corpus factâ, omnigenæ inæqualitates per omne corpus contingunt..... Continguntquè ex sanguinis perversione totius omninò corporis subversiones.* Il dit, au 2.e livre de la diète : *Enim calefacto sanguine (scilicet per febrilem motum) et attracto, celerem circuitum faciunt ea (id est fluida) quæ in corpore sunt....; tùm quod compactum est calescens attenuatur, et simul ex carne foràs sub cutem extruditur, atque hoc sudor calidus vocatur. Hoc autem excreto, et sanguis in naturalem statum restituitur, et*

1. *Lib. de alimentis.*
2. *Lib. de flatibus.*

*febris remittit....* Enfin il dit encore dans un autre endroit [1] : *hæc omnia sic visa sanitatem homini designant, et corpus rectè habere, omnesque circuitus et exhibitiones ciborum ac secretiones integras esse.*

On trouve également dans les ouvrages de Galien des passages qui prouvent qu'il connaissait la circulation, et surtout dans son traité de l'*usage des parties*, *chap. I*, où il traite de la communication et de l'anastomose des artères avec les veines ; et dans son traité sur les artères et les veines, où il dit que la veine cave est comme le tronc d'où partent les veines, et que celles-ci portent le sang dans toutes les parties du corps humain. *Ab eâ etiam aliæ propagantur quæ in omnes corporis partes sanguinem rivant.* Il dit aussi au quatrième livre de l'usage des parties, que la veine cave fait par rapport au sang ce que les aqueducs ordinaires font par rapport à l'eau. *Diceres sanè aquæ ductum quemdam plenum sanguine ipsam esse, rivosque quàm plurimos à se manantes habere, parvos et magnos, in omnes particulas animalis distributos.*

Michel Servet, médecin célèbre par le supplice auquel le fit condamner Calvin, parce

1. *Lib. de insomniis.*

qu'il s'était permis d'interpréter la bible d'une autre manière que ce chef de secte, avait dit dans un ouvrage imprimé en 1553 à Vienne en Dauphiné, que le sang était porté par la veine artérieuse (l'artère pulmonaire) du ventricule droit dans les poumons; que les rameaux de cette veine le versaient dans ceux de l'artère veineuse (la veine pulmonaire), avec lesquels ils communiquaient, et que le sang était attiré de cette artère dans le ventricule gauche du cœur dans le temps de la diastole, et de là distribué dans toutes les parties du corps.

Quelques années après Columbus de Crémone, successeur de Vésale dans la place de professeur d'anatomie à Padoue, publia à Vénise, en 1559, un traité d'anatomie où il enseigne la même doctrine que Servet sur la circulation du sang, et presque dans les mêmes termes : il en dit même davantage que Servet, en ce qu'il décrit exactement les valvules sygmoïdes des artères, et les valvules transpédales des veines, et qu'il leur assigne leurs véritables fonctions.

Fabrice d'Aquapendente, professeur à Padoue, publia en 1603 un ouvrage intitulé *de venarum ostiolis*, dans lequel il démontre les valvules des veines. Mais quelques années

auparavant André Césalpin, professeur de médecine à Pise, qui devint ensuite premier médecin du Pape Clément VIII, avait fait imprimer à Venise, en 1593, un ouvrage dans lequel il expose que le sang est porté du ventricule droit au poumon par la veine artérielle, et qu'il revient de là au ventricule gauche par l'artère veineuse; que le sang, poussé par le ventricule gauche dans l'aorte, après avoir parcouru toutes les parties du corps, revient au ventricule droit par la veine cave; qu'ainsi il y a dans chaque ventricule une veine qui y apporte le sang, et une artère qui le reçoit pour le porter ailleurs; et qu'il faut par conséquent appeler dans le ventricule droit *artère*, ce que les anciens appelaient *veine artérielle*, et veine dans le ventricule gauche, ce qu'ils nommaient *artère veineuse*. Il fait une description exacte des valvules artérielles et veineuses du cœur, et il en détermine les usages. Il observe que les veines se gonflent entre les parties, d'où elles rapportent le sang et la ligature, et il emploie cette observation pour établir la preuve de la circulation.[1] Ainsi Césalpin peut être regardé comme celui qui le premier a mis en évidence la circulation du sang; et il est très-vraisem-

1. *Quæstionum peripateticarum et medicarum*, libri IV.

blable que Harvée, qui était à Padoue au commencement du dix-septième siècle et qui y étudia l'espace de cinq ans, y avait entendu parler de cette découverte imprimée depuis plusieurs années, et qui ne pouvait pas être tout-à-fait ignorée. Aussi Douglas, quoique anglais et compatriote d'Harvée, convient que Césalpin a le mérite d'avoir découvert la circulation, et ajoute qu'Harvée a celui d'avoir perfectionné cette découverte.

Harvée n'a pas seulement démontré la circulation, il a fait encore grand nombre d'expériences sur la génération des animaux, et a rétabli le système des Indiens sur la reproduction universelle. Il en a conclu en faveur des germes préexistans, et il a établi que les semences des animaux et des végétaux ne se formaient point successivement, mais qu'elles étaient toutes, dès la naissance du monde, dispersées partout, mêlées dans toutes choses, existant en forme d'animaux, de plantes, d'arbres parfaits, mais si petits qu'on ne peut les distinguer. Il ne leur manque que le développement. Ce système est aujourd'hui abandonné.

Quelque évidente que soit la circulation du sang, quoiqu'elle soit appuyée sur des preuves incontestables, néanmoins elle trouva des con-

tradicteurs, et ne fut pas d'abord admise. On lit que la faculté de Paris, plusieurs années après qu'Harvée eut publié sa découverte, chargea le docteur Denyan de la réfuter. Ce médecin mit en contribution tous les livres des anciens pour contredire cette vérité, et après avoir beaucoup déraisonné selon sa coutume, il en conclut savamment qu'Harvée n'était qu'un novateur, et sa découverte un système chimérique.

Couvrons de honte la faculté de Paris qui dans tous les temps a aspiré à exercer la dictature médicale, et humilions son orgueil. Depuis plus de dix ans la circulation du sang était si connue et si clairement démontrée qu'elle était admise partout, et qu'on n'en parlait plus comme d'une nouveauté. Tous les livres et toutes les écoles retentissaient de cette découverte, des expériences et des raisonnemens qui la prouvent : la seule faculté de Paris était encore dans les ténèbres; Riolan, son grand Riolan, fit un livre contre Harvée et la circulation. La vérité ne fut pas seulement déshonorée par ce pitoyable raisonneur et par ses disciples jusqu'en 1660; mais quatre années après, Fagon, ayant osé soutenir une thèse sur la circulation du sang, de Fontenelle dit dans l'éloge de ce médecin que ses confrères ne

purent s'empêcher d'admirer le génie avec lequel il avait défendu un si *étrange paradoxe*.

Au reste on cessera d'être étonné de cette opiniâtreté de la part de cette faculté, lorsqu'on saura que ce corps, qui peut compter néanmoins quelques membres illustres, tels que les Baillou, les Duret, les Houlier, les Lorry, etc., a eu dans tous les temps pour principe de s'opposer à toute espèce d'innovation, même quant aux remèdes : *maladus dût-il en crevare et morire de suo malo*. Le même Denyan dont j'ai parlé plus haut soutint, le 9 Septembre 1683, une thèse conforme à ce plan de la salubre faculté, dans laquelle il conclut que le quinquina est détestable dans les fièvres intermittentes. Perraut soutint la même sottise le 24 Janvier 1684, et un nommé Mauvilain le 9 Mars suivant. Le même Riolan dont nous avons fait mention, portait sa passion pour les dogmes de son école au point d'avancer « qu'il aimait mieux se tromper avec « Galien que suivre une bonne route avec « Paracelse, qu'il regardait comme inspiré par « le diable. »

Rappelons encore à cette orgueilleuse faculté, que ses membres firent la guerre à l'émétique, qu'ils voulurent le proscrire comme un poison, et que pour y réussir ils employèrent

avec succès le secours de Thémis et celui de la Sorbonne.

A la démonstration de la circulation, à celles des vaisseaux lactés et du cœur thoracique, faites par Pecquet, ainsi qu'à la découverte des vaisseaux lymphatiques, faite par Thomas Bartholin, fils de Gaspar, aussi médecin, qui devinrent dès-lors les pivots sur lesquels tourna la médecine, il faut encore en ajouter une autre, plus ancienne à la vérité, mais d'une utilité plus grande. Déjà les anciens, et notamment Hyppocrate et Galien, connaissaient ce dogme important, que les corps des animaux transpirent au dehors et au dedans; c'est la doctrine constante de l'antiquité : mais il était réservé à Sanctorius, médecin d'Italie, qui vécut au commencement du dix-septième siècle, d'établir cette vérité par un grand nombre d'expériences nouvelles et curieuses, consignées dans son livre intitulé *Medicina italica Sanctorii*, et qui a été enrichie de notes utiles par le savant Lorry.

Cette doctrine de la transpiration, soit sensible, soit insensible, les effets de l'air, des eaux, des alimens, des boissons, du sommeil, de la veille, des exercices, des promenades, du repos, de l'acte vénérien et des passions, sont établis dans cet ouvrage, non sur de vains raisonnemens, mais sur des expériences exactes

et réitérées, en sorte que l'hygiène est beaucoup plus complète aujourd'hui que du temps des anciens.

## *Sanctorius.*

Sanctorius naquit dans l'Istrie, pays d'Italie, alors sous la domination des Vénitiens. Il fit ses études à Padoue, et il devint un des professeurs les plus célèbres dans l'université de cette ville. On l'appela de Padoue à Venise pour y pratiquer la médecine, et cette république lui témoigna sa considération en lui conservant les émolumens de professeur, dont il jouit jusqu'à sa mort, en 1636, dansla soixante-quinzième année de sa vie.

Les expériences de Sanctorius ont été faites à la balance. Ce médecin pesait tous les jours son corps, ainsi que ses alimens, sa boisson, son urine et ses excrémens. Il a découvert qu'en Italie, de huit livres d'alimens qu'on prenait dans le jour il s'en échappait cinq livres par la transpiration. Cette quantité de l'humeur perspirable n'est pas aussi considérable ailleurs; elle varie selon les diverses températures des différens lieux, ainsi que le prouvent les expériences de Dodart, Keil, Gorter, etc. Cette découverte doit être regardée comme une des plus lumineuses et des plus utiles, et comme

une de celles qui ont le plus contribué aux progrès et à l'avancement de l'art.

Dodart, médecin français, très-savant et habile observateur, est le premier qui après Sanctorius ait entrepris des expériences sur la transpiration : il les commença en 1668, et les continua sans interruption durant l'espace de trente-trois ans.

Jacques Keil fit en Angleterre la même chose que Dodart avait faite en France. Il publia en 1718 la table de ses propres observations faites pendant une année entière sans interruption, et y joignit le détail des essais qu'il avait faits à diverses reprises pendant les dix années qui avaient précédé.

Gorter suivit la même carrière en Hollande : il donna en 1728 un livre latin sur la transpiration insensible, dont il parut en 1736 une seconde édition.

Jean Linningt fit aussi des expériences de statique à Charles-Town, dans la Caroline méridionale, depuis le mois de Mars 1740 jusqu'au même mois de l'année suivante. Bryan Robinson publia, en 1748, une dissertation *sur les alimens et les évacuations du corps humain;* mais l'auteur y a inséré tant de calculs, et sa diction est si alambiquée, qu'on ne saurait faire un usage bien utile de son livre.

Je reviens donc à Sanctorius. Ses aphorismes sur la médecine statique sont divisés en sept livres ou sections. Il y traite successivement, 1.° du poids de la transpiration insensible; 2.° de l'air et des eaux; 3.° des alimens et des boissons; 4.° du sommeil et de la veille; 5.° de l'exercice et du repos; 6.° des plaisirs vénériens; 7.° enfin des passions. Je rapporterai à ces sept points tout ce que Sanctorius a dit de plus utile, et j'y ajouterai indistinctement ce qu'il y a de meilleur dans les ouvrages des médecins dont je viens de parler et qui ont écrit comme lui sur la médecine statique.

## PREMIÈRE SECTION.

### *Du poids de la transpiration insensible.*

1°. La transpiration insensible, qui se fait tant par la peau que par les poumons, est plus considérable elle seule que toutes les évacuations sensibles prises ensemble.

2.° Lorsque chaque jour le corps revient au même degré de pesanteur, parce qu'il transpire également, la santé se conserve sans altération; elle décline au contraire lorsque le corps conserve son poids ordinaire par une plus abondante évacuation des excrémens ou des urines que de coutume.

Mais si au bout de quelques jours le corps

ne recouvre pas son poids ordinaire, soit par une transpiration copieuse, soit par d'autres évacuations sensibles, il faut s'attendre à la fièvre ou à quelque autre maladie prochaine.

3.° Plus la transpiration est pure, c'est-à-dire, dégagée de sueur, plus elle est saine.

4.° Se sentir le corps pesant, quand il est léger à la balance, est l'annonce d'une disposition mauvaise et différente que de se sentir pesant quand on l'est en effet. Au contraire se sentir léger quand on est plus pesant à la balance, c'est un signe qu'on jouit d'une santé parfaite.

5.° La douleur de tête ou de quelque autre partie du corps, diminue la transpiration.

6.° De légers purgatifs ne diminuent pas sensiblement la transpiration : il n'en est pas de même des forts purgatifs, ils l'empêchent ou du moins la diminuent considérablement.

7.° Dans les jeunes gens d'une bonne santé et qui vivent sobrement, le corps s'accroît tous les mois de deux ou trois livres. Quelquefois, vers la fin du mois, ils ont la tête pesante, et ils éprouvent plus ou moins de lassitude et d'abattement ; mais bientôt une éjection d'urine un peu trouble, ou quelque autre évacuation, les rétablit dans leur état ordinaire.

8.° Les principales causes qui diminuent ou

arrêtent la transpiration, sont le froid humide, les alimens gluans et visqueux, le jeûne, la frayeur, l'insomnie et les évacuations trop abondantes.

9.° Les jeunes gens transpirent plus que les vieillards ; et la quantité de la transpiration varie selon les tempéramens, le régime, les saisons et les climats.

10.° Sanctorius conseille de calculer exactement chaque jour combien on a perdu par la transpiration : voici comment, selon lui, il faut s'y prendre pour se conserver en santé jusques dans l'extrême vieillesse.

Après avoir copieusement soupé, on examine combien au bout de douze heures le corps a perdu de son poids par la transpiration; je suppose qu'on en ait perdu cinquante onces. Une autre fois il faut se peser le matin, quand on n'aura ni soupé la veille, ni fait aucun excès dans le dîner précèdent; je suppose qu'on ait perdu par la transpiration vingt onces. Cela posé, il faut s'astreindre à une diète, à un exercice, à un usage modéré des six choses non naturelles, qui procurent une transpiration moyenne entre cinquante et vingt onces; et en se mettant journellement à ce poids, on atteindra, dit Sanctorius, l'âge de cent ans sans infirmités. Mais outre que ce serait un assujettissement

extrême, que de vivre selon cette méthode, il faut que l'auteur lui-même n'ait pas pu la pratiquer, car il est mort à l'âge de soixante-quinze ans.

Keil a prescrit une autre règle; il veut, avec raison, que l'appétit naturel et non désordonné soit la mesure de la diète. Par ce moyen on n'aura pas besoin de se peser chaque jour pour déterminer la quantité d'alimens et de boissons qu'on doit prendre; la nature ne demande que ce qu'il lui faut, elle ne demande ni plus ni moins. Gorter et tous les médecins philosophes sont de ce sentiment. Il faut, outre cela, faire chaque jour de l'exercice, et user avec modération des choses nécessaires à la vie. Chacun peut éprouver la bonté de ce conseil par sa propre expérience.

### DEUXIÈME SECTION.

### *De l'air.*

1.° La transpiration est notablement diminuée dans un air froid, pur et sain; mais le corps y gagne de la force, et cette diminution de la transpiration n'est pas ordinairement nuisible; elle est d'ailleurs suppléée par les urines ou d'autres évacuations. Au contraire, dans un air humide et malsain, non-seulement la transpiration est retenue, mais les fibres sont relâchées,

et il peut résulter de ces effets beaucoup de désordres et d'accidens.

2.° L'air des villes est en général moins bon que celui de la campagne : chargé d'une plus grande quantité de vapeurs, il favorise moins la transpiration, et particulièrement émousse l'appétit.

3.° L'air froid et le bain froid échauffent les corps, et les rendent plus légers. C'est le contraire pour les gens faibles et délicats, qui y deviennent plus froids et plus pesans; et plus ce froid est soudain, plus il est dangereux.

4.° Une pluie continuelle est plus malsaine que la sécheresse.

5.° On éprouve plus de lassitude en été qu'en hiver, quoiqu'on soit alors plus léger à la balance d'environ trois livres, mais parce que l'air chaud relâche et affaiblit.

6.° De toutes les saisons l'automne est la plus malsaine, parce qu'on passe brusquement d'une température chaude à une froide, et que la transpiration est facilement arrêtée. Pour éviter cet inconvénient, il faut se tenir bien habillé, et user d'un régime convenable. En général, il ne faut pas quitter ses vêtemens d'hiver trop tôt au printemps, ni les reprendre trop tard en automne, autrement on court les risques d'avoir la fièvre en été et des fluxions en hiver.

## TROISIÈME SECTION.

### *Des alimens et des boissons.*

1.° Le corps transpire peu lorsque l'estomac est trop rempli, comme lorsqu'il reste trop long-temps sans recevoir des alimens.

2.° L'excès dans les alimens est nuisible à ceux qui prennent peu d'exercice. Il convient à ceux qui en prennent beaucoup de manger davantage que les premiers. En général, la quantité de nourriture doit être proportionnée à l'exercice de chaque jour.

3.° Les alimens qui pèsent le moins à l'estomac, sont ceux qui sont les plus aisés à digérer et qui sont les plus perspirables.

4.° On transpire peu quand on se couche sans souper quoiqu'on ait appétit. Si on le fait souvent, on court risque d'avoir la fièvre.

5.° La chair des jeunes animaux, le mouton, et le pain de froment bien fait, fournissent une nourriture légère et facile à digérer, et excitent la transpiration.

6.° Lorsqu'on a mangé quatre onces d'un aliment fort et nourrissant, tels que sont le porc, l'anguille, ou quelque poisson gras, le corps paraît plus pesant que si on avait mangé six onces de quelque aliment qui nourrisse moins, comme du poulet, des oiseaux, etc.

En général, la digestion difficile rend la transpiration lente et embarrassée.

7.° Une grande quantité de nourriture, prise à la fois dans un seul et même repas, cause plus de pesanteur et de malaise qu'une plus grande prise en deux ou trois fois. On ruine insensiblement sa constitution en ne faisant qu'un repas par jour, quelque quantité d'alimens qu'on y prenne.

8.° Lorsqu'on mange plus qu'on ne peut digérer, on est moins nourri, et on maigrit ordinairement.

9.° Le vin d'une bonne qualité, et pris modérément, favorise la digestion et la transpiration.

10.° Un grand feu en hiver augmente la transpiration, de même que le soleil en été.

## QUATRIÈME SECTION.

### *Du sommeil et de la veille.*

1.° Selon Sanctorius, un sommeil tranquille est très-favorable à la transpiration dans les personnes saines et robustes; souvent elle donne cinquante onces en sept heures, c'est-à-dire deux fois autant que dans la veille. Mais d'après les tables de Keil et les expériences de Gorter, la transpiration nocturne est à peine de seize onces,

et en Hollande comme dans la grande Bretagne on transpire plus de jour que durant la nuit.

2.° Après le sommeil nocturne, le corps est plus léger, tant parce que les forces ont été réparées que parce qu'on est débarrassé du fardeau de la transpiration.

3.° Tout ce qui empêche le sommeil, arrête la transpiration.

4.° La transpiration est plus dérangée par un vent frais du midi durant le sommeil, que par un grand froid pendant la veille.

5.° Le changement de lit diminue la transpiration.

6.° Le sommeil trop long rend le corps froid, pesant et stupide.

7.° L'usage du vin facilite la transpiration, son excès y met obstacle.

### CINQUIÈME SECTION.

*De l'exercice et du repos.*

1.° Un exercice modéré donne au corps de la légèreté et de la vigueur, et favorise la transpiration.

2.° Le trop long repos diminue et arrête la transpiration.

3.° De violentes agitations du corps et de l'ame, soutenues long-temps, accélèrent la vieillesse et hâtent la mort.

4.° L'exercice du cheval augmente la transpiration, et surtout celle des parties supérieures.

5.° Le trot et le galop dans un chemin rude sont de tous les exercices le plus violent et le plus malsain. Outre qu'ils précipitent la transpiration, et qu'ils font transpirer des matières crues et non préparées, ils ébranlent trop le corps et surtout les reins.

6.° La promenade favorise plus la transpiration que toute autre espèce d'exercice.

7.° La danse modérée la facilite encore davantage ; elle est un des exercices les plus sains.

8.° L'exercice est le remède le plus efficace pour rétablir la transpiration.

## SIXIÈME SECTION.

### *Des plaisirs de l'amour.*

1.° L'abstinence entière et l'excès dans les plaisirs de l'amour, sont nuisibles à la transpiration ; mais surtout le dernier.

2.° L'excès débilite l'estomac, diminue la chaleur naturelle et la transpiration.

3.° Il est encore plus pernicieux en été qu'en hiver, parce qu'en été la digestion se fait moins aisément.

4.° On reconnaît qu'on ne s'est point excédé quand on n'éprouve ni faiblesse, ni fatigue,

ni abbattement, et que le corps est alerte et vigoureux.

5.° Le moindre excès dans ce genre est très-funeste aux vieillards.

## SEPTIÈME SECTION.

### *Des passions.*

1.° La joie et la colère augmentent la transpiration; la douleur et la crainte la diminuent. Les autres passions agissent selon qu'elles participent plus ou moins de celles dont nous venons de parler.

2.° Les maladies qui sont l'effet des passions, se guérissent par les passions contraires. Néanmoins il convient aussi de favoriser ou d'affaiblir la transpiration, selon l'exigence des cas, par le moyen des remèdes les plus propres à produire l'un ou l'autre effet.

3.° Les alimens légers et faciles à digérer, augmentent la gaieté et la transpiration. Ceux qu'on digère avec peine, diminuent la transpiration et causent la mélancolie.

4.° Il est utile à la santé d'être agité tour-à-tour par différentes passions. La transpiration en est plus grande et la santé meilleure, que d'être constamment enchaîné à la même passion, quelque agréable qu'elle soit. Il en est de même des études.

Non-seulement l'expérience prouve qu'il s'échappe des torrens de vapeurs imperceptibles du corps humain; mais celui-ci attire encore continuellement les vapeurs répandues dans l'atmosphère, et surtout dans les temps humides et pluvieux. On conçoit aisément de là combien il est important d'habiter des maisons propres et non humides, et de se bien couvrir le corps durant la nuit, lorsqu'on veut conserver sa santé. On trouve dans la quatrième table des observations de Keil, qu'une seule nuit il absorba en dormant dix-huit onces d'humidité aérienne. Linningt et Robinson ont observé aussi que, lorsque le temps change et devient humide de serein et dense qu'il était auparavant, l'inhalation excède la transpiration.

C'est aussi dans ce même siècle que la médecine a fait l'acquisition de deux nouveaux médicamens, tous les deux originaires d'Amérique, et dont un (le *quinquina*) est de la plus grande importance. Il est le produit de l'écorce d'un arbre qui croît au Pérou, dans la province de Quito. Ce remède fut apporté à Rome, en 1649, par des Jésuites espagnols qui revenaient du Pérou, où sa vertu fébrifuge était connue de temps immémorial. Comme les Jésuites le distribuèrent partout, et que le cardinal de Lugo, de leur compagnie, le mit beaucoup en usage dans les

fièvres qui régnaient à Rome, le quinquina fut d'abord appelé la *poudre des Jésuites*, et la *poudre du cardinal de Lugo*, noms qu'il conserve encore dans quelques pays. Il n'y a point de moyen plus efficace pour guérir les fièvres intermittentes, lorsqu'il est bien administré et donné à propos; il est aussi un des toniques les plus sûrs, et un des anti-septiques les plus énergiques.

On l'a regardé comme un spécifique dans le rhumatisme aigu: mais il n'est vraiment utile dans cette maladie que lorsqu'elle devient périodique, et il est nuisible dans le principe, tant que l'état inflammatoire subsiste et que les urines du matin déposent un sédiment copieux; car il rend dans ces cas les redoublemens plus violens et plus longs, et les rémissions plus courtes. Il peut encore être utile dans la complication du rhumatisme avec une fièvre intermittente; mais on ne doit l'administrer que lorsque la diathèse rhumatismale, et les saburres gastriques, ont été suffisamment attaquées.

On a préconisé le kina dans le rachitis et les écrouelles; mais quoiqu'il soit un puissant tonique, il n'a pas néanmoins eu de grands avantages dans ces maladies. Il réussit assez généralement dans les maladies spasmodiques,

dépendantes de la perte du ton du système nerveux ou de son excessive mobilité. C'est pourquoi on en a observé constamment de bons effets dans la danse de S. Guy. Il a été souvent efficace aussi dans la coqueluche, qui est une maladie convulsive : il est nuisible néanmoins dans le principe ; mais lorsqu'elle est avancée, que l'activité de la contagion est dissipée, et qu'elle ne continue que par le pouvoir de l'habitude, le kina en opère la guérison en peu de temps, pourvu qu'il ne se soit pas formé des congestions dans les poumons. Il convient aussi très-bien dans l'asthme hystérique.

L'autre médicament est une racine qui vient du Brésil. C'est pourquoi elle est connue des médecins sous le nom de *radix brasiliensis;* elle porte encore celui d'*ipécacuana*, qui est le nom qu'on lui donne dans le pays où elle croît. Guillaume Pison [1] en avait parlé, en 1658 (*de Indiæ utriusque re natur. et medic.* lib. IV, cap. 53), et l'avait préconisée comme un spécifique contre la dyssenterie ; mais il

1. Il ne faut pas confondre ce Guillaume Pison, médecin originaire de Leyde, avec Charles Pison, grand médecin, qui florissait au commencement du dix-septième siècle. Le premier passa la plus grande partie de sa vie dans le Brésil et dans les Indes occidentales. Il a donné l'histoire naturelle du Brésil, qui est un des ouvrages les plus estimés, orné de plus de cinq cents figures, en 1648, in-folio, et une histoire natu-

n'existe point de spécifique contre cette maladie ; et cette racine , administrée comme vomitif, peut être suppléée par celle d'*asarum* ou *cabaret*, qui croît abondamment dans nos pays, et qui produit les mêmes effets.

## *René Descartes.*

A peu près vers le même temps qu'Harvée publia les expériences qui établissent d'une manière péremptoire la circulation, René Descartes publia un nouveau système qui renversa de fond en comble la philosophie péripatéticienne qui servait de base au système de la médecine galénique. Il parvint, non sans beaucoup de persécutions de la part des philosophes et des théologiens de son temps, à faire adopter le raisonnement dans les matières philosophiques, et à chasser des écoles de médecine la philosophie d'Aristote et l'autorité magistrale qu'elle avait usurpée depuis tant de siècles.

*Sans Aristote, le bon sens ne voyait goutte, et la raison radotait.*

---

relle et médicale des deux Indes, divisée en quatorze livres, in-folio, en 1658. Charles Pison fut un célèbre professeur de médecine en l'université de Pont-à-Mousson, qui fut depuis transférée à Nancy. Il mourut en 1633, et a laissé un ouvrage intitulé *Selectiorum observationum et consiliorum de visis hactenus morbis affectibusque præter naturam ab aquâ, seu serosâ colluvie et diluvie, ortis, liber singularis*, in-4.°

Il était réservé à Descartes de faire une révotion dans les sciences. Il avait appris à douter, pour détromper avant d'instruire. Son doute méthodique fut le plus grand instrument de la science, et le service le plus signalé qu'on pût rendre à l'esprit humain, dans les ténèbres et les chaînes dont il était enveloppé.

René Descartes a eu quelques opinions physiologiques particulières. Il logeait l'ame dans la glande pinéale. Pour expliquer le mécanisme des sécrétions, il regardait les organes destinés à cet usage comme de véritables cribles, dont les pores avaient une figure déterminée. Le sang, selon lui, qui se porte à un organe sécrétoire, ne peut pas entièrement traverser ses pores; il n'y a que la partie du sang dont les molécules ont une figure analogue à celle des pores, qui puisse passer, et c'est cette partie du sang qui forme l'humeur sécrétée. Cette hypothèse a été admise ensuite par Borelli.

Père de la géométrie transcendante, Descartes a le premier employé l'analyse, et a frayé à Newton la route de la gloire et de l'immortalité. S'il s'en était tenu là, et qu'il ne se fût pas livré aux plus frivoles hypothèses, il eût été plus grand : mais, semblable à un soleil qui se couvrirait lui-même des brouillards et des nuages qu'il venait de dissiper, Descartes s'est

obscurci, et a déshonoré la raison à force de vouloir raisonner; il a retardé les progrès de la physique, après l'avoir tirée de la poudre des écoles. Enfin, dupe de ses propres idées, que l'expérience éclaira rarement, il se tua lui-même philosophiquement, ou plutôt faute de philosophie. [1]

L'insurrection philosophique opérée par Descartes, entraîna le désordre et la licence, qui en sont les suites nécessaires. Le joug ayant été secoué, on ne connaissait plus aucun guide; chacun s'abandonna à son imagination, et il s'y éleva tout d'un coup presque autant de systèmes de médecine qu'il y avait de médecins. Les uns, zélés partisans et ardens défenseurs du cartésianisme, faisaient dépendre de la matière subtile tout ce qui se passait dans le corps. Ils la faisaient mouvoir, et la dirigeaient à leur gré, tantôt en avant, tantôt en arrière, ou en tourbillonnant; et de cette manière ils croyaient tout expliquer, sans comprendre que de semblables explications n'étaient ni plus vraies, ni plus probables que celles qu'on faisait au moyen

1. Il fut saisi d'un grand froid sur le pont de Stockholm, et voici comment il raisonna : « Le froid condense les liqueurs, « comme tout le corps; le chaud, et par conséquent l'eau-de-« vie, les raréfie : buvons-en donc. » Il en but largement, et mourut.

des qualités occultes, dont ils se moquaient. D'autres médecins, infatués de la chimie, prétendirent tout expliquer au moyen des fermens de toutes espèces, des effervescences, des fermentations et des explosions. Ils ne voyaient dans les corps que des soufres, des sels, des acides et des alkalis : ils regardaient le corps de l'homme et des animaux comme un laboratoire dans lequel la nature s'exerçait aux opérations de la chimie.

Il y en eut d'autres qui, sectateurs de Gassendi [1], dont la philosophie corpusculaire était

1. Pierre Gassendi, un des grands philosophes français, naquit à Chantarsier, bourg de la Provence, le 22 Janvier 1592; il renouvela le système physique d'Épicure, mais avec de grandes modifications. Il suppose que Dieu a créé au commencement des temps un nombre presqu'infini d'atômes de différente grosseur et de différente figure : ces atômes sont, selon lui, inaltérables dans leur grosseur et leur figure, et absolument indivisibles; l'auteur de la nature leur a imprimé toute sorte de mouvemens, et surtout la force de s'accrocher et de se séparer selon les circonstances impérieuses des besoins de l'univers. Ces atômes se meuvent dans le vide, qui est une pure condition, et non une cause ni un principe. Ces atômes sont la matière de toutes les substances corporelles dont le monde est composé. Tel est le fond du système de Gassendi. Sans doute, si ce rare génie eût existé de nos jours, il n'aurait pas perdu du temps à rechercher des causes dont la connaissance surpasse l'intelligence humaine. Toute explication physique qui n'a pas pour base une expérience constatée, ou une loi de la nature, est au moins arbitraire, ou pour mieux dire, romanesque! Gassendi mourut à Paris, professeur de mathématiques au collège royal, le 24 Octobre 1655, âgé de soixante-trois ans.

aussi en vogue dans le même temps, imaginèrent dans le sang et dans les humeurs des atômes ou corpuscules ronds ou crochus, durs ou flexibles, gros ou petits, à qui ils donnaient toutes les sortes de mouvemens et de directions qui leur paraissaient nécessaires pour rendre raison des phénomènes de la vie dans l'état de santé et dans celui de maladie, sans songer à accorder à leurs suppositions arbitraires la moindre apparence de probabilité.

Tel fut l'état de la médecine au dix-septième siècle : Boërhaave, dont nous parlerons tout-à-l'heure, établit une nouvelle doctrine qui fut suivie par le plus grand nombre; néanmoins plusieurs médecins rejetèrent toute espèce d'innovation, et restèrent attachés à la doctrine des naturistes.

Nous observerons que ce fut dans ces mêmes temps, en 1652, que parut à Leipsic, dans la Misnie, une espèce de fièvre que quelques médecins ont regardée comme une maladie nouvelle. Elle n'attaquait d'abord que les femmes en couche, et était connue sous le nom de *friesel.* Cette maladie se répandit ensuite en Allemagne et en Angleterre, comme le prouvent le traité de Sydenham intitulé, *Schedula monitoria de novo febris ingressu*, et celui d'Hamilton, *de febre miliari.* Elle a régné

depuis à Turin et dans une partie de la Lombardie, et même dans quelques provinces de la France. Le symptôme principal de cette fièvre est une éruption générale de petits boutons, ordinairement rouges, quelquefois blancs et semblables à des grains de millet, ce qui lui a fait donner le nom de *fièvre miliaire.*

Cette maladie n'attaquait, dit-on, à l'époque où elle parut, que les femmes en couche; mais elle s'est ensuite communiquée aux hommes. Dans le commencement elle était épidémique et meurtrière : aujourd'hui elle est au moins commune et paraît s'être adoucie. On a beaucoup disputé pour savoir si cette maladie était nouvelle ou si elle régnait déjà avant le temps où elle devint endémique à Leipsic; et il est à peu près reconnu aujourd'hui que, de même que la fièvre *pourprée* ou *pétéchiale*, elle n'est point un mal nouveau, ni une maladie principale, mais qu'elle régnait déjà très-anciennement dans plusieurs espèces de fièvres qu'elle compliquait, et qu'elle est toujours ou presque toujours symptomatique et le produit du régime échauffant, comme le prouvent les observations de la plupart des médecins.

Ce fut à cette époque, ou peu de temps après, que des hommes peu versés dans la science de l'économie animale, proposèrent

une opération, aussi ridicule que meurtrière, et qui eut sur les hommes chez lesquels on la tenta les suites les plus funestes, je veux dire la *transfusion*. On imagina de faire passer du sang ou des remèdes liquides dans les veines. Etmüller avait fait de semblables expériences sur des animaux, et ce fut d'après son assertion qu'on prétendit que, si on pouvait introduire dans les veines des vieillards le sang d'un jeune animal, on parviendrait à les rajeunir. On conçut de cette opération les espérances les plus flatteuses : elle devait être une autre fontaine de jouvence.

On commença dès-lors les expériences transfusoires sur des hommes misérables, qu'on payait pour s'y soumettre. Pour cela, on ouvrait l'artère d'un veau, et au moyen d'un tuyau dont une extrémité plongeait dans l'ouverture de l'artère, et l'autre dans une des veines du bras, on faisait passer le sang de l'animal dans les veines de l'homme ; on tirait en même temps de l'autre bras autant de sang qu'on en faisait entrer. Mais toutes les expériences de cette nature eurent les suites les plus malheureuses : tous les hommes sur lesquels elles furent tentées, devinrent ou foux, ou frénétiques, ou épileptiques, etc., et ne tardèrent pas à périr ; et le pouvoir judiciaire, informé de

ces abus, interposa son autorité, et défendit, sous des peines rigoureuses, de pratiquer à l'avenir de semblables expériences.

Les partisans de la transfusion, obligés de se soumettre à la loi, ne cédèrent qu'à regret; mais ils se retranchèrent sur l'infusion des médicamens liquides dans les veines : ils firent là-dessus plusieurs sortes d'expériences; ils injectèrent dans les veines des animaux des purgatifs, des sudorifiques, des fondans, etc., dans l'espérance qu'en agissant immédiatement sur le sang ils auraient plus d'efficacité. Cette pratique fut appelée *chirurgie infusoire.* Mais les mauvais succès qu'elle eut la firent tomber entièrement, et la transfusion et l'infusion ne servirent dès-lors qu'à faire partie des preuves de la circulation du sang.

Dès que ces deux opérations eurent été annoncées, elles furent accueillies avec tout l'empressement et l'enthousiasme qu'inspire le goût des nouveautés et le désir de l'immortalité. En conséquence plusieurs hommes de l'art se disputèrent l'honneur de la découverte. Richard Lower prétendit avoir exécuté le premier cette opération à Oxford en 1665, et l'avoir annoncée dans les Transactions philosophiques, en 1666 : mais il ne l'avait pratiquée que sur des animaux. Jean Denis, qui faisait alors des

expériences de physique à Paris, revendiqua cet honneur, en 1667, dans le Journal des savans, et assura avoir pratiqué le premier la transfusion sur un homme. Claude Tardy, Docteur régent de la faculté de médecine de Paris, se glorifia de l'avoir faite le premier, en 1667, d'un homme dans un autre homme. Il allait s'élever encore d'autres concurrens, lorsque le mauvais succès de cette opération vint leur imposer silence et mettre fin à leurs prétentions.

Ce fut dans ce même siècle que parurent aussi cinq médecins qui jouirent de la plus haute réputation : Sydenham, Morton, Méad, Freind et Hoffmann.

## *Thomas Sydenham.*

Thomas Sydenham, né en 1642, exerça la médecine à Londres avec beaucoup de succès. Il cultiva la médecine d'observation : il a décrit plusieurs constitutions avec toute l'exactitude possible : sa pratique fut conforme à celle d'Hippocrate, et très-heureuse. Ses ouvrages, ainsi que ceux de Baillou, sont des chefs-d'œuvres d'observation, et n'ont pas peu contribué à éclairer la médecine. Il s'est immortalisé parce qu'il a été un peintre fidèle des maladies, et qu'il en a tracé la marche avec la plus grande précision. Il recommande, avec raison, de faire

toujours attention à la constitution de l'année dans le traitement des fièvres, parce que la constitution annuelle favorise beaucoup la production des maladies épidémiques, ou leur imprime un caractère différent de celui qu'elles ont et qui leur est propre.

Son indication générale, dans le traitement des fièvres, consistait à contenir dans de justes bornes le mouvement du sang, d'en diminuer l'impétuosité lorsqu'elle était trop forte, pour prévenir les engorgemens, et de l'augmenter lorsqu'elle était trop faible, pour que la nature ne fît pas de vains efforts. C'était d'après ces principes qu'il se réglait pour saigner plus ou moins, ou pour s'en abstenir entièrement.

Il recommandait expressément de faire vomir les malades dès le commencement de la fièvre, lorsqu'il y a des symptômes qui indiquent la présence des saburres dans l'estomac; autrement il est à craindre qu'il ne survienne une diarrhée dangereuse dans les progrès de la maladie : lorsqu'on a négligé ce moyen dans le principe, on peut l'employer néanmoins dans tous les temps de la maladie, pourvu que les forces le permettent. Il ordonnait un parégorique à l'heure du sommeil. Il prescrivait les lavemens de deux jours l'un, jusqu'au dixième ou au douzième jour. A cette époque, comme

la nature commence à opérer la sécrétion de la matière morbifique, il prescrivait des médicamens plus chauds pour accélérer la coction; et, si la fermentation faisait des progrès suffisans, il s'abstenait de tout remède, car il regardait la despumation comme l'ouvrage de la nature. Il purgeait, pour l'ordinaire, vers le quinzième jour, lorsque les urines ou les autres signes de coction s'étaient manifestés et lorsqu'il y avait rémission des symptômes, afin que le sédiment déposé çà et là par la fermentation ne rentrât pas dans le sang et ne causât pas une rechute; quelquefois, néanmoins, il différait la purgation jusqu'au dix-septième jour, et même au-delà.

Il assure que rien n'est plus propre à rafraîchir dans les fièvres, qu'un purgatif donné après la saignée; et rien, selon lui, n'est plus propre à les terminer promptement et sûrement, soit parce qu'il nettoie les intestins des saburres qui y séjournent, soit parce qu'il fraye la route aux anodins. (*Schedul. monit.*)

Il observe que dans les intermittentes l'enflure du ventre chez les enfans, et celle des jambes dans les adultes, annoncent la solution de la fièvre.

La fièvre scarlatine, dit Sydenham, paraît en toute saison, mais plus ordinairement en automne : elle attaque particulièrement les

enfans. La cure de cette maladie doit être abandonnée à la nature; et lorsqu'il est besoin de remèdes, il faut employer les mêmes que ceux qui conviennent dans la rougeole.

Il a décrit la rougeole (*morbilli*) en 1670. Il prescrit dans cette maladie le régime et les boissons pectorales, et le diacode le soir, lorsque la toux est très-fatigante. Si la maladie dégénère en péripneumonie, lorsque les taches disparaissent, il faut recourir hardiment à la saignée, même dans les enfans du premier âge. Sydenham ne purgeait que vers le douzième jour de l'invasion.

Il a décrit une rougeole maligne qui régna en 1674; elle s'accompagne de malignité dès le principe : cette espèce doit être attaquée par les mêmes moyens que les maladies malignes.

Il a donné une excellente description de la petite vérole, soit discrète, soit confluente. Il observe que les convulsions qui précèdent l'éruption, loin d'être mauvaises, annoncent, au contraire, une petite vérole douce et bénigne. Il a parlé encore de plusieurs variétés de cette maladie. Il régna, en 1660, à Londres une petite vérole dyssentérique, ainsi appelée parce qu'elle survint pendant une dyssenterie épidémique et qu'elle participa de son caractère. Le virus variolique est souvent expulsé dans cette

espèce par le flux de ventre sanguinolent, lorsque le malade suit un régime échauffant. Les pustules sont toujours plus petites et plus rudes, et, vers la fin, elles sont noirâtres à leur sommité. Le ptialisme survient souvent comme dans les petites véroles confluentes. Cette espèce est une variété de la petite vérole discrète maligne, qu'il a appelée anomale. Il a observé aussi, en 1674, une espèce de petite vérole noire ou scorbutique, dans laquelle les pustules sont noires; il en sort un sang noir, et le fond est gangreneux : les intervalles sont marqués par des taches noires. Le malade éprouve des hémorragies par les différens émonctoires. L'éruption commence au deuxième jour; les urines sont ordinairement sanguinolentes, et le plus souvent les autres excrétions. La fièvre est violente, et les paroxismes sont vifs. La mort survient ordinairement le second ou le troisième jour de la maladie.

Le traitement de la petite vérole en général consiste, dit Sydenham, à contenir l'*ébullition* dans de justes bornes, et à soutenir les pustules d'une manière convenable, en évitant le régime échauffant; car le degré de chaleur naturelle est celui qui est le plus favorable à leur *expulsion*. Il ne faut pas que le malade garde constamment le lit; mais, au contraire, qu'il reste

levé autant que ses forces le lui permettent. Sydenham ne veut pas que les malades prennent aucun remède pour aider l'éruption avant le quatrième jour. Ce n'est qu'à cette époque de la maladie qu'il prescrit un doux cordiaque; lorsque l'éruption ne se fait pas convenablement, il recommande d'abandonner à la nature les petites véroles discrètes, bénignes. Il veut qu'on empêche les sueurs, autant qu'il est possible, dans les confluentes, et qu'on soutienne la salivation en faisant boire abondamment de la petite-bière ou un autre liquide non trop échauffant. Il prescrivait pour le soir un parégorique, comme quatorze gouttes de son laudanum, ou une once de sirop de méconium, tous les jours, dès que l'éruption était faite, jusqu'à la fin de la maladie. La diarrhée est salutaire dans les confluentes des enfans, et on ne doit pas l'arrêter: il n'en est pas de même dans les discrètes, elle est nuisible. Dans ce cas, on conseille la saignée.

Lorsque la salive est très-visqueuse, il fait user de gargarismes, et quelquefois il prescrit le vomitif. Il recommande de faire sortir les malades du lit, lorsque les urines se suppriment. L'affaissement des pustules, et la diarrhée qui survient dans les discrètes, exigent les cordiaques. Lorsque les symptômes inflammatoires paraissent avec violence dans la fièvre secon-

daire qui survient au onzième jour, il prescrit une saignée de dix ou douze onces, et un anodin deux fois par jour; l'une et l'autre doivent être répétés les jours suivans, lorsque les circonstances l'exigent. Lorsque le ventre est très-constipé, il recommande de purger doucement, comme avec une once et demie d'électuaire lénitif délayé dans le petit lait. Il était dans l'usage de mêler à la boisson quelques gouttes d'esprit de vitriol, qu'il faisait prendre dans les confluentes, depuis le cinquième ou le sixième jour de la maladie jusqu'à la fin.

Sydenham a traité de la peste qui régna à Londres en 1665. Il regarde les sudorifiques comme funestes, et admet la saignée lorsqu'il n'a paru encore aucune tumeur; mais il la condamne comme meurtrière, en ce qu'elle s'oppose aux mouvemens de la nature lorsqu'une tumeur s'est déjà manifestée. Il faisait saigner les malades au lit, et les surchargeait aussitôt de couvertures pour provoquer les sueurs; celles-ci, pour l'ordinaire, calmaient les vomissemens et les flux de ventre: il prescrivait alors un bol diaphorétique, dans lequel entrait la thériaque. Il s'appliquait à exciter la sueur pendant vingt-quatre heures, et ne permettait pas de changer de linge, quelque mouillé qu'il fût, avant ce temps; car il avait observé que, lors-

que la sueur cessait plus tôt, les symptômes augmentaient, et tout allait de mal en pis. Le jour suivant il purgeait; telle est la méthode qui lui a parfaitement réussi.

Sydenham a parlé de l'angine. Cette maladie règne ordinairement à la fin du printemps ou au commencement de l'été; elle attaque surtout les personnes sanguines et rousses. Il prescrit, dans cette maladie, de copieuses saignées du bras, et quelquefois celle de la veine ranine: il conseille de toucher les parties enflammées avec l'esprit de vitriol édulcoré avec le miel rosat; l'usage des gargarismes astringens qu'on tient dans la bouche, mais sans que cette partie exerce aucun mouvement; les boissons rafraîchissantes, les émulsions. Le jour suivant on répète la saignée le matin, si la fièvre et la difficulté d'avaler n'ont pas diminué; le surlendemain on administre un léger purgatif, et lorsque le mal de gorge ne cède pas à l'usage de ces moyens, ce qui est très-rare, on répète encore la saignée et le purgatif, et on applique un fort épispastique à la nuque, après la saignée. Il conseille aussi les lavemens émolliens et rafraîchissans; le malade doit user d'une diète ténue, et rester levé chaque jour pendant quelques heures.

Sydenham a traité de la pleurésie et de la

péripneumonie; mais il a distingué mal à propos ces maladies, qui ne sont à proprement parler qu'une seule et même espèce, mais à des degrés différens. Ce médecin est mort en 1686.

## *Richard Morton.*

Richard Morton, médecin anglais, naquit à Suffolk, et étudia à Oxford en 1652. Il se livra particulièrement au traitement de la phthisie, sur laquelle il a composé un très-bon ouvrage. Il mourut le 30 Août 1698.

Il a défini la fièvre intermittente une chaleur contre nature, qui est allumée dans le sang par une expansion extraordinaire des esprits, laquelle revient à des périodes fixes et déterminés. Toutes ces fièvres, soit quotidiennes, soit tierces, soit quartes, etc., de même que des affections périodiques qui suivent le type de ces fièvres, reconnaissent pour principe le même ferment, et cèdent sûrement et promptement au quinquina.

Personne, dit Morton, ne meurt d'une fièvre intermittente, si ce n'est dans la première période de l'accès, c'est-à-dire, durant le frisson qui est causé par l'oppression des esprits. Il ne voulait pas qu'on administrât aucun remède durant l'accès, mais durant les jours libres.

Il est des fièvres intermittentes masquées,

et qui paraissent sous la forme d'autres maladies, ce qui les rend presque méconnaissables : ce sont ces fièvres qu'il appelle *fausses intermittentes*. On reconnaît leur nature d'après les redoublemens et les rémissions périodiques de ces affections, et par la qualité des urines, qui sont briquetées. On voit les plus graves affections, telles que les vomissemens, les diarrhées avec coliques, les choléra, les douleurs pleurétiques, les ophtalmies, les apoplexies, les migraines, les spasmes, etc., avoir un périodisme marqué ; elles sont de même nature que les fièvres intermittentes, ou plutôt ce sont des fièvres intermittentes déguisées sous la forme de différens symptômes, et que guérit le quinquina.

La fièvre continue est celle qui dure pendant plusieurs jours, depuis le commencement jusqu'à la fin, sans redoublement et sans rémissions ; Morton les appelait du nom de *putrides*. Celles-ci exigent ordinairement la saignée ; les intermittentes et les malignes l'admettent rarement. Il ne faut jamais saigner dans l'état de la maladie ; et même on doit le faire rarement, parce que la vie a ses racines dans le sang et que celui-ci est le trésor de la vie.

La fièvre rémittente se reconnaît aux redoublemens et aux rémissions, qui ont lieu pério-

diquement, à certains jours et à certaine heure: mais, dans les rémissions, la chaleur fébrile subsiste toujours, ce en quoi les fièvres rémittentes diffèrent des intermittentes; chaque redoublement est marqué dans le principe par un frisson ou un froid moindre que dans les dernières; les sueurs terminent chaque accès, et l'urine dépose ordinairement un sédiment louable.

Il est une espèce de fièvres rémittentes fausses, qui s'accompagnent de symptômes nerveux, comme des douleurs dans les muscles, les tendons, les membranes, qui simulent le rhumatisme, la pleurésie, la colique, et qui occasionnent des excrétions, le vomissement, le choléra, la diarrhée, la dyssenterie, etc. Leurs paroxismes n'ont rien de régulier, et souvent ils reviennent plusieurs fois dans le même jour; la chaleur et la fréquence du pouls sont diminuées par les évacuations ou par l'augmentation des douleurs, et elles augmentent lorsque celles-ci diminuent.

La rémittente simple est rarement funeste, à moins qu'elle ne dégénère en maligne. La rémittente fausse est maligne, et souvent mortelle. Plus les redoublemens sont réguliers et plus les rémissions sont longues, moins elles sont dangereuses, et *vice versâ*.

Les évacuations dans la rémittente simple sont presque toujours infidèles, et sont ordinairement symptomatiques. La crise se fait par les sueurs ou par la salivation. C'est un mauvais signe lorsque, dans l'augmentation de la maladie, l'urine devient sensiblement ténue et pâle, et le pouls plus fréquent, mais faible et vacillant. La fièvre rémittente simple cède au kina, de même que l'intermittente; le ferment fébril est en effet le même dans l'une et l'autre fièvre. La rémittente fausse exige le même remède, mais à plus forte dose; il faut de plus avoir égard aux symptômes violens qui l'accompagnent.

## *Richard Méad.*

Richard Méad naquit, en 1673, à Stéphey, petit village près de Londres; il se fit recevoir docteur en médecine à Padoue. Il exerça dèslors la médecine à Londres d'une manière distinguée et honorable. Il a écrit plusieurs ouvrages, et entr'autres un sur l'influence du soleil et de la lune sur le corps humain, et un intitulé *Monita et præcepta medica*. Il est mort en 1754.

## *Jean Freind.*

Jean Freind mérite aussi une place parmi les médecins célèbres d'Angleterre. Il était de Craton, ville dans le comté de Northampton, où

il naquit en 1675. Son ouvrage intitulé Emménalogie, ou Traité de l'évacuation propre au sexe, lui acquit une grande réputation dans un temps où l'application de la statique et de l'hydraulique à l'économie animale était en usage; il a donné aussi des leçons de chimie qui étaient bonnes pour le temps. En 1716, il publia le premier et le troisième livres d'Hippocrate, *de morbis epidemicis;* en 1719, il fit imprimer une lettre fort savante, *de purgantibus in secundâ variolarum confluentium febre exhibendis;* et, en 1725 et 1726, il donna son histoire de la médecine, qui est son meilleur ouvrage. En 1727, Georges II monta sur le trône d'Angleterre, et nomma Freind à l'emploi de premier médecin de la reine; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur, car il mourut au mois de Juillet 1728, regretté de la cour et de tous les savans.

## *Fréderic Hoffmann.*

Fréderic Hoffmann naquit à Hall, près de Magdebourg, en 1660, et fut professeur en médecine dans l'université de Hall, et ensuite médecin du roi de Prusse. Il est mort en 1742. Ses œuvres sont une compilation très-volumineuse. Elles contiennent à la vérité de très-bonnes choses; mais son style est lâche et

diffus : il raconte longuement des choses triviales, et se répète très-souvent. Hoffmann est un bon auteur; mais il ne peut être comparé aux médecins grecs: ce n'est pas un Hippocrate, et il n'est guères comparable qu'à Galien. Il a hésité entre le système des mécaniciens et celui de Stahl, ou plutôt il a tenté de réunir ces deux doctrines.

## BOERHAAVE.

Ce fut dans ce même siècle, fertile en grands médecins et en extravagans, que parut la secte des mécaniciens, qui a tant fait de bruit; mais qui, pour le bonheur de l'humanité, ne compte plus guères aujourd'hui de partisans, grâces aux efforts courageux des médecins naturistes modernes. Elle eut pour fondateur Hermann Boerhaave, qui naquit à Voorhout, près de Leyde, en 1668. Il fut professeur en médecine dans l'université de la même ville, et jouit de la plus grande célébrité. Il est mort en 1738.

Ses principaux ouvrages sont: *Institutiones medicæ; Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis* (ce dernier ouvrage a été commenté par le célèbre Van Swieten); *Methodus discendi medicinam; de Viribus medicamentorum; Institutiones et experimenta chymiæ.*

Boerhaave avait été précédé dans la carrière

mécanicienne par Jean-Alphonse Borelli, né à Naples le 28 Janvier 1608, et qui devint professeur de philosophie et de mathématiques dans les villes les plus célèbres d'Italie, et principalement à Florence et à Pise. Il composa un traité *de motu animalium*, dans lequel il explique toutes les fonctions des animaux, d'après les lois de la mécanique, et les soumet toutes au calcul. Ce physicien mourut à Rome le 31 Décembre 1679.

Boerhaave annonce pompeusement dans la préface de ses Instituts, qu'il ne donnera rien pour certain que ce qui sera bien démontré par l'expérience ou par un raisonnement invincible, *ratione invictâ*. Il est question de savoir si cet Asclépiade moderne a rempli fidèlement sa promesse, et si ses preuves sont toujours invincibles. On en jugera par ce que nous allons rapporter.

Boerhaave, après avoir établi le siége de l'ame dans le cervelet, et le principe du sentiment et du mouvement dans les nerfs, assure qu'ils sont formés de canalicules très-subtils, invisibles même au microscope, qui charrient un fluide qu'il appelle *esprits animaux* ou *fluide nerveux*; il assure que ce fluide, dont l'existence est encore à démontrer, est composé de parties très-solides, très-mobiles, les plus

simples et les plus volatiles du corps. Cet esprit est partout; il vivifie tous les organes : mais c'est surtout dans l'explication du mouvement musculaire qu'il joue le plus grand rôle.

Les esprits animaux, dit Boerhaave, entrent dans les fibres musculaires, qu'il suppose caves, ainsi que Borelli; ils remplissent tous ces petits tubes, ils les gonflent, les dilatent, et par conséquent augmentent leur diamètre, ce qui les raccourcit et diminue leur longueur : et ainsi ils opèrent le mouvement. [1]

Pour expliquer le mouvement du cœur, il veut qu'une compression momentanée des nerfs cardiaques rende les fibres de ce cœur momentanément paralytiques; mais comme dans cet état, qui est celui de la diastole, les ventricules se remplissent, et que l'instant qui suit, les causes de la paralysie ne subsistent plus, le cœur se contracte et lance le sang dans tout le système vasculaire. [2]

Pour rendre raison de la respiration, il

1. *Instit. de médec., N.°* 86, 274, 291, 402, 403 *et* 404.

2. *Ibid. N.°* 409. « Les nerfs cardiaques, dit-il, se distribuent le long des parois des oreillettes, et passent entre « l'aorte et l'artère pulmonaire; comme les oreillettes se dilatent en même temps que ces deux artères, les nerfs cardiaques sont dans cet instant nécessairement comprimés par le « gonflement de ces artères, et par conséquent paralysés : ce « qui arrête dans cet instant la contraction ultérieure des « fibres du cœur. »

prétend que, comme durant l'inspiration, il passait une moins grande quantité de sang dans le ventricule gauche, il s'en portait moins aussi au cerveau; et il en résultait que les causes dilatantes de la poitrine étaient considérablement affaiblies et vaincues, par conséquent, par les forces expiratrices antagonistes.

Il admet, pour la conception, les animalcules de Lewenhoëk, qui sont, selon ce dernier, poussées dans le moment du coït avec force dans la matrice; mais comme la semence contient une infinité de ces animalcules, que Buffon a regardées comme des molécules organiques vivantes, il arrive que c'est le plus vigoureux de ces petits animaux qui entre dans l'œuf, et que de là il se change en embryon, après avoir tué tous ses camarades.[1]

Il dit, en parlant de la chaleur fébrile[2], que, lorsque le mouvement des liquides est augmenté, il en résulte un violent frottement des globules du sang entre eux et contre les parois des vaisseaux, ce qui doit nécessairement faire croître la chaleur.

Quant à la fièvre, il prétend qu'elle n'est autre chose que la vélocité du pouls avec

1. Institut. N.° 673.

2. Aph. de Boerhaave, N.° 675.

l'augmentation de résistance dans les vaisseaux capillaires.[1]

Pour ce qui concerne l'inflammation, il la loge dans les extrémités artérielles rouges ou blanches : elle est l'effet de l'obstruction et de la vîtesse augmentée du sang qui se jette sur le lieu de l'obstruction.[2] Celle-ci est de deux sortes : celle des vaisseaux rouges, et celle des vaisseaux blancs. Cette dernière est celle qu'il appelle *ab errore loci.* Il a tiré cette idée d'Érasistrate : il suppose que le système vasculaire est un arbre dont les ramifications de figure conique décroissent à l'infini, au point que, parvenus à un certain diamètre très-petit, le sang ne peut pénétrer que par une cause violente. Naturellement ces vaisseaux n'admettent pas le sang, mais un fluide blanc plus ténu, qui résulte de la désunion des six globules blanches, dont la coadunation, d'après les observations microscopiques de Lewenhoëk, donnait la couleur rouge au sang. L'obstruction en général reconnaît deux causes, selon Boërhaave : l'augmentation de densité du sang, telle

1. *Adeòque velocior cordis contractio, cum aucta resistentia ad capilaria febris omnis acutæ ideam absolvit.* Aph. 581.

2. *Estque sanguinis rubri arteriosi in minimis canalibus stagnantis pressio et attritus a motu reliqui sanguinis moti, et per febrim fortius acti.* Aph. 371.

qu'elle surpasserait le diamètre du vaisseau qu'il a à parcourir, et la diminution du diamètre des vaisseaux au point qu'il soit moindre que celui des molécules du sang qui doivent en parcourir la longueur; ces deux causes agissent ou séparément ou conjointement, selon lui. Enfin il explique la résolution, qui est une des terminaisons de l'inflammation, par un mouvement rétrograde du sang arrêté dans les extrémités artérielles, dans d'autres vaisseaux plus calibrés.

On voit que, d'après ces principes, la saignée devait être le remède favori de ce médecin : aussi la proposait-il dans presque toutes les circonstances, et la répétait-il fréquemment sans avoir égard aux forces, à l'âge, et aux autres circonstances desquelles Hippocrate et Galien tiraient leurs principales indications.

Boerhaave a expliqué les fonctions qui s'exercent dans l'état de santé, les phénomènes des maladies, leurs causes, leurs symptômes, et la manière d'agir des médicamens, par les lois de la statique et de l'hydraulique et par les opérations de la chimie.

Les descriptions du médecin hollandais sont courtes, il n'entre dans aucun détail circonstancié : les indications qu'il tire de ces principes sont ordinairement vagues, générales et

indéterminées ; elles seraient inintelligibles à la plupart si elles n'étaient commentées.

Après ces définitions qui n'apprennent rien, il présente tout à coup ou un épaississement à fondre, ou une humeur trop ténue à épaissir, ou une acrimonie à dulcifier, ou une obstruction à lever, ou un relâchement à fortifier, ou une tension à diminuer, ou un mouvement impétueux à calmer, ou une pléthore ou cacochymie à évacuer. Telles sont, selon cet auteur, les causes générales des maladies, et ce qui fait le fond de sa pathologie. Les indications qu'il tire de ces hypothèses, paraissent claires et évidentes par le principe que les contraires se guérissent par les contraires; mais lorsqu'on croit qu'il va entrer dans quelques détails, il finit la question et se sauve par une porte de généralisation; en homme habile, il échappe par ce moyen à toutes les prises qu'il donne sur lui, et le lecteur n'est guères plus instruit que s'il n'avait rien lu du tout.

Telle est en abrégé la doctrine de Boerhaave; voyons si elle peut s'appliquer aux phénomènes de la vie, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie.

Il annonce dans sa préface qu'il n'exposera que *ce qui est fondé sur des expériences certaines ou sur des raisonnemens invincibles.*

J'en appelle à tout médecin impartial, et qui ne s'est pas laissé éblouir par l'éclat d'un grand nom, si Boerhaave a tenu parole. Il observe, 1.° qu'il pose en principe l'existence des esprits animaux : rien cependant n'est moins démontré par des *expériences certaines* ou par des *raisons invincibles*, que ce prétendu fluide, qu'on peut comparer à la matière subtile de Descartes avec laquelle ce philosophe rendait raison de tout.

Boerhaave établit le siége de l'ame dans le cervelet et suppose gratuitement qu'il existe dans les nerfs des cavités : les observations microscopiques ne les ont jamais rendues sensibles, si ce n'est aux yeux d'un homme qui ne voyait qu'avec le microscope de son imagination. Personne ne les avait découvertes avant lui, et personne ne les a vues depuis. Les partisans des esprits animaux ont supposé de plus que les nerfs qui opèrent les mouvemens volontaires, venaient du cerveau, et que ceux au moyen desquels s'exercent les mouvemens vitaux, tiraient leur origine du cervelet : mais cette hypothèse est contredite par les observations et les expériences. Enfin ils ont encore supposé que ces esprits provenant du sang devaient être soumis à la loi générale de la circulation ; et comme on objectait qu'un fluide aussi ténu et aussi subtil devait s'échapper aisé-

ment et sans cesse par les extrémités des filets nerveux, Vieussens fit aussitôt la découverte de prétendus vaisseaux nevro-lymphatiques qui levaient la difficulté, mais que personne n'a vus que lui.

La principale preuve en faveur de l'existence de ce principe hypothétique, est fondée sur une expérience de Bellini. Si on lie le nerf diaphragmatique, dit-il, le diaphragme cesse d'agir, parce que le cours du fluide nécessaire pour faire contracter le diaphragme, est intercepté : mais si on presse ce nerf successivement, depuis la ligature jusqu'au diaghragme, on lui rend pendant quelques instans son action. Lorsqu'on réitère pendant quelques momens cette pression, le jeu du muscle ne peut plus se renouveler si l'on n'ôte la ligature, parce qu'on a épuisé tout le fluide nerveux qui restait entre la ligature et le diaphragme.

Mais il est une circonstance dans cette expérience qui détruit tout le résultat qu'en tirent les partisans des esprits animaux : c'est que si, après avoir épuisé par la compression tout le fluide contenu dans le nerf phrénique, on veut rendre au diaphragme le mouvement qu'il a perdu ; il n'y a qu'à presser le nerf entre ses doigts de bas en haut, c'est-à-dire, en remontant du diaphragme à la ligature ; or dans

ce dernier cas on ne fait qu'irriter le nerf par la pression sans faire couler le fluide vers le muscle, et celui-ci se contracte; donc c'est l'irritation seule du nerf qui met en jeu le diaphragme, et cela est si vrai que l'expérience réussit également après la section du nerf, ainsi que l'ont observé Haller et Zimmermann.

L'hypothèse de Boərhaave sur le mouvement musculaire est insoutenable. Outre que les fibres musculaires ne sont point caves, elle n'explique pas la célérité avec laquelle s'exécute le mouvement musculaire : et d'ailleurs les muscles conservent la faculté de se contracter quelque temps encore après la vie et après avoir été séparés du corps; or dans ces cas on ne peut pas raisonnablement supposer l'influence des esprits animaux.

Son sentiment sur les causes du mouvement du cœur, quelque ingénieux qu'il soit, ne cadre point avec les faits. Les oreillettes reçoivent leurs rameaux des mêmes nerfs que le cœur lui-même; les oreillettes devraient donc se contracter et se relâcher en même temps que les ventricules : mais ceux-ci en reçoivent encore d'autres que ceux qui marchent entre l'aorte et l'artère pulmonaire; ils en reçoivent qui sont situés devant l'aorte et derrière l'artère pulmonaire. D'ailleurs les nerfs ne sont point

comprimés dans les poissons et les animaux à sang froid, dont le cœur n'a qu'un ventricule et une artère, et néanmoins il jouit du double mouvement de systole et de diastole. Ajoutez à cela que le cœur conserve la faculté de battre, indépendamment de ses nerfs et de ses vaisseaux.

Si la respiration s'opérait d'après le mécanisme imaginé par Boerhaave, il faudrait que durant l'inspiration, temps auquel il se porte moins de sang au cerveau et où les muscles inspirateurs sont affaiblis, tous les autres muscles et le cœur lui-même cessassent d'agir, ou au moins leur action devrait être prodigieusement affaiblie. D'ailleurs si l'action du cerveau est tellement diminuée alors que les muscles inspirateurs tombent dans le relâchement, pourquoi les muscles expirateurs n'y tombent-ils pas de même? et une fois que les obstacles à la circulation dans les poumons sont levés, pourquoi les muscles expirateurs, comme les plus forts, ne persévèrent-ils pas dans leur action?

Quant au système sur la génération, imaginé par Lewenhoëk et admis par Boerhaave, nous ne nous arrêterons pas à le réfuter; il est trop absurde pour mériter quelque attention: il me suffira, pour prouver que le micros-

cope de l'imagination grossit bien plus les objets que le meilleur microscope des artistes, d'exposer combien un nommé Dalempatius renchérit encore sur Lewenhoëk. Celui-ci, qui avait le coup-d'œil très-géométrique, compta un jour cinquante mille animalcules dans une goutte de semence de coq qui n'égalait pas en grosseur un grain de sable : mais Dalempatius, plus heureux, écrivit, dans une dissertation envoyée à Bayle, qu'il avait reconnu dans la semence de l'homme de petites anguilles qui frappaient de la queue le fluide où elles nageaient, et que dans le temps qu'il admirait ce phénomène, il aperçut un de ces animalcules qui quitta sa peau et se métamorphosa en homme, de manière que cet habile observateur put distinguer les jambes, les bras, la tête et la poitrine du petit homme; seulement son enveloppe resta derrière son cou, et lui servit de capuchon. Au reste, puisque dans divers siècles des hommes qui passent pour éclairés ont vu dans l'air des soldats de feu qui se livraient bataille, on peut bien excuser des hommes à prévention d'avoir vu dans le monde microscopique des anguilles, des chrysalides et des capuchons.

Le système de Boerhaave sur la chaleur animale n'est pas mieux fondé. Sans doute que la

plupart des corps solides s'échauffent par des frottemens violens; mais on n'a jamais vu de fluides, pas même ceux qui contiennent le plus de calorique ou de phlogistique, autre principe hypothétique, produire de la chaleur par les frottemens, quoique ces fluides soient mus avec une vîtesse et une force bien supérieures à celles du sang au sortir du cœur. D'ailleurs la chaleur animale n'est point en raison du mouvement du sang, et le *maximum* de son accroissement est de dix à douze degrés, comme le prouvent plusieurs expériences, et entr'autres celle faite par les médecins de Londres, de laquelle il résulte que dans une chambre bien fermée et échauffée à deux cent dix degrés du thermomètre de Farenheit, c'est-à-dire, presqu'au degré de la chaleur de l'eau bouillante, qui ne donne que deux cent douze degrés au même thermomètre, les hommes qui avaient été enfermés, n'avaient que cent dix degrés de chaleur, tandis que celle de l'atmosphère avait augmenté de cent vingt. Or on sait que la chaleur naturelle de l'homme est de quatre-vingt-dix-huit à cent degrés à ce thermomètre.

Boerhaave a souvent péché contre les lois de l'hydraulique auxquelles il voulait soumettre les corps des animaux. Il dit que la force ou la quantité de mouvement du sang poussé par

le cœur, doit s'estimer par la densité du sang et par sa vîtesse; mais il est prouvé que c'est par le carré de la vîtesse, ce qui fait une erreur considérable pour les médecins qui se piquent de connaître les lois de la mécanique et de les adapter aux forces vitales : car dans une vîtesse double cela ferait, d'après le calcul de Boerhaave, une différence de moitié; dans une vîtesse triple, des deux tiers; dans une quadruple, des trois quarts, etc.

L'idée qu'il a eue de la fièvre est entièrement fausse, et peut entraîner des erreurs très-dangereuses. Beaucoup de fièvres malignes sont exemptes de cette prétendue vélocité du pouls qui est l'unique caractère sensible qu'il donne à la fièvre; il en est même dans lesquelles le pouls bat plus lentement que dans l'état naturel.

Il a réduit toutes les fièvres intermittentes sous une seule dénomination, et les a fait dériver de la même cause, de l'épaississement du liquide artériel, et peut-être, ajoute-t-il, de l'inertie du fluide nerveux, tant du cerveau que du cervelet, qui est destiné au cœur [1], et les a toutes comprises sous le même pronostic et la même cure. Or on sait de combien de manières ces fièvres diffèrent entr'elles, et com-

1. *Aphor.* *N.°* 755.

bien il importe, pour le pronostic et le traitement, de savoir les distinguer.

Il n'a pas été plus heureux dans l'application de l'hydraulique à sa théorie de l'inflammation; car si celle-ci dépendait, ainsi qu'il le prétend, de l'obstruction des vaisseaux, les forces vitales, loin de croître, devraient diminuer en raison des obstructions, comme l'a fort bien vu Sauvages, célèbre professeur de Montpellier. En effet, si la force motrice est appliquée au piston d'une machine hydraulique à intervalles égaux, et reste toujours la même tandis que les résistances augmentent; ou, ce qui revient au même, si l'orifice effectif diminue, les allées et venues du piston deviennent de moins en moins fréquentes. C'est ainsi que, si on bouche à moitié l'orifice d'une pompe ou d'un soufflet, le mouvement du piston et l'abaissement des panneaux du soufflet deviennent plus lents et plus rares. Il admet pour une des causes de l'inflammation, *l'erreur de lieu ;* mais il est démontré que les vaisseaux dans lesquels il loge sa prétendue erreur de lieu, contiennent du sang dans l'état naturel, et que, s'ils paraissent blancs, c'est qu'ils admettent des globules rouges solitaires. Ce sont ces vaisseaux qu'il a pris faussement pour des artères lymphatiques, qu'il croyait sortir latéralement des artères san-

guines. Ferrein avait adopté ce sentiment, et en fut un zélé défenseur. Le système vasculaire n'est point un tronc dont les ramifications aient la figure conique et aillent en décroissant à l'infini ; chaque rameau, depuis sa sortie du tronc jusqu'à sa division, conserve la figure cylindrique. Haller n'étend pas plus loin les divisions que jusqu'à vingt. Il est faux que la couleur rouge du sang dépende de la réunion de six globules blanches; il est une multitude de preuves qui détruisent cette opinion.

Telle est néanmoins la théorie sur laquelle est fondé le traitement de l'inflammation, et notamment les saignées, que les disciples de Boerhaave font avec tant de hardiesse. On a dit des lois de Draco qu'elles avaient été écrites avec le sang ; que ne pourrait-on pas dire de la doctrine et des aphorismes de ce médecin? *Plures occidit lanceola quam lancea.* Les lancettes répandent avec profusion le sang innocent des hommes.

Quant aux lois de l'hydraulique avec lesquelles il a voulu expliquer les phénomènes de la vie, de la santé et des maladies, il est bien démontré que l'application de ces lois à l'économie animale ne peut avoir lieu. Il est évident qu'on ne peut comparer les organes des animaux à de simples machines. Ces dernières

n'ont d'autres propriétés que celles dont jouit la nature brute, au lieu que les premières sont animées de la vie, jouissent de la sensibilité, d'une mobilité spontanée, et réagissent par conséquent, mais d'une manière bien différente de ceux qui n'ont que la vertu élastique.

Dans la théorie des mécaniciens tous ces fluides obéissent uniquement aux coups de piston du cœur, qui est l'unique mobile de la masse de ces fluides. Néanmoins beaucoup d'humeurs diverses se meuvent dans le tissu cellulaire indépendamment du cœur; le sang se meut dans les vaisseaux capillaires, et y circule d'une manière particulière, qui peut subsister quelque têmps encore après l'entière cessation du mouvement du cœur. Il en est de même de la lymphe et du chyle, que Haller a vus continuer à se mouvoir dans leurs vaisseaux, lorsque la circulation générale était entièrement arrêtée.

Il faut admettre dans le système mécanique une diminution de vélocité des liquides qui croît avec les résistances, qui sont très-multipliées; mais Haller, Fabre, etc., ont observé que souvent la vîtesse du sang dans les petits vaisseaux égalait, et quelquefois même surpassait, celle du sang contenu dans les troncs.

Les perturbations qu'éprouve le sang, et sur-

tout le mouvement rétrograde qui a lieu dans les artères, mais principalement dans les veines, même dans l'état de santé, ne peuvent point se plier aux lois ordinaires de l'hydraulique. Ce mouvement rétrograde, qui a lieu dans les artères coupées, est tel quelquefois dans l'opération de l'anévrisme qu'on est obligé de lier au-dessus et au-dessous ; sans cette précaution on expose le malade à une hémorragie mortelle. On l'a vue souvent se faire par l'extrémité de l'artère qui répond aux parties auxquelles elle se distribue. Ces perturbations viennent pour la plupart de l'excès et d'une direction renversée des forces toniques, dont ne jouissent pas les machines hydrauliques, qui sont entièrement dépourvues de la sensibilité et de l'action du principe vital.

Chaque organe a une vie propre, et une influence marquée sur le sang et les humeurs qui y circulent; l'impression que font l'estomac et les intestins sur les vaisseaux qu'ils parcourent, est bien différente de celle que leur causent les poumons. On a vu des paralytiques suer copieusement dans la seule partie affectée. Gatti rapporte deux exemples d'hémiplégiques affectés de la petite vérole, couverts de boutons sur la partie saine, et qui n'en avaient point au côté paralysé. Van-Swieten a observé une

fièvre de l'œil dont l'intermittence était régulière, et qui fut guérie par le kina. On a vu des ictères qui n'affectaient qu'une moitié latérale du corps. Robert a remarqué une gangrène qui occupait la moitié de l'arrière-bouche. Bientôt elle gagna tout le côté, ou du moins les fonctions des viscères situés du même côté s'affaiblirent et cessèrent entièrement; il n'y avait plus de pouls dans cette moitié du corps : à la fin, dit l'auteur, le mort emporta le vif. Ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'il n'y eut jamais que des sueurs latérales et qui furent copieuses, et que le pouls fut dans tout le cours de la maladie plein et développé; et celui de l'autre côté fut constamment tendu et resserré. Il n'est pas possible d'expliquer de semblables faits par les lois de l'hydraulique. Il n'y a que l'influence de la sensibilité sur la circulation propre des organes qui puisse en donner la raison.

Enfin les facultés qu'on rencontre dans les animaux n'annoncent-elles pas qu'ils font une classe à part, qui a ses lois d'action et de mouvement bien différentes de celles des corps privés de la vie? La sensibilité, qui est leur premier mobile, n'a aucun rapport avec les forces motrices connues ; elle est incalculable. Un être actif et sensible dans tous les points de son existence, ne peut être comparé à une ma-

chine inerte, insensible, et qui se meut par une force étrangère. Comment expliquer par les lois de la mécanique le pouvoir de l'habitude et de l'instinct? Qu'on prenne, par exemple, un purgatif doux plusieurs fois de suite, l'impression de dégoût qu'il faisait sur l'estomac s'affaiblit, et il ne purge plus. Si le purgatif n'agissait que par une irritation mécanique, pourquoi les fibres s'habitueraient-elles à ce stimulus? En mécanique, les léviers, les coins, etc., ne connaissent pas le pouvoir de l'habitude. Ce n'est point la sensibilité de l'estomac qui est affaiblie, car si on change de remède, elle se manifestera au même degré. D'ailleurs chacun sait que tel est le pouvoir de l'habitude que la sensation de la faim s'exerce aux heures que l'on est habitué de prendre ses repas, et si on laisse passer quelque temps sans satisfaire au besoin, cette sensation cesse et ne se renouvelle que long-temps ensuite. L'instinct ne reconnaît pas non plus les lois de la mécanique. Chaque animal, en naissant, est dirigé par l'instinct propre à son espèce, non conformément à une expérience qu'il n'a pu acquérir, mais suivant un plan tracé à chacune des espèces animales. Galien dit qu'un chevreau qu'on tira par une incision du ventre de sa mère, sut très-bien choisir le cytise parmi

les divers alimens qu'on lui présenta. Il paraît même que le sens de l'appétit qui veille à la conservation des espèces animales, est supérieur en elles, au moment de la naissance, à celui de l'homme; elles cherchent la nourriture qui leur convient, et ne s'y trompent point; et cela vient sans doute de ce que la sensibilité se concentre dans l'odorat et le goût qui doivent dominer tous les autres sens dans le cours de la vie, au lieu que dans l'homme elle se partage, et se concentre même plus dans les sens relatifs à la connaissance, tels que le toucher et la vue.

Si on jette un coup-d'œil sur la marche des maladies, sur le travail de la coction, sur les mouvemens tumultueux des crises, sur les sympathies de tous les organes, sur les dépôts critiques, sur les métastases; on verra que tous ces phénomènes ne concordent point avec les lois ordinaires de la physique, mais qu'ils en reconnaissent d'autres propres aux êtres doués du sentiment et de la vie.

La première et principale cause que Boerhaave a été forcé de supposer pour expliquer les phénomènes morbifiques, qu'il fait dépendre, pour la plupart, des obstacles que le sang et les humeurs trouvent dans leur mouvement progressif, est leur épaississement; mais comme il n'était guères possible d'attribuer cet épaissis-

sement à quelque vice résultant de leur constitution même, il le chercha dans les mauvaises qualités du chyle, qui devenait d'autant plus grossier et peu coulant qu'il était mal élaboré. Mais comment peut-on admettre une semblable hypothèse? car on ne peut nier que le meilleur moyen qu'on puisse avoir pour juger des qualités du chyle, ne doive être tiré de son analogie avec le lait ou avec les émulsions : or on sait que la sérosité du lait corrompu ou des émulsions mal faites, est moins chargée de parties grasses, et qu'elle a par conséquent moins de consistance, que lorsqu'elle est dans l'état de perfection. On observe encore que le lait des animaux malsains, ainsi que celui des femmes qui ont une complexion délicate ou une mauvaise santé, a moins de consistance que celui qui est formé dans des corps robustes et sains ; d'où il suit que, bien loin de conclure qu'un chyle mal élaboré doive être plus épais, il faut au contraire le juger plus cru, plus séreux, que lorsqu'il est bien travaillé, et par conséquent plus propre à délayer le sang qu'à l'épaissir et à l'embarrasser, d'autant mieux qu'il y a toute apparence que les parties des alimens qui sont restées grossières faute de digestion suffisante, ne sauraient faire partie du chyle.

Mais en supposant que le chyle mal préparé soit plus épais que lorsqu'il est bien formé, comment pourra-t-on croire qu'en ce cas il puisse être pompé par les veines lactées dont les orifices sont imperceptibles, tant ils sont ténus? ou comment imaginer qu'un chyle qui a assez de fluidité pour être attiré dans de tels orifices, soit en état d'augmenter la consistance du sang, qui naturellement est beaucoup plus épais que toute espèce de chyle, quel qu'il soit?

Mais en supposant encore que le chyle, augmentant en consistance à proportion qu'il est mal élaboré, puisse néanmoins être reçu dans les veines lactées, et qu'en se mêlant avec le sang il en diminue la fluidité, il reste encore plusieurs questions insolubles à faire sur la manière dont on prétend que l'inconvénient qui doit en résulter pour la circulation puisse devenir une cause de maladie.

Par quelle sorte de probabilité peut-on assurer que le chyle, arrivé dans le sang, n'en épaississe pas également toute la masse, de manière à devoir former des obstacles et par conséquent des maladies dans tous les vaisseaux égaux en force et en diamètre à ceux qu'on suppose déjà engorgés? Cela posé, pourquoi un obstacle propre à former une cause de maladie naîtra-t-il

de cet épaississement dans une partie du corps plutôt que dans une autre, puisqu'il n'y en a pas où l'on ne doive admettre des vaisseaux égaux en tout point à ceux qu'on suppose déjà embarrassés? Mais quand même la distribution des liquides épais serait telle qu'il en pût résulter des obstacles en certains lieux plutôt que dans d'autres, bien loin que le mouvement du sang en doive être augmenté, n'en devrait-il pas résulter au contraire que les liquides arrêtés aux embouchures des vaisseaux obstrués, au lieu de faire effort pour vaincre ces obstacles, se détourneraient plus naturellement vers une infinité de petits vaisseaux, qui sont sans doute susceptibles d'une dilatation beaucoup plus que suffisante pour la quantité de liquide qui pourrait leur revenir? Pourrait-on donc faire dépendre la cause d'une disposition inflammatoire de la rapidité d'un torrent, qui cherche à forcer un obstacle, dès qu'il serait probable que, bien loin que les vaisseaux obstrués fussent exposés à une action extraordinaire, ils demeureraient au contraire privés d'une partie de leur action propre? Quant aux explications que l'on pourrait tirer de l'excès d'acide ou d'alcali dont on suppose que la matière chyleuse peut se trouver chargée, elles sont absolument contredites par l'expérience de ceux

qui, pendant des années entières, demeurent sujets à des crudités acides ou nidoreuses, sans éprouver d'ailleurs aucun dérangement notable dans leur santé.

Parmi une infinité d'objections que les faits de pratique fournissent contre cette théorie, nous nous contenterons d'en choisir une qui ne laisse aucun doute sur l'insuffisance de cette théorie et sur le peu de solidité de ses fondemens. Il n'y a guères de maladie grave où l'on n'observe des variations dans quelques-uns des symptômes essentiels à la maladie : la tête, par exemple, sera affectée pendant plusieurs jours; on la voit se dégager tout d'un coup, et le ventre ou quelquefois la poitrine, auparavant libres, s'affecter en même tems du même degré d'embarras qui était à la tête.

En raisonnant sur ce phénomène, selon la doctrine boerhaavienne, il faut en conclure que l'obstacle qui causait l'embarras de la tête n'a pu être levé sans que les liquides qui le formaient n'aient acquis un degré de fluidité convenable; il faudrait donc que ce même liquide contractât un nouvel épaississement pour aller former un embarras dans une autre partie; car on ne peut supposer que le nouvel embarras puisse naître de quelque vice général dans la masse de liquides, puisqu'avant cette révolution

toutes les autres parties du corps paraissent à peu près libres, et que depuis la révolution la tête demeure dégagée. On voit que cette théorie n'a aucune ressource pour éluder la force de cette difficulté.

Il est aisé de comprendre qu'en faisant tomber cette supposition des prétendues mauvaises qualités du chyle, on détruit non-seulement la base de presque tous les raisonnemens que les Boerhaaviens font sur les causes des maladies, mais encore la source où l'on puise presque toutes les indications curatives. Celles-ci consistent à faire sortir par quelque voie d'excrétion le prétendu foyer de la maladie; on entend par ce foyer le produit des mauvaises digestions dont on croit qu'il se fait des amas dans les premières voies, et d'où, par une série nombreuse de suppositions, on les fait verser continuellement ou périodiquement dans la masse des liquides par les voies lactées; et il est reçu qu'il est absolument nécessaire d'épuiser ce foyer par diverses évacuations pour tarir la source de la maladie. Mais s'il est vrai, comme on vient de le démontrer, que, quand même ce foyer existerait tel qu'on le suppose, il ne saurait fournir directement à la masse des liquides une matière propre à former les causes des maladies, que doit-on penser de toutes

les méthodes de traitemens établies sur un faux principe?

Que penser d'un système de pratique ordonné principalement sur la distinction ou la combinaison presque impraticable de vices simples et spontanés des humeurs : de viscosité glutineuse spontanée : d'acrimonie divisée en acrimonie purement mécanique et en acrimonie saline; sous-divisée en muriatique, ammoniacale, acide, alcalescente, fixe et volatile, simple et composée; en acrimonie huileuse produite par *un degré de mouvement qui à force d'en briser et d'en atténuer les parties, la réduit en esprit, comme ferait l'action du feu ; en huileuse saline, huileuse terrestre et huileuse âcre, produites par une sorte de calcination du salin et du terrestre; en acrimonie savoneuse, comparable à celle du venin des animaux et des végétaux; et enfin, en acrimonie composée des quatre précédentes?* Il faut ajouter à toutes ces divisions les maladies spontanées qu'on suppose naître de l'acide et de l'alcali spontané.

Peut-on à la vue de cette kyrielle de vices des humeurs et d'indications de traitemens établis pour chacun de ces vices, ne pas apercevoir cet abus contre lequel Boerhaave lui-même a crié? Ces vices des humeurs sont

imaginaires et ne sont nullement fondés sur l'observation. L'expérience montre que les alimens de la plus mauvaise qualité se convertissent en bons sucs dans les corps robustes ou bien portans, tandis qu'au contraire les alimens de la meilleure qualité fournissent un chyle de mauvaise nature, lorsque le corps est mal disposé. Sans doute les humeurs contenues dans l'estomac et les intestins peuvent y contracter quelquefois de mauvaises qualités, et causer par là des irritations et des spasmes, soit dans ces viscères, soit ailleurs. C'est dans ces irritations qu'est la source de plusieurs maladies, et non dans le transport de ces humeurs dans le sang et dans les diverses parties du corps, comme le prétendent les mécaniciens. Ce sont donc les vices de l'action des premières voies qu'on doit considérer comme premières causes des mauvaises qualités du chyle, et qui ont été dénommées par les praticiens, acidité ou putridité.

Boerhaave a suivi la route que lui avaient tracée Borelli, Vieussens ; il a embrassé leurs opinions sur l'économie animale : il a aperçu des vaisseaux de grandeurs différentes destinés à charier diverses sortes d'humeurs. Ces vaisseaux trop resserrés ont été sujets à l'obturation, ou bien, en se dilatant outre mesure,

ils ont admis dans leur capacité des globules d'un diamètre trop grand : de là des engorgemens de toute espèce, qui sont la source la plus commune des maladies.

Boerhaave s'était livré à la chimie : les connaissances qu'il y avait acquises lui ont servi à former une seconde classe de causes pour les maladies ; elles regardent les humeurs. Celles-ci sont susceptibles de toutes les espèces d'acrimonie dont nous avons parlé ; elles ont pu s'épaissir ou entrer en dissolution : ainsi dégorger, émousser, atténuer et délayer, sont les quatre indications du néophite Boerhaave.

Tel est le fond de cette doctrine adoptée et défendue fastueusement par Chirac. Ce dernier ne parle que d'engorgemens de vaisseaux, de la liberté dans la circulation. La santé dépend du bon état du sang et de son mouvement ; toutes les maladies dépendent des engorgemens et de l'épaississement des humeurs. Il suit de ces principes qu'il n'est point de maladie qu'on ne guérisse en rétablissant la liberté de la circulation, et en remédiant à la plénitude des vaisseaux ; et qu'il n'en est aucune qu'on n'eût évité si on avait empêché l'engorgement et l'épaississement des fluides.

Boerhaave voit et décrit de plus un grand nombre d'acrimonies propres aux humeurs ;

elles s'aigrissent, deviennent rances, alcalines, nidoreuses, etc. Il poursuit les vaisseaux jusque dans leurs dernières divisions, de même que les humeurs qu'ils contiennent. Il en résulte que beaucoup de maladies sont dues aux mauvaises tournures des humeurs et à leur épaississement dans les vaisseaux; qu'on les guérit en corrigeant les humeurs et en enlevant les embarras, et qu'on les évite en prévenant l'existence de ces causes.

« Buvez telle quantité d'eau, dira un Boer« haavien, pour délayer votre sang qui a tant « perdu aujourd'hui; nettoyez votre estomac; « quittez cet aliment, qui produit un suc épais « et visqueux; prenez garde à cet acide, cor« rigez-le par cet alcali. » Voilà les préceptes auxquels la médecine de Boerhaave soumet les hommes, pour éviter les engorgemens et pour empêcher l'épaississement des humeurs. Avec de semblables lois et un pareil régime, on doit nécessairement jouir d'une bonne santé et vivre très-long temps.

On rapporte qu'un médecin mécanicien trouva un jour trois jeunes gens; que sans, les saluer, il s'arrêta auprès d'eux, et qu'après les avoir considérés alternativement, il dit à l'un d'eux: « vous avez l'âcre enveloppé dans le visqueux; » à l'autre: « votre sang erre dans les vaisseaux

« capillaires »; et au troisième : « vos globules « sanguines roulent languissamment et sont « noyées dans beaucoup d'eau. » C'est d'après de semblables décisions qu'on a souvent jugé qu'un homme était grand médecin, qu'il était né médecin, et qu'il lisait dans l'intérieur du corps.

Bordeu a connu un médecin de la secte des mécaniciens, qui disait être persuadé qu'il ne pouvait mourir en suivant les règles de son art; mais il est bien démontré que si les principes des mécaniciens étaient vrais, il serait possible de rajeunir les vieillards et de retarder la vieillesse, en détruisant toute cause d'obstacle à la circulation du sang.

Telles sont néanmoins les vues de la doctrine Boerhavienne : elles ne sont ni vraies, ni grandes, ni lumineuses; mais elles sont faciles à saisir. De là ces éloges outrés donnés par ses sectateurs à leur chef, en qui ils n'ont vu que le restaurateur de la médecine, le bienfaiteur du genre humain; de là ces titres de grand, d'illustre, de célèbre, qu'on lui a prodigués : on l'a presque déifié.

On ne saurait néanmoins disconvenir que sa théorie n'est point appuyée *d'expériences certaines* ni *de raisons invincibles*. Mais comment Boerhaave a-t-il pu manquer autant qu'il l'a fait à ses promesses de ne donner pour

certain que ce qui serait établi solidement sur ces deux bases? Cela devait arriver. Il publia ses institutions de médecine, et après l'intervalle d'une année ses aphorismes sur les maladies, ouvrages qui demandent une parfaite maturité du génie et l'expérience la plus grande, n'étant encore que jeune médecin, et ayant à peine quelques années de pratique et encore d'une pratique peu heureuse. D'ailleurs, lorsqu'il se livra à l'étude de la médecine, il était déjà d'un certain âge et rempli de beaucoup de connaissances qui n'ont aucun rapport direct à l'art de guérir. C'est d'après cela que Boerhaave crut, ainsi qu'on peut le voir dans son ouvrage intitulé *Methodus studendi*, que la physique, les mathématiques, etc., étaient très-nécessaires à ceux qui voulaient embrasser la médecine. Il dit d'abord que l'étude de cet art ne doit comprendre *que ce qui y appartient essentiellement;* il dit ensuite que si, par exemple, quelqu'un tombe d'un lieu élevé, et que par sa chute il lui arrive une contusion ou une fracture, on ne saura pas que cet homme a dû tomber, si on ignore l'existence et les effets de la gravité; et il conclut de là pour l'importance des sciences physiques. Si la plupart des connaissances qu'il exige avant qu'il soit permis d'entrer dans le sanctuaire de la

médecine, n'y sont pas plus essentielles, comme il serait aisé de le prouver, que la connaissance de la gravité ne le serait à un chirurgien pour traiter convenablement un malade des suites d'une chute, on peut facilement juger à quel point serait, non-seulement inutile, mais même dangereuse, l'éducation que Boerhaave propose pour former un médecin.

Au reste sa grande réputation, comme le prouve l'histoire de sa vie, fut moins due au succès de sa pratique qu'à celui de ses leçons. Boerhaave avait l'esprit très-méthodique, et il réunissait en lui un grand nombre de connaissances, avantages qui ne pouvaient manquer de lui attirer l'attention de ses auditeurs. Aussi tous ses élèves étaient-ils autant d'admirateurs passionnés qui portaient dans leur pays les hautes idées qu'ils avaient prises de leur maître ; il ne pouvait donc manquer de jouir de la célébrité.

D'ailleurs la médecine boerhaavienne est fastueuse : elle nous rend les maîtres de la nature ; elle nous fait concevoir toutes les maladies guérissables ; enfin elle est causeuse. Un médecin boerhaavien peut dogmatiser ; à l'aide de quelques exemples puisés dans la physique expérimentale ou dans la chimie, il peut satisfaire à la curiosité des malades et des assistans qui

peuvent comprendre les mots d'engorgement et d'acrimonie. Aussi rien n'est-il plus ordinaire que d'entendre dire : j'ai un sang âcre, épais et grossier, qui ne circule pas librement ; il faut donner du jeu aux vaisseaux qui sont prêts de crever, en conséquence il faut saigner : ou bien, il existe dans mon sang un âcre qu'il faut émousser ; il faut faire passer la rivière dans mon corps ; il faut s'abstenir des ragoûts, des salades, des assaisonnemens, en un mot, des crudités.

Un autre inconvénient de la médecine boerhaavienne c'est qu'elle a soumis la conduite des médecins à la censure et au jugement du public, qui s'est cru bien fondé à regarder toutes les maladies comme guérissables. Une saignée, dit-on, faite plus tôt ou répétée, un vésicatoire, un purgatif, etc., administrés à temps, auraient sauvé le malade. En un mot, chacun croit être médecin et en avoir les talens.

On peut faire d'Asclépiade et de Boerhaave un parallèle frappant, et placer dans la même classe le médecin romain et le médecin hollandais.

1.° Asclépiade fut d'abord rhéteur ; il se livra fort tard à l'étude de la médecine, et n'eut point de maître connu pour le guider dans cet art. Boerhaave fut professeur de ma-

thématiques, puis théologien, et il s'adonna enfin à la médecine sans le secours d'aucun professeur.

2.° Asclépiade réforma la médecine à Rome, où elle était tombée en discrédit depuis Archagatus, et traita les malades très-doucement. Boerhaave établit une nouvelle doctrine; il eut à combattre celle de Sylvius Déleboé, son prédécesseur à Leyde. Cette secte avait l'esprit impérieux de Paracelse et de Van-Helmont; elle assujettissait les malades à un traitement méthodique et presque aussi dur que celui d'Archagatus.

3.° Asclépiade employa les remèdes les plus doux, et se moqua de la magie, qui était alors fort en vogue. Boerhaave réforma en grande partie les remèdes qui étaient très-nombreux de son temps, et surtout ceux qui étaient chauds et violens. Il travailla aussi à réformer la chimie, qui était la magie à la mode.

4.° Asclépiade eut la bienveillance d'un grand roi (Mithridate); il fut l'ami de Cicéron, qui lui donna beaucoup de vogue. Boerhaave fut honoré d'une visite par le Czar Pierre le Grand, et reçut des marques d'estime des plus grands princes. Un illustre magistrat, Jean Vandenberg, lui accorda son amitié, s'intéressa à sa fortune, et le fit charger de l'examen des manuscrits d'Isaac Vossius.

5.° Asclépiade méprisait le médecin qui n'avait pas deux ou trois compositions toutes prêtes, et dont il avait fait l'expérience pour toutes sortes de maladies. Il n'aimait pas les purgatifs et ne rejetait pas la saignée ; il mettait beaucoup en usage les frictions, et quelquefois le vin. Boerhaave avait un certain nombre de formules. Il purgeait peu, mais employait fréquemment la saignée ; il faisait un grand cas des frictions ; il avait plusieurs recettes de pommades et autres drogues, sur l'usage desquelles on a varié.

6.° Asclépiade jouit de la plus grande réputation pendant une longue vie ; et après sa mort on le regarda comme le premier des médecins. On lui érigea une statue semblable à celle qu'on faisait pour les dieux. L'étendue de l'empire romain ne contribua pas peu à lui donner la célébrité dans tout le monde connu. Boerháave a été célèbre dans toutes les parties du monde. La ville de Leyde donna des signes publics de sa joie dans la convalescence d'une maladie qu'il essuya. On rapporte, mais le fait n'est pas prouvé, qu'il reçut un jour, du fond de l'Asie, une lettre dont la suscription était : *A M. Boerhaave, médecin en Europe.* Le commerce des Hollandais, et leur attention à tirer parti de toutes sortes de denrées, servit

beaucoup à répandre sa gloire et à publier ses succès.

7.° Asclépiade eut l'occasion de guérir une personne dont on allait faire les funérailles. Il gagea qu'il ne serait jamais malade, et mourut d'une chute dans une grande vieillesse, sans avoir fait auparavant aucune maladie. Boerhaave s'acquit beaucoup d'honneur par la découverte d'une maladie imaginaire, qui n'avait jamais été connue ni décrite par aucun médecin, une sorte de péripneumonie qu'il attribuoit à l'engorgement des rameaux de l'artère ruyschienne. Il ne se trompa pas dans son pronostic lors de sa dernière maladie : il prévit et annonça sa mort à un de ses amis.

8.° Asclépiade a été célébré par Celse, le Cicéron de la médecine. Sénac a célébré de même Boerhaave dans un commentaire sur ses œuvres.

9.° Asclépiade eut plusieurs disciples qui furent les premiers médecins de leur siècle; un Thémison, un Cassius, etc. Boerhaave a eu, entr'autres élèves célèbres, Van Swieten, Haller, Tronchin, Lamétherie.

10.° Asclépiade passa pour avoir eu des opinions philosophiques perverses. Il méprisait la médecine ancienne. Il profitait des écrits de Cos et autres, et paraissait les mépriser; il affectait de garder le silence sur un de ses

prédécesseurs, nommé Cléophante, auquel il aurait dû bien des éloges. Boerhaave fut accusé de spinosisme et de pyrrhonisme. Il profita des découvertes de son temps et des opinions des autres, et garda sur leurs auteurs un profond silence.

11.° Asclépiade fut de tous les médecins grecs celui qui conçut le mieux les principes de Démocrite et d'Épicure; il leur donna même une nouvelle tournure : il fit l'application de cette philosophie à la médecine, après l'avoir rendue plus brillante. Boerhaave eut souvent occasion de discuter les systèmes de Descartes et de Newton; il s'occupa principalement de l'application de la mécanique à l'économie animale.

12.° Asclépiade voulut assujettir l'économie animale aux lois de la physique corpusculaire. Il s'occupa principalement des causes des maladies, et crut pouvoir remédier à tous les dérangemens dont il connaissait l'existence et la manière d'être : ses grands et ses petits corps, ses grands et ses petits pores, faisaient tout dans le corps vivant; la vie et la santé dépendaient de leur accord, et des efforts gradués et réciproques qui en résultaient. Les maladies n'étaient que le dérangement de la marche des petits corps plus ou moins retenus et égarés dans les divers pores. Boerhaave suivait tou-

jours pour guide, dans l'explication des phénomènes et des causes de la vie, les lois de l'hydraulique et de la statique; il y ramenait les causes de la santé et de la maladie. Il s'occupait dans les maladies à en rechercher les causes autant que les phénomènes. Il considérait le corps humain comme une machine composée d'un nombre infini de vaisseaux de différens ordres, remplis chacun d'une liqueur proportionnée; la santé dépendait de l'équilibration qui résulte des efforts gradués des liquides sur les solides, et réciproquement. Cette harmonie se dérangeait dans les maladies, et ce dérangement provenait principalement de la déviation des liquides dans des vaisseaux qui ne leur étaient point destinés.

13.° Asclépiade, entrant dans le détail des maladies particulières auxquelles il faisait l'application de ses principes généraux, disait, par exemple, sur les fièvres, que les quotidiennes sont causées par la rétention des plus grands de tous les petits corps; les tierces, par l'arrêt des corpuscules plus petits que les premiers; et les quartes, par celui des plus petits de tous les corps qui avaient plus de peine à se dégager que tous les autres. Il y avait des maladies, telles que l'hydropisie, causées par le relâchement ou la trop grande ouverture des

pores; d'autres, telle que la pleurésie, par le séjour ou l'incunéation des petits corps. Boerhaave insistait beaucoup sur les séries des vaisseaux et leurs diverses espèces ou calibres proportionnés à la quantité des globules qui composent les liquides contenus; l'obstruction, l'embarras, l'arrêt des humeurs dans les divers vaisseaux, faisaient les diverses maladies longues, aiguës, inflammatoires ou séreuses. Il entrait dans le plus grand détail sur les acrimonies des humeurs ou sur leurs diverses tournures, leur épaississement ou dissolution, leur douceur ou âcreté, leur rondeur ou autre figure. Il attribuait la fièvre à l'augmentation du cours du fluide nerveux du cervelet dans les muscles, et à l'augmentation du mouvement du sang dans les vaisseaux et dans le cœur. Il évaluait la force des fibres par l'adunation ou l'adhésion de leurs élémens. Il faisait voyager les âcres avec le sang; ils allaient picoter tantôt les fibres du cerveau, tantôt celles d'un autre organe. Il pensait que la cause prochaine des fièvres intermittentes pouvait être la viscosité du fluide nerveux du cerveau et du cervelet destiné pour le cœur. Il prétendait que les fièvres intermittentes font beaucoup d'impression sur les viscères, en arrêtant, en obstruant, en coagulant, en poussant, en résolvant, en atténuant.

14.° Asclépiade ne croyait pas aux jours critiques; il prétendait que le médecin devait diriger et décider la nature, de laquelle il n'y avait pas à attendre plus de bien que de mal. Il blâmait l'inaction, l'expectation d'Hippocrate et de ses sectateurs dans les maladies : mais lorsqu'il s'agissait d'en venir à l'explication des remèdes, il était obligé de modérer ses prétentions; il recourait à des remèdes doux qui ne pouvaient déranger la nature. Il composa des ouvrages dont on n'a que des lambeaux, qui furent conservés par ses disciples et ses commentateurs. Boerhaave faisait grand cas d'Hippocrate. La pratique de la médecine le fortifia dans ce goût, qu'il n'avait d'abord pris que par la lecture. Il ne laissait pas, dans certains cas, de heurter de front la nature; par exemple, lorsqu'il faisait tirer du sang par plusieurs veines à la fois, à la gorge, au front et au pied en même temps, ou bien lorsqu'il se proposait d'évacuer brusquement une grande quantité de sang par la saignée et d'envoyer par la boisson une colonne considérable d'eau dans les vaisseaux sanguins. Il était surtout forcé d'agir promptement et vigoureusement dans les maladies des humeurs qui par leurs mouvemens intestins tendaient à prendre de mauvaises tournures. Il a laissé des ouvrages qui ont acquis

plus d'utilité par les soins des commentateurs et des découvertes qu'ils y ont mêlées. Comme Boerhaave, la plupart de ses sectateurs se sont principalement occupés des causes des maladies ; ils ont voulu assujettir le corps humain aux lois de la physique corpusculaire, et tirer leurs indications des causes qui font la santé et les maladies. Ils ont refusé d'ajouter foi aux observations et aux lois des anciens : il en est même qui sont allés jusqu'à dire qu'ils n'aimaient ni les Arabes ni les Grecs. Enfin ils ont voulu et se sont vantés de pouvoir maîtriser la nature.

Le règne des médecins mécaniciens a été long, pour le malheur de l'humanité. Heureusement on a commencé depuis quelques années à sentir le faux de leur doctrine : il est reconnu aujourd'hui que la guérison des maladies est l'ouvrage de la nature, et que le médecin n'est que son ministre et son intrerprète ; et bientôt la médecine hippocratique, grâces aux progrès de la raison, sera universelle, et triomphera de toutes les sectes, comme de tous les charlatans.

Qu'on ne croie pas au reste que le faux éclat de la doctrine boerhaavienne, non plus que celui des autres sectes, ait jamais fait perdre à la médecine d'observation tout son crédit.

Les fondemens inébranlables de la doctrine d'Hippocrate ont résisté aux efforts multipliés et bravé les coups des pseudo-médecins. Elle a pour base la nature même, et ne saurait être détruite par aucun moyen. Elle a pu être quelque temps éclipsée et couverte de nuages, mais elle n'a pu être entièrement éteinte. Les divers systèmes qui se sont succédés les uns aux autres, se sont absorbés mutuellement, tandis que la doctrine des naturistes est demeurée ferme et inébranlable ; elle a pu varier dans quelques points et dans quelques circonstances, mais le fond a toujours été le même.

## *Stahl.*

Dans le temps même que Boerhaave jouissait de la plus grande célébrité, et qu'il répandait ses dogmes dans toute l'Europe, un homme d'une trempe de génie bien supérieure à la sienne travaillait pour la gloire du vieillard de Cos.

Le grand Stahl de Halle, né en 1660, et qui devint dans la suite premier médecin du roi de Prusse, s'attacha à observer les divers mouvemens de la nature, et vérifia par sa propre expérience les aphorismes du père de la médecine. Il apprit à connaître les avantages de la médecine naturelle ; c'est dans l'observation

qu'il a puisé les principes d'une théorie lumineuse, confirmée par les faits de pratique, et qui n'est point étayée des expériences de la physique des corps inanimés.

Stahl, rebuté des principes faux du mécanisme, crut nécessaire de remonter à un premier mobile qui agissait spontanément, et qui a toujours en vue la conservation de l'individu qu'il anime; ce mobile est, selon lui, l'ame, qu'il a fait la directrice du corps en santé et en maladie. Il attribuait aussi à tous les organes une faculté active et sensible.

Il est certain que la plupart des mouvemens sont soumis à la volonté; mais, selon Stahl, les mouvemens vitaux obéissent aussi à l'ame. Il cite l'observation du colonel Thonnsend, qui, au rapport de Cheine [1], avait la faculté d'arrêter les mouvemens de son cœur et de tomber en syncope quand il voulait. Toutes les fonctions s'opèrent par l'action de l'ame, en conséquence d'un plan raisonné; et, si on n'a pas la perception de ces mouvemens, c'est que l'habitude en étouffe le sentiment intérieur, comme on ignore que les objets se peignent sur la rétine dans une situation renversée, parce que l'ame a acquis l'habitude de les juger droits.

---

1. *English malady*, p. 307.

Telle est en abrégé la théorie de Stahl; si elle n'a pas séduit tous les esprits par sa simplicité et sa fécondité, c'est qu'ils ont été rebutés par le style barbare de l'auteur. Elle a eu néanmoins pour partisans des hommes célèbres, et entr'autres Junker, Alberti, Carl et l'illustre Sauvages. Les difficultés qu'on a faites ne tombent que sur le premier mobile, et, en admettant un autre principe que l'ame pour diriger les fonctions, elles disparaissent entièrement, et le reste de la doctrine stahlienne est le pur naturisme.

En effet, si l'ame était l'ouvrière des fonctions, il faudrait qu'à chaque instant de la vie elle effectuât un nombre prodigieux de volontés particulières. Dans chacun des mouvemens d'un organe, chacune des fibres qui le composent, qui sont en grand nombre, devrait se mouvoir et se contracter suivant la direction qui lui est propre, et séparément de celles qui l'avoisinent. Il faudrait donc supposer que l'ame exécute, par autant de volontés distinctes, tous les mouvemens qu'ont, suivant des lignes diverses, toutes les fibres de chaque organe ou plutôt toutes les molécules vivantes de chacune de ces fibres. Il faudrait lui supposer de plus autant de perceptions sans conscience que d'effets produits par toutes les volontés distinctes.

Il n'est d'ailleurs pas possible de concilier avec sa prévoyance les divers mouvemens de l'économie animale, ces impulsions brusques qui le plus souvent dans les maladies troublent les crises, aggravent les accidens et amènent la mort.

## *Baglivi.*

Baglivi parut sur la fin du dix-septième siècle. Médecin naturiste et excellent observateur, il a fait beaucoup de chemin en peu de temps. Il eût reculé les limites de l'art, si la mort ne l'eût pas enlevé au milieu de sa carrière. Il a laissé d'utiles observations, mais qui se bornent à la ville de Rome ; et il semble désirer que le lecteur n'oublie pas cette circonstance, car il répète souvent que la maladie dont il parle a été observée à Rome, *in urbe Româ et in aere romano.* Il a fait un traité sur l'usage et l'abus des vésicatoires. Il résulte de ses observations vérifiées par les modernes, que, quoique indiqué d'ailleurs, leur usage est nuisible dans les fièvres inflammatoires, de même que lorsque la langue est sèche et aride. C'est pourquoi il dit [1] : *Delirantibus cum febre acutâ, linguâ aridâ, indiciis magnæ inflammationis, si applicantur vesicantia, omnes forè in pejus*

1. Lib. I, *prax.* p. 102.

*ruunt, et magna ex parte moriuntur convulsi.* Leur application est également préjudiciable dans les fièvres bilieuses qui tendent éminemment à la putridité ; ils augmentent, dans ce cas, cette tendance et produisent la gangrène : il est plus sûr d'employer les sinapismes, qui ne font pas cet effet. En général l'expérience a démontré que les vésicans faits avec les cantharides ne peuvent convenir que sur la fin des inflammations et des maladies bilieuses, lorsque la diathèse inflammatoire est diminuée notablement et lorsque la septicité est très-modérée. Mais dans les maladies bilieuses putrides de nature contagieuse, ce moyen peut être de la plus grande utilité dès le principe, comme l'a observé Lind, parce qu'il attire au dehors les forces trop concentrées et qu'il donne issue aux miasmes contagieux. C'est de cette manière qu'on connaît que les sudorifiques et les alexi-pharmaques réussissent quelquefois à arrêter les progrès des fièvres contagieuses, et surtout de la peste, lorsqu'ils sont pris dès le principe. Les vésicatoires sont extrêmement utiles dans les maladies pituiteuses.

Il faut peu de remèdes dans les maladies aiguës et dans les inflammatoires. Il suffit d'observer avec soin les efforts que tente la nature,

et de les aider ; autrement l'on aggrave la maladie. Il convient de diriger l'indication par rapport à la constitution de la masse du sang dans la fièvre, plutôt que d'après une fausse spéculation des causes prochaines ou primitives qui ne sont pas sensibles. C'est pourquoi, si les premières voies contiennent des saburres, il faut les purger pour enlever le foyer fébril. Si le mouvement du sang est véhément et exalté, il faut réprimer son impétuosité; s'il est embarrassé et épaissi par des humeurs denses et grossières, il faut le dissoudre. C'est dans ces trois préceptes que roule le traitement de presque toutes les fièvres qui ne dépendent pas d'une lésion organique; et lorsque la nature travaille à la crise ou l'a déjà commencée, il faut alors se reposer, ou du moins ne donner que très-peu de remèdes. Baglivi condamnait avec raison les médecins qui accablaient leurs malades de remèdes, et surtout dans les maladies aiguës et inflammatoires. La nature est déconcertée; tous les efforts qu'elle tente sont vains; les crises ne se font point ou sont incomplètes, ou n'arrivent pas dans les temps accoutumés; les malades succombent, ou leurs maladies dégénèrent en chroniques.

La dureté du pouls, dit Baglivi, est un signe presqu'infaillible de toutes les pleurésies,

quoique les autres signes ne se rencontrent pas ; car le pouls dur est le compagnon inséparable de toutes les inflammations qui attaquent les parties nerveuses ou membraneuses. Souvent les pleurésies sont occultes, parce qu'elles sont sans douleurs, ce qui cause des erreurs graves dans la pratique : c'est pourquoi il faut faire coucher le malade sur l'un et l'autre côté, et le faire respirer et tousser fortement; et s'il éprouve de la douleur ou de la pesanteur, on peut être assuré que la pleurésie existe.

Le pape Clément nomma Baglivi professeur à la Sapience de Rome ; ce médecin y attira des écoliers de toutes parts : l'éloquence romaine, qui lui était naturelle, donnait du poids et de la grâce aux plus petites choses qui sortaient de sa bouche. La matière de ses savantes leçons était tirée de ce que l'expérience avait confirmé cent fois; et il a mérité d'être appelé l'Hippocrate romain, digne successeur de Celse qui le premier fut illustré de ce nom. En effet, toute sa théorie est basée sur l'observation, et entièrement conforme à celle du père de la médecine. Il ne craignit point de l'exposer dans un temps où la passion pour les systèmes avait bouleversé l'ancienne doctrine ; car l'étude de la nature était entièrement négligée alors, et la science de guérir, pour avoir trop déféré

aux idées chimériques d'une raison qui chancèle toujours lorsqu'elle n'est pas guidée par la nature elle-même, n'était plus qu'un monstrueux assemblage d'opinions ridicules, soutenues par l'orgueil et l'entêtement.

Baglivi mourut au commencement du dix-huitième siècle, avant l'âge de quarante ans, regretté de tous les savans.

## *Rivière, Etmüller.*

Rivière et Etmüller ont écrit aussi dans le dix-septième siècle, et peuvent être regardés comme d'excellens médecins hippocratiques. Le premier était professeur à Montpellier, et a suivi le plan de Sennert, qui fut aussi un grand médecin : Rivière á mêlé un peu de chimie aux idées de Galien.

Michel Etmüller, célèbre médecin, naquit à Leipsic le 16 Mai 1646. Il fut professeur de botanique, de chimie et d'anatomie à Leipsic, et y mourut en 1683. Il avait de grandes connaissances, une méthode claire et simple ; mais il y a un défaut de choix dans sa théorie : elle est particulièrement fondée sur celle des chimistes et des Cartésiens. Ses vues sont néanmoins étendues et contiennent un grand nombre d'observations. Il a composé différens ouvrages qui sont bons en général, et sa pra-

tique était heureuse. La fièvre est, selon lui, un mouvement de la nature, une certaine lutte, qui, par le moyen des esprits plus ou moins altérés, fait des efforts pour éliminer tout ce qui est nuisible à l'économie animale.

Il prescrivait le vomitif dans presque toutes les fièvres, ainsi que les sudorifiques dans tout le cours de la maladie, mais surtout lorsqu'il paraissait des signes de coction. Il a très-bien décrit la fièvre maligne.

Le premier symptôme de cette fièvre, dit Etmüller, est la prostration subite des forces sans cause manifeste, avec un pouls faible. La chaleur extérieure n'est pas aussi grande que dans les autres fièvres : souvent les malades brûlent au dedans et éprouvent le sentiment du froid à l'habitude du corps. Ils ont des veilles opiniâtres dès le commencement ; ils éprouvent des inquiétudes, des anxiétés et un malaise considérable dans la région de l'estomac ou des précœurs. L'urine ne diffère pas de celle de l'état de santé. La face est très-changée ; elle est livide ou plombée ; les malades ont un aspect sombre et farouche. Les fièvres malignes s'accompagnent de différens autres symptômes ; c'est pourquoi il y a une très-grande variété de ces fièvres : il y en a dans lesquelles il paraît des efflorescences à la peau. Plusieurs assurent,

continue cet auteur, d'après les observations microscopiques, que, dans les fièvres malignes et les ulcères gangréneux, la pourriture du sang est telle que le sang contient une grande quantité de petits vers. Le sang est aussi très-fluide, très-dissous et incoagulable; ce qui est, ainsi que le phénomène précédent, un produit de la maladie. La malignité est quelquefois si grande que les parties internes ou externes sont frappées de gangrène ou de sphacèle.

Etmüller regardait avec raison la saignée comme très-nuisible dans les fièvres malignes: il prescrivait le vomitif dès le commencement, avant tout autre médicament et avant qu'il parût quelque excrétion à la peau. Passé les premiers jours, lorsqu'on avait négligé ce moyen, il ne voulait pas qu'on y revînt. Ensuite il attaquait la maladie par les sudorifiques, autrement bézoardiques ou alexi-pharmaques, les sueurs étant la route que prenait ordinairement la nature. Il entremêlait ces remèdes, qu'il donnait au moins trois fois dans vingt-quatre heures, d'analeptiques et d'acides, et surtout d'esprit de nitre dulcifié. Parmi les alexi-pharmaques il donnait le premier rang au camphre: mais il observe que tous n'en peuvent pas supporter l'usage; les femmes, les hommes de lettres, en un mot, tous ceux

dont les esprits animaux sont mobiles et évaporables, ou plutôt ceux dont le genre nerveux est très-irritable, sont de ce nombre.

Etmüller a parlé des fièvres lentes catarrhales, dont le mouvement est lent, quoique continu, et qui s'accompagnent dans le principe d'affections catarrhales, telles que le coriza, la toux, l'enrouement, la lassitude ou les douleurs dans les membres. Les symptômes durent jusqu'à ce que la coction de la matière soit faite : alors on rend un mucus épais et cuit, et la fièvre cesse. Il place le siége de ces fièvres dans les glandes conglobées. Son traitement consiste dans les adoucissans et les diaphorétiques.

Il traite des fièvres pituiteuses ou lymphatiques, qu'il fait dépendre d'un vice de la lymphe ou de la pituite des glandes conglomérées, et qui, rentrant dans la masse du sang et des humeurs, leur communique ses mauvaises qualités, et produit ces fièvres lentes que quelques auteurs ont appelées fièvres scorbutiques. La pituite, dans celles-ci, pèche par sa viscosité ou son acrimonie. Leur source est ordinairement dans l'estomac : elles viennent des mauvaises digestions et des crudités.

Il commence le traitement de ces fièvres par un vomitif; il emploie les toniques, les fondans, les antimoniaux et les sels volatils.

Etmüller a traité fort au long de l'angine, c'est-à-dire, de l'inflammation de la gorge, du cou et de la bouche. Il la distingue en *synanche*, lorsque l'inflammation occupe les parties internes de la gorge et du cou, et en *parasynanche*, lorsque les parties externes sont enflammées : en *cynanche*, lorsque les parties intérieures du larynx sont affectées, et en *paracynanche*, lorsque les parties externes du larynx sont enflammées. L'inflammation des amygdales est moins dangereuse. Il prescrit les mêmes remèdes que ceux qui sont d'usage dans la pleurésie, et entr'autres la saignée, qui doit être répétée selon les circonstances. On doit s'en abstenir néanmoins dans l'angine maligne : ce sont les sudorifiques et les spécifiques qui conviennent dans cette espèce. Le vomitif est utile dans l'angine maligne, pourvu qu'il soit administré dès le commencement. Les purgatifs n'ont pas lieu dans l'angine, mais les lavemens, les vésicatoires et les gargarismes, légèrement irritans.

On peut rapporter à l'angine la déglutition rendue impossible par la paralysie des muscles de l'œsophage : cette affection est rarement curable. Il conseille dans ce cas l'application des épispastiques, et l'usage des irritans, soit interne, soit externe.

## MÉDECINS NATURISTES.

Il n'y a plus aujourd'hui que deux sectes de médecins, les mécaniciens et les naturistes. Les premiers, heureusement, sont en petit nombre, et cette doctrine perd de jour en jour de ses partisans. Les naturistes se divisent en deux branches : les uns sont animistes ou stahliens; et les autres admettent un autre principe que l'ame, dont les actions tendent à la conservation des êtres. Mais les uns et les autres ont dans le fond la même théorie, et n'adoptent que l'observation pour guide, rejetant toute expérience ou fait de physique expérimentale qu'on veut appliquer à l'économie animale. On appelle ici observation tout ce qu'on peut observer sur le corps dans l'état de santé et de maladie : et, en effet, ce n'est qu'en observant exactement les premiers phénomènes des causes qui déterminent les fonctions du corps vivant, et en examinant avec une scrupuleuse attention les propriétés et les liaisons des organes sur lesquels ces causes agissent, qu'on peut se former une idée juste des lois de l'économie animale et du défaut d'harmonie dans les actions qui constituent la maladie ; et on ne peut espérer de faire des progrès dans la théorie et dans la pratique de la médecine, qu'en recher-

chant les lois d'action propres aux corps organisés, qui sont entièrement différentes de celles des substances inertes et privées de la vie. C'est ici le cas d'appliquer l'adage, *ubi deficit physicus, ibi incipit medicus.* Sans doute les connaissances en physique expérimentale et en mathématiques, ainsi que toutes les sciences exactes, sont utiles au médecin ; elles sont les premiers degrés qui élèvent l'esprit, forment le jugement, et préparent à l'étude de l'art de guérir, mais sans lui être applicables.

L'anatomie s'est aussi beaucoup perfectionnée. Cette partie doit être fort ancienne ; car il est impossible que, depuis les premiers âges du monde, les hommes n'aient pas eu une connaissance générale de la structure du corps. Les hasards, les meurtres, les accidens de la guerre, et l'ouverture des animaux destinés à leur nourriture ou aux sacrifices, suffisaient pour leur en donner quelques notions. Mais en quel temps commença-t-on de la cultiver comme une science ? c'est un point très-obscur. Si on en croit Manéthon, Athatis, roi d'Égypte, avait composé plusieurs livres sur l'anatomie : or cet Athatis vécut, d'après la chronologie égyptienne, plusieurs siècles avant Adam. Galien pensait que l'anatomie était cultivée par les Asclépiades, qui l'enseignaient à leurs enfans.

Néanmoins elle avait fait très-peu de progrès, à en juger par les connaissances qu'en avait Hippocrate.

L'ancienne coutume d'embaumer les corps morts chez les Égyptiens, et l'obligation où ils étaient pour cela de les ouvrir, a fourni aussi un moyen de connaître la disposition de quelques-unes des parties principales du corps; et il est possible que les Asclépiades aient profité des découvertes des Égyptiens. Ajoutez encore ce moyen à la pratique de leur art, qui leur procurait tous les jours l'occasion de voir sur les corps vivans ce qu'ils n'avaient pas découvert sur les cadavres, lorsqu'ils avaient à traiter des plaies, des ulcères, des tumeurs, des fractures, des dislocations et autres maladies externes. Hippocrate profita des connaissances des Asclépiades, et les augmenta par ses propres observations; il possédait surtout l'ostéologie, comme le prouvent ses ouvrages sur les luxations. On lit d'ailleurs dans Pausanias, qu'il fit fondre un squelette d'airain qu'il consacra à Apollon de Delphes.

Hérophile et Érasistrate sont ceux qui, les premiers, embrassèrent cette partie dans de plus grands détails. Ainsi c'est au trente-huitième siècle du monde, pendant lequel ces médecins vécurent, que l'anatomie sortit en quelque sorte

du berceau. On leur accorda les corps des criminels qu'on avait suppliciés ; et, suivant le témoignage de Celse, ils disséquèrent même des criminels vivans et condamnés à la mort.

Les médecins des autres nations, et surtout chez les Romains, n'avaient pas les mêmes facilités. On était dans l'usage de brûler les cadavres ; et l'on avait une telle horreur de les toucher ou seulement d'en approcher, que ceux qui étaient chargés du soin de la sépulture, et même ceux qui travaillaient sur les cuirs des animaux, étaient obligés de demeurer hors des villes. Mais ces difficultés diminuèrent dans la suite, puisque Sénèque, qui vivait sous Auguste, Tibère et Néron, dit que de son temps on disséquait les cadavres. Il était permis aussi aux médecins romains de disséquer les cadavres des ennemis; et c'est ce qu'ils firent sous Marc-Aurèle à l'égard des Allemands, comme le rapporte Galien. Celui-ci étendit l'anatomie, et elle fit quelques progrès, mais qui furent bientôt ralentis sous l'empire des papes, par les anathèmes lancés par les conciles contre les médecins qui disséquaient les cadavres des chrétiens; on regarda la dissection comme un sacrilége, jusqu'au temps de François I.er. L'empereur Charles-Quint fit faire une consultation aux théologiens de Sa-

lamanque, pour savoir si en conscience on pouvait disséquer un corps pour en connaître la structure.

Enfin le flambeau de la philosophie vint à luire au quinzième siècle ; il se trouva à cette époque des amis de l'humanité qui frondèrent le préjugé, qui franchirent tous les obstacles qu'on avait opposés jusqu'alors à la science de l'homme, et qui firent les découvertes les plus utiles. Elle est aujourd'hui portée à un haut point de perfection, grâces aux talens des Sténon, des Pecquet, des Malphigi, des Bonnet, des Bellini, des Albinus, des Morgagni, des Valsalva, des Duverney, des Winslow, des Dessault, des Sabatier, des Chaussier, etc. Les Rhuisch, les Mascagni, etc., ont poussé à leur dernier point l'art des injections. Le domaine de cette partie est même trop étendu ; si on peut le dire, elle est devenue minutieuse et bavarde, et la plupart des anatomistes s'attachent plus à faire des descriptions stériles et ennuyeuses qu'à déterminer l'usage des parties. Cette sorte d'anatomie, qu'ils appellent l'*anatomie fine*, est très-inutile et au moins indifférente pour la pratique ; elle consume un temps infini, qui est perdu pour les connaissances utiles : elle ne sert qu'à faire briller l'élocution admirable du démonstrateur ; mais *cui bono ?*

Les élèves s'en retournent, l'ame vide de connaissances utiles et remplie de longues descriptions qu'ils ont bientôt oubliées. La véritable anatomie, la seule utile, est celle qui instruit des usages des parties, et qui s'applique à la pratique médicale et chirurgicale. Il est bien évident que ceux qui ne s'occupent qu'à étudier le cadavre, et qui ne cherchent pas à s'orienter sur l'état de la maladie des parties qu'ils dissèquent, perdent de vue le corps vivant; des préparations qui n'exigent qu'un simple travail mécanique, les occupent entièrement: comment apprendront-ils à connaître l'économie animale? Il était à désirer qu'on changeât la nomenclature insignifiante de l'anatomie; cette révolution, semblable à celle qui s'est opérée en chimie, vient d'être commencée par le citoyen Chaussier, et malgré les déclamations de tous ceux qui ne partagent pas sa gloire, elle s'achèvera sans doute avec succès.

Depuis l'époque où l'anatomie a commencé à faire des progrès, les ouvertures des cadavres ont été plus fréquentes et plus fructueuses. Néanmoins il est souvent arrivé qu'on a pris l'effet du mal pour sa cause, comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur la plupart des observations rapportées dans le *Sepulchretum* de Bonnet, dans Lieutaud, etc. Il

faut être très-éclairé pour bien observer sur le cadavre, et souvent ceux qui en font l'ouverture ne le sont pas assez.

On a cultivé la botanique avec les mêmes succès que l'anatomie. Les anciens s'étaient déjà livrés à l'étude des plantes; mais ils n'avaient jamais eu le dessein de faire de la botanique une science réglée en distribuant les espèces dans leur véritable genre. Pythagore, Anaxagore, Démocrite, Diagoras, et plusieurs autres que Théophraste et Pline citent souvent, composèrent divers traités des plantes qui ont été perdus. Hippocrate est le premier qui nous ait instruit des vertus de quelques plantes. Cratère, qu'on croit avoir été son contemporain, se distingua dans cette branche de la médecine ; mais Théophraste, disciple d'Aristote, fit l'ouvrage le plus considérable que nous ayons de ce temps-là.

Les Romains n'écrivirent d'ouvrages sur les plantes qu'après la défaite de Mithridate. Pompée fit traduire par son affranchi plusieurs recettes que l'on trouva dans la cassette de ce prince, qui avait fait faire de très-grandes recherches sur cette matière. Caton, Æmilius, Macer, Varron, Antoine Musa et C. Valgius, publièrent plusieurs traités sur les plantes. Il ne faut pas oublier Julius Bassus et Sextius

Niger, qui, quoique Latins, écrivirent en grec sur cette matière.

Dioscoride de Césarée, appelé alors Anazarbo, surpassa tous les autres par ses travaux. Pline se distingua sous Trajan par sa grande Histoire naturelle. Enfin Galien traita, au 2.e siècle, des vertus des plantes, qu'il détermina par les degrés du chaud, du froid, etc. Mais ces différens traités sur les végétaux n'étaient point, à proprement parler, de la botanique, mais bien de la matière médicale : les anciens ne cherchaient que les remèdes ; et plus ils enrichissaient la médecine, plus ils jetaient de confusion dans la botanique par l'introduction des nouveaux noms qui n'étaient fondés que sur les vertus des plantes, leur ressemblance avec les choses les plus connues, les lieux où elles naissaient ; ou elles étaient dénommées du nom de ceux qui les avaient mises en vogue, et la description qu'ils en donnaient était très-peu exacte.

Oribaze, Paul d'Égine, Aëtius, s'attachèrent à la matière médicale ; mais ils suivirent Galien en aveugles, et n'éclaircirent point les ouvrages de leurs prédécesseurs. Les Arabes ajoutèrent quelques drogues et quelques recettes à la matière médicale des Grecs et des Latins ; mais ils l'embrouillèrent tellement qu'il ne fut pres-

que plus possible de démêler le vrai d'avec le faux. L'ignorance devint alors générale ; on oublia ce que la tradition avait conservé de meilleur sur la connaissance des plantes. Ce ne fut que sur la fin du quinzième siècle qu'on s'avisa de tirer les anciens botanistes de la poussière où ils étaient ensevelis depuis long-temps ; et au commencement du seizième on entreprit enfin de rétablir l'ancienne botanique. C'est à Théodore Gaza de Thessalonique, mort en 1478, qu'on a l'obligation d'avoir traduit Théophraste du grec en latin. Hermalaus Barbarus, mort en 1493, fut le premier qui mit Dioscoride en latin et qui tenta de rétablir l'Histoire naturelle de Pline. Dioscoride fut ensuite traduit par Marcellus Virgilius, florentin, qui vivait en 1506 ; mais la traduction que Bueil en fit quelque temps après, fut la plus estimée. Il parut, dans la suite du seizième siècle, une foule de commentateurs, de critiques et de restaurateurs de l'ancienne botanique, mais qui embarrassèrent plutôt la marche de cette science qu'ils ne lui furent utiles ; et en effet il est impossible de reconnaître la plupart des plantes dont les anciens se servaient, car ils n'en ont presque laissé que les noms.

Mais si on n'a pu fouiller avec fruit dans les anciens, il s'est néanmoins trouvé, sur la fin

du siècle dernier et au commencement de celui-ci, de grands hommes qui ont travaillé à former le corps d'une science dont on trouve à peine des vestiges dans les ouvrages de ceux qui les ont précédés. Nous devons aux veilles et aux travaux de Dodoens, de Césalpin, de Clusius, de Lobel, de Columna, de Prosper-Alpin, des deux Bauhins, de Vaillant et de plusieurs autres, les connaissances que nous possédons aujourd'hui sur cette partie. Après eux sont venus Tournefort, Raïus, Rivinus et Linnæus, et de nos jours Bernard de Jussieu et Lamarck, qui ont déterminé les classes, les ordres, et fixé les genres et les espèces sous lesquelles les plantes se rangent comme d'elles-mêmes, et ont donné par ce moyen à la botanique un ordre et un arrangement dont on doutait qu'elle fût susceptible. Mais on ne s'en est tenu qu'à la simple nomenclature, et il est à désirer qu'on travaille à découvrir, par des expériences et des observations, les vertus et les propriétés médicales de ces êtres organisés. Toutes les autres branches de la physique et de l'histoire naturelle ont fait les plus grands progrès par les travaux des Pascal, des Muschembroëk, des Nollet, des Franklin, des Buffon, des Linnæus, etc., et avancent à grands pas vers leur dernier degré de perfection.

La chimie, cette branche de la physique, dans la dépendance de laquelle sont la plupart des arts utiles à la société, et de laquelle la médecine peut tirer les plus grands avantages, la chimie fut inventée en Égypte par Hermès, à ce que pensent plusieurs savans et notamment Alaüs Borrichius : ils se fondent sur ce qu'il existe encore quelques écrits d'Hermès sur cette partie. D'autres prétendent que ces écrits sont supposés, et ne doivent être attribués qu'à la fourberie des anciens copistes, qui en agissaient ainsi pour mieux vendre leurs copies. Il est des chimistes qui font remonter leur art à une antiquité plus reculée, à Tubalcain, le Vulcain des poëtes, ou à Cham, fils de Noë, et d'autres à Adam lui-même.

La chimie des Égyptiens avait principalement les métaux pour objet ; mais il est étrange qu'un pays aussi plat que l'Égypte, et qui était pauvre en mines métalliques, ait été aussi célèbre par le savoir de ses habitans dans l'art de les traiter. Si l'on fait cependant attention aux richesses prodigieuses des anciens Égyptiens, on verra qu'elles ne venaient pas toutes de leur pays, mais des contrées méditerranées de l'Afrique où ils commerçaient et où l'on trouvait des mines de métaux précieux. Comme les prêtres possédaient seuls les connaissances, aussi bien

que la plupart des richesses, c'étaient aussi eux qui travaillaient les mines, qui les fondaient et les raffinaient. Leur intérêt, aussi bien que celui de la nation, les obligeait à ne point divulguer leur art ; c'est pourquoi tout ce qu'ils écrivaient sur cette matière, était enveloppé d'allégories et couvert d'obscurités mystérieuses, dont eux seuls avaient la clef. Il est même probable qu'ils se vantaient de pouvoir convertir les métaux sur lesquels ils opéraient, en or véritable, pour mieux cacher la source de leurs richesses. Il est arrivé que, dans la suite des temps, les savans entre les mains desquels leurs ouvrages sont tombés, n'ayant pu en saisir le vrai sens, ont pris leurs allégories à la lettre, et se sont imaginé qu'ils avaient possédé l'art de convertir les métaux en or : c'est sans doute ce qui a occasioné la recherche de la pierre philosophale; et il est fort heureux que l'on ait donné dans cette erreur, parce que les expériences qu'on a tentées ont fait naître une multitude de découvertes importantes.

Mais ce qui intéresse plus l'histoire de la médecine, c'est de fixer l'époque à laquelle cette dernière a mis à profit les découvertes de la chimie. Cela n'avait pas lieu du temps de Galien; car il n'en a pas fait mention, quoi-

qu'il eût voyagé en Égypte. Les livres d'Aëtius, d'Oribaze et de quelques autres médecins grecs, les livres même des premiers Arabes, ne font aucune mention des médicamens tirés de la chimie. Selon Leclerc, c'est au temps d'Avicenne qu'on doit rapporter l'introduction de la chimie dans la médecine. Mais Rhazès, qui vivait un siècle avant lui, d'après la remarque de Freind, parle du mercure sublimé et de l'huile d'œuf.

Les Arabes se sont beaucoup appliqués à la chimie, et l'ont même poussée assez loin pour faire croire qu'ils l'ont inventée; mais plusieurs d'entr'eux l'ont associée à tous les vices qu'on a eu tant de peine à en séparer. La chimie n'a été introduite en Europe que vers l'an 1200; mais elle était encore dans l'enfance; et on peut dire qu'elle a été tirée en quelque sorte du berceau par les Stahl, les Boerhaave, les Becher, les Homberg. Elle avait fait des progrès considérables par les travaux des Schèele, des Bergmann, des Roux, des Macquer, des Bucquet, etc. La découverte des gaz par Priestley, et les découvertes faites depuis sur le même objet par les chimistes français, étonnèrent tous les esprits et jetèrent un nouveau jour sur la plupart des phénomènes qu'on ne pouvait expliquer auparavant; l'analyse dès-lors se per-

fectionna. Mais il était réservé à Lavoisier d'opérer dans cette partie une révolution qui en changea entièrement la théorie : ce fut au moyen des expériences, et le compas et la balance à la main, qu'il scruta la nature. Ses recherches ne furent point infructueuses; il la prit en quelque sorte sur le fait, et déchira le voile dont elle couvrait ses mystères. Le phlogistique de Stahl fut dès-lors regardé comme un être de raison et rejeté des explications, comme on avait fait de la matière subtile de Descartes et des esprits animaux de Boerhaave; les élémens des anciens furent soumis à l'analyse, et la plupart des corps qu'on avait regardés comme des composés, ne furent plus que des élémens. Enfin les Crawford, les Black, les Berthollet, les Guiton, les Fourcroy, les Hassenfratz, etc., ont concouru à réformer l'ancienne nomenclature chimique qui était vicieuse et insignifiante, pour y en substituer une fondée sur les principes de la vraie chimie; ils ont avancé les progrès de cet art, et en ont perfectionné la théorie. Il est à croire que bientôt, par leurs travaux assidus et par les découvertes qu'ils font de jour en jour, la médecine, l'histoire naturelle, la physique et la plupart des arts, feront des progrès qui étonneront nos neveux et qui reculeront les limites de ces sciences.

La pharmacie n'est plus surchargée d'un si grand nombre de compositions officinales; celles que l'on a retenues ont été simplifiées, ainsi que les procédés, par les travaux de Baumé: on les prépare aujourd'hui avec plus de connaissances, et par conséquent plus d'espérance du succès, parce qu'on est mieux instruit de la nature des substances qui entrent dans leur composition; et avec plus de soin et d'exactitude, parce qu'on est moins accablé par le nombre. Il est important de la réduire encore, et de simplifier davantage les presciptions médicamenteuses.

Enfin la pratique médicale s'est perfectionnée; l'esprit systématique a été abandonné, et les observations se sont multipliées. Les Baglivi, les Lacaze, les Bordeu, les Robert, les Lorry, les Huxham, les Stoll, les Sarconne, les Cullen[1], etc., ont rétabli la médecine d'observation et ont simplifié utilement la méthode de guérir; ils en ont banni toute hypothèse. Sauvages a frayé la route des méthodes nosologiques; les Bosquillon, les Lefèvre de

1. Ses ouvrages de médecine, traduits en français, et enrichis de beaucoup de notes très-savantes par Bosquillon, sont recommandables par la netteté des descriptions des maladies, et les faits de pratique qu'ils contiennent; mais il faut rejeter toute la partie systématique de cet auteur, ainsi que ce qu'il dit sur les jours critiques, qu'il n'admet pas.

Vilbrune, ont fait de nouvelles versions des ouvrages les plus utiles d'Hippocrate, meilleures que celles qui avaient paru avant eux; les Senac[1], les Verlooff, les Torti, nous ont donné d'utiles renseignemens sur la nature et le traitement des fièvres intermittentes et rémittentes, et principalement le dernier sur celles insidieuses et d'un mauvais genre. Pringle et Monro nous ont laissé d'excellens traités sur les maladies des camps; Lind, sur le scorbut, la prophylactique des marins et sur les maladies contagieuses; Astruc, Fabre, Hunter, Nisbet et Swédiaur, sur les maux vénériens; et l'on doit espérer que si l'observation continue à servir de guide aux médecins, on aura bientôt une doctrine complète et sûre sur la nature des maux qui affligent l'humanité, leur diagnostic et les moyens d'en triompher.

C'est aussi dans ce siècle qu'on a mis en usage, en Europe, l'inoculation de la petite vérole, au moyen de laquelle on prévient efficacement les ravages qu'exerce cette maladie. Elle était pratiquée de temps immémorial en Circassie et en Mingrélie, d'où elle est passée à Constantinople. Nous devons la connaissance

1. L'excellent ouvrage *de reconditâ febrium intermittentium et remittentium naturâ*, est attribué à Senac; il y en a néanmoins qui pensent qu'il est de Bouvart.

de cette pratique salutaire à deux médecins de cette ville. Le premier est le docteur Emmanuel Timone de Constantinople, qui adressa un mémoire sur ce sujet à la société royale de Londres, lequel fut inséré dans les Transactions philosophiques de l'année 1714, N.° 339, et qu'on trouve aussi dans les Éphémérides des curieux de la nature, Cent. V, obs. VI. L'autre est le docteur Jacques Pylarini de Céphalonie, qui fit imprimer sur ce sujet une dissertation à Venise, en 1715, dont l'extrait se trouve dans les Transactions de l'année 1716, N.° 347.

Les témoignages de ces deux médecins, soutenus de l'exemple de mylady Worthley Montaigu, ambassadrice d'Angleterre à la Porte, qui avait fait inoculer son fils unique à Constantinople en 1718, et qui à son retour fit inoculer sa fille à Londres, en 1720, enhardirent les officiers de santé de cette capitale à entreprendre cette opération, malgré l'opposition constante des docteurs Wagstoffe, Blackmore, Douglas et Freind, qui la condamnaient[1]. Elle y devint commune jusqu'en 1728, époque à laquelle elle fut suspendue et comme oubliée jusqu'en 1743. Elle s'est rele-

1. Il semble que toutes les fois qu'un génie bienfaisant veut être utile aux hommes, un démon funeste s'élève aussitôt pour détruire son ouvrage.

vée dès-lors et s'est étendue dans tous les états de l'Europe, malgré tous les efforts de la plupart des médecins et des théologiens. Les premiers étaient du nombre de ceux qui révèrent l'antiquité jusqu'à l'idolâtrie, et qui n'imaginent pas qu'on puisse ajouter aux connaissances des anciens ; et les autres de méchans sophistes qui prétendaient que l'inoculation était une invention du diable, témoin Job, qui avait été inoculé par l'esprit malin. Mais que ne peut le fanatisme sur les esclaves des prêtres ? La petite vérole, qui est moins ordinaire mais plus meurtrière en Amérique qu'en Europe, causait, en 1721, des ravages inexprimables à Massachuset. Cette calamité fit penser à l'inoculation. Pour prouver l'efficacité de cette heureuse méthode, un médecin habile et courageux inocula sa femme, ses enfans et ses domestiques ; il s'inocula lui-même. On l'insulta, on le regarda comme un monstre vomi de l'enfer ; on menaça de l'assassiner. Ces fureurs n'ayant pas empêché un jeune homme de recourir à cette méthode salutaire, un scélérat superstitieux monte à sa fenêtre durant la nuit, et jette dans la chambre une grenade remplie de matières combustibles.

Les citoyens les plus raisonnables ne furent pas révoltés de tant d'atrocités, et leur indigna-

tion se porta sur les esprits hardis qui aiment mieux recourir au savoir des hommes que de s'en rapporter aux vues de la providence. Le peuple est affermi par ces discours insensés dans la résolution de ne pas souffrir une nouveauté qui doit attirer sur l'état entier les terribles effets de la colère divine. Le magistrat, qui craint une sédition, fait assembler les médecins : ceux-ci, par conviction, par faiblesse ou par politique, déclarent l'inoculation dangereuse. Un bill la défend, et ce bill est reçu avec un applaudissement dont il n'y avait point d'exemple.

## *Précis de la doctrine des naturistes.*

La doctrine des naturistes est celle qui est uniquement fondée sur l'observation. Cette doctrine est féconde en principes lumineux qui résultent d'un assemblage de vérités physiques ; ces préceptes, fruits heureux du génie observateur, sont fondés sur les causes des maladies, sur leurs rapports, sur la connaissance des remèdes et de leur activité. Je l'ai exposée en traitant d'Hippocrate : je ne ferai ici que la résumer, en même temps que j'exposerai les principaux points de la théorie de Bordeu, dont les germes se rencontrent dans les écrits du père de la médecine et ceux de Van-Helmont

Les naturistes ne considèrent la maladie que comme un effet nécessaire de la nature agissant sur un corps dont les organes sont en souffrance. Le mécanisme de l'animalité est entièrement subordonné aux lois de la sensibilité, et les mouvemens qui en résultent tendent à remédier aux désordres qui surviennent, parce qu'ils se dirigent vers la cause de ces désordres et font effort pour les détruire. C'est pourquoi Sydenham a dit avec raison : *Morbus est conamen naturæ, quæ materiæ morbificæ exterminationem, in ægris salutem molitur.*

Peu curieux de remonter à la connaissance des premières causes, qui sont la vie, la santé et les maladies, les médecins qui prennent la nature pour guide, se contentent de l'histoire exacte de chaque maladie : ils en suivent et observent la marche sans prétendre la contrarier lorsqu'elle parcourt ses périodes et ses degrés avec précision ; ils se contentent d'essayer de la ramener à sa marche naturelle, lorsqu'elle paraît s'en écarter. « La nature, dit « Hippocrate [1], est le vrai médecin qui guérit « les maladies. Elle trouve elle-même les voies « de la guérison à notre insu, comme nous « clignons les yeux et comme nous parlons « sans savoir comment cela se fait ; sans aucun

1. *Lib.* 6 *Epid.*

« précepte, elle fait ce qu'elle doit faire. La « nature, dit-il ailleurs, suffit pour tout. »

C'est d'après ces principes que le père de la médecine observait toujours avec la plus grande attention le cours des maladies qu'il avait à traiter; et il cessait tout remède lorsqu'il voyait que la nature était assez forte d'elle-même et qu'elle pouvait se passer de tout secours : ou bien il l'aidait sagement, et travaillait de concert avec elle, se gardant bien de troubler son cours, dans la crainte de sacrifier le malade à quelque hypothèse particulière. C'est conformément aux vues d'Hippocrate qu'on doit étudier la nature, parce que cette méthode est la seule qui conduise au vrai but. Quiconque marchera sur ses traces, parviendra bientôt à connaître parfaitement les maladies du pays qu'il habite, et avec autant de facilité et de certitude qu'Hippocrate a connu celles de la Grèce et des autres pays dont il parle.

Si le plan tracé par le vieillard de Cos avait été exactement suivi, on n'aurait pas besoin de ces réflexions. Mais il est arrivé par un triste destin que les hypothèses et les systèmes ont fait, dans les temps antérieurs, plus de faux médecins, que les livres de ce grand homme n'ont fait de vrais hommes de l'art.

Les naturistes s'en tiennent, pour la physio-

logie, à l'histoire de la vie et de ses phénomènes, à celle des tempéramens et des révolutions propres aux divers âges et aux sexes, sans remonter jusqu'aux principes élémentaires des corps, sans essayer de pénétrer leur structure intime, sans comparer les lois de l'économie animale aux lois générales du mouvement des corps inanimés.

Cette médecine a pour principe fondamental une vérité de fait consolante pour l'humanité; c'est qu'il est incontestable que les deux tiers au moins des maladies guérissent d'elles-mêmes, et rentrent par leurs progrès naturels dans la classe des simples incommodités qui s'usent et se dissipent par l'action même de la vie.

Il suit de cette vérité de fait que le corps humain, qui se conserve par lui-même, ou qui tourne à son profit les alimens et les boissons, l'air et les autres choses nécessaires à l'homme, a par lui-même un degré particulier de forces au moyen desquelles il parvient à se débarrasser des maladies; ce sont ces forces, dirigées par le principe vital, dont l'ensemble constitue la nature humaine ou animale.

Ces forces sont dirigées par le principe vital de manière à ce qu'elles tendent sans cesse à la conservation de l'individu; et lorsqu'il existe des causes qui lui nuisent, elles se réunissent

pour combattre l'ennemi, et elles s'efforcent de le détruire; mais leurs efforts ne sont pas toujours suivis d'un égal succès.

C'est de la médecine considérée sous ce point de vue qu'on peut, à juste titre, faire le parallèle avec l'astronomie. Quelles que soient en effet les causes qui font mouvoir les astres, l'astronome observe, calcule et suit exactement la marche des mouvemens des corps célestes, prédit et fixe le temps des éclipses, et explique tant d'autres grands phénomènes. De même un médecin observateur ne s'attache qu'à suivre et à prévoir les diverses phases d'une maladie; il en fixe la terminaison heureuse ou funeste, sans s'embarrasser de tout ce que la physique raffinée du corps humain prétend apprendre de la disposition des humeurs, de celle des petits vaisseaux, des diverses modifications du chyle, du sang et des parties qui les contiennent.

Telle fut une des parties les plus importantes de la médecine d'Hippocrate, et celle des anciens observateurs dont il suivit les traces: principalement bornés à la peinture des phénomènes de la santé, des maladies et de leurs divers degrés, ces observateurs fidèles firent autant de tableaux d'après nature, en décrivant les divers états de santé et les phénomènes des

maladies, d'où naquit ensuite la doctrine des jours heureux et malheureux, critiques et non critiques, des coctions et des crises.

Cette manière de peindre et de suivre les maladies, donna encore naissance à des vérités immuables, pour lesquelles les différens âges ont eu plus ou moins de respect, et que n'ont pu détruire de fameux détracteurs de cette doctrine, qui l'ont attaquée à plusieurs reprises, d'après le fameux Asclépiade, Paracelse et quelques mécaniciens.

Il n'était pas possible de cultiver cette médecine naturelle, contemplative et ascétique, sans laisser marcher les maladies d'elles-mêmes, sans craindre de les déranger par des remèdes. Aussi les médecins de cette secte n'eurent-ils de tout temps rien tant à cœur que de ne pas déranger la nature dans ses opérations : elle donne ou dirige les maladies; elle excite divers accidens pour se défaire de la cause principale, pour opérer la coction, pour déterminer les crises ou les évacuations. Voilà les principaux axiomes des expectateurs.

Ils étaient, comme on voit, des médecins sages, mais sévères, peu entreprenans, peut-être trop peu frappés de la douleur des malades, et trop difficiles à se laisser toucher assez pour essayer des remèdes autres que ceux que

la nature demande elle-même par l'instinct des malades; or cet instinct, qui n'est pour ainsi dire que l'expression de la nature, doit, dans cette secte, être très-souvent respecté et consulté.

Asclépiade appelait cette médecine d'expectation, méditation sur la mort. Malgré cela, les expectateurs croient qu'il vaut mieux méditer sur la mort des malades attaqués mortellement, que de rendre mortelle une maladie qui se serait guérie d'elle-même si on n'avait eu la fureur de la harceler par des remèdes inconsidérés, hasardés sur des indications imaginaires et souvent adoptées sur de vains et puérils témoignages.

Néanmoins cette méthode d'expectation, quoique austère et froide, et qui ne peut être du goût de la multitude, est la seule véritable. Les axiomes les plus sacrés parmi les autres médecins, et surtout parmi les mécaniciens, croulent entièrement devant elle. C'est une suite nécessaire du système des médecins expectateurs : ils ne croient point que les remèdes seuls guérissent; et les médecins mécaniciens mettent toute leur confiance daus l'action des remèdes, qui le plus souvent, néanmoins, n'est pas victorieuse.

Ceux-ci, toujours pressés d'agir et d'aller au devant de tous les accidens, ne cessent d'agir:

les observateurs, au contraire, attendent patiemment que les accès s'usent les uns par les autres, et qu'il en arrive enfin un décisif et victorieux qui décide la guérison.

Les mécaniciens ne se rebutent jamais, et ne se tiennent jamais pour vaincus par le mal; s'ils ne peuvent pas le combattre par des remèdes connus et éprouvés, ils invoquent le secours des remèdes douteux, qu'ils aiment mieux employer que de se reposer. Les expectateurs préfèrent ne donner aucun remède plutôt que d'en administrer d'incertains. Ils comptent sur les ressources de la nature plus que sur celles de l'art, surtout de l'art livré aux égaremens de l'imagination, et ils ne l'aident ou ne la redressent jamais que lorsqu'il leur est évidemment prouvé que le remède est dans le cas de produire un effet qui ne soit pas contraire aux intentions de la nature, ou du moins lorsqu'il y a beaucoup plus de probabilité à espérer un bon effet d'un remède que des efforts de la nature livrée à elle-même.

L'usage, l'application, le nombre et les espèces des remèdes, durent nécessairement être renfermés dans d'étroites bornes chez les naturistes; aussi regarderont-ils toujours la poly-pharmacie comme une ressource de charlatans uniquement propre à séduire et à nourrir la superstitieuse croyance des peuples.

Stahl fut si convaincu de l'inutilité des drogues et de la puissance de la nature pour vaincre les maladies, qu'il en ordonnait à peine dans la vieillesse. Aujourd'hui les bons médecins suivent son exemple, et n'envient point aux Allemands leurs drogues, leur charlatanisme ni leurs mauvais succès.

Un autre caractère distinctif des médecins observateurs des lois de la nature, se tire de la douceur avec laquelle ils se prêtent à l'appétit, au goût, au tempérament et aux habitudes des malades. Ils ne leur refusent pas même à manger, lorsqu'ils sont convaincus que c'est l'instinct qui parle et non la gourmandise ou quelque faux système. Ainsi Hippocrate faisait de temps en temps épaissir la tisane dont il nourrissait ses malades ; ainsi chez bien des nations on ne refuse point aux malades, même dans le fort des maladies, des œufs, du potage, de la viande, du vin : au lieu que les mécaniciens sont autant de tyrans cruels et souvent assassins par rapport à la diète.

Les naturistes font également attention aux répugnances et aux aversions que les malades témoignent pour certaines substances. En effet, on ne peut vaincre l'horreur de la nature ; il faut en craindre les suites, surtout dans une

imagination vive. Un médecin qui n'écoute pas un tel instinct, est un insensé et un meurtrier.

Il ne faut pas croire néanmoins que les naturistes fassent toujours la médecine expectante. L'expérience leur apprit bientôt qu'il y avait des remèdes et d'autres secours propres à rendre les maladies plus supportables, moins douloureuses, plus simples et plus courtes; mais ils ne les emploient que lorsque les circonstances l'exigent, ou plutôt lorsqu'il faut aider la nature qui ne peut se suffire à elle-même, comme lorsqu'elle est trop faible, lorsque ses mouvemens sont trop impétueux, ou qu'ils se dirigent vicieusement vers quelques points du système essentiels à la vie. Faciliter la maturation d'une maladie et amener les évacuations qui doivent la terminer, la simplifier, sans prétendre en changer l'espèce, qui est immuable comme les poisons, les plantes et leurs semences, telles sont les vues des médecins naturistes, et tel est l'objet de leur pratique.

Il est possible, ainsi que le prouve l'observation, de simplifier une maladie, de la débarrasser de ces accidens généraux qui ont coutume de se joindre à des maladies de diverses espèces, et de les arrêter dans leurs pro-

grès : tels sont la douleur, les sueurs, les hémorragies, les convulsions, les engorgemens ou les meurtrissures des viscères, la plénitude et les diverses tournures que les matières prennent dans les premières voies ; l'art a plus de prise sur ces accidens passagers et irréguliers, que sur les maladies bien caractérisées.

Voilà le plan général de traitement des naturistes : c'est d'après ces principes qu'ils mettent en usage les remèdes, mais surtout les moyens généraux, comme les saignées, les vomitifs, les purgatifs, les diaphorétiques, les rafraîchissans, etc., lorsque la nature les indique par les signes qu'apprend la pratique. Ces signes sont le langage ou l'expression de la nature elle-même, qui montre le besoin de l'espèce de secours : *Quò vergit natura, eò ducere oportet;* mais il ne faut le lui offrir que lorsqu'elle en a besoin : c'est à la sagacité du médecin à bien distinguer et à connaître ce besoin.

Quant à la théorie des naturistes modernes, car ils ne rejettent pas toute explication, elle est d'accord avec les phénomènes que présentent la vie, la santé et les maladies; elle est, ainsi que la pratique, entièrement fondée sur l'observation faite sur le corps vivant : celle-

ci est leur boussole et leur guide ; elle est la seule base sûre de la doctrine. Ils ont examiné et consulté avec une scrupuleuse attention les phénomènes qu'offrent les divers états de la vie, et c'est le résultat de ces observations qui fait le fond de la théorie de Bordeu. Cette manière de procéder est la plus avantageuse, puisqu'elle ne parle que le langage de la nature ou, ce qui est la même chose, celui de la vérité. Il faut en tout que l'observation précède la théorie, sans quoi celle-ci tombe naturellement d'elle-même ; elle n'a d'autre appui que celui de l'imagination et de la subtilité, qui ne peignent jamais les choses telles qu'elles sont, mais telles qu'il leur semble qu'elles doivent être, et laissent échapper les faits et les circonstances les plus précieuses pour la solidité du dogme, dont l'observation seule peut instruire. Les germes de cette doctrine sont consignés dans les écrits du père de la médecine ; Van-Helmont, Bordeu, Lacaze, etc, les ont développés et exposés avec toute la clarté et l'évidence possibles : ces médecins, également éloignés des erreurs de Stahl et de Boerhaave, pensent que le corps animal contient un principe de vie et d'action dépendant de son essence.

Cette vie et cette action ne sont, à propre-

ment parler, que la vertu de sentir propre à la fibre nerveuse; les nerfs sont les instrumens de tout mouvement et de tout sentiment nécessaires à toutes les actions de la vie. L'ame, unie au corps, a ses fonctions particulières; elle agit sur lui, et elle en reçoit des modifications: mais la vie corporelle est due à l'être animal ou vivant, être distinct par sa nature ou par ses dispositions essentielles de tous les autres corps, duquel les animaux approchent beaucoup plus que les plantes, qui jouissent pourtant d'une nuance ou d'une portion de vie corporelle. La sensibilité est, à proprement parler, l'unique élément de la vie et des actions des animaux; l'irritabilité musculaire en dépend; et chaque organe jouit d'un sentiment propre, au moyen duquel il exerce les fonctions qui lui ont été dévolues. La sensibilité n'est pas une propriété essentiellement inhérente à la matière organisée; elle est l'effet d'un principe matériel subtil, dont on ne connaît pas la nature, et qui, tant qu'il déploie son activité sur la fibre animale, lui donne le caractère *sensible*, *et la mobilité spontanée :* ce n'est que lorsque ce principe quitte la fibre que sa vie s'éteint; alors, livrée à elle-même, elle se décompose, et chacun de ses élémens entre dans de nouvelles combinaisons, revêt

d'autres formes, et fait de nouveaux composés. C'est dans ce sens qu'on peut dire que la matière ne périt pas; elle change seulement de figure.

Tous les mouvemens du corps dépendent du développement de l'action nerveuse. Cette action a deux sources principales : le cerveau, et la région épigastrique ou moyenne du corps attenant au cœur; l'estomac, le diaphragme, les entrailles, et surtout la courbure du colon.

Ces deux sources sont dans un contrebalancement perpétuel, qui entretient les fonctions: ces dernières ne sont que des traînées ou des développemens de l'action, qui se répand, à la faveur des nerfs, depuis les centres d'action jusqu'aux extrémités.

C'est au moyen de ces deux centres de la sensibilité que tous les organes sont liés d'une étroite correspondance d'action. Mais le centre principal d'action est dans la région épigastrique. Elle est le réservoir et le rendez-vous de l'action que lui envoient tous les organes, auxquels à son tour elle les réfléchit. Les viscères situés dans cette région s'opposent de mutuels efforts de contrebalancement, et ils contrebalancent l'organe extérieur; c'est de la liberté de la circulation des forces, ou plutôt du juste équilibre d'action entre les viscères épigastriques et entre

ceux-ci et l'organe extérieur, que dépend l'harmonie des fonctions qui établit la santé. Lorsque les forces ne sont pas arrêtées d'une manière convenable, lorsque les forces expansives divergent trop vers la circonférence ou que les forces de condensation convergent avec excès vers l'épigastre et s'y fixent, de même que lorsque le diaphragme l'emporte sur les intestins ou ceux-ci sur lui, il y a aberration dans les actions, et la maladie existe.

Comme l'essence de la vie consiste dans une sorte de mouvement et de sentiment, ou bien dans une disposition à ces deux modifications, il est nécessaire que chaque action de la vie soit mêlée de mouvement et de sentiment; et c'est en effet ce que l'expérience démontre : il y a des fonctions dans lesquelles le sentiment domine, et alors l'ame, unie au corps vivant, tient par son action sur lui le premier rang dans ces fonctions; d'autres, au contraire, semblent ne dépendre que de la sensibilité purement vitale, sans que l'ame paraisse y entrer pour quelque chose.

Il en est de même des fonctions caractérisées par ce mouvement : dans les unes il est très-sensible, et l'ame le dirige; dans les autres il est sensible aussi, mais il semble indépendant de l'ame : il en est dans lesquelles il

paraît à peine sensible. Cette vicissitude de mouvemens évidens, de sensations évidentes, de mouvemens obscurs et de sensations obscures, fait la chaîne des fonctions de la vie, et en entretient l'usage et la durée.

Le règne du sentiment est des plus étendus; il revient dans toutes les fonctions, et les dirige toutes. Il domine sur les maladies, il conduit l'action des remèdes; il devient quelquefois tellement dépendant de l'ame que ses passions prennent le dessus sur tous les changemens du corps; il varie et se modifie différemment dans presque toutes les parties.

Il règne principalement sur l'estomac, dont les fonctions dépendent d'un fond de sensibilité trop méconnue par tous les faiseurs de physiologie ordinaires, qui n'ont considéré ce viscère que comme un réservoir presque passif ou tout au plus un peu mobile, au lieu qu'il est doué de beaucoup de sensibilité dans les divers degrés où les divers goûts se manifestent à chaque instant, et entretiennent ou bouleversent la marche et l'accord de toute l'économie animale.

Ainsi l'estomac et ses dépendances, qui sont un centre principal pour les mouvemens du corps, le sont de même pour tous ses divers degrés de sentiment.

Quant au cerveau, il est un autre centre de sensibilité absolument nécessaire à la vie générale. Lorsque la moelle allongée est blessée dans l'animal vivant, celui-ci meurt tout d'un coup; c'est ainsi qu'on terrasse un bœuf, en lui plongeant un stylet entre la première vertèbre du cou et la tête. Cette moelle allongée, qui s'étend ensuite dans toute la longueur de l'épine du dos, est la tige principale de la fibre nerveuse ou animale, celle qui forme essentiellement l'animal, et qui est le vrai siége de l'ame. Le cerveau semble être la bulbe ou la racine de cette tige, dont les branches se répandent dans toutes les parties.

Ainsi l'animal proprement dit se réduit à cette espèce d'organe placé dans la tête et les vertèbres, et qui se prolonge jusqu'aux extrémités, à travers le tissu pulpeux de toutes les parties, connu des anciens sous le nom de *parenchyme*, et des modernes sous celui de tissu cellulaire ou muqueux. Chacun des prolongemens de l'organe nerveux a sa fonction particulière, ou domine sur quelque partie.

C'est sous ce point de vue général qu'on doit suivre les fonctions de la vie, qui se tiennent les unes aux autres d'une manière admirable, et qui dépendent toutes de l'influence ou de l'action de la fibre nerveuse diversement re-

pliée, contournée, appuyée, excitée dans les diverses parties.

Enfin la théorie des médecins naturistes, qui n'est que le pur résultat des faits réduits en principes, consiste, 1.° en une connaissance complète de la situation des parties du corps de l'homme, de leur correspondance d'action et de leur disposition, ainsi que de leur état dans la santé et la maladie, sans s'embarrasser des causes obscures; 2.° à avoir des notions exactes des différens effets de l'air, des eaux, des lieux, des saisons, et des différens changemens que ces causes produisent dans le corps; 3.° à bien savoir tous les signes caractéristiques de la santé, de chaque maladie, et des événemens qui doivent survenir; et 4.° à connaître la force et les effets des différentes espèces de nourriture et de médicamens, et en particulier de ceux desquels on obtient les plus heureux succès dans chaque circonstance. L'application de cette théorie est la vraie médecine pratique.

FIN.

# TABLE DU SECOND VOLUME.

## SUITE DU PREMIER AGE.